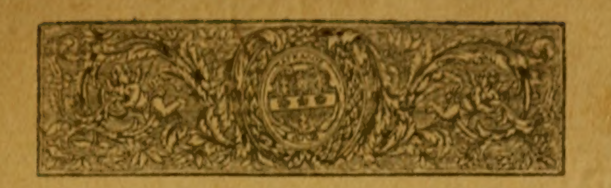


J. b. Libault de Lachapelle Docteur medeçin.



Ex Libris **Jean Toubeau de Maisonneuve**

Mons

LA PHYSIQUE OCCULTE, OU TRAITÉ DE LA BAGUETTE DIVINATOIRE,

Et de ſon utilité pour la découverte des ſources d'eau, des miniéres, des treſors cachez, des voleurs & des meurtriers fugitifs.

Avec des Principes qui expliquent les phénoménes les plus obſcurs de la Nature.

Par M. L. L. DE VALLEMONT, *Prêtre, & Docteur en Theologie.*

A PARIS,
Chez JEAN ANISSON Directeur de l'Imprimerie Royale, ruë S. Jaques, à la Fleur de Lis de Florence.

M. DC. XCIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A MONSIEUR
MONSIEUR
POLLART
CONSEILLER DU ROY.
au Parlement de Paris

MONSIEUR

Quand l'honneur, que j'ay d'être à vous, ne me feroit pas

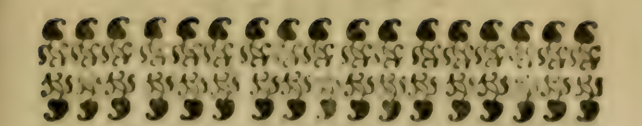
un devoir de vous présenter cet Ouvrage ; je me serois déterminé par inclination, & par raison à vous choisir pour son Protecteur. Je reçois depuis quelques années tant de marques de vôtre bonté, & je suis si pénétré de mes obligations là-dessus, que j'en ay conçû une forte passion de vous en témoigner ma reconnoissance dans toutes les occasions qui s'en présenteront. D'ailleurs je voudrois bien prévenir le monde en faveur de la Physique occulte; *& je ne puis mieux y reüssir,* MONSIEUR, *qu'en marquant publiquement, que vous y prenez quelque intérêt. Car enfin, comme vous êtes reconnu*

pour un Magiſtrat, dont tous les jugemens ſont formez ſur les régles de la Vérité & de la Juſtice, quand on verra Vôtre Nom à la tête de ce Livre, on regardera plus favorablement la cauſe que j'y défends: Puiſque l'on ſait que vous ne cedez rien à la faveur, & qu'il n'eſt point de conſidération au monde, qui vous puiſſe jamais faire écarter de la plus éxacte Equité. C'eſt cette réputation ſi belle, & ſi bien établie, qui fait que l'on s'eſt accoûtumé, MONSIEUR, *à recevoir Vos ſentimens, comme des Oracles; & que ceux que vous condamnez, ne laiſſent pas de ſe joindre à ce grand nom-*

bre de personnes, qui publient vos loüanges. Mais parmi tous ceux, qui rendent ce juste devoir à vôtre vertu, & à vôtre mérite, j'ose dire que si quelqu'un m'égale, personne assûrément ne me surpasse dans le zele avec lequel je m'en aquite, puis que je suis avec un profond respect, & un attachement inviolable,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble, & tres-obéïssant serviteur.
P. L. L. De Vallemont P.



PREFACE.

DEPUIS que les hommes se mêlent de philosopher, on n'a point éxaminé une matiére plus curieuse, & plus importante, que celle qui est traitée dans cet ouvrage. Et je puis dire que si l'on avoit une fois expliqué clairement la cause du mouvement de la Baguette Divinatoire sur les sources d'eau, sur les minieres, sur les tresors cachez, & sur les traces des criminels fugitifs, il n'y auroit plus rien de si occulte dans la nature, qui ne fût bientôt dévelopé, & mis dans un grand jour.

Car si on connoissoit comment les écoulemens des corpuscules

qui s'exhalent des eaux ſoûterraines, des métaux, & du corps de certains hommes, s'inſinuent par la reſpiration inſenſible dans les pores d'un autre homme, on comprendroit bientôt pourquoy les maladies contagieuſes & populaires attaquent les uns, & épargnent les autres: on découvriroit cette route inviſible par où coule ce flux, & reflux d'humeurs malignes qui ſortent d'un corps par la tranſpiration, & que la reſpiration fait rentrer dans un autre. Et ſi ce chemin étoit bien reconnu, la Médecine trouveroit enſuite facilement le ſecret de préſerver, ou de guérir les Hommes de tant de maladies, dont la propagation ſe fait par les écoulemens des corpuſcules contagieux qui ſont répandus dans l'air. Cela eſt, ce me ſemble,

de la derniere importance.

Mais de quelle utilité ne seroit point l'usage de la Baguette Divinatoire pour la découverte des sources d'eau, dont on ne sauroit se passer dans la vie, & pour la recherche des métaux les plus nobles, qui sont aujourd'huy tout le lien de la société humaine ?

Certainement le grand éclat que l'histoire du Paysan de Daufiné a fait dans le monde, & l'empressement que chacun a marqué pour s'en informer, montrent mieux que tout ce que je pourrois dire, combien le public croit qu'il est important d'expliquer cette Physique si surprenante.

Je say bien que certains savans ombrageux ne feront pas grand cas de tout ce qu'on pourroit dire de bon sur ce qui re-

garde le mouvement de la Baguette, & qu'ils continueront de la regarder comme la chose du monde la moins digne de leur attention : ils en penseront ce qu'il leur plaira ; mais je puis leur citer d'autres Savans qui n'ont pas crû employer mal leur tems de tourner leurs études de ce côté-là. Nous voyons parmy les Mémoires de l'Académie Royale des sciences d'Angleterre, le dessein que cette illustre Société a pris de s'informer de tout ce qui concerne la Baguette Divinatoire pour la recherche des Minieres. En effet, parmy cent articles que M. Boyle a dressez sur le chapitre des Minieres, le XVIII. représente le plan sur quoy il souhaittoit qu'on se réglât pour faire des recherches sur la Baguette. Le voicy : *Utrum* VIRGULA

DIVINATORIA *adhibeatur ad investigationem venarum propositarum fodinarum: & si sic, quo id fiat successu? art. 18.* C'est ainsi qu'il est raporté dans les *Actes Philosophiques* de la Societé Royale des sciences d'Angleterre du mois de Novembre 1666. pag. 344.

Il y a donc des gens qui n'ont pas si fort méprisé la chose. Plus sincéres que ces savans dont je viens de parler, ils confessent que les Phenoménes de la Baguette Divinatoire sont merveilleux, & qu'ils méritent bien l'attention des hommes les plus sages. Mais parmy ceux-là quelques-uns se laissant prévenir par des terreurs paniques, s'imaginent que la Baguette n'a point d'autre mouvement que celuy que le demon luy imprime. Ils

ne peuvent pas croire qu'il ſe puiſſe faire quelque choſe dans la nature au-delà de leur connoiſſance. Tout ce qu'ils ne comprennent pas, ne peut être naturel.

C'eſt de-là que le monde s'eſt rempli de tant de fables groſſiéres, & ridicules touchant les ſorciers. Ceux qui ſavoient un peu de Grec, & d'Hebreu, il y a quelques centaines d'années, paſſoient pour des Magiciens. Il eſt arrivé pluſieurs fois à des ignorans de prendre des figures de Mathématique pour des caractéres magiques. Jean Schiphower de l'ordre des Hermites de S. Auguſtin du Convent d'Oſenbrug dans la Comté d'Edenbourg, parlant de l'Imprimerie vers l'an 1440. dit que dans ces premiers commencemens les ſuperſtitieux,

&

& les ignorans la faisoient passer pour un art, où il y pouvoit avoir de la magic la plus criminelle. Il n'y a point de Bâteleurs, dont les subtilitez ne passent pour des sorcelleries auprés de beaucoup de monde. C'est encore par le même esprit que nous voyons aujourd'huy accuser de magic les opérations de la Baguette; parce que la cause n'en est pas connue.

Van-Helmont a fort bien remarqué qu'on ne sauroit trop déplorer le mal que ces préjugez font dans les sciences, & sur tout dans la Physique. Y a-t-il rien, dit-il, de plus surprenant, & de plus déplorable que de voir les arts vils & mécaniques se perfectionner tous les jours, pendant que la Physique demeure toûjours quasi dans le même êtat. Rien ne retarde tant le progrés

de la ſciénce naturelle, que les criailleries & les cenſures injuſtes des ignorans ; parce qu'elles épouvantent, arrêtent, & font même reculer ceux que quelque ouverture d'eſprit, & une longue étude auroient mis en état de contribuer à perfectionner la Phyſique: *Quod dolendum ſummopere, atque admirandum magis artes mecanicas proficere quotidie, ſolum verò naturalium ſtudium cenſuris iniquis terreri, & retroire. Van-Helmont, de cura Magnet. Vulner. n. 36.*

Je déclare que je n'ay point été retenu par cet épouventail ; car enfin nous ſommes dans un ſiécle éclairé, de qui on doit attendre plus de juſtice que de ceux ſur leſquels l'ignorance, & la barbarie avoient répandu de ſi épaiſſe ténébres. J'ay eû en vüë ſur tout de montrer qu'outre les uti-

litez qu'on peut tirer de la Baguette, ces nouveaux Phénoménes peuvent apporter beaucoup de lumiéres à la Physique, & à la Médecine. Le Public jugera si mes efforts doivent être comptez pour quelque chose.

On trouvera que cette matiére assez obscure d'elle-même, est égayée par des expériences tres-belles, & tres-curieuses, que j'ay accommodées à la portée de tout le monde, & qui sont tout-à-fait propres pour accoûtumer l'esprit à croire que la Nature employe des agens invisibles quand elle opére ses plus grandes merveilles. C'est ce que j'apelle la *Physique occulte* pour la distinguer de ce que la Nature fait à découvert, & par des causes sensibles.

J'ay crû que, pour expliquer la *Physique occulte* de la Baguette

Divinatoire, je devois préferer la Philosophie des Corpuscules à toutes les autres ; non seulement parce qu'elle est la seule qui puisse servir utilement à developer les secrets de la Nature ; mais parce qu'elle est encore plus ancienne que toutes celles, dont la connoissance est venuë jusqu'à nous. Car avant Leucippe maitre de Democrite, le premier selon Minucius Félix qui ait employé les Atomes dans la Philosophie, un certain MOSCHUS originaire de Phénicie expliquoit les Phénoménes de la Nature par les *corpuscules* ; c'est-à-dire, par les *particules*, ou petites parties insensibles de la matiêre. Strabon qui raporte cela, ajoûte que ce MOSCHUS *vivoit avant la guerre de Troye*, & par conséquent plusieurs Siécles avant qu'aucun des Philoso-

phes Grecs parût dans le monde.

Voilà l'ancienne origine de la Philoſophie des *Corpuſcules* : & puis qu'elle eſt Phénicienne, on a tout ſujet de croire que ç'a été celle des Hébreux, d'où elle a paſſé chez les Grecs.

Perſonne dans ces derniers tems n'a ſi bien cultivé la Philoſophie *Corpuſculaire* que M. Boyle, comme on le peut voir par tant de beaux endroits de ſes obſervations que j'ay raportez dans ce Traité. Et ſi le P. Lana Jéſuite n'êtoit pas mort ſitôt, il l'auroit encore portée beaucoup plus loin : comme il eſt aiſé de le juger par ſon grand & excellent ouvrage intitulé ; *Magiſterium artis, & naturæ* : où l'on peut remarquer que cet homme ſi laborieux philoſophoit, comme on dit, les expériences à la main, ſans quoy

en matiére de Physique on ne sait pas où conduisent les raisonnemens ; comme on ne sait pas, si l'on ne s'égare point, quand on marche sans guide dans un pays inconnu. Un Physicien, disoit le P. Kirker Jésuite, qui philosophe sans faire des expériences, est comme un aveugle qui auroit la folie de vouloir disputer des couleurs : *In physicis rebus sine experimento philosophari, idem est, ac si cæcus de colore judicium ferre insipientiùs præsumeret. Mund. Subterr. l. x. c. 3. p. 188.*

Il semble qu'il auroit toûjours manqué quelque chose à mon ouvrage, si je n'avois pas vû Jaques Aymar, & qu'on auroit pû m'objecter que je n'aurois raisonné que sur des relations, dont tout le monde ne s'accommode pas. Enfin cét homme si fameux

est venu à Paris le 21. de Janvier 1693. par l'ordre d'un grand Prince. Je l'ay vû deux ou trois heures par jour presque un mois durant : & on peut croire que dans tout ce tems-là je l'ay tourné, & retourné comme je devois. Il est certain que la Baguette Divinatoire luy tourne entre les mains sur les eaux, sur les métaux, & sur les traces des voleurs, & des meurtriers fugitifs. Il n'en sait pas la raison : & s'il en connoissoit la cause Physique, & qu'il eût assez d'étenduë d'esprit pour raisonner dessus, je puis assûrer que quand il entreprendroit une expérience, il n'y manqueroit jamais. Mais un Paysan qui ne sait ni lire, ni écrire, saura bien moins ce que c'est qu'*atmosphere*, *volume*, *écoulemens de corpuscules répandus dans l'air* : Il

ignore encore plus comment ces corpuſcules peuvent ſe déranger, & ceſſer de produire le mouvement & l'inclinaiſon de la Baguette. Il n'eſt pas capable non plus de reconnoitre combien il luy importe pour réüſſir, de ſavoir s'il eſt luy-même dans un état tel qu'il faut, pour être ſenſible aux impreſſions des corpuſcules qui s'exhalent des corps ſur quoy la Baguette s'incline : car il ne faut preſque rien pour déranger l'ordre des cauſes naturelles, & pour faire manquer une expérience. M. Boyle a fait un Traité entier ſur cette matiére. On y peut aprendre, comme une ſeule circonſtance de plus, ou de moins empêche l'action ordinaire de la nature.

Ainſi quoy-que Jaques Aymar ſoit un homme ſimple, & de

bonnes mœurs, il luy peut arriver d'entreprendre ce qu il n'exécutera pas toûjours bien; par la raison qu'il ne sait pas, qu'il doit être dans une certaine disposition présente de sensibilité, afin que les corpuscules répandus dans l'air puissent luy causer quelque sensation; & que cette disposition si rare peut être facilement renversée par un mouvement de crainte, ou par d'autres émotions subites, & véhementes.

Quoy-qu'il ne puisse pas démêler tout cela; cependant il reconnoît bien qu'il se peut tromper, & qu'il ne sait pas précisément toutes les fois que sa Baguette tourne, si c'est sur de l'eau, sur du métail, ou sur un cadavre, parce qu'elle se meut sur tout ce qui transpire beaucoup. S'il assure que c'est un meurtrier

qu'il ſuit ; c'eſt qu'il reconnoît que la ſenſation qu'il a priſe au lieu de l'aſſaſſinat, eſt la méme qui dure le long du chemin, & dont il eſt toûjours également agité. Voilà ſon *Criterium*.

Si Jaques Aymar ſe hazarde donc à des eſſais, qui ne luy réüſſiſſent pas, on ne s'en étonnera point, pour peu qu'on ſe ſoit formé une juſte idée de la conduite de la Nature, & qu'on ait étudié la Phyſique par les expériences. Car on ſaura que le mécaniſme de la Nature demande une proportion ſi exacte dans l'arrangement, dans la force, & dans le mouvement des cauſes, que le moindre obſtacle en renverſe les effets. Les meilleurs chiens de chaſſe ne tombent-ils pas quelquefois en défaut ? Pourquoy donc veut-on qu'Aymar ſoit toûjours égale-

ment ſenſible aux impreſſions de l'air ? Mais afin de rectifier les idées de ces gens qui voudroient qu'il réüſsît toûjours, il n'y a qu'à les renvoyer à l'*Inclinaiſon* de la verge de fer aimantée, par laquelle j'explique l'*Inclinaiſon* de la Baguette Divinatoire. Ils verront que la métode, dont on ſe ſert pour trouver cette *Inclinaiſon*, demande une exactitude ſi ſcrupuleuſe, que d'ordinaire de vingt expériences il ne s'en rencontrera pas quatre qui ſoient entierement ſemblables. Ainſi le bon ſens veut que les eſſais qui ne réüſſiſſent pas, ne faſſent point de préjugé contre les expériences conſtantes.

Je ne nie pourtant pas qu'il n'y ait des fourbes qui en donnent à croire, & qui pouſſent l'uſage de la Baguette à trop de choſes; comme il arrive aux charlatans qui

ayant effectivement un bon remede particulier, le rendent eux-mêmes mêprisable, en voulant le faire passer pour universel.

Et j'ajoûte à cela qu'on découvrira des gens, qui ayant une sensibilité plus vive, & plus délicacate, auront encore plus abondamment que luy la faculté de trouver les sources, les minieres, les tresors cachez, les voleurs, & les meurtriers fugitifs. On nous mande déja de Lyon qu'il y a un garçon de 18. ans, qui là-dessus surpasse de beaucoup Jaques Aymar. Et chacun peut voir à Paris chez M. Geoffroy ancien Echevin de cette Ville, un jeune homme qui trouve l'or caché en terre par une violente émotion qu'il ressent, du moment qu'il marche dessus.

TABLE DES CHAPITRES,

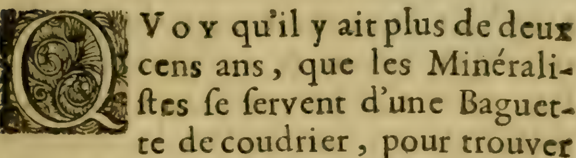
& des matieres plus importantes.



LA PHYSIQUE OCCULTE, OU TRAITÉ DE LA BAGUETTE DIVINATOIRE.

CHAPITRE PREMIER.

Il y a une Baguette Divinatoire : ce que c'eſt ; & comment on s'en ſert.



QVOY qu'il y ait plus de deux cens ans, que les Minéraliſtes ſe ſervent d'une Baguette de coudrier, pour trouver les minieres d'or, & d'argent ; & qu'il y ait un ſiécle que les Fonteniers l'employent à chercher des ſources d'eau, on n'avoit point remarqué qu'elle eût

été miſe à d'autres uſages. Cependant nous venons d'aprendre qu'un Payſan de Dauphiné s'en ſert, pour ſuivre à la piſte des voleurs, & des meurtriers. J'avoüe que ce fait à quelque choſe de ſi extraordinaire, qu'on ne ſauroit aporter trop de diligence pour s'en aſſûrer; afin de ne pas admirer ridiculement des prodiges, que le peuple raconte, & qui n'auroient jamais été. C'eſt une choſe en effet bien plaiſante de voir de célébres Phyſiciens, faire une levée de boucliers, & diſputer avec tout l'aparcil de la Philoſophie; pour ſavoir, ſi la Nature a pû faire certains miracles, que le tems nous aprend en ſuite être ſupoſez, & fabuleux. Cette mauvaiſe conduite a extrémement décrié la Science naturelle, & a fait croire qu'elle étoit toute occupée à expliquer des viſions & des chimeres. Il faut donc s'aſſûrer du fait, avant que de travailler à l'expliquer; du moins ſi l'on veut philoſopher régulierement.

I. On a diſputé long-tems, comment la *Rémore*, peut arrêter un navire ſi promtement, dans le tems méme qu'il

va à pleines voiles : & aujourd'huy on assûre que cette histoire est fabuleuse ; & que le poisson qu'on a trouvé par hasard attaché à la proüe du Navire arrêté, n'étoit point la cause de ce repos ; mais peut-être des cavernes qui sont au fond de la mer, dans lesquelles l'eau s'engouffre, & qui retiennent ainsi quelque tems les navires, qui passent par dessus.

Les Naturalistes ne se tourmentent pas peu à trouver la cause, pourquoy la Plante qui est nommée *Lunaria major*, déferre un cheval qui marche dessus ; comme Dioscoride le raporte. Cependant aujourd'huy on regarde cela comme un conte fait à plaisir. Car suposons que les feüilles de cette plante s'attachent intimement au fer d'un cheval ; tout ce qui peut arriver de là ; c'est que les cloux qui tiennent le fer, étant plus forts que n'est la tige de la plante, ils la rompront, ou l'arracheront de la terre.

Pline, & plusieurs Physiciens crédules, qui l'ont copié, disent tant de pauvretez semblables, que la Physi-

que ancienne eſt aujourd'huy dans un décry univerſel parmy ceux mêmes, qui font profeſſion de préférer les anciennes erreurs aux véritez nouvellement découvertes. Mais ſur ce ſujet rien n'eſt plus divertiſſant que ce qui arriva à la fin du ſiécle paſſé, au ſujet d'un garçon, qui roula par pluſieurs Villes en montrant une dent d'or, qu'il diſoit luy être venuë. L'an 1595. vers la fête de Pâque, le bruit ſe répandit qu'il y avoit au Village de Weildorſt en Siléſie dans la Bohéme un enfant de ſept ans à qui les dents étoient tombées, & qu'en la place de la derniere dent macheliere, il luy en étoit venuë une d'or. Jamais hiſtoire ne fit plus de bruit. Les ſavans s'en mêlerent. Voilà auſſi-tôt, les Medecins & les Philoſophes en campagne, pour en connoitre, & pour en porter jugement, comme d'un cas de leur compétence. Un de ceux qui ſe diſtinguerent des prémiers, fut *Jacobus Horſtius* Profeſſeur en médecine dans l'Univerſité de Helmſtad. Ce Médecin dans un écrit

qu'il fit imprimer, montroit que cette *dent d'or*, étoit en partie un ouvrage de la Nature, & en partie un Prodige; & que de quelque maniere qu'on la considérât, c'étoit visiblement une consolation que le ciel envoyoit aux Chrétiens de la Bohéme sur qui les Turcs exerçoient alors les dernieres cruautez.

Dans le même tems *Martinus Rulandus* donna encore au public l'histoire de la *dent d'or*: il est vray que deux ans aprés *Johannes Ingolsteterus* réfuta l'histoire de *Rulandus*, qui sans perdre aucunement courage, défendit dans la même année 1597, son ouvrage contre les attaques d'*Ingolsteterus*.

Andreas Libavius entra sur les rangs, & publia un livre où il raporte ce qui s'étoit dit pour & contre la *dent d'or*, qui donnoit alors lieu à de grosses querelles, & qui n'étoit pourtant qu'une tromperie assez grossiere, comme on l'a sû du depuis. Cét enfant fut mené à Breslaw, où chacun couroit avec le dernier empressement, afin de voir

une nouveauté ſi merveilleuſe. L'on produiſit l'enfant dans une aſſemblée de Docteurs fort intriguez pour examiner la fameuſe *dent d'or*, parmy leſquels ſe trouva *Christophorus Rhumbaumius* Profeſſeur en médecine, homme qui vouloit bien voir avant que de croire. D'abord un orfévre voulant s'aſſürer, ſi c'étoit de l'or, y frotta ſa Pierre de touche; à l'œil la ligne marquée ſur la Pierre paroiſſoit être de véritable or; mais quand on eut mis de l'eau forte ſur cette ligne, elle diſparut, & découvrit une partie de la fourberie. *Christophorus Rhumbaumius* homme d'eſprit, & adroit, viſitant la dent encore plus exactement, aperçut un petit trou au deſſus; de ſorte qu'aprés y avoir porté un ſtilet de fer, il trouva que c'étoit une feüille de cuivre peut-être dorée; & il auroit facilement enlevé cette feüille, ſi le fourbe qui promenoit l'enfant de ville en ville, ne s'y fût opoſé, & ne ſe fût hautement récrié ſur le tort qu'on luy faiſoit, en luy ôtant par là l'occaſion d'atraper l'argent des curieux, & des ſim-

ples. Le fourbe, & l'enfant s'éclipſerent, & on ne ſait pas bien aujourd'huy ce qu'ils devinrent.

Mais parce que les ſavans ont été dupez quelquefois, il n'eſt pas raiſonnable de vouloir toûjours douter. Il y auroit viſiblement de l'injuſtice de ne croire perſonne, par ce qu'on ſait bien qu'il y a des gens qui prennent plaiſir à debiter des fables. Ainſi quoy que l'hiſtoire de la dent d'or ſoit fauſſe, il ne faut pas par pur caprice rejetter celle de la Baguette de Coudrier qui eſt devenuë ſi fameuſe depuis ce qui ſe paſſa à Lyon au mois de Juillet dernier.

C'eſt donc une crédulité blamable de croire legérement ce qui choque la vray-ſemblance ; car c'eſt ſe mettre en danger d'adopter le menſonge auſſibien que la verité , c'eſt agir au haſard, & non pas en homme : mais auſſi ne pas croire ce qui porte tous les caractéres de l'évidence, c'eſt une incrédulité hypocondriaque, & un degré de folie qui ne différe guéres de la maladie de celuy , à qui on ne pouvoit perſuader , qu'il avoit une tête ; & qui n'en fut

convaincu, que par le poids d'un bonnet de plomb, qu'on luy mit, & dont l'incommodité le fit bientôt revenir de ſon erreur.

Quoyqu'il y ait long-tems, qu'on employe la Baguette Divinatoire, pour trouver des ſources d'eau, des minieres, des treſors cachez ; qu'on s'en ſoit ſervi depuis peu, afin de ſuivre à la piſte des meurtriers, & que cela ſoit de notoriété publique, & porte tous les caractéres de l'évidence même, il ne laiſſe pas de ſe trouver beaucoup de gens, qui révoquent ces choſes en doute. Il y en a même qu'on compte parmi les ſavans, & parmi les Interprétes des ſecrets les plus occultes de la nature, qui ſans tour, & ſans façon nient abſolument ces faits.

Certainement il y a bien des choſes à dire ſur cette maniere de prononcer ſur un fait auſſi circonſtancié, & auſſi atteſté que celuy qui regarde le meurtrier de Lyon ſuivi & découvert par le moyen de cette Baguette. L'honnêteté publique, que l'on ſe doit réciproquement, a établi parmi le monde po-

li, & civilisé, des loix, qui défendent de se soûlever, & de se roidir contre les relations des Magistrats, contre les procés verbaux des Juges, contre les explications des curieux, & des savans, & enfin contre le témoignage d'une infinité de témoins oculaires d'un bon-sens exquis, & d'une critique exacte & sévére.

Ne pourroit-on point dire encore, que c'est avoir un peu trop bonne opinion de soy-même, de se porter à nier un fait parce qu'on ne le croit pas possible? Comment, disoit Vanhelmont dans une occasion à peu prés semblable, ces gens se pourront-ils excuser d'excéder en orgueil, & en superbe, qui mesurant la toute-puissance de Dieu selon la portée de leur esprit, nient les faits qu'ils ne peuvent concevoir? Qui les oblige de juger des autres par eux-mêmes, & de décider que ce qu'ils n'entendent pas, ne sera compris de personne? *Omnium animos ex suo æstimat, qui putat fieri non posse, quod intelligere non potest. De Curat. Magnet. Vulner. n. 9.*

On dira à ces eſprits forts, qui cachent leur ignorance & leur orgueil à l'ombre de leur incrédulité, ce que le Pére Schott Jèſuite répondit à certaines gens, qui nioient que la *Baguette de Coudrier* indiquât les eaux, & les métaux. Il ne faut point chicaner, il eſt certain que cette Baguette tourne ſur les veines métalliques, ſur les ſources d'eau, & ſur les treſors qui ſont cachez dans la terre. Le fait eſt conſtant. Mais la difficulté eſt de ſavoir; ſi cet effet de la Baguette eſt naturel, ou bien s'il s'opére par le ſecours du Démon : *Dubium ergo nullum eſt, quin dicta virgula effectum præſtet in venis metallicis detegendis, & in pecuniis ac theſauris reperiendis. Controverſia ſolùm eſt... Thaumaturg. Phyſic. lib. 4. cap. 1. pag. 422.*

Il ne faut pas cependant exiger d'un homme qu'il croye, ſans qu'il ſache pourquoy. Il faut même trouver bon qu'il aporte icy d'autant plus d'éxamen & de précaution, que le cas eſt ſurprenant, & paroît une choſe toute nouvelle. Mais auſſi doit-il profiter des Régles que nous avons pour nous con-

duire dans ces rencontres. Feu M. de Launoy, Docteur de Navarre, & si célébre par les ouvrages de Critique, qu'il a composez sur plusieurs points de l'Histoire Ecclésiastique, donne quatre Régles, pour dicerner dans les faits la vérité d'avec le mensonge.

1. Il veut que l'on croye les Auteurs contemporains, lorsqu'ils ont de la probité; & qu'ils ne sont pas contredits par des témoins du même âge.

2. Il veut qu'on s'en raporte à ceux, qui ont été les plus voisins du lieu, où la chose s'est passée.

3. Il veut que le fait ne choque point la raison: mais une raison éclairée.

4. Il veut que l'on se défie d'un fait, qui est raporté différemment, & dont les témoins ne conviennent pas sur plusieurs points.

En apliquant ces quatre admirables *Prescriptions* à l'histoire du Paisan à la Baguette, on saura pourquoy on n'en peut pas douter, si l'on se veut conduire par la raison; qui nous aprend que les eaux sont d'autant plus

pures, qu'on les puiſe plus prés de la ſource, ſelon l'expreſſion d'un Poëte ;

Puriùs ex ipſo fonte bibuntur aquæ.

Aprés tout il faut être bien étranger en France, & dans les livres mêmes, pour n'avoir jamais ouy parler de la Baguette Divinatoire. Car enfin je puis aſſûrer avec vérité, que j'ay connu par pure rencontre, tant à Paris, qu'en diverſes Provinces du Royaume, plus de cinquante perſonnes, qui employoient cet inſtrument ſi ſimple, afin de trouver des eaux, des minieres, & des treſors cachez, & à qui elle tournoit véritablement entre les mains. *Il eſt plus raiſonnable*, dit le Pére Malebranche, *de croire un homme qui dit : J'ay vû, qu'un million d'autres, qui parlent en l'air. Recherch. de la verité liv. 2. chap. 3. pag. 158.*

II. On a donné pluſieurs noms différens à cette Baguette Divinatoire. On l'a apellée *Caducée*, *Verge Divine*, *Baguette Divine*, *Baguette Divinatoire*, *Verge d'Aron*, *Bâton de Jacob*. Et ceux qui ont été bien pénétrez de l'utilité de cette admirable

invention

invention n'ont pas manqué de la relever encore par d'autres noms éclatans, comme ſont ceux de Verge *luiſante*, Verge *ardente*, Verge *ſaillante*, Verge *tranſcendante*, Verge *tremblante*, Verge *tombante*, Verge *ſuperieure*, que luy ont donnez les Italiens, qui travaillent aux minieres de Trente, & de Tirol; Et ſur ces ſept noms Baſile Valentin a fait une eſpéce de commentaire en ſept chapitres dans le deuxiéme livre de ſon Teſtament. D'autres l'ont célébrée par des comparaiſons magnifiques. L'un dit que c'eſt la Verge, dont Moyſe ſe ſervit, pour faire ſortir l'eau du rocher. D'autres la comparent au ſceptre d'Aſſuerus Roy des Perſes & des Medes, dont Eſter n'eût pas plûtôt baiſé l'extrémité, qu'elle obtint tout ce qu'elle demanda. Il y en a même, qui appliquent à cette Baguette ces paroles du Pſeaume 22. *vôtre verge, & vôtre baton m'ont conſolé.*

Voila le génie des hommes. Ils ne ſauroient garder de meſures, quand ils

ſont prévenus d'eſtime pour quelque choſe. Nous condamnons ſans doute ces expreſſions outrées, & ces aplications profanes de la Parole de Dieu, dont on fait-là viſiblement un abus criminel. Il faut méditer dans l'Ecriture ſainte ce qui n'y paſſe point nôtre intelligence, & adorer ce que nous n'y entendons pas. Voilà l'uſage qu'il en faut faire ſelon les ſaints Péres.

Mais on ne trouvera volontiers rien à dire, que l'on compare cette Baguette à la Verge de Pallas, qui ſelon Homére, ſervit à cette Déeſſe, pour rajeunir Ulyſſe, & pour luy ôter enſuite les agréemens de la jeuneſſe, qu'elle luy avoit donnez. *Odyſſ. 13. & 16.* Ce ſera, ſi l'on veut, le Caducée de Mercure, qui ſelon Virgile, ouvre & ferme les enfers, & qui préſide aux vents & aux tempêtes. *Eneid. 4.* Ce ſera la Baguette de Circé, avec laquelle cette fameuſe Magicienne changeoit les hommes en bêtes, & opéroit tant de prodiges. *Homer. Odyſſ. 10. Virgil. Eneid. 7. Ovid. Metamorph. 17.* Ce ſera encore le Bâton Augural des Romains,

& qui leur tenoit lieu de ſceptre. *Alexand. lib. 1. Dier. Genial. lib. 1. cap. 28.* On ne s'opoſera point, dis-je, à toutes ces grandes métaphores, qui ſentent un peu le génie des Chymiſtes ; à qui rien ne paroît trop fort, pour exprimer l'excellence de leur Pierre Philoſophale.

Il ſeroit aſſez difficile de marquer préciſement le tems, où l'on à commencé de ſe ſervir de la Baguette Divinatoire. Je n'en ay rien trouvé dans les Auteurs, qui ont précédé le milieu du XV. ſiécle. Car il en eſt parlé amplement dans le Teſtament de Baſile Valentin Religieux Benedictin qui floriſſoit vers l'an 1490. J'y voy cependant qu'il en parle d'un air à nous faire croire, que l'on a eu connoiſſance de cette pratique avant ce tems-là?

Oſeroit-on bien avancer que la Baguette Divine a été connuë, & pratiquée il y a prés de deux mille ans: certainement j'en ay une conjecture, qui n'a pas ſemblé legére à des perſonnes, qui ſavent aſſez peſer les choſes. En effet, quelle aparence de compter

pour rien ce que Cicéron dit à la fin de ſon prémier livre des Offices, lors qu'exhortant ſon fils Marc à entrer dans tous les devoirs de la ſociété, il luy remontre qu'il doit ſe garder de l'illuſion de ceux, qui diſent; qu'il ne faut avoir de relation avec le public, qu'autant que l'on en a beſoin, & que ſi l'on avoit trouvé, *comme l'on dit, par la Baguette Divine*, de quoy ſe nourrir, & de quoy ſe vétir, il faudroit ſe dérober aux affaires publiques, afin de mettre tout ſon tems à l'étude: *Quod ſi omnia nobis, quæ ad victum, cultumque pertinent, quaſi Virgulâ Divinâ, ut aiunt, ſuppeditarentur.*

Ce qui me porteroit à croire, que Cicéron fait alluſion à la *Baguette Divine de Coudrier*, c'eſt qu'il parle d'une fortune faite tout d'un coup, ſans qu'on y ait beaucoup contribué par le travail; comme ſeroit celle d'un homme, qui a trouvé un treſor. Il faut ajoûter à cette conſidération, que les Commentateurs, & les Traducteurs de cet endroit de Cicéron, demeu-

rent là tout court ; & qu'il est à croire que ce grand Homme ne se sera pas servi d'un Proverbe froid, sans sel, sans pointe, & sans aucun goût, tel que celui qu'Erasme & les autres Interpretes de Cicéron lui attribuent.

Varron le plus savant d'entre les Romains à composé une Satyre qui a pour titre *Virgula Divina* ; comme nous l'aprend *Vetranius Maurus* dans le catalogue qu'il a fait des ouvrages de Varron : Et nous trouvons en effet cette Satyre souvent citée par *Nonius Marcellus* dans son livre intitulé ; *de Proprietate sermonum*. Mais ce qui acheveroit de me persuader que Cicéron avoit en vûë la Baguette de Coudrier, & que l'on en avoit connoissance alors ; c'est qu'à la fin de son I. livre *de la Divination*, il raporte des vers d'Ennius, où ce Poëte se moquant de certaines gens, qui faisoient profession d'enseigner où il y a des tresors, pourvû qu'on leur donnât une Drachme, leur disoit : Je vous la donne de bon cœur, mais ce sera à prendre sur les tresors, que nous trou-

verons par vôtre moyen.

Quibus divitias pollicentur, ab iis Drachmam ipsi petunt.

De his divitiis deducam Drachmam, reddam cetera.

Voilà le Portrait de ces fourbes qui font encore aujourd'huy le même manége, qui courent les Châteaux de la campagne avec leur Baguette Divinatoire, & qui sous l'esperance qu'ils donnent de découvrir des tresors cachez dans les caves, prennent toûjours par avance quelque bon apartement. C'est une réponse admirable, qu'on auroit bien raison de faire à ces importuns brûleurs de charbon, qui promettent des montagnes d'or à ceux qu'ils veulent engager à changer leur argent contre les cendres, qui se trouvent au fond des creusets, où l'on cherche depuis si long-tems la Pierre Philosophale.

III. Avant que de donner les différentes manieres de se servir de la Baguette Divinatoire, il faut observer qu'on peut employer indifférement, toute sorte de bois, quoique le poreux

& le plus leger y ſoit beaucoup plus propre. Jâques Aymar Paiſan de S. Verran prés de ſaint Marcellin en Dauphiné, qui eſt devenu ſi fameux depuis qu'il à découvert par le moyen de cette Baguette un inſigne meurtrier qu'il a ſuivy durant plus de 45. lieuës, guidé par ce ſimple inſtrument, ſe ſert du premier bois trouvé, pour les eaux, pour les métaux, pour les choſes vollées, & pour les larrons & les aſſaſſins.

Le ſieur Royer Avocat au Parlement de Roüen ſe ſert de branche de Laurier & même de tronc d'artichaux, comme de Coudrier. *Je n'y trouve*, dit-il, *à preſent aucune difference, & je ne puis déterminer quelles choſes s'y portent le mieux les unes que les autres pag. 341.* Le Pére Déchales Jeſuite dit qu'un Gentil-homme de ſes amis employe des branches d'amandier. Cependant ceux qui enchériſſent ſur tout, & qui ſe mêlent de raffiner, diſent que le coudrier eſt bon pour chercher les veines d'argent, le frêne pour les minieres de cuivre, le

pin ſauvage pour le plomb; & que pour trouver l'or, il faut mettre des pointes de fer à l'extremité de la Baguette. Il y en a qui veulent qu'elle ſoit coupée en pleine Lune ; mais à dire la vérité, c'eſt une obſervation inutile, auſſi-bien que celles, dont parle *Georgius Agricola*, qui dit que les Allemans enchantent auparavant la Baguette par des Vers qu'ils récitent ; & comme quelques autres cérémonies impertinentes marquées par Jean Bélot Curé de Milmonts, homme entêté des ſuperſtitions & puérilitez cabaliſtiques, s'il en fut jamais.

On me vient en effet de mettre entre les mains la prétenduë bénédiction de la Baguette, qui doit, dit-on, être coupée d'un ſeul coup un Mécredy à l'heure Planetaire de Mercure ; ſur laquelle on doit mettre certains caractéres, & réciter une petite Oraiſon, qui ne manque jamais d'être bien dévote en ces ſortes d'occaſions : *Virga avellana debet uno ictu incidi, die mercurij, ortu ſolis, &c.* Mais il faut renvoyer ces pratiques in-

dignes d'un homme de bon ſens à des gens ſans ſcience, & ſans religion: Car je ne doute point que des fourbes, & des charlatans, à qui la Baguette tournoit, n'ayent envelopé quelquefois ce don de la nature ſous des cérémonies extravagantes, afin de cacher, & de mieux faire valoir leur ſecret: comme je l'ay dit dans mon *Traité de l'Aimant*, de ceux qui percent la tête d'un Poulet ſans le faire mourir; où j'ay fait voir que cette opération eſt la plus ſimple, & la plus aiſée du monde: & qu'elle conſiſte ſeulement à percer d'un ſtilet le milieu de la tête du poulet, en un endroit, où le cervelet n'étant point bleſſé, l'animal ſe trouve ainſi attaché ſur une table, ſans qu'il en meure enſuite; pourvû qu'on ne l'y tienne pas plus d'un quart d'heure. J'ay fait encore obſerver que des Bâteleurs, pour faire croire cette opération plus difficile, l'accompagnent de paroles barbares, qui n'y ſervent de rien.

Prémiere maniere de tenir la Baguette Divinatoire.

QUANT à la maniere de se servir de la Baguette Divinatoire, la plus commune est de prendre une branche fourchue de Coudrier, autrement, Noisetier, d'un pied & demy de long, grosse comme le doigt, & qui ne soit pas de plus d'une année autant que cela se peut. On tient les deux branches A, & B, dans ses deux mains, sans beaucoup serrer ; de maniere que le dessus de la main soit tourné vers la terre ; que la pointe C de la Baguette aille devant ; & que la Baguette soit parallele à l'horison. Alors on marche doucement dans les lieux, où l'on soupçonne qu'il y a de l'eau, des minieres, ou de l'argent caché. Il ne faut pas aller brusquement, parce que l'on romproit le volume de vapeurs & d'exhalaisons, qui s'élevent du lieu, où sont ces choses, & qui imprégnant la Baguette, la font incliner.


B
A
C
PLS

Seconde maniere de tenir la Baguette Divinatoire.

IL y en a qui tiennent la Baguette autrement. La méthode du ſieur Royer eſt de la porter ſur le dos de la main en équilibre. Voicy comme il répréſente ſa maniére : *Pour trouver donc de l'eau, il faut prendre une branche fourchuë ſoit de coudre, d'aulne, de chéne, ou de pommier, d'environ un pied de longueur, & groſſe comme un des doigts, afin que le vent ne la faſſe pas facilement remuer. . . . . Il la faut mettre ſur une des mains en équilibre, & le plus en balance que faire ſe pourra; puis marcher doucement; & quand on paſſera par deſſus un cours d'eau, elle ſe tournera.*


PLS f.

Troisiéme maniere de tenir la Baguette Divinatoire.

LE Pere Kirker Jesuite dit qu'il a vû pratiquer en Allemagne cette Divination d'une maniére toute différente. On prend un rejetton de coudrier bien droit, & sans nœuds : on le coupe en deux moitiez à peu prés de la même longueur : on creuse le bout de l'un en forme de petit bassin, & on coupe le bout de l'autre en pointe ; en sorte que l'extrémité d'un bâton puisse entrer dans l'extrémité de l'autre. On porte ainsi ce rejetton devant soy que l'on tient entre les deux doigts *Index ;* comme la figure, le montre. Quand on passe par dessus des rameaux d'eau, ou des veines métalliques, ces deux batons se meuvent & s'inclinent.


PLS

Quatriéme maniere de tenir la Baguette Divinatoire.

IL y a encore une autre façon, que je n'ay vû ſuivre qu'à peu de gens, qui font métier de chercher des eaux : Ils prennent un long rejetton de coudrier, ou de tout autre bois bien uny, & bien droit, comme une canne ordinaire; ils en tiennent les deux bouts dans leurs mains & le courbent un peu en arc : ils le portent parallele à l'horiſon; & du moment qu'ils paſſent par deſſus une ſource d'eau, le bâton ſe tourne, & l'arc ſe porte vers la terre.

Non ſeulement il eſt certain, que chacun n'a pas ce don de faire incliner la Baguette Divinatoire ſur les eaux, ſur les métaux, ſur les choſes vollées, & ſur les criminels : mais même il arrive à ce don, pour ainſi dire, des ſyncopes; de ſorte que j'ay vû par expérience que la même perſonne, à qui elle avoit tourné pluſieurs fois, n'avoit plus du tout cet-


PLS f.

te vertu : on s'en eſt déja aperçû pluſieurs fois : comme on le peut voir dans le P. Schott Jeſuite : *Non omnes cum virgula loqui poſſunt ; nec eidem perſonæ ſemper percutit. Schott. Magia Sympath. lib. 4. part. IV. Syntag. 4. cap. 10. pag. 426.*

Il eſt encore certain que cet effet vient abſolument de la perſonne : car enfin ſi cela étoit dû à la Baguette, rien n'eſt plus aſſeuré que, ſi on la ſuſpendoit ſur un pivot, comme une aiguille de Bouſſole, elle ne manqueroit pas de s'incliner ſur les eaux, ou ſur les métaux ; c'eſt pourtant ce qui n'arrive point du tout, comme je l'ay expérimenté, aprés le P. Schott. Jéſuite ; *pag. 425. de Mag. Sympath.* Je concluë de-là, que cet effet ne réſulte donc pas d'une vertu qui ſoit dans la Baguette.

Il y a bien de l'aparence que la Baguette Divinatoire n'a pas été d'abord employée à tous les uſages où on la met aujourd'huy. Encore ne ſait-on pas, qui s'eſt aviſé le prémier de cette admirable invention. Il y en

a qui croyent que Paracelſe, perſuadé, comme dit *Aldrovandus lib. 1. §. ratio metall. inven. pag. 20.* que les métaux ont quelque ſympathie avec certains arbres, a introduit cette pratique parmy les Ouvriers qui travaillent aux Minieres. Mais à en juger par les ouvrages mêmes de Paracelſe, bien loin d'avoir donné cours, ou crédit à la Baguette Divinatoire, il en parle en pluſieurs endroits comme d'une choſe qu'il ne conſeille jamais de pratiquer, & qu'il condamne même toûjours, parce, dit-il, qu'elle n'a rien d'aſſûré dans ſon uſage : *Virgula Divinatoria fallax eſt, ſæpiùs etiam in nummulum unum perditum intendens. Paracelſ. de Philoſophia occult. pag. 490.* C'eſt là même que Paracelſe dit qu'aprés avoir foüillé à l'endroit, où la Baguette avoit tourné, on n'y a point ſouvent trouvé de treſor, quoy-qu'elle s'incline quelquefois ſur une petite piéce de monnoye ; & que cela pourroit bien venir de ce que les Sylphes, & les Gnomes ſe rendent maîtres des treſors, & les détournent,

de peur qu'on ne les leur enleve. Aprés cela, ce Patriarche des Chymistes dit avec beaucoup d'ignorance, qu'en ce cas-là l'on doit faire des exorcismes ; sur quoy des impies se sont souvent portez à la profanation des choses les plus saintes, afin de trouver leurs tresors prétendus, & d'en chasser l'esprit malin qu'ils s'imaginoient s'en être emparé. Paracelse se trompe assurément. Et sa bévûë consiste en ce qu'il a crû que la Baguette Divinatoire ne tournoit que sur les métaux. La Baguette ne trompoit point; parce qu'elle s'incline pareillement sur les eaux, sur les corps morts, sur les fosses creusées en terre & en un mot sur tout ce qui transpire des vapeurs, des exhalaisons, & des fumées. Bien loin que Paracelse ait inventé cet usage de la Baguette pour les métaux; nous trouvons que Basile Valentin qui florissoit trente ans auparavant, a employé 7. chapitres entiers de son Testament, afin d'expliquer l'utilité de la Baguette de Coudrier dans la recherche des minéraux.

Mais la bévûë de Paracelse nous aprend qu'alors, c'est-à-dire, vers l'an 1530. qui est le temps où il composoit ses ouvrages, on n'avoit pas encore fait attention à la proprieté qu'elle a d'indiquer les sources d'eau, & les cadavres des personnes qui ont été assassinées. Et je m'imagine qu'aprés s'y être trompé plusieurs fois, on a enfin compris qu'elle tournoit également bien sur ces autres choses.

C'est ainsi que le hasard a toûjours la meilleure part dans presque toutes les découvertes. On n'a pas trouvé toûjours les secrets de la Nature en les cherchant. Les Chymistes qui ne rencontrent pas souvent ce qu'ils recherchent avec tant d'étude, & de patience, aquierent en chemin faisant des connoissances trés-curieuses; le pur hasard leur dévoilant des mystéres de la Nature ausquels ils ne seroient peut-être jamais arrivez, s'ils avoient tenté d'y aller droit.

Apellés ne pouvant trouver la maniere de répréſenter l'écume d'un cheval, jetta de desespoir contre son tableau,

l'éponge avec laquelle il essuyoit ses couleurs, & fit par hasard cette écume, qu'il n'avoit pû répréſenter par ſon Art.

On dit qu'un Vitrier en coupant ſon verre, & ayant regardé au travers d'une petite lentille, qui s'en étoit détachée, aperçut qu'elle groſſiſſoit les objets d'une maniere monſtrueuſe ; & par là découvrit cette ſorte de petit Microſcope merveilleux, à quoy il ne ſongeoit guéres.

Ce fut encore un pur haſard, qui aprit au Payſan de Saint Marcellin, que la Baguette tournoit ſur les cadavres de ceux qu'on a aſſaſſinez. Car enfin en cherchant un jour des eaux dans ſon voiſinage, ſa Baguette s'inclina avec tant de rapidité ſur un endroit, qu'il aſſûra que l'eau n'étoit pas loin : Mais il ſe trompoit, comme nous l'avons dit de Paracelſe ; car au lieu d'eau, on trouva dans un tonneau le corps d'une femme, qui avoit encore au col la corde dont on s'étoit ſervi pour l'étrangler. On jugea auſſi-tôt que ce ne pouvoit être qu'une femme, qui avoit

disparu depuis quatre mois. Le Paysan alla dans la maison de cette femme dont on étoit en peine depuis quelque tems; il présenta sa Baguette sur tous ceux de la maison; elle demeura immobile jusqu'à ce qu'il l'appliquât au mary, sur lequel elle tourna violemment. Comme ce malhûreux prit aussi-tôt la fuite, le Paysan conclut que la Baguette Divinatoire tournoit sur les cadavres cachez en terre, & même sur les criminels, aussi bien que sur les sources d'eau, & sur les métaux.

CHAPITRE II.

Histoire surprenante d'un Paysan, qui guidé par la Baguette Divinatoire, a poursuivi un meurtrier durant plus de 45. lieuës sur terre, & plus de 30. lieuës en mer.

IL a paru à Paris plusieurs Relations tant imprimées que manuscrites sur la découverte d'un meurtrier, qui s'est

faite par le moyen de la Baguette Divinatoire. Elles ne se contredisent en rien pour ce qui regarde le fait, quoyque les Auteurs ne conviennent pas pour l'explication de cet effet, le plus surprenant, & le plus extraordinaire qui fut jamais. Ainsi je pourrois me régler icy sur la prémiere relation qui se présenteroit : Cependant j'ay crû devoir donner la préférence à celles qui ont été dressées sur le procés verbal que M. de Vaginay Procureur du Roy à Lyon, Magistrat d'un mérite trés-singulier, a fait de toute cette importante affaire ; dans l'instruction de laquelle il a fait paroître son aplication, & son habileté ordinaire.

Je joins à cette Relation quelques particularitez que je tire de plusieurs Lettres qui ont été écrites à M. l Abbé Bignon, pour l'informer de tout le détail de cette avanture, qu'il importe tant à ceux qui ont à cœur l'avancement des Sciences, de connoître à fond ; afin que si l'on ne peut pas bien pénétrer la cause particuliére, & immediate

médiate d'effets si singuliers, l'on puisse du moins compter que l'on est assûré du fait.

On ne sera pas fâché de voir icy quelques morceaux de ces savantes Lettres; puisqu'on les a lûës avec plaisir à la Cour ; & que d'ailleurs elles partent d'une personne d'un solide mérite, & à qui nous sommes même redevables de l'attention, que l'on a aportée, pour bien aprofondir la vérité des faits, touchant la vertu de la Baguette Divinatoire. Ces Lettres sont d'autant plus considerables pour le sujet que je traite, qu'elles nous réprésentent une partie des soins, que plusieurs personnes de qualité, & d'un génie exact, & penétrant, ont pris, afin de découvrir, s'il y a quelque chose de réel, & d'assûré dans l'usage de cette Baguette.

Recit de ce que Jaques Aymar a fait pour la découverte du meurtrier de Lyon.

Le 5. Juillet 1692. sur les dix heures

res du ſoir, on aſſaſſina à Lyon dans une cave un vendeur de vin, & ſa femme, afin de voler leur argent, qui étoit dans une boutique tout proche, laquelle leur ſervoit de chambre. Tout cela fut éxécuté avec tant de reſolution, & de ſilence, que perſonne ne s'aperçût d'abord de ce meurtre : ce qui donna lieux aux aſſaſſins de s'enfuir.

Un voiſin touché vivement de l'énormité de ce crime, s'étant ſouvenu qu'il connoiſſoit un nommé Jaques Aymar riche Payſan, qui ſe mêloit de ſuivre à la piſte les larrons, & les meurtriers, le fit venir à Lyon, & le préſenta à M. le Procureur du R y, à qui ce villageois donna parole que, pourvû qu'on le me.ât dans le lieu où l'aſſaſſinat avoit eté commis, pour y prendre ſon impreſſion, il iroit certainement ſur les pas des coupables, les ſuivroit, & les démêleroit en quelque lieu qu'ils fuſſent. Il ajoûta que pour venir à bout de ce qu'il promettoit, il ſe ſerviroit d'une Baguette faite indifferemment de toute ſor-

te de bois, & coupée sans aucune façon en quelque tems que ce soit, enfin telle qu'il employe pour trouver les sources d'eau, les métaux, & les tresors cachez.

Monsieur le Lieutenant Criminel, & Monsieur le Procureur du Roy l'envoyerent donc dans la cave, où le meurtre avoit été commis. Il y fut ému, son poulx s'éleva comme dans une fiévre violente, & la Baguette fourchuë, qu'il tenoit entre ses mains, tourna rapidement sur les deux endroits, où l'on avoit trouvé les cadavres du vendeur de vin, & de sa femme.

Ayant pris là son impression, comme il le souhaittoit, guidé par sa Baguette, il passa par toutes les ruës, par où les assassins avoient fuy. Il entra dans la Cour de l'Archevéché, & fut à la porte du Rône, qui se trouva fermée, parce qu'on faisoit cette expérience de nuit. Le lendemain il sortit de la Ville par le pont du Rône, & toûjours conduit par sa Baguette, il prit à main droite le long de ce Fleu-

ve. Trois perſonnes, qui l'eſcortoient, furent témoins qu'il s'apercevoit quelquefois de la trace de trois complices, & que quelquefois il n'en comptoit que deux. Dans cette incertitude ſa Baguette le conduiſit à la maiſon d'un Jardinier, où il fut éclairci du nombre des ſcélérats. Car enfin étant arrivé-là, il ſoûtint de toutes ſes forces, qu'ils avoient entouré une table, & que de trois bouteilles, qu'il y avoit dans la chambre ils en avoient touché une, ſur laquelle ſa Baguette tournoit trés-viſiblement. En effet, deux enfans de neuf, à dix ans, qui le nioyent d'abord par la peur d'être punis de leur pére, pour avoir tenu la porte ouverte contre ſa défenſe, avoüérent enſuite que trois hommes, qu'ils dépeignirent, s'étoient gliſſez dans la maiſon, & avoient bû le vin de la bouteille, que le Payſan déſignoit.

Comme on étoit déja éclairci par cette déclaration des enfans, on n'héſita point de ſuivre le Payſan, & d'aller au bord du Rône à demi-lieuë plus bas que le Pont: on aperçût dans

le ſable les traces de ces ſcélérats imprimées le long du rivage. Ce qui fit juger qu'ils s'étoient mis ſur la riviere. Le Villageois les ſuivit auſſi exactement par eau, que ſur terre ; & fit paſſer ſon bâteau dans des routes, & ſous une arche du Pont de Vienne, où l'on ne paſſe jamais ; ſur quoy on conclut que, puiſque ces malheureux s'écartoient ſi fort du véritable chemin, ils n'avoient point aſſûrément de batelier.

Durant le voyage, le Villageois fit aborder à tous les ports, où les fugitifs avoient pris terre, alloit droit à leur gîte, & reconnoiſſoit au grand étonnement des hôtes, & des ſpectateurs, les lits où ils avoient couché, les tables ſur leſquelles ils avoient mangé, & les pots, & les verres qu'ils avoient touchez.

Il arrive au Camp de Sablon, où il ſe ſentit beaucoup plus émû : il croyoit bien voir, & démêler les meurtriers, dans cette foule de ſoldats ; enfin il étoit perſuadé qu'ils étoient-là, mais pour s'en aſſûrer,

il n'ose faire agir sa Baguette, de peur que les soldats ne l'insultent, & ne le maltraittent.

Cette considération le fit revenir à Lyon, d'où on le renvoya au Camp de Sablon dans un bateau avec des Lettres de recommandation. Il n'y trouva plus les criminels. Il se mit pourtant à les suivre, & fut aprés eux jusqu'à la foire de Beaucaire en Languedoc, & marqua toûjours dans la route les lits, les tables, & les siéges où ils s'étoient reposez.

Etant à Beaucaire, & cherchant dans les ruës, sa Baguette le conduisit à la porte d'une prison, où il assûra positivement qu'il y avoit un des scélérats. On luy ouvrit la porte; on luy présenta quatorze, ou quinze prisonniers; il appliqua à tous sa Baguette, qui ne tourna que sur un Bossu, qu'on y avoit mis depuis une heure pour un petit larcin.

Le Paysan n'hésita point à dire que c'étoit-là certainement un des complices du meurtre. Cependant il se mit à chercher les autres, & décou-

vrit qu'ils avoient pris un ſentier, qui conduiſoit au chemin de Niſmes. On n'en fit pas davantage pour cette fois. On transféra à Lyon le Boſſu, qui ſoûtenoit au Païſan que ſa Baguette mentoit, jurant qu'il n'avoit point du tout de connoiſſance de ce meurtre, & que même il n'avoit jamais été à Lyon. Cependant comme on le remenoit par le même chemin, qu'il avoit ſuivy en fuyant ; & ſe voyant par tout reconnu par les hôtes chez qui il avoit logé, il avoüa étant à Bagnols, qu'il avoit paſſé par cette même maiſon en décendant du Rône avec deux hommes faits, comme les enfans du Jardinier d'auprés de Lyon les avoient dépeints. Il ajoûta que c'étoit deux Provençaux, qui l'ayant pris pour Valet, l'avoient engagé de tremper dans cette action, ſans qu'il eût pourtant ni tué ni volé ; & que les Provençaux avoient fait le maſſacre, & volé l'argent, dont ils ne luy avoient donné que ſix écus & demy. Cette confeſſion réjoüiſſoit un peu le Payſan, parce

qu'elle faisoit voir qu'il ne s'étoit point trompé. Ce qu'il y avoit de singulier, c'est que ce Villageois ne pouvoit aller derriere le Bossu le long du chemin, à cause qu'il y ressentoit de grands maux de cœur. Pour éviter cela, il falloit qu'il marchât devant. C'est sans doute par la même raison que ce Villageois ne sauroit se trouver dans les lieux, où quelque meurtre a été commis, qu'il ne soit incommodé notablement par les mêmes maux de cœur, & qu'il ne soit agité comme dans l'accés d'une fiévre violente. Ce qu'il ressent beaucoup moins, quand il poursuit des meurtriers sur une riviere; & ce qu'il n'éprouve point du tout lors qu'il cherche des eaux ou de l'argent caché.

Le Bossu dans le prémier interrogatoire qu'il subit, dés qu'il fut à Lyon, confessa que le jour du meurtre, deux hommes, qui parloient Provençal, l'avoient mené à la boutique d'un Marchand, de qui ils achettérent, où dérobérent deux serpes à Bûcheron; que sur les dix heures du

ſoir tous trois enſemble, furent chez ce vendeur de vin. qu'ils firent venir à la cave avec ſa femme, ſous prétexte de remplir une groſſe bouteille couverte de paille; que les deux Provençaux décendirent ſans luy dans la cave avec ces bonnes gens; que là ils les tuérent à coups de ſerpe, & remontérent dans la boutique, ouvrîrent un coffre, & volérent 130. écus, 8. loüis d'or, & une ceinture d'argent. Il avoüa encore qu'ils s'allérent promtement cacher dans une grande cour; que le lendemain ils ſortirent de Lyon par la porte du Rône; qu'ils bûrent à la maiſon d'un Jardinier en préſence de deux enfans; qu'ils détachérent un bâteau du rivage; qu'ils furent au Camp de Sablon, & de là à Beaucaire. Il ajoûta enfin que ſur la route ils avoient logé chez les mêmes hôtes, où le Payſan l'avoit fait repaſſer au retour afin de l'y faire reconnoître.

Cette confeſſion du Boſſu expliqua bien des choſes, qu'on ne pouvoit débroûiller auparavant. Car on trouva

véritablement dans la boutique, qui servoit de chambre, une serpe à Bucheron neuve, & toute sanglante, avec une grosse bouteille presque pleine de vin.

Dés que la nouvelle de la prise du Bossu fut répanduë dans Lyon, chacun raisonna á sa maniere sur l'homme à la Baguette, qui avoit suivy & démêlé si exactement ce misérable durant plus de 45. lieuës françoises, qu'il y a depuis Lyon à Beaucaire. Les savans, & les curieux se réveillerent au bruit d'une avanture si surprenante & si rare, que toute l'antiquité ne produit rien qui en aproche. On fit des expériences; on visita le Villageois, on le fit parler, on l'écouta, on l'examina, on étoit attentif à tout ce qu'il faisoit: & la chose en vérité le méritoit bien. Les savans prirent le party qui étoit le meilleur. Car enfin ils sollicitérent le Paysan de retourner à la cave, pour y faire de nouveau ses mêmes experiences. Cela se fit en présence de personnes distinguées. Il parcourut la cave, & les mouvemens

de la Baguette marquérent les deux endroits, où le mary & la femme étoient tombez en mourant; il y fut abondamment moüillé de ſueur, eut le poulx élevé, & demeura plus d'une heure en cet état.

On pouſſa les expériences encore plus loin. On prit la ſerpe ſanglante & deux autres du même ouvrier; on les rangea a un pas de diſtance l'une de l'autre; le Villageois mit le pied ſur chacune, & la Baguette ne s'inclina que ſur celle, qui étoit ſanglante. On s'imagina que ce Payſan pouvoit adroitement imprimer ce mouvement à la Baguette: c'eſt pourquoy on les cacha dans terre, & on luy ferma les yeux avec une ſerviette; & toûjours, la Baguette tourna immanquablement ſur la ſerpe enſanglantée. Tout cela s'eſt paſſé ſous les yeux de perſonnes non ſeulement de qualité; mais d'un caractére d'eſprit à ne ſe pas laiſſer ébloüir.

J'eſtime que l'on en jugera ainſi, quand on aura lû ce qui en eſt dit dans la prémiere Lettre à Monſieur

l'Abbé Bignon. Voicy comment elle parle : *Monsieur de Bérulle vint chez moy il y a quelque tems à neuf heures du soir accompagné de M. le Lieutenant Criminel, de M. le Procureur du Roy, & de M. le Comte de Varax. Il me présenta un Paysan, qu'il me dit être de S. Marcellin en Dauphiné, & ajoûta que c'étoit celuy, dont il m'avoit déja parlé, qui avoit la vertu de découvrir les eaux, aussi bien que les meurtriers, & les voleurs. Il me montra ensuite trois grosses serpes que portoit un laquais de M. le Procureur du Roy, toutes pareilles, & du même ouvrier, sur l'une desquelles il y avoit un peu de sang, & qu'il me dit être celle qui avoit servy à un meurtre qui s'étoit fait icy quelques jours auparavant ; & ajoûta que la Baguette du Paysan tournoit sur celle-là, & ne tournoit pas sur les autres ; qu'il en avoit déja été témoin, & me demanda si je voulois l'être aussi. J'acceptay le party. Nous prîmes les serpes M. de Bérulle, & moy ; & aprés les avoir mises dans mon jardin sur des herbes en différens endroits ; quoy qu'il fût déja nuit,*

nuit, M. de Bérulle prit encore la précaution de bander luy-même les yeux au Paysan avec un linge, & de le conduire par la main sur les serpes. La Baguette ne tourna point sur la prémiére, ni sur la troisiéme, mais elle tourna sur la seconde, qui à la clarté de la bougie fut reconnuë pour la meurtriére. Je ne fus pas encore satisfait de cette prémiére expérience; & croyant que le hasard pouvoit s'en être mêlé, je fis prendre par mes gens trois tabliers de cuisine, dans chacun desquels on envelopa une des serpes, sur lesquelles nous conduisîmes derechef le Paysan, qui ayant entendu qu'on les mettoit dans du linge, nous dit qu'il ne croyoit pas que sa Baguette tournât dessus; & en effet elle ne tourna point. Je demanday au Paysan, si elle tourneroit sur les serpes couvertes de terre, il me dit qu'oüy. Sur cela nous les enterrâmes Monsieur de Bérulle & moy dans mon jardin en des lieux séparez, de maniere qu'on ne les voyoit point du tout. Nous y conduisîmes ensuite le Paysan. La Baguette ne tourna point sur la prémiére & la

ſecconde, mais elle tourna ſur la troiſiéme, que nous reconnûmes à la bougie être le meurtriére. Voilà, Monſieur, tout ce que j'ay vû du Payſan.........
Mais voicy ce qui m'arriva hier au ſoir. Monſieur le Procureur du Roy d'icy, qui par parenthéſe eſt un des plus ſages & des plus habiles hommes de ce pays, me vint prendre ſur les ſix heures, & me mena à la maiſon, où s'étoit fait le meurtre. Nous y trouvâmes M. Grimaut Directeur de la Doüanne, que je connois pour un fort honnête homme, & un jeune Procureur nommé Beſſon, que je ne connoiſſois pas, & que M. le Procureur du Roy me dit avoir la vertu de la Baguette, auſſi bien que M. Grimaut. Nous décendîmes tous dans une cave, où le meurtre s'étoit commis; & toutes les fois que M. Grimaut, & ce Procureur paſſoient ſur le lieu où le meurtre s'étoit fait, & où il y avoit encore du ſang, les Baguettes qu'ils tenoient en leurs mains ne manquoient jamais de tourner, & ne tournoient plus auſſi-tôt qu'ils avoient paſſé cet endroit. Nous fimes ce manége pendant une groſſe

heure, & quantité d'expériences ſur la ſerpe meurtriere, que M. le Procureur du Roy avoit fait aporter avec luy, qui ſe trouvérent toutes juſtes. Je remarquay des choſes extraordinaires au Procureur. La Baguette luy tournoit bien plus fortement qu'à M. Grimaut; & lorſque je mettois un de mes doigts dans chacune de ſes mains, pendant que la Baguette tournoit, je ſentois des battemens d'arteres tout-à-fait extraordinaires dans ſes mains...... Il avoit le poulx élevé, comme dans une groſſe fiévre. Il ſuoit à groſſes goutes. Il falloit de tems en tems qu'il allât prendre l'air dans la cour.... Vous jugez bien, Monſieur, qu'aprés cela il ne m'eſt pas poſſible, de ne pas croire à la Baguette. On s'en moquera tant que l'on voudra...... Mais j'eſpére que je ſeray bien-tôt vengé, & que les expériences, que l'on ne manquera pas de faire à Paris ſur les vols & les meurtres, par ceux qui ont eminemment la vertu de découvrir les eaux, feront bien-tôt connoître, que nous avons eu raiſon icy de croire ce que nous avons vû : car je ne doute

point que la vertu, pour découvrir les meurtres, ne ſe trouve dans la plûpart de ceux qui découvrent les eaux. Je dis dans la plûpart, car j'ay déja vérifié icy qu'elle ne ſe trouve pas en tous. Voilà qui eſt circonſtancié d'une maniere, à ne nous laiſſer rien à ſouhaiter là-deſſus.

Mais pour reprendre le fil de nôtre hiſtoire: deux jours aprés que le Payſan fut arrivé à Lyon, on le renvoya avec des Archers au ſentier, qui conduit à Niſmes, & où il avoit ceſſé de ſuivre les deux autres ſcélérats, afin d'en reprendre la piſte. La Baguette le ramena par de longs détours dans Beaucaire à la porte de la même priſon, où l'on avoit trouvé le Boſſu. Sur cela il aſſûra qu'il y en avoit encore un là dedans. Mais il en fut détrompé par le Geolier, qui luy dit qu'un homme, tel qu'on répréſentoit un de ces deux ſcélérats, y étoit venu depuis peu demander des nouvelles du Boſſu. Le Villageois ſe remit enſuite ſur leurs pas: il fut juſqu'à Toulon dans une hôtellerie, où ils

avoient dîné le jour précédent. Il les pourſuivit ſur la mer, car ils s'étoient embarquez, pour ſe réfugier à Genes. Il reconnut qu'ils prenoient terre de tems en tems ſur nos Côtes; qu'ils y avoient couché ſous des Oliviers; & malgré les tempêtes, & le gros vent qui ſurvint, il les ſuivit ſans pouvoir les atteindre, juſqu'aux dernieres limites du Royaume.

Cependant le procés du Boſſu s'inſtruiſoit à Lyon avec la derniere exactitude; & quand le Payſan fut de retour, ce criminel, qui ne ſe donnoit que dix-neuf ans, fut condamné à être rompu vif à la place des Terreaux, & à paſſer en allant au ſuplice pardevant la porte du vendeur de vin, où la ſentence fut luë. A peine le patient fut-il devant cette maiſon, que de ſon propre mouvement il demanda pardon à ces pauvres gens, dont il déclara qu'il avoit cauſé la mort, en ſuggérant le vol, & gardant la porte, dans le tems qu'on les aſſaſſinoit.

Voicy comme en parle la Lettre à Monſieur l'Abbé Bignon: *Un des*

complices du meurtre, qui a donné occasion à la Scéne de la Baguette, & que l'on avoit suivi jusqu'à Beaucaire par le moyen de cette Baguette, a été rompu vif depuis deux jours. Il a tout avoüé; & sa confession s'est trouvée si conforme à tout ce que la Baguette a indiqué, & à cinquante autres preuves, & circonstances, que l'on a eües d'ailleurs, que jamais affaire de cette nature n'a été mieux éclaircie.

Voilà un fait que je croy trés constant, quelque disposition que j'aye à vouloir joüir exactement de tous les droits de la *liberté Philosophique*, qui ne se repose pas volontiers sur le crédit, & l'autorité des témoins, & qui est en possession immémoriale de pouvoir soumettre à un éxamen sévére tout ce qui paroît nouveau en matiére de Physique. Mais comme cette liberté n'est pas ridicule & extravagante, elle a ses bornes, audelà desquelles elle dégénére en une incrédulité sotte, & ignorante, qui doute plus par humeur que par raison, & qui est plus d'un jeune étourdi, que

d'un véritable Philoſophe. Meſſieurs de la Société Royale de Londres qui prennent tant de meſures, ſi ſcrupuleuſes mêmes, avant que de porter leur jugement en matiere de fait, ſe déterminent pourtant à croire un phénoméne, quand ſoixante ou cent perſonnes l'atteſtent. C'eſt ſur ce principe que leur hiſtorien veut qu'on ne doute point de la vérité, & de la certitude de leurs expériences. Comme je n'en demande pas davantage ſur l'hiſtoire que je viens de raconter, je me ſerviray au ſujet de l'expérience de la Baguette Divinatoire, de ce qu'il dit à l'égard des expériences de la Société Royale d'Angleterre. *Je leur diray donc que ce qu'on aprouve, & pratique maintenant dans le monde, n'a point plus de certitude & d'évidence, que ce que la Société propoſe; ſi on en excepte les ſaints myſtéres de nôtre Religion Dans toutes les matieres de croyance, d'opinion, & de ſcience, la certitude dont les hommes ont coûtume de ſe contenter, n'égale point*

celle des faits dont on rend compte au public. J'ose en apeller à tous les hommes prudens; puisque dans tous les pays, où les hommes sont gouvernez par des Loix, on ne demande que le témoignage de deux ou trois témoins dans les affaires où l'on décide de la vie, & des biens; si ce n'est pas les traitter équitablement sur un fait de Physique, de leur donner le témoignage & le consentement de soixante, ou cent personnes. Histoire de la Société Royale de Londres, 2. part. sect. 17. pag. 125. Je n'ay pû m'empêcher d'ajoûter cette réfléxion à la suite de ce recit, quoy qu'il semble que ce que j'ay dit à l'entrée du prémier chapitre, dût suffire pour convaincre ceux qui doutent du fait: mais comme il y a des gens, qui n'agissent que par imitation, j'ay été bien aise de leur proposer l'exemple de Messieurs de la Société Royale de Londres.

On voit là les justes bornes dans lesquelles ils renferment leur crédulité. Aprés tout ne se souviendra-t-on jamais, qu'il faut des raisons pour douter

auſſi bien que pour croire ?

Comme Monſieur Bourdelot Médecin du Roy m'a fait la grace de m'envoyer une Lettre, qu'il vient de recevoir de M. Chauvin Médecin de Lyon, où il répond à quelques difficultez qu'on luy a propoſées ſur l'homme à la Baguette, & particulierement ſur ce qui regarde le fait, j'en inſéreray icy quelque choſe : d'autant plus volontiers qu'il s'agit de bien établir la vérité du fait, dont beaucoup de gens ſemblent s'être fait un point de conduite de douter.

Voicy ce que M. Chauvin écrit à M. Bourdelot : *Je ne conçois pas comment il ſe trouve encore de trés-bons Philoſophes, qui nient la poſſibilité du fait, ou qui l'attribuent à quelque pacte avec le diable. On m'a aſſûré que ce dernier ſentiment eſt celuy du Pére Mallebranche : faites moy l'amitié de m'éclaircir de la vérité, & s'il peut être poſſible, qu'un ſi grand métaphyſicien donne dans une pareille cauſe, pour expliquer un phénoméne de Phyſique, & quelles peuvent être ſes*

raisons. Je suis neanmoins un peu moins surpris du parti qu'a pris ce bon Pére, depuis que l'illustre Monsieur Chirac Professeur en Médecine à Montpélier à pû me proposer la difficulté suivante...... Il ne croit pas qu'il y ait personne au monde qui soit doüé d'une pareille vertu à celle que nous supposons dans nôtre Villageois; non pas même pour la découverte des sources. Surquoy Monsieur Chauvin ajoûte: *Le don de trouver les sources est de notoriété publique dans nôtre Villageois, & dans plusieurs autres personnes; & on le voit tous les jours confirmé par une infinité d'expériences....... Il y a donc des hommes qui ont une disposition de corps propre à découvrir des sources: & comme je conçois que celuy de suivre un assassin est plus proportionné à la mécanique de l'homme, que celuy de trouver les sources, je ne doute pas que quelque homme ne puisse avoir ce don-là.*

M. Chauvin aprés cela déclare que ce don ne s'étend pas si loin que M. Panthot le fait aller dans sa Let-

tre à Monſieur le Prémier Médecin. Mais il dit que ſi on en demeure aux termes du recit qu'il en a fait, ſurquoy il a dreſſé ſa diſſertation, *& qui n'eſt qu'un précis de la procédure ſur laquelle trente Juges trés-vigilans, & trés éclairez ont condamné un des complices à être rompu vif, lequel a avoué ſon crime ſur l'échaffaut, il paroît que la perſonne du monde la plus incrédule ne ſauroit le revoquer en doute.*

Enſuite il montre que par la ſeule inſpection de toute cette affaire, dont les circonſtances ſont ſimples, liées, naturelles, & mêlées même d'incidens, que la plus fine prudence n'auroit pû prévoir, il eſt impoſſible que ce ſoit un jeu d'eſprit & une intrigue concertée. Il eſt certain que deux perſonnes ont été aſſaſſinées; qu'un criminel a été rompu vif, & que trente Juges ont examiné, ſuivy, & jugé cette affaire avec une application prodigieuſe. Il eſt d'ailleurs certain que le Payſan à la Baguette a été le ſeul organe, qui a fait découvrir & arrêter le Boſſu fugitif. Tous ceux qui

atteſtent ces articles ſi inconteſtables, aſſûrent également, que le Villageois n'a réüſſi dans cette recherche, que par le ſecours de ſa Baguette Divinatoire. Y a-t-il à douter aprés cela? Les hommes agiſſent pour une fin; ils ne font point d'actions ſans motif; ils ne ſe remuent pas tout-à-fait machinalement; ils ſe propoſent quelque utilité, quelque gloire, ou quelque profit dans un menſonge concerté: que revient-il aux Juges de Lyon de reconnoître, & de dire que Jâques Aymar à ſuivi durant quarante-cinq lieües, guidé par ſa ſeule Baguette, le Boſſu fugitif; ſi ce n'eſt la vérité du fait, le mouvement de leur conſcience, & le devoir de leurs charges, qui les forcent à rendre ce témoignage.

La Lettre de M. Chauvin contient encore quelques réponſes qu'il a faites à des queſtions, qui luy ont été propoſées par M. Terré Médecin de Monſieur le Cardinal de Boüillon. Comme cet éclairciſſement contient des faits fort curieux, j'ay crû les devoir

devoir placer icy. *Le Villageois pourroit ſuivre un aſſaſſin ſans Baguette; mais il ne peut pas découvrir les ſources, l'or, & l'argent caché ſans elle. Comme la Baguette ne luy ſert ſur un aſſaſſin, que de ſigne extérieur, & que d'un moyen de délaſſement, il ne ſe gêne pas à la tenir toûjours entre ſes mains de la maniere décrite. Il convient neanmoins qu'une longue pourſuite d'un aſſaſſin le fatigue ſi fort, qu'il en eſt comme épuiſé : il n'eſt pas néceſſaire qu'il mette ſes pieds ſur les traces de ceux des aſſaſſins. Il ſuffit qu'il ſoit ſur leur route; ce qui eſt démontré par la maniere dont il ſuit un meurtrier ſur une riviere. C'eſt la nature du ſentiment intérieur qu'il reſſent au moment qu'il eſt, pour ainſi dire, aimanté ſur le lieu d'un aſſaſſinat, qui luy empêche de prendre le change : & quoy que je conçoive bien la mécanique par laquelle nôtre Payſan peut reconnoître une femme débauchée, ce bon Villageois n'a jamais dit, qu'il eût ce don, non plus que celuy de connoître le plus coupable des complices d'un meurtre. La Baguette tourne ſur*

les traces d'un aſſaſſin exécuté: car elle tourne actuellement dans la cave, où l'aſſaſſinat a été commis.

Voicy ce me ſemble le fait aſſez circonſtancié, & peut-être aſſez établi, pour n'en plus douter. C'eſt à ceux qui liront cette hiſtoire, à s'examiner là-deſſus, & à voir juſqu'où l'on pourroit pouſſer le Pyrrhoniſme, s'il étoit permis de revoquer en doute des faits, qui ont tous les caractéres d'autorité, que peut exiger la foy humaine.

CHAPITRE III.

La nature n'a qu'un ſeul mécaniſme dans toutes ſes opérations: & la Philoſophie des corpuſcules eſt la ſeule, qui puiſſe rendre raiſon des merveilles de la ſympathie, & du mouvement de la Baguette Divinatoire.

Il faut d'abord remarquer que par le *mécaniſme de la nature*, on ne

veut point signifier un être, qui, sans être Dieu, agiroit incessamment par tout le monde, comme les Philosophes Payens l'ont entendu : Car ils s'imaginoient, que la nature étoit une ame universelle, qui animoit & mettoit en mouvement toutes les choses corporelles. Mais par le Mécanisme de la nature nous entendrons toûjours *les loix générales du mouvement; que le Créateur a établies, & selon lesquelles il gouverne tout l'Univers.*

Il faut encore remarquer que, comme il est constant qu'il n'y a point d'effet sans cause, puisque rien ne se peut produire soy-même ; il est pareillement certain, que nulle cause ne peut agir sur aucun sujet, si ce n'est en le touchant ; suivant ce principe naturel, auquel il ne faut jamais donner d'atteinte ; que *rien n'agit sur ce qui est distant : nihil agit in rem distantem.* Cela suposé.

I. Je dis que, la nature agissant toûjours par les voyes les plus simples, & ne faisant jamais rien en vain, elle ne prend pas, quand elle opére

des merveilles, une autre conduite que celle qu'elle tient lorsqu'elle se joüe, pour ainsi dire, dans des ouvrages communs, & dont les ressorts sont tout-à-découvert. Ce principe est de la derniere importance; & faute d'y avoir eu égard dans l'explication des phénoménes de la Nature, les Philosophes de l'Ecole, & le petit peuple se sont jettez dans des extrémitez contraires, qui ont également retardé le progrés que les hommes pouvoient faire dans l'étude des choses naturelles.

Le petit peuple accoûtumé à ne pas s'élever au dessus des choses sensibles, & ne pouvant s'imaginer que la Nature employât des agens, qui ne fussent pas visibles, & palpables, a attribué aux sorciers, & aux démons tous les effets dont il ne pouvoit pas déveloper le mécanisme.

Les Philosophes de l'Ecole au contraire, ne voulant pas ramper avec le peuple dans les choses grossiéres & sensibles, ont pris une route toute oposée. Quand il a été question d'ex-

pliquer les phénoménes ſurprenans de la nature, ils ont apellé à leur ſecours les *qualitez réelles*, les *formes ſubſtantielles*, & les termes pompeux de *ſympathie*, *d'antipathie*, & de *vertus occultes*, ſous leſquels on leur reprochera toûjours d'avoir voulu cacher leur ignorance.

Pour nous, nôtre deſſein eſt de marcher entre ces deux extrémitez. Nous quitterons au peuple les corps groſſiers & ſenſibles, qui ne ſont point certainement les organes, dont la nature ſe ſert dans ce qu'elle fait de merveilleux. Nous négligerons pareillement les *qualitez*, *les formes ſubſtantielles*, les *vertus occultes* ſi célébres dans l'Ecole, qui ne tombent pas à la vérité ſous les ſens par leſquels le peuple ſe gouverne; mais auſſi qui ſont pour le moins autant inintelligibles, que les ſecrets les plus impénétrables de la Phyſique.

Nous reconnoîtrons donc entre *les corps viſibles* & ces *êtres inconcevables*, un genre moyen d'agents volatils, trés-ſubtils, & trés-actifs, que nous

nommerons indifferemment *Corpuscules*, *Particules de la matiere*, *Atomes*, *matiere ſubtile*. Car pour le nom il importe peu; & cela ne mérite pas aprés tout, qu'il y ait un ſchiſme, & une diviſion entre les Cartéſiens, & les Gaſſendiſtes; puiſque ce n'eſt qu'une même Philoſophie dans le fond, & que l'on peut expliquer par les *atomes* de Gaſſendi tout ce que l'on explique par la *matiere ſubtile* de Deſcartes.

On voit déja bien par ce plan, que je ne me ſerviray pas non plus des quatre Elémens des Péripatéticiens, ni des trois des Chymiſtes, pour expliquer, comment ſe fait le mouvement de la Baguette Divinatoire. Je ne mépriſe pas pour cela l'antiquité. C'eſt peut-être par l'eſtime que j'en fais, que j'en uſe de la ſorte. Car enfin quelque âge que puiſſe avoir la doctrine d'Ariſtote, & le Péripatétiſme, la Philoſophie des corpuſcules eſt beaucoup plus ancienne: c'eſt du moins l'opinion de M. Boyle qui luy donne le nom de *Philoſophie*

Phénicienne, parce qu'elle à précédé toute la Philoſopie des Grecs. Il ſe ſert, pour établir ſa prétention, du témoignage de quelques anciens Ecrivains, qui aſſûrent qu'avant qu'*Epicure*, ou *Démocrite*, ou même Leucippe euſſent jamais enſeigné leur Philoſophie dans la Gréce, il y avoit eû un certain Phyſicien, originaire de la Phénicie, qui expliquoit tous les Phénoménes de la nature par le mouvement, & les propriétez des petites particules de la matiere : *Scriptorum quorumdam antiquorum autoritate fretus, à quibus accepi Phyſicum quendam è Phœnicia oriundum Phænomena naturalia per minutarum materiæ particularum motum, aliaſque affectiones explicare ſolitum. Boyle Præfat. in Experim. Chymic.*

Ce qui a le plus contribué à écarter de la vérité les ſectateurs des *qualitez occultes*, c'eſt qu'ils ont crû qu'il y avoit plus de myſtére, qu'il n'y en a véritablement, dans les effets que nous admirons davantage. Ils ſe ſont figurez que, lorſque la Nature ſe

cache dons ſes œuvres, elle ſe comporte d'une autre façon que quand elle agit à découvert : c'eſt cependant toûjours le même mécaniſme.

Ainſi lorſque nous voyons qu'un corps eſt mis en mouvement, qu'il eſt pouſſé ; encore que le reſſort, & la maniére, dont ſe fait cette impulſion, ne nous ſoient pas ſenſibles, à cauſe de l'extréme groſſiéreté de nos ſens, & de la prodigieuſe ténuité, ou petiteſſe des agens, que la nature employe, nous devons pourtant être perſuadez, que ce mouvement eſt produit ſelon les mêmes loix, par leſquelles les corps ſont mûs à découvert & ſenſiblement.

Il n'y a qu'à examiner par quels moyens l'Art, qui ne fait qu'imiter la nature, met quelque choſe en mouvement : or la Mécanique remuë les machines par le *levier* par la *poulie*, par la *roüe*, par le *coin*, & par la *vis* ; on doit donc ſe perſuader, que ſi la Nature, lorſqu'elle agit par des reſſorts ſecrets, n'employe pas ces inſtrumens groſſiers, dont la Mécanique ſe ſert, pour augmenter les forces humaines,

elle leur ſubſtituë certainement des inſtrumens équivalens, mais plus ſubtils, & tout-à-fait inſenſibles. Toute la différence qu'il y a entre les opérations de la Nature, qui nous paroiſſent ſurprenantes, & celles dont nous ne ſommes point du tout touchez; c'eſt que dans le merveilleux, ſon mécaniſme n'employe que le miniſtére d'organes, & d'inſtrumens, ſur leſquels nos ſens n'ont aucune priſe; & que dans les ouvrages ordinaires elle ne cache point ſon art, ne mettant en œuvre que des choſes ſenſibles. Ce qu'il y a de différence vient donc des agens, dont les uns ſont ſenſibles, & les autres ne ſe découvrent que par la raiſon; mais quant au mécaniſme, c'eſt toûjours le même; c'eſt par tout la même analogie & la même conduite.

Quand, par exemple, le feu brûle le bois, rien ne ſurprend, parce que la Nature ne ſe cache point là; & l'on voit comment la flâme perce, ouvre le bois, en ſepare, & en écarte les parties afin de s'y inſinuer, & de le con-

ſumer. Tout cela eſt de la juriſdiction des ſens. Mais il n'en va pas de même lorſque les fumées ſeches, & chaudes des minieres deſſéchent, & brûlent les plantes & les arbres qui croiſſent deſſus; parce que ces exhalaiſons ſubtiles, acres, & mordantes ne tombent pas ſous les ſens, il a fallu que la raiſon ait aidé à les découvrir. Cependant c'eſt le même mécaniſme; & la Nature en brulant le bois par le feu ne prend pas une autre métode que celle qu'elle tient, pour brûler les plantes ſur les minieres; puiſque les corpuſcules brûlants, qui s'exhalent des matieres minérales, percent, ouvrent, déchirent, découpent, & ſéparent les parties des plantes pour les détruire, comme fait le feu à l'égard du bois.

On ne ſauroit faire trop d'attention à ce que je dis; & j'oſe bien avancer que c'eſt-là un principe & une clef, pour ſe faire entrée dans les ſecrets, dont il ſemble que la Nature nous ait voulu dérober la connoiſſance, & ſur leſquels la Philoſophie de l'Ecole nous a donné juſques icy ſi peu de lumiéres.

La Philoſophie n'eſt donc pas embaraſſée à expliquer ce que la nature fait ſous les yeux de tout le monde, & lorſqu'elle n'employe que des corps groſſiers & viſibles ; parce que l'on voit alors l'union de l'agent & du patient; la contiguité des corps eſt ſenſible ; la cauſe qui agit , & le ſujet ſur lequel elle agit , ſe touchent par un *contact mathématique*. Ils ſont corps à corps : c'eſt ainſi que le cachet laiſſe ſon image ſur la cire molle , en la touchant immédiatement. Mais la difficulté c'eſt quand l'agent , & le patient ſont diſtans , & qu'on ne voit point ce qui émane de l'agent, pour porter ſa vertu ſur le patient. C'eſt ainſi que l'action d'une pierre d'aiman , ſemblable à celle de Meſſieurs de la Société Royale de Londres , qui fait mouvoir une aiguille de bouſſole à neuf pieds de diſtance, donne la torture à un homme , qui ne ſait pas , qu'il circule au travers & autour de cet aimant un tourbillon de matiere ſubtile, dont la ſphére d'activité s'étend à neuf pieds à

l'entour : & quoy que ſes yeux ne voyent pas ces petits agens, il eſt pourtant trés-certain que c'eſt par leur miniſtére que l'aimant agite l'aiguille de Bouſſole, & la touche par un *contact physique*, c'eſt-à-dire, par de petits corps qui ſont moyens entre l'agent & le patient, & qui luy impriment tous les mêmes mouvemens, que l'on donne à la pierre. C'eſt ainſi que les deux piéces, qui joignent les planches d'une *régle parallele*, font que l'une ne ſe peut remuer, que l'autre ne ſe trouve toûjours en même-tems dans la même ſituation.

II. Ces petits corps ſont trop myſtérieux, & leur uſage eſt trop grand, pour ne les pas conſidérer avec attention.

1° Ils ſont quelquefois une partie, & un écoulement de la ſubſtance même dont ils émanent ; comme ſont les corpuſcules du Vitriol, qui ſe détachent de la poudre de ſympathie pour ſe répandre dans l'air.

2° Ils ſont quelquefois une ſubſtance *tierce*, qui porte la vertu de l'agent

l'agent vers le patient. Ainſi les eſprits animaux ſont une ſubſtance *tierce*, que le cerveau qui en eſt le reſervoir, diſtribuë dans les nerfs, & de là dans les muſcles, afin de produire dans l'animal les divers mouvemens que nous y admirons.

3° Ils ne ſont quelquefois que l'air voiſin de l'agent, à qui il ſert de véhicule pour porter ſon impreſſion ſur le patient. Ainſi l'air, qui environne une cloche étant agité par le mouvement de la cloche, & du battant, pouſſe l'air voiſin, celuy-là l'autre, & ainſi ſucceſſivement juſqu'à ce qu'il vienne heurter, comme un marteau, au tympan de l'oreille, & y produire le ſon, dont nous avons alors un ſentiment.

Ce ſont ces petits corps, qui font tout le myſtére de ce qu'on apelle *ſympathie* & *antipathie*, comme ils en font en effet tout le reſſort: dés qu'on les peut une fois bien reconnoître, tout ce qu'il y a de plus occulte dans la *ſympathie* ſe manifeſte bien-tôt; & j'eſpére que nos Poëtes ne nous chanteront plus:

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux accord les ames assorties,
S'aiment & l'une & l'autre, & se laissent piquer
Par ces je ne sçay quoy, qu'on ne peut expliquer.

Cela étoit vray, avant le rétablissement de l'ancienne Philosophie des corpuscules; & dans le tems que tous les Philosophes dans les merveilles de la nature ne recourroient qu'à la *sympathie*, & à l'*antipathie*; s'imaginant en avoir beaucoup dit, quand ils avoient fait montre de ces mots pompeux, qui ne sont pas plus intelligibles que ce qu'ils vouloient expliquer. Alors toute la Physique dans le merveilleux rouloit sur ces termes magnifiques.

Jean-Batiste Porta dit que c'est par la force de la *sympathie* qu'un taureau en furie s'apaise sur le champ, si on l'attache à un figuier; & qu'un Eléphant s'adoucit à la vûë d'un Bélier; & que c'est par *antipathie*, que

ſa vigne fuit le chou ; que la ciguë s'écarte de la ruë ; & que quoy que le ſuc de la ciguë ſoit un poiſon mortel, il ne nuit nullement, ſi aprés l'avoir bû, on avale du ſuc de ruë, *lib. 1. mag. natur. cap. 1.*

Corneille Agrippa explique auſſi par la *ſympathie*, & l'*antipathie* tout ce qu'il n'entend point dans la Phyſique. Il dit qu'il y a une grande *ſympathie* entre le palmier mâle, & le palmier femelle ; entre la vigne, & l'olivier ; entre le figuier, & le myrte ; & qu'il y a une *antipathie* irréconciliable entre le ſcorpion, & le crocodile, qui cherchent réciproquement à ſe tüer ; entre l'éléphant, & le pourceau ; entre le lion, & le coq ; le corbeau, & le hibou ; le loup, & la brebis ; le crapaut, & la belette. *lib. 1. Philoſoph. occult.*

Jérôme Cardan ne philoſophe pas d'une autre maniere. Il dit que le lézard a de la *ſympathie* avec l'homme, & qu'il ſe plaît à le voir, & à chercher ſa ſalive qu'il boit avec avidité. Il ajoûte que c'eſt par *anti-*

pathie, que la queuë d'un loup ſuſpenduë dans une étable empéche les bœufs de manger. *lib. 17. de ſubtil.*

Il ne faut pas diſſimuler que ces Philoſophes tâchoient de faire entendre ce qu'ils penſoient par *ſympathie*. Ils diſoient que c'eſt une *convenance ou conformité de qualitez naturelles d'humeurs ou de tempérament, qui font que deux choſes s'aiment, ſe cherchent, & demeurent en repos enſemble*. Mais certainement il faut qu'ils reconnoiſſent à leur tour que quiconque n'en dit pas plus, inſinuë aſſez qu'il n'y entend rien. On ne doute pas de cette *convenance*, & de cette *conformité de qualitez*; mais on demande ce qui la produit, & ce qui en eſt la cauſe efficiente. C'eſt ce qu'on ne ſauroit expliquer ſans la Philoſophie des corpuſcules.

La Baguette Divinatoire à couru la même fortune que les autres ſecrets de la Phyſique. On en a raporté les effets à la *ſympathie* qu'il y a entre les métaux & certaines plantes. On n'en pouvoit pas dire davan-

tage. Philippe Mélancthon dans un discours qu'il a composé exprés *de συμπαθεία, & ἀντιπαθεία*, fait six classes des différentes *sympathies*, qu'il a observées dans la nature, & fait l'honneur à la *Baguette de coudrier* de la placer au second rang. La deuxiéme sorte de *sympathie*, est, dit-il, celle qui est entre les métaux & les plantes; De là vient que la Baguette fourchuë de coudrier, dont se servent ceux qui travaillent aux minieres, pour trouver les veines d'or, & d'argent, & qu'ils apellent pour ce sujet *Baguette Divine*. Aprés cela il fait quelque effort, afin d'expliquer la raison & le secret de cette *sympathie*, qui fait tourner la Baguette sur les métaux. Il dit que c'est que le coudrier tire par ses racines les sucs minéraux, qui sont dans la terre, qu'il s'en nourrit, & fortifie merveilleusement, & que de là naît la sympathie qu'il a avec l'or, & l'argent : *Cujus surculi vires augent, roborantque succi minerales.* Il falloit alors se payer de cette monnoye, bonne, ou mauvaise ; on n'a-

voit rien de meilleur à donner : on ne philoſophoit pas, on devinoit, & par malheur trés-mal.

La Philoſophie des corpuſcules nous méne aujourd'huy plus loin. Elle dévelope, autant bien qu'on le peut, le mécaniſme de la nature dans les opérations que l'on attribue à la *ſympathie*, & à l'*antipathie* : tellement que nous diſons avec certitude, que cette affection, ou cette eſtime ſecrette, dont nous nous ſentons prévenus, pour certaines perſonnes, dés la prémiere fois que nous les voyons, eſt cauſée par une émiſſion d'eſprits, ou de corpuſcules qui partent de ces perſonnes, & qui vont faire une douce impreſſion ſur la rétine, ou le nerf optique, ou dans les autres nerfs ; laquelle parvenant juſqu'au cerveau, affecte l'organe de maniere que la perception ou ſenſation nous eſt agréable. Quand au contraire cette ſenſation ſe fait avec un ſentiment confus de deſagrément, ou d'éloignement, cela s'apelle *antipathie*. Voilà un modele pour expliquer toutes

les *sympathies*, & *antipathies*, qui se peuvent trouver dans les trois familles des animaux, des végétaux, & des minéraux.

M. Gassendi raporte un assez plaisant exemple d'*antipathie*, dont il a été témoin. Un jour, dit-il, je vis avec surprise une troupe de pourceaux, qui en plein marché se mirent tous à gronder contre un boucher, & à le régarder de travers comme leur ennemy mortel tant qu'il fut proche d'eux. J'ajoûteray à cela, que j'ay vû dans une ruë de Paris tous les chiens sortir des maisons, & aboïer avec beaucoup de violence contre un de ces chiffonniers, qui tâchent souvent de les attraper, pour en avoir la peau. Or cette *antipathie* venoit de ce que & le boucher, & le chiffonnier étoient environnez des esprits des animaux qu'ils avoient fraîchement tuez : & comme ces corpuscules, dont leurs habits étoient remplis, avoient été tirez de force, & étoient, par conséquent agitez d'un mouvement extraordinaire, ils s'alloient porter avec

rapidité ſur le corps de ces pourceaux, & de ces chiens, & les heurtoient d'une maniere qui produiſoit en eux une ſenſation fort deſagréable.

C'eſt la raiſon pourquoy le ſang d'un homme aſſaſſiné ſe remet en mouvement, & coule de la playe à la préſence du meurtrier; s'il eſt vray que cela arrive quelquefois, comme les loix, qui ſemblent y avoir quelque égard, le ſupoſent. Les eſprits du mort, dont le meurtrier eſt tout environné, & qui ont été arrachez avec toute l'horreur que produit la préſence d'un homme cruel, & ſanguinaire, ſont demeurez dans une agitation ſi violente, qu'ils ne manquent pas, ſi le cadavre eſt dans la ſphére de leur activité, de le choquer rudement, & de remetrre en mouvement les eſprits qui ſont reſtez dans le ſang. *Poteſt aliqua adhuc fieri colluctatio inter occiſi ſpiritus in ſanguine ſuperſtites, & appellentia ab occiſore corpuſcula, iis conſimilia, quæ occiſionis tempore horrorem ſummum incuſſerunt. Gaſſend.*

Physic. sect 1. lib. 6. cap. 14. pag. 453.

On dit que le coq a de la *sympathie* pour l'aurore, dont il annonce le lever par son chant, & par un battement d'ailes. Cicéron déclare que Démocrite a fort bien expliqué cette *sympathie* par la distribution de la matiere subtile qui s'est formée de la digestion durant la nuit, & qui s'est répanduë dans toutes les parties du coq. La digestion, dit-il, est alors achevée; le sang s'est distribué par tout le corps; le coq sent ses forces rétablies par les nouveaux esprits, dont il est rempli; il n'y a donc rien de merveilleux; si cet oyseau à qui le chant est naturel, fait éclater sa joye par son chant, & par un battement d'ailes. *Democritus quidem optimis verbis causam explicat, cur ante lucem galli canant; depulso enim de corpore, & in omne corpus diviso, & modificato cibo, cantus edere quiete satiatos..... De Divinat. lib. 2. n. 57.*

La sympathie de l'héliotrope avec le soleil fait trop de bruit, pour la passer sous silence. La raison pour-

quoy cette fleur ſe tourne du côté de cet Aſtre, en cas qu'elle luy ſoit bien expoſée, c'eſt que les rayons du ſoleil en deſſéchant la tige du côté qu'ils la frapent, font qu'elle s'accourcit à cauſe de l'évaporation des eſprits qui s'en exhalent; & qu'elle ſe courbe, comme fait une carte moüillée miſe devant le feu, ou au Soleil. Voilà tout le myſtére qui a ſi fort tourmenté tant de Philoſophes; & ce n'eſt rien avec la clef de la Philoſophie des corpuſcules.

Il faut encore dire un mot des corps électriques comme ſont le diamant, le ſaphir, l'opale, l'ambre, le jay & l'agate, & la cire d'Eſpagne, qu'on apelle Electriques, parce qu'ils attirent d'une façon trés-ſenſible des brins de paille. Chacun a pû voir comment ces corps, & pluſieurs autres pierres précieuſes lévent, quand on les a frottées contre du drap, de petits fêtus, & mêmes toutes ſortes de petits choſes bien légeres; mais peu de gens ſavent comment ſe fait cette attraction. Ceux qui l'ont voulu ex-

pliquer par les *vertus occultes*, n'ont rien dit. Mais la Philoſophie des corpuſcules dévelope la choſe parfaitement bien. Quand on frotte cette ſubſtance, on en ouvre les pores, on augmente le mouvement de la matiere ſubtile qui y tranſpire; & alors il ſe fait une émiſſion abondante d'eſprits à l'entour, dont le cours rapide chaſſe l'air contigu. Mais comme cet air a la vertu de faire reſſort, & de revenir, pour ainſi dire, ſur ſes pas, il repouſſe les petits corps Electriques, leſquels pénétrent & emportent en retournant les choſes legéres qu'ils trouvent ſur leur chemin. Je ne m'amuſeray pas à prouver icy, que l'air a une vertu élaſtique. Un ballon remply d'air, & dont les Ecoliers ſe joüent, ne fait tant de bonds, que parce qu'en tombant le cuir s'enfonce, & comprime l'air, qui revenant par ſon reſſort dans l'enfoncement d'où il s'étoit retiré, fait bondir cette groſſe boule de cuir autant de fois qu'il ſe fait une compreſſion d'air au dedans.

Les corps électriques attirent donc

la paille, comme l'aiman attire le fer; avec pourtant cette difference:

1° Qu'il ne faut point frotter cette pierre, parce qu'il y a toûjours autour d'elle une atmoſphére de matiere magnétique, qui eſt en mouvement.

2° Que l'aimant n'attire que le fer.

3° Que l'impulſion qui ſe fait du fer vers l'aimant, n'eſt point empêchée par l'interpoſition d'un corps hétérogéne; ce qui fait voir que les corpuſcules magnétiques, qui communiquent leur vertu au travers du marbre même, ſont incomparablement plus ſubtils que les corpuſcules électriques.

Il faut maintenant venir à l'explication du mouvement qui fait incliner la Baguette Divinatoire ſur les eaux, ſur les métaux, & ſur les autres choſes ſurquoy l'expérience nous apprend qu'elle tourne.

C'eſt icy où il faut raſſembler ſommairement tout ce que j'ay dit dans ce chapitre. Je n'y ay été un peu long, qu'à cauſe de l'importance de la matiere; & qu'il faut préparer le monde à un ſyſtéme, que beaucoup des gens n'en-

n'entendroient point ſans le ſecours, qu'on pourra tirer dès principes, que j'ay poſez.

1° J'ay montré que la Nature n'a qu'un ſeul mécaniſme dans tout ce qu'elle fait. Il faut donc conſidérer ce mécaniſme dans un effet qui nous ſoit déja connu, afin de reconnoitre plus facilement le même mécaniſme dans l'inclinaiſon de la Baguette Divinatoire. Perſonne ne ſe ſoûlevera contre cette métode tout-à-fait conforme au bon ſens, qui veut que l'on explique ce que l'on ne connoît pas dans les choſes naturelles, par ce que l'on y connoît déja.

2° J'ay fait voir par pluſieurs exemples, qu'il n'y a que la ſeule Philoſophie des corpuſcules, qui ſoit capable de déveloper ce qu'il y a de plus caché dans les merveilles de Nature, & dans tout ce que l'on apelle *ſympathie*, & *antipathie*. Il faudra donc chercher, & ſuivre ces petits corpuſcules, puiſqu'ils nous découvriront tout le ſecret mécaniſme de la Nature dans le mouvement de la Verge de

coudrier. Or c'eſt ce que j'eſpére exécuter dans la ſuite d'une maniere où il y aura peu de choſe à ſouhaiter pour l'évidence.

Avant que de finir ce chapitre, il faut faire icy une obſervation, qui me paroît de la derniere importance, tant pour la Phyſique, que pour la Médecine, & à laquelle cependant je ne vois pas que les Philoſophes ayent jamais bien penſé. Il me ſemble qu'on auroit dû faire plus d'attention à l'extrême fluidité & liquidité de l'air, & à la parfaite analogie qu'il a avec l'eau. Il eſt composé de particules ſi ſubtiles & ſi déliées, qu'elles ſe dégagent facilement des corps où elles ſont enfermées, afin de prendre la forme d'un tout extrémement liquide. Il faudroit donc conſidérer l'atmoſphére de l'air, qui envelope le globe de la terre, comme un fleuve d'une immenſité prodigieuſe, dans lequel les hommes & tous les animaux vivent à leur maniere, comme les poiſſons & les monſtres de la mer font dans l'eau. Les parties de l'air

s'uniſſent, & ſe deſuniſſent avec autant de facilité, qu'on en remarque pour l'union, & pour la deſunion des particules de l'eau: l'air eſt ſuſceptible comme l'eau de froid, & de chaud: de même il s'imprégne aiſément des odeurs bonnes, & mauvaiſes; il coule, & s'inſinue comme l'eau, dés qu'il trouve le moindre petit paſſage, ainſi qu'on l'expérimente tous les jours aux portes & aux fenêtres, quand elles ne ſont pas bien exactement fermées: je ne doute pas même qu'il ne ſe puiſſe teindre, & revêtir de toutes ſortes de couleurs, comme on en fait quelquefois prendre à l'eau.

Expérience.

Chacun ſait ce petit jeu par lequel on fait voir les gens avec des viſages pâles, livides, & hydeux comme des déterrez. Il conſiſte à brûler dans une chambre une verrée d'eau de vie dans laquelle on a mis une pincée de ſel commun. On éteint les bougies, & le feu même. Alors l'air de la chambre eſt ſi chargé des corpuſcules de l'eau de vie & du ſel, qui ſe ſont évapo-

rez, que les visages que l'on voit au travers de cet air, paroissent éffroyables. Il y en a qui portent ce secret plus loin.

Expérience.

Si au lieu d'eau de vie, & de sel, on fait évaporer dans une petite chambre un demi-septier de bon esprit-de-vin, que l'on met avec un morceau de camphre en un plat de terre vernissé sur les charbons ardents; celuy qui vient à entrer ensuite dans la chambre, voit un spectacle qui le surprend terriblement, s'il y entre avec une chandelle allumée. Car enfin comme toute la chambre est remplie des corpuscules de l'esprit de vin, & du camphre, qui est la matiere du monde la plus inflammable, l'air se met en feu, & la personne se voit au milieu des flammes. La chose est d'autant plus plaisante que c'est un feu subtil, comme celuy des éclairs, qui ne nuit à rien du tout. Mais il est d'ailleurs fâcheux que le camphre ait une odeur si violente, & qui n'agrée pas à bien des gens.

L'air est donc absolument fluide & liquide comme l'eau ; & puisqu'il est susceptible de toutes les mêmes impressions , il en faut donc raisonner comme on fait à l'égard de l'eau. Or de même que l'eau d'un bain devient trés-sale , & d'une puanteur insuportable en deux heures de tems, il en arrive de même quelque fois à l'air. Et sur cela je ne saurois trop me récrier contre l'ignorance barbare de certaines gens, qui dans les visites qu'ils font chez les malades, recommandent si mal à propos avec tant de soin qu'on tienne leur chambre bien close, & bien fermée : ce qui peut être d'une trés-dangereuse conséquence & pour le malade, & pour les personnes qui le gardent. Car il est certain qu'il arrive à l'air de la chambre en peu de jours, ce qui arrive à l'eau d'un bain, qui se salit, & se corrompt en peu d'heures : & c'est une cruauté terrible, d'obliger un malade de ravaler tout ce mauvais air, dont la Nature l'avoit déchargé par la transpiration insensible. Il est de la propreté

d'une personne qui se porte bien, de renouveller souvent l'air de sa chambre, en ouvrant une porte ou une fenêtre; & il est important pour un malade qu'on veut rétablir, de donner à la chambre de tems en tems un peu d'air nouveau. Voilà pourquoy M. *Tschrinhaus* dans le petit Livre qu'il à composé en Allemagne, *des remédes du corps*, parmy les régles qu'il a données, pour se conduire quand on est malade, il s'en trouve une qui dit; *qu'il faut mettre le malade en un lieu, où l'air soit calme, modérément chaud, & où il n'y ait aucune mauvaise odeur; & que si la maladie est longue, on doit renouveller de tems en tems l'air de la chambre, où il est couché. Regle IX.*

Aprés avoir montré qu'il faut raisonner de l'air, comme on raisonne ordinairement de l'eau; je passerois d'abord à donner mon systéme sur le mouvement & l'inclinaison de la Baguette Divinatoire; mais je me séus obligé de répondre auparavant à une difficulté, que je crains qu'on ne me fasse d'abord.

CHAPITRE IV.

Nous connoiſſons aſſez la nature des corpuſcules, pour nous en ſervir à expliquer les phénoménes de la Baguette Divinatoire.

ON me pourroit d'abord objecter, que je veux expliquer le phénoméne ſi obſcur du mouvement de la Baguette Divinatoire, par une choſe que nous connoiſſons peut-être encore moins. Car, dira-t-on, les corpuſcules de la matiere ſubtile ne pouvant à cauſe de leur ténuité être découverts par les ſens dont les organes ſont trop groſſiers, peuvent-ils ſervir à démontrer la cauſe du mouvement de la Baguette Divinatoire ſur les eaux, ſur les métaux, & ſur les pas des criminels?

Il eſt vray que cette objection ſeroit trés-raiſonnable, ſi nous n'avions pas une connoiſſance plus diſtincte de ces petits êtres inviſibles, que celle qu'en donne ordinairement la Philoſophie

Péripatéticienne : car on ne peut nier que les Philosophes n'ayent traité avec beaucoup de négligence ce qui regarde les corpuscules. A peine ont-ils fait attention à leur éxistence. Il ne faut donc pas s'étonner, s'ils ont pris si peu de soin d'en rechercher les différentes espéces ; puisqu'ils ont même assez legérement examiné, s'ils étoient au monde. Il a plû à Aristote, & à ceux qui se sont fait un point de devoir de ne l'abandonner jamais, quoy qu'il dise, de distribuer en deux classes tous les petits corps qui se détachent des deux grandes masses dont le globe terrestre est composé. Ils apellent *exhalaisons* chaudes & seches, les *fumées* qui s'élevent de la partie solide de la terre ; & ils nomment *vapeurs* froides & humides ce qui s'éleve de la partie liquide, c'est à dire, des eaux. Il leur arrive même quelquefois de confondre ces différens noms, & de se servir indifféremment de celuy de *vapeurs*, d'*exhalaisons*, ou de *fumées*. Cependant ceux qui se sont formé des idées plus di-

ſtinctes, & qui ont voulu parler plus exactement, y ont toûjours mis de la différence.

Je ne diſconviens pas que les vapeurs ne ſoyent *des corpuſcules d'eau, que la chaleur du ſoleil, ou des feux ſoûterrains, ou le mouvement circulaire de la terre ont ſeparez des autres, & élevez en l'air*; puiſque nous voyons par expérience, que la chaleur réduit l'eau en vapeurs.

J'accorderois auſſi volontiers que les exhalaiſons ſont *des corpuſcules que la même chaleur, & le même mouvement ont ſeparez, & élevez des corps terreſtres*; puiſque les fermentations continuelles, qui ſe font dans la terre, détachent & élevent des fumées des corps terreſtres.

Mais ce qu'il y auroit à dire à cette diviſion faite par Ariſtote ; c'eſt qu'elle n'eſt pas plus juſte, que ſi je diviſois tous les animaux en deux familles ; à ſavoir en *bêtes à cornes*, & en *bêtes à deux pieds*; où l'on voit que les chevaux, & les poiſſons ne trouveroient aucune place.

Il en va de même des corpuſcules : ils ne ſont pas tous renfermez dans la famille des vapeurs *froides*, & *humides*, & dans la famille des exhalaiſons *ſeches*, & *chaudes*, puiſque les fumées du mercure, & de l'opium ſont eſtimées *ſeches*, & *froides*. Mais aprés tout, quand même le dénombrement des corpuſcules ſuivi dans les Ecoles ſeroit exact, on n'en devient guéres plus ſavant dans la connoiſſance de la nature des animaux. Je ne connois guéres davantage un taureau, quoy que je ſache qu'il a des cornes, puiſque le bouc, le rhinocérot, le cerf, & pluſieurs monſtres de la mer en ont auſſi. Connois-je la nature de l'ambre, des cantarides, de la canelle, & du tabac, pour ſavoir que les corpuſcules qui s'en ſéparent, ſont ſecs & chauds ?

Au lieu de cette diviſion par laquelle les Ecoles rangent tous les corpuſcules ſous deux claſſes, & qui n'eſt au fond d'aucun ſecours dans la Phyſique, nous conſidérerons trois propriétez dans ces écoulemens de ma-

tiere ſubtile, qui nous ſerviront extrémement, non ſeulement pour connoître la nature déterminée de ces petits corps; mais encore pour trouver la cauſe prochaine, & immédiate des phénoménes de la Nature les plus ſurprenans, & ſur-tout les effets de la Baguette Divinatoire, dont on a jugé juſques icy la cauſe occulte, & impénétrable.

1° Nous verrons que ces corpuſcules répandus dans l'air, quoy-que reduits en un volume inviſible, gardent pourtant la nature du tout, dont ils ſe ſont ſéparez.

2° Nous reconnoîtrons que nos ſens jugent facilement par les qualitez ſenſibles de ces particules de la matiére; qu'elles ſont auſſi différentes entre elles, que les corps, d'où elles émanent, ſont différens entr'eux.

3° Nous allons nous aſſurer, que ces corpuſcules produiſent ſur certains corps les mêmes effets, qu'y produiroit la maſſe de la ſubſtance, d'où ils s'exhalent : Ce qui nous mettra en état de connoître diſtinctement

la nature propre, & particuliere de ces particules de la matiere, & nous ménera loin dans la Physique la plus cachée.

I. Je dis que *les corpuscules répandus dans l'air, quoyque réduits en un volume invisible, gardent pourtant la nature du tout, dont ils se sont séparez*; ce qui se manifeste effectivement du moment qu'ils sont réünis : car dans un tems humide, les vapeurs de l'eau qui volent dans l'air, retournent en eau sur les marbres, sur les pavez, sur les murailles, & sur tous les autres corps capables par leur froideur de les condenser, & de les retenir; ou bien lorsqu'elles se repandent sur la terre en rosées & en pluyes.

Le vif-argent même nous fait voir par diverses métamorphoses, comment il se dégage des mélanges, dans lesquels on l'a fait entrer, & la subtilité avec laquelle il se dépouille du masque & des ornemens étrangers, sous lesquels on a cru le déguiser à ne le plus reconnoître; mais cependant par la distillation, avec le secours d'un feu propor-

proportionné, il ſe dérobe des chaînes dont on l'avoit arrêté, il s'envole en vapeurs, & ſe retrouve incontinent ſous ſa prémiere forme dans le récipient.

Expérience.

Les ouvriers qui ſe ſervent de mercure pour dorer leurs ouvrages de cuivre ou d'argent, expérimentent ſouvent à leur perte combien il eſt vray que les écoulemens des corpuſcules ont la même qualité bonne ou mauvaiſe, qui ſe trouve dans les corps dont ils ſe ſéparent. Les doreurs en faiſant évaporer peu à peu ſur le feu le vif-argent, qui s'en va dans l'air en fumées, éprouvent l'effet même qui ſe paſſe dans la diſtillation ; car comme dans la diſtillation le vif-argent répandu en vapeurs parmy l'air ſe réünit, & reprend ſa prémiere forme de fluide dans le récipient; de même les fumées qui s'en élevent en dorant, ſe raſſemblent quelquefois dans la tête de ces ouvriers, & les tuent dans la ſuite. Voila pourquoy les doreurs & les chymiſtes, qui en employent beaucoup, ſe précautionnent contre cet inconvenient, en mettant

une piece de monnoye d'or dans leur bouche ; car les esprits du mercure s'y portent si volontiers, que quand on retire la piece, elle semble être plûtôt de l'argent que de l'or.

Expérience.

Les Chymistes apellent *fleurs de souffre* une matiere qui se forme des vapeurs condensées que l'on voit s'élever du souffre lorsqu'on le purifie, & qui n'est autre chose qu'un véritable souffre, & de même nature que celuy qui avoit été exposé à la sublimation ; comme on peut le reconnoître dans la fusion par laquelle on reduit cette fleur en masse de souffre.

Comme je pourrois montrer par quantité d'autres expériences raportées dans les ouvrages de M. Boyle, qu'il est trés-constant que pour l'ordinaire les corpuscules ont les mêmes qualitez, qui se trouvent dans les corps, d'où ils se sont évaporez ; je me borne à une qui établit parfaitement bien la philosophie des corpuscules.

M. Boyle raconte qu'il pria un homme d'esprit de ses amis qui alloit aux

Indes Orientales pour y remplir une place importante, de se souvenir de faire à sa consideration dans son Voyage quelques observations Physiques, & de l'en informer ; & qu'entre celles qu'il luy envoya, il y en avoit une qui marquoit que quand le Navire aprochoit de l'Isle de Céylan si célébre par l'abondance de la canelle, & des gommes odoriférentes qu'on y prend, le vent qui venoit de ce côté-là, & leur aportoit une odeur tout-à-fait agréable quoy qu'ils en fussent éloignez peut-être de plus de vingt-cinq milles. L'air est un fluide qui s'emprégne facilement des corpuscules qui s'y répandent : & comme il est un fluide beaucoup plus subtil que l'eau, le vin, & toutes les liqueurs dont nous avons la connoissance, il n'est pas surprenant, si les écoulemens des particules qui s'exhalent des corps se conservent si long-tems, se portent & se font sentir si loin dans l'air.

II. Une seconde chose que nous devons observer dans les corpuscules, & qui peut être d'un trés-grand

usage dans l'étude de la Physique c'est que *les sens jugent même par les qualitez sensibles de ces particules de la matiere, qu'elles sont aussi différentes entre elles, que les corps, d'où elles émanent, sont différens entre-eux.*

Il seroit difficile de décider, si les différentes vapeurs, que la chaleur du soleil, & que l'agitation de l'air font élever visiblement du globe de la terre, ont quelque différence dans leurs couleurs. L'œil en jugeroit difficilement : mais du moins il est constant que dans certaines productions de l'art, les yeux peuvent fort bien remarquer une diversité de couleurs parmy quelques exhalaisons, même sans le secours du feu extérieur pour les mettre en mouvement. C'est ainsi que M. Boyle nous assûre qu'il a souvent observé qu'au-dessus de l'*esprit de nitre* bien rectifié, lors même qu'il étoit froid, il s'élevoit en ondoyant des fumées dans des phioles bouchées où il le gardoit ; & que dans ces petits nuages un certain rouge s'y distinguoit trés-sensiblement.

Il faut reconnoître que nous n'avons point d'organes qui nous puiſſent raporter aucun témoignage ſur la *quantité*, ſur la *figure*, & ſur le *mouvement* de ces petits êtres matériels. Nos organes quoy qu'admirables dans leur fabrique, ſont trop groſſiers, pour atteindre juſqu'à la matiere ſubtile. Il eſt certain que l'œil deſarmé, c'eſt-à-dire, qui n'eſt point aidé par un microſcope, ne ſauroit apercevoir ces *atomes vivans*, comme parleroit un Poëte, qui ſont dans le fromage, & que nous découvrons avec cet inſtrument ſi néceſſaire à un Philoſophe. Alors nous voyons avec ſurpriſe que ces petits *points vivants*, que nous n'aurions jamais connus ſans ce ſecours, ont des organes, des pieds, des yeux, & ſe meuvent comme les animaux. Comment aurions-nous connu leur figure, leur mouvement, & leur grandeur; puiſque ſans le microſcope, nous ne ſavions pas, qu'il y eût rien de tel dans la nature? D'où nous pouvons juger, que ſi l'on à découvert des vermiſſeaux dans le vinaigre, dans le lait, dans le

ſang de certaines perſonnes, dans les puſtules qu'on voit ſur la peau de quelques gens, il y en a bien ailleurs dont nous n'avons nulle connoiſſance, & qu'il importeroit peut-être beaucoup pour l'intérêt de la ſanté, & de la vie des hommes, de bien connoître.

Cependant je diray une choſe trés-digne de conſidération, & qui nous ſervira à expliquer les ſymptomes qu'on a remarquez dans le Payſan à la Baguette lorſqu'il ſe trouve dans un lieu, où l'on a commis un meurtre. On juge d'ordinaire que le Toucher eſt le plus groſſier de tous les ſens, & peut-être que l'on a raiſon ; mais cependant, comme ce ſens eſt plus étendu que ne ſont les autres & qu'il eſt répandu par tout le corps, il eſt certain que l'on découvre quelquefois par le Toucher la préſence de petits corpuſcules ſur leſquels les yeux n'ont point de priſe. C'eſt ainſi qu'il y a des oyſeaux, & même des perſonnes délicates & infirmes qui prévoyent les pluyes, les tempêtes, & les change-

mens de tems, par les douleurs que les écoulemens des vapeurs invisibles, dont l'air est remply, produisent dans les parties, qui ont été autrefois affé-blies par quelque mal considérable.

M. Boyle prouve cette importante Physique par des faits trés-curieux qu'il raporte. Il raconte qu'il a connu une Dame d'esprit dont le tempérament étoit tout-à-fait tendre, & délicat, laquelle connoissoit immanquablement, quand ceux, qui la visitoient, venoient d'un lieu, où il y avoit beaucoup de neiges. Elle attribuoit ce dicernement si surprenant, qu'elle n'avoit point (quand on venoit du milieu des glaces) à une certaine impression qu'elle croyoit se faire en elle par le même organe, qui sert à juger des odeurs.

Il ajoûte qu'un Médecin fort habile & de ses amis, ayant été pris d'une fievre assez extraordinaire, l'oüie luy en étoit devenuë si subtile, qu'il entendoit trés distinctement ce que disoient ceux-mêmes qui se parloient tout bas à l'oreille.

Il y a dans Cicéron une histoire qui surpasse encore tout cela. Jamais rien n'eut davantage l'air, & le caractére d'un paradoxe. Ce grand Homme dit que deux amis qui voyageoient ensemble, étant arrivez à Mégare, l'un alla loger dans une hôtellerie, & l'autre chez un ami; il ajoûte que ce dernier vid en dormant, comme son compagnon le suplioit de venir à son aide, parce que l'hôtellier vouloit le tuer; qu'ayant régardé cela comme un songe fâcheux qui n'avoit aucune aparence de vérité, il s'étoit rendormy; mais qu'aussi-tôt son compagnon luy aparut, luy disant que puisqu'il ne l'avoit pas secouru quand il étoit vivant, il ne laissât pas du moins sa mort impunie; que l'hôtellier aprés l'avoir tué venoit de cacher son corps dans un chariot sous du fumier, & qu'il eût à se trouver le lendemain matin à la porte de l'hôtellerie, avant qu'on eût emporté son corps hors de la ville. Cicéron dit encore que cet amy tout troublé d'un songe si terrible, y courut dés le matin, &

qu'ayant trouvé le bouvier à la porte du logis, il luy demanda ce qu'il portoit dans ſon chariot; qu'auſſi-tôt ce payſan prit la fuite; qu'on retira le mort de deſſous le fumier; & qu'aprés que la choſe fut bien examinée, on condamna à mort le maître de l'hoſtellerie. *Cicero de Divination. lib.1. numer.* 57. Sans recourir aux prodiges, pour expliquer ce phénoméne, je dirois que cet homme qu'on aſſaſſinoit ſi lâchement répandoit dans l'air, ſoit par les cris, ſoit par la tranſpiration inſenſible des impreſſions capablesde s'étendre aſſez loin pour aller juſqu'à ſon amy, qui y devoit être plus ſenſible que perſonne, par le raport qu'un long commerce d'amitié avoit établi entre eux.

C'eſt à cette impreſſion, & à ces mouvemens des corpuſcules qui ſe répandent dans l'air à meſure qu'ils ſe détachent du corps des perſonnes qui nous ſont chéres,que j'attribuë ces preſſentimens que nous avons des diſgraces, & des malheurs de nos parens & de nos amis abſens. Cardan ce pere ſi curieux,

qui ayant fait l'horoſcope de ſon fils, en attendoit tant de merveilles, fait pitié quand il récite la fin tragique de ſon cher Jean Batiſte, qui perdit la tête ſur un échaffaut, pour avoir empoiſonné ſa femme. Ce qu'il faut obſerver icy, eſt que Cardan dit que dans le tems que ſon fils avoüoit ſon crime en priſon, il en fut averti par une impreſſion puiſſante, qui le luy expliqua trés-diſtinctement. *Lors qu'il demeura d'accord de ſon crime, s'il y a, du crime à faire périr une femme adultére, moy qui ne ſavois rien de tout ce qu'il avoit fait, je me ſentis comme arracher le cœur, & déchirer les entrailles, & je me recriay: Quoy à l'heure qu'il eſt, mon fils âvoüe qu'il s'eſt défait de ſa femme par le poiſon! Il eſt donc coupable de ce dont on l'accuſe! Et pour cela il perdra la vie. Hieronym Cardan. de libris propriis pag. 5.* Il en eſt comme de deux cordes de luth montées à l'uniſſon, l'impreſſion que fait l'une dans l'air, quand on la pince, met l'autre en mouvement. Et à la verité il y a long-temps que je me ſuis imaginé que

l'air peut porter fort loin une parole à l'égard d'une perſonne, dont l'oüie ſera de la ſubtilité dont M. Boyle répréſente celle de ce Médecin fébricitant, qui entendoit nettement ce qui ſe diſoit tout bas à l'oreille; ſur tout, ſi ce ſont gens liez par une amitié mutuelle. Voila des preuves bien évidentes, pour démonter ce que peuvent ſur les organes du corps humain, & particulierément ſur celuy du Toucher, les corpuſcules qui s'exhalent dans l'air aprés s'être ſéparez de quelque volume de matiere.

Mais pour nous bien convaincre que les corpuſcules mêlez dans l'air ne ſont pas tous de la même eſpéce, & qu'il y en a de diverſes grandeurs, de différentes figures, & d'un mouvement qui n'eſt pas par tout, ni toûjours le même, il n'y a qu'à faire attention à ce que font les bons chiens de chaſſe, qui demélent leur maitre, aprés l'avoir perdu, dans une foire, où il y a je ne ſay combien de mille perſonnes. M. Boyle raporte une choſe là deſſus, qui démontre invinciblement qu'il y a des cor-

puſcules de différente qualité qui tiennent preſque toûjours quelque choſe de la ſubſtance dont ils ſe ſont exhalez. Il dit qu'un Gentilhomme ſon parent pour s'aſſurer ſi ſon chien de chaſſe étoit bien dreſſé, commanda à un valet de s'en aller à une petite ville à quatre milles du lieu où il étoit, & de paſſer de là par un bourg éloigné de trois milles, où il y avoit ce jour-là une foire ; que quelque tems aprés, le Gentilhomme mit le chien ſur la piſte du valet ; que le chien en prit ſi bien la voye, qu'il alla à la petite ville, de là au bourg, paſſa au travers de la foire ; & ſans nullement s'arrêter à un nombre infini de gens qu'il rencontroit ſans ceſſe, il alla directement à une maiſon où le valet étoit entré, & monta à un cabinet qui étoit au dernier étage: & là parmy une compagnie fort nombreuſe demêla le valet, avec l'étonnement de pluſieurs perſonnes par qui le Gentilhomme faiſoit ſuivre ſon chien.

Un chaſſeur de profeſſion, & qui étoit d'une adreſſe merveilleuſe, pour bien dreſſer des chiens, aſſura un jour

à

à M. Boyle, que l'impreſſion qu'un cerf laiſſoit en paſſant ſur un gazon duroit bien ſix ou ſept heures. Mais un homme d'eſprit qui ſe trouva-là par hazard, dit qu'il avoit de vieux chiens d'un ſentiment ſi fin, & ſi ſubtil, que s'ils ſe trouvoient proche d'un lieu dans une forêt, où un cerf auroit paſſé un jour auparavant, aprés un peu de tems ils en prenoient l'odeur, de ſorte qu'ils alloient directement à l'endroit où le cerf s'étoit retiré. Il ajoûta à cela qu'il y avoit de ſes chiens, qui en chaſſant, démêloient un cerf échauffé parmy une troupe d'autres cerfs entre leſquels il ſe ſeroit jetté. Enfin, il ſoûtenoit même qu'à voir la maniere, dont les chiens ſuivoient une bête, il connoiſſoit, ſi c'eſtoit un lievre, ou un renard. En effet, comme un renard a beaucoup plus d'odeur, les chiens le chaſſent avec plus de chaleur, & portent le nez plus levé. Tant il eſt donc vray que la matiére de la tranſpiration inſenſible d'un lievre eſt différente de celle qui s'exhale du corps d'un renard.

Ces effets, pour être ordinaires, n'en ſont pas moins admirables. Car enfin il n'eſt point croyable qu'il y ait des gens d'un eſprit aſſez bouché, pour ne pas admirer la ſagacité d'un bon chien de chaſſe, qui découvre les corpuſcules répandus dans l'air; qui les ſuit, & ſur leſquels il ſe dirige d'une maniere ſi exacte & ſi juſte, qu'il ne prend point le change. Cependant M. Boyle ne paroît pas trop touché de ce phénoméne. Il dit qu'il eſt bien plus ſurprenant, que d'un corps froid & ſec, à en juger par la vûë & par le toucher, tel qu'eſt une ſubſtance végétable qu'il prépare, il s'en faſſe des exhalaiſons ſi ſubtiles, ſi actives, & ſi puiſſantes, qu'elles agiſſent en une minute d'heure ſur une lame de métail, juſqu'à la colorer, quoy-qu'elle ſoit envelopée dans un papier.

Voilà, dit-il, qui paſſe de beaucoup ce que font les chiens de chaſſe. Car on comprend bien plus facilement, comment des écoulemens de corpuſcules peuvent agir ſur les organes

d'un animal vivant, chaud, & dont le ſentiment eſt infiniment plus exquis, que celuy qui ſe trouve dans les hommes; mais il eſt bien moins aiſé d'expliquer, comment il ſe peut exhaler d'un corps froid, & ſec une matiére aſſez agiſſante, pour déranger la contexture d'un corps auſſi dur que du métail.

Il faut pourtant icy remarquer qu'il n'eſt pas abſolument vray, que les corpuſcules qui ſe répandent dans l'air conſervent toûjours leur qualité ſans s'alterer aucunement. Il s'en fait quelquefois un mélange & une combinaiſon avec les particules de l'air, où il ſemble qu'ils s'évanoüiſſent, & ſe perdent.

Expériences.

1. Deux cordes de viole montées à l'octave, qui ſont touchées en même tems; ſi on en juge à l'oreille, ſemblent ne rendre qu'un ſeul ſon, quoy-qu'il ſoit bien aſſûré qu'il y en a effectivement deux.

2. Il y a des liqueurs leſquelles, quand elles ſont mêlées enſemble,

ne retiennent rien de la couleur qu'elles avoient auparavant ; & le goût n'y trouve pas le moindre reſte de ce qu'il y trouvoit quand elles étoient ſéparées.

3. Enfin pluſieurs fleurs, & pluſieurs herbes odoriférentes ſéchées, & miſes dans une petite poche fermée, font ce qu'on apelle ordinairement *un pot-pourri ;* parce que les corpuſcules d'odeur, qui s'en exhalent, étant mêlez, & combinez les uns avec les autres, font un effet, où l'on auroit bien de la peine à démêler l'odeur d'une des plantes en particulier.

4. C'eſt de cette combinaiſon des vapeurs, des fumées, & des exhalaiſons, qui ſortent de la terre, que naiſſent quelquefois les nuées, les pluyes, & les autres météores de l'air ; & quelquefois elle fait que les broüillards qu'elle a excitez dans la baſſe région de l'air, ſe précipitent, tombent, & nous donnent le beau tems.

5. C'eſt encore cette combinaiſon de différens corpuſcules qui rend l'air empeſté & contagieux ; parce que les

corpuſcules, qui étoient fixez, concentrez, ou emouſſez par l'aſſociation des particules d'air qui les envelopoient, deviennent plus actifs par certains mélanges; & s'étant déchaînez font ſentir toute leur malignité. *Dimmerbrooekius* ſavant Médecin a obſervé que durant que la peſte étoit à Nimégue, d'ordinaire elle n'attaquoit perſonne dans une maiſon tandis que l'on n'y blanchiſſoit pas le linge avec du ſavon; mais que dés le jour même, ou au plû-tard dés le lendemain qu'on avoit ſavonné le linge, deux ou trois perſonnes de la maiſon prenoient la peſte; & il déclare que luy même a éprouvé avec douleur cette malheureuſe expérience dans ſa propre maiſon, où la plûpart de ſes domeſtiques, qui avoient mis le linge au ſavon, furent pris de la peſte dés la nuit ſuivante. N'eſt-il pas étrange que les corpuſcules qui ſe détachent du ſavon euſſent la force de réveiller les particules empeſtées de l'air, ſans quoy elles étoient en repos, & ſans malignité?

6. Cette combinaiſon de divers corpuſcules eſt auſſi ſalutaire quelquefois, que nous la venons de voir dangereuſe, & mortelle. *Georgius Sandys* Anglois, raconte que dans le tems qu'il étoit en Egypte, la peſte étoit au grand Caire; & que toute cruelle, & meurtriere qu'elle étoit, elle s'apaiſa dés que le Nil commença à ſe déborder. Ce qu'on attribuë avec raiſon aux corpuſcules nitreux, dont l'eau de ce fleuve abonde extrémement, & qui ſe mélant dans l'air, envelopent ceux de la peſte, & les dépoüillent de ce qui fait leur qualité pernicieuſe: *Peſtis quæ enormiter hîc ſævit, ad primam fluminis intumeſcentiam ſubitò ceſſat. Sandys in Itinerar. lib. 2.*

III. Une troiſiéme choſe qui ſerviroit extrémement à nous faire connoître la nature déterminée de ces écoulemens, ou comme parle M. Boyle, de ces eſſains de corpuſcules; ce ſeroit d'être aſſûrez que ces atomes ſont, non pas ſur les organes de nos ſens, nous en venons de parler dans la réflexion précédente, mais ſur plu-

ſieurs corps, les mêmes effets, qu'y produiroit la maſſe même de la ſubſtance, d'où ces atomes ſe détachent.

Or nous ſavons parfaitement que les écoulemens de la matiere ſubtile, qui s'exhalent des corps, opérent les mêmes effets, que feroient les corps mêmes, s'ils y étoient préſens & apliquez. C'eſt ce qu'il faut prouver.

1. Les Médecins nous aſſûrent que les corpuſcules qui ſe ſéparent des corps venimeux, & qui ſe répandent parmy l'air, peuvent empoiſonner également comme la maſſe même le pourroit faire.

2. Sennert raconte que les aprentifs Apoticaires, qui ne ſont pas encore faits aux odeurs des drogues, ne manquent point de tomber dans un profond ſommeil, toutes les fois que les vapeurs qui ſe détachent des liqueurs qu'ils diſtilent, pour faire l'opium & les compoſitions dormitives, leur montent au cerveau par les narines. *Sennertus lib. 6. part. 7, c. 1,*

3. Ceux qui ont écrit de la Mandragore, diſent que ſa racine, ou ſon ſuc

pris en breuvage, cause un sommeil létargique. Et *Levinus Lemnius* écrit que tandis qu'il a eû dans son cabinet une pomme de Mandragore, il n'a jamais pû étudier : parce qu'il tomboit aussi-tôt dans un assoupissement, dont il n'a pû se délivrer qu'en ôtant la pomme : aprés quoy la sérénité, & la gayeté, de son esprit revinrent comme auparavant. *Levin. Lemnius in explicatione herbar. biblicar. cap. 2.*

4. La malignité contagieuse qui se trouve dans les corpuscules qui se détachent d'un chien enragé, soit par son souffle, ou autrement, est quelquefois une preuve bien funeste que la matiere subtile qui s'evapore d'un corps, produit souvent tous les mêmes effets que produiroit le corps même.

5. *Cælius Aurelianus* dit d'aprés *Aretæus*, qu'un homme fut frapé de la rage, pour avoir reçu de trop prés le souffle d'un chien enragé ; qu'un autre eut le même mal, pour avoir été seulement égratigné par les pieds d'un chien semblablement malade. *Cælius*

Aurelianus lib. 3. acutor. morbor. Et Matthiole assure qu'un homme qui n'avoit nullement été mordu, prit cet horrible mal, pour avoir reçu par hazard un peu de bave d'un chien enragé.

6. Sennert dit qu'un Peintre, ayant ouvert une petite boëte dans laquelle, il avoit gardé long-temps du réagal, les fumées de ce minéral tres-dangereux luy montérent à la tête de telle maniere qu'il fut pris d'un vertige, qu'il perdit toute connoissance, que le visage luy enfla horriblement, & qu'il en seroit sans doute mort, s'il n'eût pas été secouru par des antidotes qu'on luy fit avaler.

7. M. Boyle dit qu'il y a des végétables, & des minéraux, dont l'odeur, les fumées, & les exhalaisons répanduës dans l'air, ont une vertu à peu prés aussi *cathartique*, c'est-à-dire, purgative, que si on en avoit pris les substances. Il assure qu'un Médecin de ses amis ayant fait piler dans un mortier quantité de racines d'hellebore noir, vid avec plaisir que tous ceux qui étoient

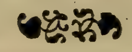
dans le cabinet, & ſur tout le garçon qui broyoit l'hellebore, furent purgez avec aſſez de violence. Et Sennert dit qu'il y a des perſonnes, à qui la même choſe arrive, par la ſeule odeur de la Coloquinte. Il raconte d'aprés *Nicolaus Florentinus*, qu'un certain homme Lombard à Florence ayant brûlé indiſcrétement à la chandelle une groſſe aragnée preſque noire, il s'en ſépara une fumée qu'il attira par le nez, qui étoit ſi violente qu'il en perdit la connoiſſance; que ſon poulx s'afféblit tellement qu'on ne luy en trouvoit preſque plus; que toute la nuit il en reſſentit de cruelles tranchées dans les inteſtins; & qu'on ne le tira de là qu'à force de tériaque, & d'autres antidotes.

Enfin je finis ce chapitre par une obſervation qui a été faite dans l'Amérique, & que M. Boyle raporte ſur la fin de ſon admirable petit Traité *De natura determinata effluviorum* Il dit qu'il a ſû de pluſieurs perſonnes d'eſprit qui ont été à l'Amérique, qu'il y a un arbre venimeux, qu'on appelle *Man-*

chinelle, & que les oyſeaux non ſeulement s'abſtiennent des fruits de cet arbre mortel, mais que même la plûpart ne veulent pas ſe brancher deſſus. Ce qui provient ſans doute de ce que les corpuſcules, qui ſe ſéparent de toutes les parties de ces arbres, déplaiſent par leur odeur aux oyſeaux, & font qu'ils ne ſe portent point du côté d'où s'exhalent ces petits corps meurtriers, qui font ſur les organes des oyſeaux, quoyque moins violemment, ces effets dangereux, que les arbres mêmes y feroient avec plus de véhémence.

Voilà ce me ſemble les trois conſidérations, que j'avois promiſes. Elles ſont dans toute l'étenduë qu'on pouvoit ſouhaiter. Je n'y avance rien qui ne ſoit prouvé, & même démontré. Je m'y ſuis arrêté parce que ce ſont des principes, qu'il faut poſer, & qu'on doit connoître, pour comprendre ce que j'ay à dire ſur les effets de la Baguette Divinatoire. Car enfin nous verrons que ce ſont ces petits corps répandus dans l'air ſur les ſources d'eau, ſur les minieres, ſur les treſors cachez,

& ſur les pas des criminels, qui la font mouvoir, & qui dirigent le Payſan, que nous apellons *l'homme à la Baguette*. Et on ne pourra pas préſentement ſe plaindre, que pour expliquer les effets ſurprenans de cette Baguette, nous nous ſervions de corpuſcules dont on ne connoit rien; puiſque nous voicy aſſeurez, 1° que ces petits êtres répandus dans l'air, quoy qu'ils ſoient reduits en un volume inviſible, gardent la nature du tout, dont ils ſe ſont ſéparez; 2° que ces particules de la matiere ſont auſſi différentes entr'elles, que les corps d'où elles emanent, ſont différens entre eux; & 3° que les atomes produiſent ſur certains corps les mêmes effets, qu'y produiroient la maſſe de la ſubſtance, d'où ils ſe ſont exhalez.



CHAPITRE V.

Systéme du mouvement & de l'inclinaison de la Baguette Divinatoire sur les sources d'eau, sur les minieres, sur les tresors, & sur la piste des voleurs, & des meurtriers fugitifs.

DANS l'obligation, que je me suis imposée, d'expliquer le mécanisme de la Nature touchant l'inclinaison de la Baguette Divinatoire, qui a été inconnu jusqu'à présent, par un autre mécanisme qui nous fût déja connu, je n'ay pas eu de peine à me déterminer sur le choix. A peine ay-je promené quelque tems mon imagination dans les trois régnes des animaux, des végétaux, & des minéraux, que jay remarqué aussi-tôt que le mouvement, & l'inclinaison de l'aiguille de bouſsole, ou d'une verge de fer aimantée, étoit absolument la même chose que le mouvement, & l'inclinaison de la Baguette ou verge Divinatoire. A dire la chose, comme je la pense, je

voyois le même mécaniſme par-tout ; puiſque la Nature n'en a qu'un ſeul : & ſi certains animaux, comme les chiens, ſont attirez par l'odeur d'un lievre ; ſi certaines plantes, comme le palmier mâle, & le palmier fémelle ſemblent ſe chercher ; & ſi parmy les métaux le vif-argent ſe joint avec avidité à l'or, tout cela ſe fait toûjours par la même raiſon & par le même mécaniſme ; c'eſt-à dire, par un écoulement de corpuſcules, qui ſe portent du lievre au chien ; du palmier mâle vers le palmier fémelle ; & du mercure à l'or. Il ne faut qu'ouvrir les yeux avec quelque attention d'eſprit, & regarder ſur le grand théatre de la Nature, pour y rencontrer auſſi-tôt une infinité d'effets, qui ont une entiere analogie avec celuy que nous admirons dans la verge de coudrier.

Mais il faut avoüer qu'il n'y en a point qui luy revienne mieux, que le mouvement, & l'inclinaiſon de la verge de fer aimantée. C'eſt par tout tellement la même choſe, juſqu'à la moindre minutie, pour ainſi parler

que l'on ne ſauroit trop s'étonner, comment tant de ſavans & de grands Philoſophes, qui ont été conſultez, & qui ſe ſont expliquez ſur cette matiere, n'ayent pas même entrevû cette parfaite analogie.

Rien en effet ne ſe pouvoit préſenter à mon imagination de plus heureux, de plus facile, & de plus reconnu, que le magnétiſme, qui fait mouvoir, & incliner vers la terre une verge de fer aimantée, pour expliquer le magnétiſme, qui cauſe le mouvement, & l'inclinaiſon de la Baguette Divinatoire, ſur les ſources d'eau, ſur les veines des métaux, & ſur les pas des criminels.

Mon ſyſtéme donc ſur la verge de Coudrier, eſt le même que le ſyſtéme de l'inclinaiſon de la verge de fer aimantée; & qui ſait l'un, aura bientôt demêlé l'autre. Mais ils les faut comparer tous deux enſemble, afin d'en démontrer la reſſemblance; car enfin on n'eſt pas obligé en fait de Phyſique de croire les gens ſur leur parole.

1° Comme lorſque les corpuſcules magnétiques, qui circulent à l'entour de la terre, viennent à rencontrer la verge de fer aimantée, ils la rangent ſelon leur cours, & la rendent parallele aux lignes, qu'ils décrivent à l'entour du globe terreſtre : Il y a de même ſur les rameaux d'eau, ſur les minieres, ſur les treſors cachez en terre, & ſur la piſte des criminels fugitifs des corpuſcules, qui s'élevent verticalement dans l'air, & qui imprégnant la verge de coudrier, la déterminent à ſe baiſſer pour la rendre parallele aux lignes verticales, qu'ils décrivent en s'élevant. Il ſe paſſe-là, ce qui arriveroit à la verge de fer aimantée au pole de la terre, où elle s'inclineroit perpendiculairement, à cauſe que les corpuſcules magnétiques s'élevent-là verticalement.

2° Comme les corpuſcules magnétiques répandus dans l'air agiſſent ſur la verge de fer aimantée, parce qu'elle eſt déja imprégnée de pareils corpuſcules qui y ſont demeurez, quand elle a été touchée avec un bon aimant;

ainſi que l'eau s'inſinuë plus facilement dans une matiére déja humide : c'eſt de la même maniére que les corpuſcules, qui s'élevent des ſources d'eau, des miniéres, & de deſſus la piſte des criminels fugitifs, imprégnent aiſément la Baguette de coudrier; à cauſe que Jâques Aymar, qui en eſt imprégné tout le prémier, luy en communique un petit tourbillon, en la touchant.

C'eſt ainſi que les corpuſcules du vif-argent, que l'on a fait évaporer dans une chambre, ſe raſſemblent, & ſe précipitent dans un verre, où l'on en aura mis deux ou trois onces. Car enfin, ces petits atomes inviſibles errans dans l'air par un mouvement vague, venant à rencontrer une atmoſphére de vapeurs ſemblables qui circulent au tour de la maſſe contenuë dans le verre, ils ſe mêlent, & tombent dans le vif-argent. J'ay averty dans la page 86. qu'il faut raiſonner des corpuſcules, des atomes, des vapeurs, des exhalaiſons, de la matiére ſubtile, & de l'air même, quoyque plus groſſier, comme on raiſonne des corps liquides.

3° Enfin comme la verge de fer doit être aimantée pour recevoir sa direction par le tourbillon répandu dans l'air, & qui circule au tour de la terre, & qu'on l'aimante en la touchant d'un bon aimant, qui luy communique un petit tourbillon de corpuscules magnétiques : ainsi la verge de Coudrier ne seroit nullement sensible à l'action des petits corps, qui la font incliner, si elle n'étoit auparavant, pour ainsi parler, *aimantée* ; c'est-à-dire, touchée par la main d'un homme, qui étant le prémier abondamment pénétré, & inondé des vapeurs, des exhalaisons, & des fumées, qui s'élevent des eaux, des métaux, & de dessus la piste d'un voleur fugitif, en communique un petit tourbillon à la Baguette de coudrier.

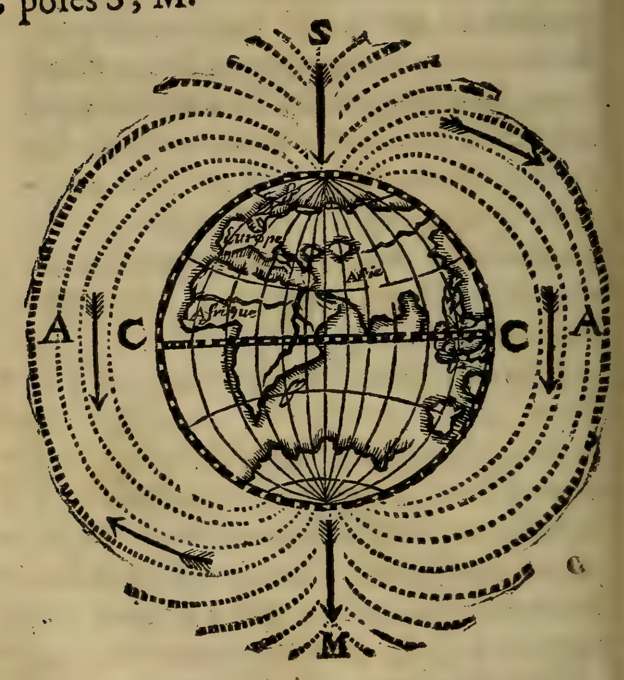
Voilà pourquoy il a fallu que Jâques Aymar prît d'abord son impression sur le lieu où les assassins avoient commis leurs crimes. Voilà pourquoy il met le pié sur celuy d'un homme, pour en prendre l'impression, afin de reconnoître s'il est le coupable qu'il

cherche. Voilà pourquoy il le mit encore ſur les ſerpes, afin de diſtinguer celle qui avoit ſervi au meurtre.

Cependant comme tout cela, quelque clair qu'il ſoit, ne ſauroit être intelligible qu'à ceux qui entendent *l'inclinaiſon* de l'aimant, ſur quoy il n'y a pas aujourd'huy, ce me ſemble, de difficulté ; je metray icy en faveur des perſonnes qui n'ont pas fait d'étude de ces ſortes de matieres, & qui d'ailleurs ſont bien aiſes de s'aſſurer qu'il n'y a rien dans le mouvement de la Baguette Divinatoire que de fort naturel, ce que j'ay dit de *l'inclinaiſon* de l'aiguille de Bouſſole dans mon Traité *de l'Aimant de Chartres pag. 115. 116. 117. & 118.*

« L'inclinaiſon dans l'aimant eſt l'action par laquelle les aiguilles de Bouſſoles, qui ſont en équilibre, avant que d'être aimantées, perdent cét équilibre quand elles ont reçu la vertu magnétique, à cauſe qu'elles deviennent plus peſantes par le bout qui regarde le pole le plus proche du lieu où l'on fait cette expérience. »

» Cette inclinaiſon vient de la dé-
» termination, que donne la matiére
» magnétique à ces aiguilles, & à toutes
» les verges de fer, qui ſont en liberté
» de ſe mouvoir. Nous avons vû que
» cette matiere ſe meut circulairement
» au tour de la terre, & va en ſe cour-
» bant depuis l'Equateur C, C juſqu'aux
» poles S, M.



Or comme cette matiere diſpoſe les

verges de fer selon qu'elle se meut " en les rendant paralleles aux lignes " qu'elle décrit, il s'ensuit qu'où elle " baisse vers le pole, l'aiguille y doit " aussi baisser de la même maniere. Cet- " te raison fait que l'inclinaison n'est pas " égale dans tous les climats. Il n'y en " a point du tout en effet à l'équateur, " où l'aiguille est parfaitement hori- " sontale, comme on le voit dans les " deux fléches qui sont entre C & A, " & comme les relations que nous " avons des Voyageurs nous l'apren- " nent. Cette inclinaison doit augmen- " ter à mesure qu'on aproche des Poles, " comme les deux fléches qui sont en- " tre S & A, & entre A & M le dé- " montrent, & comme mille expérien- " ces qu'en font les pilotes le confir- " ment tous les jours. Car enfin les pi- " lotes qui d'abord en ignoroient la " cause étoient obligez, quand ils al- " loient vers le Septentrion, de mettre " un peu de cire sous l'extrémité de " l'aiguille qui régarde le midy, parce " que l'autre bout baissoit vers le pole " septentrional. Lorsqu'ils étoient sous "

» la Ligne, il falloit entiérement ôter la
» cire, parce que l'aiguille est là dans un
» parfait équilibre. Et puis il en falloit
» remettre au contraire sous l'extrémité
» qui tourne au septentrion, quand ils
» passoient au delà de l'équateur, vers
» le pole méridional, où baissoit l'ex-
» trémité de l'aiguille qui le régarde.
» Plusieurs expériences nous ont apris
» que l'Aimant incline à Paris d'environ
» soixante & cinq degrez à l'horizon.
» L'aimant de Chartres à cette même
» inclinaison. Je l'ay trouvé par la mé-
» tode dont M. Rohaut parle dans sa
» Physique, Part. 3. chap. 8. pag. 202. Je
» me suis servi d'une aiguille d'inclinai-
» son ; c'est-à-dire, d'une aiguille faite
» exprés pour cette expérience. C'est un
» fil d'acier long d'un peu plus de
» quatre pouces, & traversé par le mi-
» lieu à angles droits d'un petit fil de
» laton, qui sert à soûtenir cette ai-
» guille en la maniére que le fleau d'u-
» ne balance est soutenu par la chape.
» D'abord cette aiguille d'inclinaison
» étant ainsi ajustée, se trouvoit dans un
» entier équilibre; mais du moment que

ſes deux bouts ont touché aux deux «
poles de l'aimant de Chartres, quand «
on la met au plan du méridien, le «
bout qui régarde le ſeptentrion, tré- «
buche tout à coup, & ne s'arrête point «
qu'elle n'incline à l'horiſon d'environ «
ſoixante & cinq degrez. «

Expérience.

Pour s'aſſûrer de cette inclinaiſon, ſans qu'il en coute les frais, & les peines d'un voyage du tour preſque de la terre, on peut voir avec un petit fil de fer de la longueur de trois lignes apliqué en diverſes façons ſur un aimant rond, les mêmes phénoménes, qui arrivent à l'aiguille de bouſſole, ou à la verge de fer aimantée, dans les différens climats du monde. Ainſi ſans ſortir de ſon cabinet, on fera à l'entour d'un aimant ſphérique les mêmes expériences que les pilotes ont faites à l'entour de la terre. Car ſi on porte ce petit fil de fer ſur l'équateur de l'aimant, il ſe mettra de luy même parallele à l'axe de l'aimant, ſans nulle inclinaiſon. Si on le poſe aux poles, il ſe placera,

comme s'il ſortoit de l'aimant, & qu'il en voulût continuer l'axe. Si on le met entre l'équateur, & les poles, il baiſſera, & s'inclinera par le bout, qui regardera le pole; & d'autant plus qu'il en ſera plus proche. De ſorte qu'on obſervera par la différente ſituation & inclinaiſon quc prendra ce fil de fer ſur un aimant ſphérique, en le plaçant différemment à l'entour, la même ſituation & la même inclinaiſon que garde l'aiguille de bouſſole ſous un même méridien dans les diverſes contrées du monde. Ce qui ſe fait ainſi, parce que chaque aimant eſt entouré d'un petit tourbillon de matiere magnétique, qui circule autour de ſa circonférence, & qui y décrit des lignes, comme en décrit le grand tourbillon de cette même matiere autour de la terre. C'eſt pourquoy Gilbert Anglois a fort bien dit que la Terre eſt un grand aimant, & & qu'un aimant rond eſt une petite terre.

Quiconque entendra bien ce myſtére de l'inclinaiſon de la verge de fer

fer aimantée, concévra facilement tout le ſecret de l'inclinaiſon de la Baguette Divinatoire; qui ne trébuche, comme elle fait, que parce que les colomnes, ou les lignes des corpuſcules (que nous démontrerons bien-tôt s'élever au-deſſus des ſources d'eau, des minieres, des treſors, & de la piſte des criminels fugitifs) trouvant la Baguette déja imprégnée de ſemblables petits corps, s'y portent avec avidité, l'inclinent vers la terre, & l'attirent comme feroit un filet d'argent ou une chaînette d'or. Et cette attraction rend la verge de coudrier parallele aux lignes verticales des vapeurs, & des exhalaiſons; comme la verge aimantée devient parallele aux lignes que décrit la matiere magnétique, dont elle eſt attirée. C'eſt ainſi que ſi l'on attachoit au derriere d'un batteau une branche d'arbre, on verroit bien-tôt, qu'elle ſe dirigeroit ſelon ſa longueur, ſuivant le cours de la riviere, avec lequel la branche affecteroit toûjours de ſe rendre parallele.

Ce ſyſtéme non ſeulement démon-

tre, comment la Baguette Divinatoire tourne ſur les rameaux d'eau, ſur les minieres, & ſur les treſors cachez en terre; mais encore il explique parfaitement bien toute l'hiſtoire de la découverte du meurtrier de Lyon. C'eſt en effet par-tout le même mécaniſme & la même conduite de la Nature.

1° Car comme les corpuſcules, qui s'élevent des ſources d'eau, & des minieres imprégnent la Baguette, étant attirez par ceux que luy à communiquez Jaques Aymar en la touchant; de même les corpuſcules qui s'exhalent par la tranſpiration inſenſible du corps d'un ſcélérat fugitif, inondent pareillement la Baguette, qui eſt déja comme aimantée par le contact des mains du Payſan imprégné tout le prémier par l'impreſſion qu'il a priſe ſur le lieu, où la tragique hiſtoire s'eſt paſſée.

Je n'examine point encore comment Jaques Aymar prend ſon impreſſion: j'en parleray dans la ſuite; comme auſſi de la maniere, dont les corpuſcules qui font l'impreſſion, paſſent de luy à la Baguette Divinatoire, & j'eſ-

pere que les gens les plus difficiles auront lieu d'être contens à cet égard.

2° Comme les vapeurs & les fumées qui sortent verticalement des sources, & des minieres, en imprégnant la Baguette la font incliner perpendiculairement dessus ; ainsi les corpuscules de la transpiration imprégnent pareillement la même Baguette, & la font tourner sur la piste du criminel où ils sont demeurez inhérens, & où ils forment une espéce de colomne semblable à celles, que nous avons observées sur les sources d'eau & sur les minieres.

On voit par là que c'est la même conduite de la Nature dans le mouvement & l'inclinaison de la Baguette Divinatoire sur les tresors, sur les sources d'eau, sur les minieres d'or, & d'argent, que sur la piste des criminels ; puis qu'elle tourne par les vapeurs, les fumées, & les corpuscules qui se transpirent de ces différentes choses. Et par là on comprend comment Jaques Aymar ayant pris d'abord son impression dans la cave où le

meurtre fut commis, a pû ſuivre ces ſcélérats ſi long-tems. Car enfin ſa Baguette ayant été d'abord imprégnée des corpuſcules de ces criminels, ceſſoit de tourner quand il s'écartoit de la trace qu'ils avoient laiſſée dans leur route. Ainſi une verge de fer ſuſpenduë ſur un pivot, & qu'on agite avec un bon aimant, ceſſe de ſe mouvoir, quand elle n'eſt plus dans le tourbillon de la matiere magnétique, qui compoſe la ſphére d'activité de cet aimant.

On comprend par là comment parmy les priſonniers de Beaucaire, il démêla le Boſſu, & comment il le reconnût pour le coupable qu'il cherchoit: puiſqu'il y a autour d'un homme un tourbillon de corpuſcules exhalez par la tranſpiration, comme il y a autour d'un aimant un tourbillon de matiere magnétique: Or Jaques Aymar ayant été pénetré par les corpuſcules des criminels, n'en pouvoit admettre d'une autre perſonne, ſans s'appercevoir du changement de ſenſation qui ſeroit ſurvenu en luy. Et ſi un bon chien

ne quitte point, pour une autre bête, la trace de celle qu'il pourſuit, parce qu'étant plus échauffée elle agit plus vivement ſur ſon odorat : combien un homme d'une ſenſation exquiſe ſera-t-il plus exact s'il y joint l'attention, & le raiſonnement ? Mais pour expliquer cela plus mécaniquement, j'ay recours à l'aimant, & je dis que quand on a aimanté un coûteau en commençant par le pole ſeptentrional d'un aimant, & finiſſant par le méridional, on ne rompt pas facilement le cours des eſprits magnétiques qu'il a reçus par ce contact, quand au contraire en commençant par le pole méridional, & finiſſant par le ſeptentrional ; parce qu'il faut repaſſer l'aimant pluſieurs fois ſur le coûteau afin de luy ôter la prémiere impreſſion qu'il avoit reçuë.

On explique par là comment cette Baguette tourne ſur un larron, ou ſur un aſſaſſin ; parce qu'y ayant autour de ces gens-là un tourbillon, ou un volume de matiére tranſpirée extraordinairement par la frayeur é-

ternelle qui n'abandonne jamais ces criminels, la Baguette entrant dans ce tourbillon de corpuſcules tranſpirez, en eſt pénétrée, & elle s'incline, afin de leur devenir parallele.

Aprés avoir parlé à l'eſprit, & à l'imagination, il faut maintenant parler aux yeux. Car enfin il faut aider ceux, qui ne ſont pas accoûtumez aux ſpéculations philoſophiques, & qui ne conçoivent les véritez, que quand on les découvre à leurs ſens. C'eſt ce que je fais dans la figure ſuivante; où l'on voit Jaques Aymar armé de ſa Baguette Divinatoire, qui cherche des veines de métaux, ou des ſources d'eau. On découvre devant luy, & ſous ſes pieds les corpuſcules, qui s'élevent de deſſus les minieres, ou de deſſus les ruiſſeaux cachez dans le ſein de la terre: & comment cette matiere ſubtile va le pénétrer, & paſſer de luy à la Baguette, pour la faire incliner.



Maintenant pour me servir des termes, dont on use dans les Ecoles de Philosophie, je dis que les corpuscules, tant ceux qui se transpirent des mains de l'homme à la Baguette, que ceux qui s'élevent en vapeurs au-dessus des sources d'eau, en exhalaisons au dessus des minieres, & en colomnes de corpuscules de la transpiration insensible sur les pas des criminels fugitifs, sont la cause efficiente prochaine du mouvement,& de l'inclinaison de la Baguette Divinatoire.

Voilà mon systéme,que j'estime d'autant meilleur, qu'il est plus simple; puisqu'il est par conséquent plus conforme aux loix de la Nature, qui ne fait rien d'inutile. Je le réduis au mécanisme de l'inclinaison de la verge de fer aimantée, qui doit le rendre plus plausible; parce que la Nature n'a qu'une seule maniere d'agir dans tout ce qu'elle fait; comme l'a fort bien reconnu M. Gassendi : *ideo ipsis competit generalis familiarisque rebus naturæ omnibus agendi, & patiendi modus. Physic. sect. 1. lib. 6. cap. 14. pag. 450.* Et ma

métode d'expliquer ce qui paroît de plus ſurprenant, & de plus merveilleux dans la Baguette Divinatoire, par les effets les plus familiers de l'inclinaiſon de l'aimant, dont tout l'art eſt aujourd'huy ſi connu, doit avoir ſans doute la préférence ſur toutes les autres manieres de philoſopher : car enfin, ajoûte M. Gaſſendi, il ne faut pas s'aller figurer que les effets les plus rares, les plus obſcurs, & les plus impénétrables de la ſympathie ſoient produits par une autre diſpoſition d'organes, & par une cauſe plus intriguée, que ce que la nature opere tous les jours par des reſſorts les plus communs, & les plus ſenſibles : *ſed non videtur exiſtimandum aliâ ratione id peragi, quàm quæ ſoleat magis familiaribus effectibus intervenire.*

Et le Pere Kirker Jéſuite parlant de la maniere de déveloper la cauſe des effets les plus ſurprenans, dit, qu'il faut ſupoſer d'abord qu'il n'y a qu'une clef, pour entrer dans le ſanctuaire des merveilles de la Nature, & que celuy-là ne doit pas s'imaginer connoître quelque choſe dans les cauſes natu-

relles, qui n'a pas encore trouvé *l'unité de cette Clef* pour ouvrir le reſſort d'une infinité de différens effets : *Naturæ clavis una eſt, quam is ſolus, qui in materiis diſſimillimis unitatem complectitur. magnetic. natur. reg. ſect. 1. cap. 3. pag. 12.*

Enfin j'explique la ſympathie de la Baguette de coudrier avec les métaux, & les autres choſes ſurquoy elle s'incline, par l'écoulement, & le flux de la matiére ſubtile, qui ſe tranſpire de tous les corps, & qui ſe répand dans l'air ; & le Pere Schott Jéſuite déclare que c'eſt la bonne maniere de déveloper les effets, qu'on a juſques icy attribuëz à des qualitez occultes : *cauſam ſympathiæ ...... oriri plerumque ..... ex emiſſione tenuiorum quarumdam exhalationum, quas diffundi à multis corporibus certum eſt. Mag. ſympath. part. 4. lib. 4. ſyntag. 1. cap. 3. pag. 369.*

Aprés avoir rendu compte de ma métode, & l'avoir autoriſée par les lumieres de la raiſon, & par le témoignage de ceux, qui ſe ſont davantage appliquez à la Phyſique, je ne laiſſe

pas de comprendre, que quelque ſimple que ſoit mon ſyſtéme, tout le monde ne s'en contentera pas, ſi je ne démontre auparavant, qu'il y a des vapeurs ſur les eaux, des exhalaiſons ſur les miniéres, & une matiere ſubtile de la tranſpiration ſur le lieu où a paſſé un voleur, ou un meurtrier, & que ces vapeurs, ces exhalaiſons, & ces corpuſcules de la tranſpiration inſenſible ont aſſez de ſubtilité, & aſſez de force pour pénétrer dans les pores de Jaques Aymar, & pour imprimer à la Baguette, ce mouvement rapide, que nous luy voyons, quand elle tourne. J'eſpere mettre toutes ces choſes dans une telle évidence, qu'elles paſſeront, pour être exactement démontrées chez ceux qui ſavent ce que c'eſt que démonſtration en matiére de Phyſique.

Chapitre VI.

Il s'éleve des vapeurs ſur les rameaux d'eau, qui font incliner la Baguette Divinatoire.

QUOY qu'il y ait peu de choſes dans le monde, qui ſoyent plus d'uſage que les fontaines; cependant on ne convient pas ni ſur la matiere ni ſur la maniere, dont la Nature les produit. Nous ſavons en effet ſi peu ce qui ſe paſſe dans le ſein de la terre, qu'il ne faut point être étonnez de voir les Phyſiciens ſi partagez ſur l'origine des fontaines.

On ne ſera peut-être pas fâché de voir icy les opinions differentes, que les plus célébres Philoſophes tiennent ſur une matiere ſi curieuſe, & d'autant plus que cela nous acheminera à la connoiſſance des vapeurs dont j'ay à parler.

1° Ariſtote a crû que les fontaines tiroient leur origine de l'air. Voicy ſon hypotéſe. Il a crû qu'il s'éleve des

des vapeurs du profond de la terre, leſquelles en rencontrant des rochers en forme de voutes au haut des montagnes, s'épaiſſiſſent en petites goutes, & s'y réduiſent en eau comme dans le chapiteau d'un alambic, & que cette eau coule enſuite au pié ou dans le penchant des montagnes. *Ariſtot. 1. meteor. cap. 13.*

Cette opinion eſt rejettée ; parce qu'il n'y a guéres d'aparence, que la terre contienne aſſez d'air, pour fournir des eaux à un ſi grand nombre de fontaines & de rivieres ſi groſſes.

2° D'autres diſent que les fontaines prennent leur origine des eaux de pluye, & qu'en pénétrant les pores de la terre, & les fentes des rochers, elles ſe ramaſſent dans des carrieres, comme dans des réſervoirs, coulent enſuite par des canaux ſouterrains, & ſortent pour ſe répandre ſur la terre. C'eſt le ſentiment de feu M. Mariotte de l'Académie Royale des Sciences, dans ſon *Traité du mouvement des eaux*, que M. de la Hire de la

même Académie a fait imprimer avec beaucoup de ſoin, & de travail aprés la mort de ce ſavant homme. Voicy comme M. Mariotte parle ; *Les pluyes étant tombées pénétrent dans la terre par de petits canaux, qu'elles y trouvent...... Celle qui tombe ſur les colines, & ſur les montagnes, ayant pénétré la ſurface de la terre, principalement quand elle eſt legére, & mêlée de cailloux & de racines d'arbres, rencontre ſouvent de la terre glaiſe ou des rochers continuels, le long deſquels elle coule, ne les pouvant pénétrer, juſques à ce qu'étant au bas de la montagne...... elle reſſort à l'air, & forme des fontaines.* 1. part. ſecond diſcours pag. 19. 30.

Cette opinion eſt ſi ingénieuſement, & ſi doctement ſoûtenuë par M. Mariotte, qu'Ariſtote, qui ne s'en pût autrefois accommoder, l'auroit préférée à la ſienne, s'il l'avoit lûë avec les agrémens que luy a donnez cet habile Académicien.

Le P. Kirker la combat auſſi. Il dit que géneralement parlant, il n'eſt pas

vray que toutes les fontaines viennent de l'eau de pluye ; puiſqu'il ne pleut point ſur les montagnes de Gelboë, comme le Texte ſacré le dit, ni en beaucoup d'endroits au dedans & au dehors de la Zone torride, où l'on trouve cependant des fontaines. *Kirker. Mund. ſubterran. lib. 5. cap. 1. pag. 249.*

On ajoûte encore à cela que la plus grande partie de la pluye s'écoule par les torrens, & par les rivieres, & ſe rend à la mer ; & que quelque quantité que la terre en imbibe durant les plus longues pluyes, on trouve enfin qu'elle n'eſt pas pénétrée plus avant que de dix piés : *Pluvia non ultra decem pedum profunditatem humectat terram*, dit *Varenius* dans ſa Géographie, *lib. 1. cap. 16. propoſit. 5. pag. 235.*

Séneque n'auroit pas non plus adopté l'opinion de M. Mariotte : car il dit que la pluye ſe détrampe dans la terre, & qu'elle eſt toute conſumée avant qu'elle puiſſe décendre bien avant : *Omnis humor intra primam cruſtam conſumitur, nec in inferiora deſ-*

cendit. Quæst. natural. lib. 3.

3° Le troisiéme sentiment que je préférerois aux autres, est que l'origine des fontaines vient de l'eau de la mer, ou des rivieres, qui par des conduits soûterrains est portée jusques dans le sein des montagnes, & à tous les endroits où nous voyons des sources. Ainsi voilà une circulation admirable, qui aprés avoit fait venir par les veines de la terre les fontaines, de la mer, les y fait retourner par le canal des rivieres; selon ces paroles de l'Ecriture: *Tous les fleuves entrent dans la mer, & la mer ne regorge point: les fleuves retournent au même lieu, d'où ils étoient sortis pour couler encore.* Ecclésiaste 1. vers. 7.

Ce systéme, outre qu'il est conforme à l'Ecriture sainte, a beaucoup de vray-semblance. Car on sera aisément persuadé, que c'est la mer, qui fournit d'eau à toutes les fontaines, si l'on considere qu'il y en a de salées, qu'il y en a qui croissent, & décroissent par raport au flux, & reflux de la mer; que la plûpart des sources ne tarissent

jamais, & que les rivieres, qui en ſont des amas, entrant continuellement dans la mer, ne la rendent point plus enflée : ce qui ne manqueroit pas d'arriver, puiſque nous connoiſſons plus de mille groſſes rivieres qui ſe déchargent dans la mer. Il faut donc que ces mêmes eaux en ſortent par des canaux ſoûterrains : *Plures quàm mille fluvii in mari ſe exonerant, & majores ex illis tantâ copiâ, ut aqua illa, quam per totum annum emittunt in mare, ſuperet totam tellurem. Varenius loco citato pag. 238.*

Le P. Paul Caſati Jéſuite non ſeulement s'eſt déclaré pour ce ſentiment; mais encore il explique d'une maniere aſſez ingénieuſe, comment les fontaines viennent de la mer. Il ſupoſe d'abord qu'il y a un feu central dans la terre, & que la terre a des veines, & des conduits; puis il ajoûte que ce feu central fait bouillir l'eau de la mer dans ſes abymes, & la réduit en vapeurs, dont les ſuperieures étant pouſſées continuellement, & contraintes de s'élever par les inférieures, juſques à ce que le froid

les condenſe derechef vers la ſurface de la terre, elles forment l'eau, qui ſuivant enfin la pente des montagnes, nous donne les ſources que nous en voyons couler. Et comme s'il vouloit répondre au calcul de M. Mariotte, qui a ſupputé comment les pluyes, qui tombent durant une année, peuvent ſuffire pour fournir à tout ce que les ſources, & les rivieres en laiſſent couler ſur la terre en un an; il dit; celuy qui auroit la curioſité de calculer à peu prés combien les rivieres portent d'eau en un année à la mer, & d'examiner aprés cela combien il faut qu'il y en ſoit entré depuis plus de ſoixante ſiécles, il trouveroit ſans doute qu'elle a dû déja avoir inondé pluſieurs fois toute la face de la terre. Ce qui n'eſt pourtant jamais arrivé; tant il eſt vray que la mer ſe décharge par des conduits ſoûterrains qui forment les fontaines, d'autant d'eau qu'elle en reçoit par les rivieres. Voicy le P. Caſati luy-même qui va parler: *Quid igitur ſupereſt: quàm ut infuſa per telluris venas aqua, ex ſubjecti in centro ignis*

calore attenuata in vaporem, ſibi per rimas, quas invenit, exitum quærat in ſuperiora, donec demum vi frigoris, & vigentibus poſterioribus halitibus iterum vapor conſtipetur, & concreſcat in aquam, quæ montis proclivitati obſecundans tandem influat in mare. Diſſertat.3. de Igne, pag.72.

II. On voit bien par ce que je viens de dire touchant l'origine des fontaines, que c'eſt un ſujet qui a trop de raport avec les vapeurs, pour paſſer abſolument un point de Phyſique ſi agreable, & il me paroît que ce que j'en ay mis icy, prépare inſenſiblement l'eſprit à reconnoître ces vapeurs, qui ſelon quelques Phyſiciens, ſont la cauſe materielle des fontaines, & que je ſupoſe étre ſur les rameaux d'eau. J'ay veû des perſonnes de merite, & d'étude même, qui ſe ſont gendarmez, quand on leur a parlé de ces vapeurs, & qui ſe récrioyent là-deſſus comme contre les paradoxes les plus incroyables.

Nous montrerons dans la ſuitte comment de tous les corps, mêmes les plus durs, & les plus ſolides, il ſe tranſpi-

re ſans ceſſe une matiere ſubtile, qui s'en détache, & qui ſe répand dans l'air. Les métaux, le marbre, & le diamant même ne ſont point exemts de ces émanations perpétuelles, qui font des bréches inévitables à la conſiſtance des corps les plus fermes, & qui cauſent le dépériſſement continuel de tous les êtres matériels.

Si ces émanations ſe font des corps ſolides, & dont les parties ſont liées, & tiennent fortement les unes aux autres; combien davantage ces écoulemens arriveront-ils aux corps fluides & liquides tout-à-la-fois, dont les parties ſont toûjours dans un actuel mouvement.

Ainſi quoy que les Phyſiciens ne ſoyent pas d'accord ſur l'origine des fonteines, ils conviennent cependant tous qu'il y a des vapeurs ſur les lieux où il y a des rameaux d'eau cachez. Cela ſe tire même néceſſairement de leurs différentes hypoteſes, ſi on y prend garde de bien prés. Ceux qu'on apelle *Aquileges*, chercheurs d'eau ou fonteniers, & qui nous ont donné quel-

ques lumieres ſur la maniere de trouver les ſources, ont tous mis les vapeurs qu'on aperçoit ſur certains lieux le matin vers le ſoleil levant, comme un indice aſſuré d'un rameau d'eau.

Cela doit bien être ainſi. Car puiſque les vapeurs ſont des particules d'eau, que les feux ſoûterrains, ou la chaleur des fermentations, qui ſe font ſans ceſſe dans la terre, ont détachées des autres, & élevées dans l'air, il eſt de néceſſité qu'il y ait de l'eau, au lieu d'où ſortent ces vapeurs. Nous voyons tous les jours en effet des expériences, qui nous confirment que la chaleur réduit l'eau en vapeurs.

Bacon Chancelier d'Angleterre, dit dans ſon Hiſtoire Naturelle, qu'il y a des lacs, des puits ſemblables à l'Averne de la Campanie, dont il s'éleve des vapeurs ſi mauvaiſes, que les oyſeaux qui volent par deſſus, tombent morts; & que les hommes, qui reſtent un peu trop de tems proche, meurent comme empeſtez : *Lacus & putei, ut Avernus, volucres ſupervolantes peſtiferis exhalationibus enecare dicuntur, aut homini-*

nes diutius astantes. Hist. Natur. cent. x. num. 918.

Mais ces vapeurs s'élevent, non seulement des eaux qui sont à découvert sur la surface de la terre ; mais encore de celles dont la Nature entretient le cours dans le sein des montagnes.

Pline a connu ces vapeurs humides qui s'élevent sur les endroits, où il y a des rameaux d'eau ; puisqu'il les prend pour un signe des plus certains qu'il y a une source au lieu où l'on les découvre : *Certior multò nebulosa exhalatio est, ante ortum solis longiùs intuentibus, quod ex edito quidam speculantur proni terram mento attingente. Hist. Natural. lib. xxxi. cap. 3.*

Vitruve a eû une tres-parfaite connoissance de ces vapeurs, que l'on voit ondoyantes sur les lieux, où il y a des eaux qui coulent sous terre. Pour connoître, dit-il, les endroits où il y a de l'eau, il faut un peu avant le lever du soleil se coucher sur le ventre, ayant le menton apuyé sur la terre, & regarder le long de la campagne : car le menton étant ainsi

affermi la vûë ne s'éleve point plus haut qu'il eſt neceſſaire, mais aſſurément elle s'étendra au niveau: & ſi l'on voit en quelque endroit une *vapeur humide* s'élever en ondoyant, il y faudra foüiller, car cela n'arrive point aux lieux, qui ſont ſans eau: *Sin autem non profluunt, quærenda ſub terra ſunt capita, & colligenda; quæ ſic erunt experiunda, uti procumbatur in dentes, antequam ſol exortus fuerit in locis quibus erit quærendum, & in terra mento collocato, & fulcto, proſpiciantur hæ regiones. Sic enim non errabit excelſiùs quàm oporteat viſus, cum erit immotum mentum: ſed ad libratam altitudinem in regionibus certâ definitione deſignabit. Tunc in quibus locis videbuntur* HUMORES *ſe concriſpantes, & in aëra ſurgentes, ibi fodiatur: non enim in ſicco loco hoc ſignum poteſt fieri. Vitr. lib. 8. cap. 1.*

M. Perrault de l'Académie Royale des ſciences, qui a traduit, & commenté Vitruve, dit ſur cet endroit, que *Palladius raporte ainſi la maniere de découvrir par les vapeurs, les lieux*

où il y a des ſources, mais il veut que l'on y aporte quelque précaution, pour ne s'y pas tromper.

Théodoric Roy des Oſtrogots fait dire par la plume de Caſſiodore ſon Secrétaire d'Etat, aux chercheurs d'eau, que ſur les lieux, où il y a de l'eau on voit s'élever des vapeurs ſubtiles qui forment une eſpéce de colonne dans l'air : *addunt etiam in columnæ ſpeciem conſpici quendam tenuiſſimum fumum. Theodoric. Epiſt. 53. Caſſiodor. variar. lib. 3. pag. 58.*

Sidonius Apollinaris écrivant à un de ſes amis, qui faiſoit beaucoup d'accueil aux perſonnes de Lettres, & qui les produiſoit dans le monde, le compare aux rayons du ſoleil, qui en élevant par leur chaleur les vapeurs humides, que forment les rameaux d'eau cachez dans les veines de la terre décelent, pour ainſi parler, ce dont la Nature affectoit de faire un ſecret. On voit par là que ces *vapeurs, & ces atomes humides* ſont quelque choſe de bien reconnu dans le monde; puiſque *Sidonius Apollinaris* en parle

parle dans une Lettre à un ami, où l'on ne fait guére entrer que des choses familieres : *Sic ingenia producis, ut solet aquam terræ visceribus absconditam per atomos bibulos radius extrahere solaris ? Cujus lucis aculeo non sola penetratur aut arena subtilis, aut humus fossilis : sed si saxei montis oppressu fontium conditorum vena celetur, aperit arcanum liquentis elementi secretorum cælestium natura violentior. lib. IX. Epist. 10.*

Le P. Kirker Jésuite, dit pareillement que le fontenier doit le matin, au soleil levant, se coucher tout de son long sur la terre; afin d'observer, s'il ne découvre point quelque part des *vapeurs ondoyantes*, qui forment une petite nuée bien legére dans l'air; que s'il aperçoit quelque chose de pareil, il faut faire foüiller à l'endroit, parce qu'il est certain qu'il y a de l'eau. *Aquilex mane orientem versus, ante solis tamen ortum pronus in terram prostratus, observet utrum alicubi humores in tenuem nubeculam se crispent, & tremulo motu aërem feriant;*

quod ubi comperit, fodiat de aquâ conditâ securus. Mund. subterran. lib. 5. cap. 2. pag. 266.

Le P. Jean François Jésuite dans son excellent traité intitulé: *l'art, & la conduite des eaux* parle ainsi de ces vapeurs: Selon *Palladius* il faut au mois d'Août, où les pores de la terre sont ouverts, & donnent libre passage aux *vapeurs*, regarder par des rayons visuels rasans la terre, & remarquer des *fumées tremblantes s'élever en tourbillon de quelque endroit de la terre*; Et ce sera là où il faudra fouïller pour trouver l'eau, qui sert de matiére à ces *vapeurs montantes*: les autres lieux qui sont *sans eau n'en pouvant donner*. chap. 1. pag. 6.

Le P. Gaspar Schot Jésuite dit, nous voyons souvent assez distinctement des vapeurs monter des lieux humides de la terre dans l'air; quoy que nous ne puissions pas toûjours dicerner, si ce ne sont point des exhalaisons, qui partent de quelque matiere terrestre: *Vaporem non obscurè videmus sæpe è locis humentibus, atque ex*

ipsis terræ glebis sole splendente, ascendere in aëra; quamquam non distinctè vaporem ab exhalatione discernamus. lib. xi. Mirabil. Meteor. cap. 1. §. 1. pag. 1182.

Le P. Déchales Jésuite donnant la maniere de découvrir des sources d'eau, & raportant celle de Vitruve, finit en ces termes: Il faut donc fouïller la terre aux lieux sur lesquels on voit des vapeurs s'élever en l'air en ondoyant, parce que c'est une marque qu'il y a une veine d'eau au dessous: *Tunc in quibus locis videbuntur humores se concrispantes, & in aera surgentes, ibi fodiatur..... ex vapore enim se attollente judicium fertur de vena intus latente. Mund. Mathemat. tom. 2. de fontib. nat. proposit. 16. pag. 190.*

Ces vapeurs sont tellement reconnuës comme une chose constante, & qui ne souffre point de difficulté, que Tostat s'en sert pour expliquer les paroles du vers. 20. du prémier chap. de la Genése, qui semblent dire que Dieu a formé de l'eau non seulement les *poissons*, mais aussi les *oyseaux*, selon

que l'enſeignent S. Baſile, S. Ambroiſe, & pluſieurs autres Peres. Toſtat pour apuyer ce ſentiment, dit qu'il y a deux choſes dans l'eau : 1º une partie qui eſt épaiſſe, & peſante, & qui étoit une matiere propre à former des poiſſons : 2º Une autre partie plus legére qui s'éleve dans l'air & s'exhale en *vapeurs*, comme on le peut voir ſur de l'eau qui boult : aprés quoy il ajoûte que cette ſeconde partie ſubtile de l'eau étoit convenable à la nature des oyſeaux qui s'élevent, & volent dans l'air. *Conveniebat, aquæ, quod ex ea aves producerentur, quia in aqua eſt aliquid craſſum, & ponderoſum, quod ad naturam piſcium competit : aliud autem eſt ſubtilius reſolutum in modum vaporis, quod elevatur in altum ſicut apparet in aqua bullienti ; ad hanc partem ſubtilem pertinerent aves, & ideo elevarentur in altum. Quæſt. 325. in Geneſ.*

C'eſt pourquoy les anciens Chrétiens mangeoient en Carême non ſeulement des poiſſons, mais encore des oyſeaux ; prétendant que ſelon Moyſe,

Dieu avoit tiré de l'eau les uns, & les autres : comme le raporte Socrate : *alii cum piſcibus volucres etiam manducant, eaſque ex aquâ, ut eſt apud Moyſem, naſci aſſerunt. Hiſt. lib. 5. c. 21.*

III. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir montré l'exiſtence de ces vapeurs ſur les rameaux d'eau, il faut expliquer, 1° comment ils entrent dans la Baguette de coudrier; 2° comment ils peuvent la faire incliner vers la terre.

1° On n'aura pas de peine à croire, que les corpuſcules des vapeurs entrent dans la Baguette Divinatoire, ſi l'on conſidere avec combien de facilité les parties de l'eau même s'inſinuent dans les plantes, & dans les arbres. Chacun même a pû ſouvent remarquer, comment les branches des arbres, qui ſont ſur le bord des fontaines, & le long des rivieres, s'inclinent vers l'eau. Ce qui vient ſans doute des parties aqueuſes qui les pénétrent, qui les chargent, & qui les rendent autant qu'il ſe peut paralleles aux petites colomnes des vapeurs qu'on voit quelquefois s'élever au

dessus de la surface de l'eau.

Expérience.

On sait que les Plantes tirent de l'eau leur principale nourriture, & leur accroissement. Nous avons vû l'été dernier une expérience fort agreable qui prouve bien ce que je dis. Car ayant mis une petite branche de baume, qu'on apelle autrement de la menthe, dans une phiole pleine d'eau; non seulement cette branche, qui n'avoit que quatre doigts de hauteur, a pris racine; mais elle a cru jusqu'à un pied de hauteur, a poussé beaucoup de branches, jetté des fleurs, & produit enfin de la graine dans cette eau, comme elle auroit fait en pleine terre.

Expérience.

Van Helmont a fait une expérience trés-belle, & qui prouve admirablement bien la convenance qu'il y a, sur tout entre les pores de certains arbres, & les corpuscules qui se détachent de l'eau. J'ay pris, dit-il, un grand vase de terre dans lequel j'ay mis 200. liv. de terre bien sechée au four,

que j'ay ensuite arrosée d'eau de pluye. Aprés cette préparation j'y ay planté un tronc de saule pesant 5. liv. Au bout de cinq ans cet arbre, qui y a poussé extrémement, pesoit 169. liv. & environ trois onces. J'y ay mis de l'eau de pluye, ou bien de l'eau distillée toutes les fois qu'il a fallu l'arroser; j'ay eû un fort grand soin de couvrir ce vase par des feüilles de fer blanc percées de quantité de petits trous, afin d'empêcher que la poussiere n'y tombât. Il faut encore remarquer que je n'ay point pésé toutes les feüilles, qui durant quatre automnes sont tombées en abondance. Enfin j'ay fait secher la terre, comme j'avois fait auparavant; & j'ay retrouvé mes 200. liv. de terre, peut-être deux onces moins. Il s'est donc produit de la seule eau 164. liv. de bois, d'écorce, & de racine. *Libræ ergo 164. ligni, corticum, & radicum, ex solâ aquâ surrexerant. Joan Baptist. Van-Helmont Complex. atq. mist. Element. figm. pag. 68. num. 30.*

Ce Philosophe pour établir la con-

venance qu'il y a entre les fibres des plantes & les parties inſenſibles de l'eau, allégue ces plantes qui flottent toûjours ſur les eaux, & qui ne prennent point d'autre nourriture que celles que l'eau leur donne. *Quin etiam, natantes herbæ aquam tegant ſolo aquæ fracidæ potu contentæ. Van-Helmont. Imag. ferment. imprægnat. maſſ. ſemin. pag. 72. num. 31.*

Ceux qui ſavent comment les vapeurs qui ſont dans la terre montent dans les plantes pour les nourrir, ne douteront pas, que les vapeurs répanduës dans l'air ſur les ſources d'eau, ne puiſſent s'inſinuër dans la Baguette Divinatoire; puiſque ce ſont des parties de l'eau, qui ſont de même nature que le tout, & que pour ces deux effets la Nature n'a qu'un ſeul, & même mécaniſme.

Les Phyſiciens ſavent que les Plantes ont des *fibres ligneuſes*, qui s'étendent en long, comme autant de tuyaux, dépuis la racine juſques à ſon extrémité; & que c'eſt par ces tuyaux, qui trempent par le bout d'embas dans

les sucs de la terre, que la nourriture se communique à toute la plante.

J'ay même observé avec un assez bon microscope, que le bois de coudrier, d'aulne, de hêtre, qu'on employe d'ordinaire pour chercher les rameaux d'eau, paroît n'être qu'un amas de fibres arrangées, & qui sont mises les unes à côté des autres, comme s'il étoit composé de plusieurs petits tuyaux de verre.

Et à l'égard du hêtre en particulier; j'ay expérimenté qu'il est tellement composé de ces petits tuyaux, que si l'on met tremper dans de l'eau le bout d'une grosse branche de hêtre de deux pieds de long, on fait sortir facilement en petites bulles d'air, l'eau qui s'y est imbibée, en soufflant un peu fort par l'autre bout. Il faut donc que ce bois soit extrêmement poreux. C'est ce qui le rend plus propre à faire la Baguette Divinatoire; & c'est ce qui le rend plus facile à brûler; parce que le feu y trouve ces petits espaces, ces interstices, où il s'insinuë aisément. Ce qui me fait conjecturer,

que le boüis & l'ébéne qui ne sont pas si inflammables à cause de leur dureté, ne pourroient pas servir à la recherche des sources.

Les Physiciens disent aussi que ces sucs de la terre entrent dans les pores des racines, par l'agitation de la chaleur des fermentations qu'ils souffrent, quand la pluye, avec la chaleur du soleil ou des feux soûterrains détrempe les divers sels qui sont répandus dans toute la surface extérieure de la terre. Or ces sucs doivent monter dans les plantes, parce que le poids de l'air les y pousse, & qu'ils se font plus facilement un passage dans les pores des plantes, que dans l'air même.

Voicy l'aplication. Quand Jâques Aymar rencontre un volume de vapeurs répandües dans l'air sur une source d'eau, je dis que ces vapeurs pressées par l'air qui pése dessus, & poussées par les vapeurs qui les suivent, se trouvent forcez de s'insinüer dans les pores de la branche de coudrier, & y entrent avec impétuo-

ſité ; comme une eau long-tems arrêtée par une digue, coule d'une maniére rapide, quand elle vient à rencontrer une iſſuë.

Il eſt certain que ces vapeurs ſont plus peſantes que l'air, puis qu'elles s'élevent ſi peu hors de la terre, & que l'air nage au deſſus, ſelon ce principe de l'hydroſtatique ; *corpus humido levius, poſitâ paritate molis, non mergitur.*

2°. Il s'agit maintenant d'expliquer, comment ces vapeurs en entrant dans la Baguette Divinatoire, la font incliner ſur les ſources d'eau. Il faut ſe ſouvenir icy de ce que j'ay dit dans la page 129. touchant l'inclinaiſon de la verge de fer aimantée, qui prend par toute la terre ſa détermination de celle que gardent les écoulemens magnétiques en circulant au tour du globe terreſtre. Car enfin ſi ces corpuſcules ſe meuvent ſous l'équateur en ligne parallele avec l'axe de la terre, la verge de fer aimantée ſe mettra la parallele avec ce même axe. Si cette matiere magnétique décrit à

Paris une ligne inclinée de 65. degrez; la verge de fer aimantée, s'y incline pareillement de 65. degrez. Enfin si aux poles ces petits corps sortent verticalement de la terre; la verge de fer aimantée s'inclinera perpendiculairement sur le pole, comme pour continüer l'axe de la terre.

La même chose arrive à la verge Divinatoire : elle se range selon les lignes que décrivent les vapeurs, qui s'élevent au dessus des sources d'eau. Or est-il qu'elles sortent verticalement de la terre : il est donc necessaire, selon les loix du magnétisme, que la Baguette s'incline perpendiculairement; afin de se rendre parallele avec les colomnes que forment les vapeurs en s'élevant vers l'air. Et ces lignes de vapeurs sont comme des chainettes, qui tirent la Baguette, & qui la tiennent abaissée, comme fait la matiere magnétique à l'égard de l'aiguille ou verge d'inclinaison.

Je n'ay point imaginé, ce mouvement vertical par lequel les vapeurs s'élevent en colomnes. Je l'ay trouvé dans

dans Caſſiodore, qui dit poſitivement que c'eſt un principe commun chez les fonteniers ; que les vapeurs humides montent au deſſus des ſources en forme de colomnes dans l'air : *Addunt etiam in columnæ ſpeciem conſpici quendam tenuiſſimum fumum.*

Il faut ſe bien pénétrer de ce mécaniſme qui employe les vapeurs humides, pour faire incliner la Baguette Divinatoire ſur les ſources d'eau, ſelon toutes les mêmes loix, que ſuit le magnétiſme, dans l'inclinaiſon de la verge de fer aimantée : puiſque ce ſera la regle unique, dont je me ſerviray pour expliquer l'inclinaiſon, que l'on remarque encore dans la Baguette ſur les miniéres, ſur les treſors cachez en terre, & ſur la piſte des criminels fugitifs.

Pour aider l'imagination dans l'explication de cette inclinaiſon, dont nos ſens extérieurs ne peuvent découvrir les agens imperceptibles qui en ſont la cauſe ; il faut avoir recours à l'expérience ſenſible, par laquelle nous voyons que les vapeurs du mercure

répanduës parmi l'air d'une chambre, viennent se réünir de tous côtez, afin de se remettre en mercure coulant & liquide comme avant l'évaporation.

Ou bien, si l'on veut, puis que ces petits corpuscules fumans, qui restent quelque tems au lumignon d'une chandelle éteinte, servent de véhicule, pour y ramener la flamme d'une chandelle ardente qu'on en aproche, afin de la rallumer : on peut bien penser que la même chose se fait au tour de la Baguette Divinatoire, entre les mains d'un homme qui luy a communiqué par un contact matématique un peu des vapeurs de l'eau, dont il a été imprégné le prémier, sur le lieu de la source. Car cette petite portion de corpuscules humides, qui ont déja pénétré la Baguette, y attire abondamment ceux qui sont épars dans l'air, Ils se rassemblent, & se réünissent là, à cause de la facilité qu'ils trouvent à s'insinüer dans la Baguette, dont les pores, quoyque déja configurez dans les plantes par l'institution de la Natu-

re, d'une maniere qui convient à la figure des corpuſcules de l'eau, ſont encore nouvellement ouverts par ceux que la tranſpiration inſenſible des mains de Jaques Aymar y a déja inſinuez.

C'eſt ainſi qu'un amas d'eaux agitées du vent ſe répandent comme un torrent, qui ſe fait bien-tôt un large paſſage, pourveû qu'il puiſſe trouver au travers du ſable un petit endroit, où la terre ſoit déja humectée ; car enfin la raiſon de *l'homogénéité*, ou de la reſſemblance de la nature, fait que les eaux ſe portent là, & viennent auſſi-tôt à inonder tout le voiſinage. Cela eſt ſi clair, que je n'ay garde de m'imaginer, que l'application n'en ſaute pas d'abord aux yeux : ſur tout ſi l'on ſe ſouvient que les vapeurs ſont liquides, comme l'eau même; & que la Baguette Divinatoire entre les mains de Jaques Aymar devient, par ſon attouchement humectée de ce liquide inſenſible qui attire celuy que j'ay montré être répandu dans l'air ſur les rameaux d'eau.

CHAPITRE VII.

Il s'éleve des exhalaiſons ou fumées ſur toutes ſortes de miniéres, & ſur les treſors cachez dans la terre, qui font incliner la Baguette Divinatoire.

LEs métaux comme l'or, l'argent, le cuivre, &c. ſont des *corps durs qui ſont malléables, & fuſibles*; c'eſt-à-dire, qui s'allongent ſous le marteau, & qui deviennent liquides par le feu à la fonte. Ils s'engendrent dans des lieux ſoûterrains, que l'on apelle des minieres. Pour ne rien diſſimuler, les hommes qui en ſont ſi empreſſez, ne ſavent pourtant point comment, ni dequoy la Nature les forme dans le ſein de la terre : du moins on n'en ſait rien que par conjecture. Si la Phyſique avoit quelque choſe d'évidemment conſtant ſur la formation des métaux, les Philoſophes n'auroient pas pris tant de partis differens ſur ce point.

I. Les Péripatéticiens, & les Chymistes sont aux prises il y a long-tems sur les principes qui entrent dans la génération des métaux. Un célébre Philosophe dit qu'il ne seroit pas difficile de les accorder; puis qu'ils sont d'accord dans le fond, & qu'ils ne disputent que sur les mots, dont ils auroient bien-tôt réglé entr'eux l'idée qu'ils y veulent attacher, si ces Philosophes avoient assez de patience pour s'écouter respectivement: *fortè in rebus conveniunt, verbis discrepant;* dit M. Duhamel, *Physic. part. III. quæst. ult. pag. 546.*

Aristote dit que les métaux sont composez de vapeurs, & d'exhalaisons, *lib. 3. meteorolog. cap. ult.* Agricola soutient que c'est un mêlange exquis de terre & d'eau, *lib. 1. cap. 21. de natura fossilium.*

Les Chymistes qui sont gens du métier, veulent que ce soyent le souffre, & le mercure qui font la matiére des métaux. Albert le Grand est de ce sentiment, & il apelle le souffre le pére des métaux, & le mercure la mére:

ſulphur eſt quaſi pater, & argentum vivum mater metallorum. Præfat. metallic. lib. 4.

Le P. Kirker Jéſuite dit que le ſouffre, & le mercure ne ſuffiſent pas, & qu'il faut un ſel pour donner de la dureté, & de la conſiſtence au métail. *materiam proximam metallorum. . . . . . vaporem, & exhalationem ſulphureo-ſale-mercurialem dicimus. mund. ſubterran. lib. x. cap. 1. pag. 182.*

M. Deſcartes croit que la partie la plus intérieure de la terre eſt de métail, & que ce que les Mineurs tirent de la terre, n'eſt que comme un filet d'eau qui ſe ſépare de la ſource, ou une branche d'arbre qui s'écarte du tronc.

M. Régis prend un autre tour. Il dit que *les métaux ſont compoſez de pluſieurs parties intégrantes longues, & branchues, qui ſelon la différente groſſeur & figure qu'elles ont, conſtituent toute la diverſité qui ſe trouve entre les métaux de différente eſpéce. Phyſiq. liv. 4. part. 3. chap. 4. pag. 371.*

Il eſt certain que la plûpart des

Philoſophes, qui prennent le ſouffre, le mercure, les ſels, l'eau, l'huile minérale, les ſucs, les fumées, les exhalaiſons, pour matiere des métaux, n'en raportent que la matiere trés-prochaine; & non pas le prémier principe; puiſqu'il reſteroit toûjours à ſavoir de quoy ce ſouffre, ce ſel, ce mercure, &c. ſont compoſez. C'eſt comme ſi je diſois à quelqu'un que le bronze eſt un alliage de métaux, dont le principal eſt le cuivre fondu avec quelque partie d'étain; je ne l'inſtruirois pas beaucoup, s'il ne ſavoit pas d'ailleurs ce que c'eſt que le cuivre, & l'étain.

A la vérité M. Régis philoſophe plus exactement, & on ne peut nier qu'il n'ait raporté la matiére prémiere des métaux.

Si on ne connaît gueres de quoy les métaux ſont compoſez, on ne ſait pas davantage comment ils ſe forment.

Cependant je me rangerois plus volontiers du party de ceux, qui croyent que les feux ſoûterrains ſont la cauſe efficiente de la génération des métaux; parce que ces feux métant en

mouvement les matières & les vapeurs minérales, & les poussant comme de petits boulets de canon, vers la surface de la terre, il arrive que ces sucs se refroidissent, se glacent, & forment ce que nous apellons métail. Les parties les plus volatiles de ces sucs, ne pouvant pas être si facilement fixées dans les veines de la terre, se dégagent, passent outre, s'élevent dans l'air, & ne s'arrêtent point jusqu'à ce que par la rencontre de la colomne d'air qui fait effort dessus par son poids, elles ayent perdu peu-à-peu toute l'impression qu'elles avoient reçûë des feux soûterrains.

Quant à ces feux soûterrains, on ne peut pas raisonnablement les revoquer en doute. Ils se déclarent, & se font reconnaître par trop d'endroits, pour en nier l'existence.

Ils se font sentir dans les fontaines qui brûlent, & dans les bains chauds.

Je say bien qu'on pourroit attribüer aux fermentations, qui se font dans la terre la chaleur des sources chaudes sans qu' il soit besoin du ministére du

feu central : c'eſt même une opinion que M. Charas de l'Académie Royale des ſciences ſemble vouloir établir à l'occaſion d'une expérience fortuite qui s'eſt faite dans ſon laboratoire, & dont parlent *les Memoires de l'Academie pag. 155.* La fermentation, qu'on explique là, ne détruit nullement le feu central : je ne ſay même, s'il ne le faut pas ſupoſer néceſſairement, pour mettre en mouvement les minéraux, & les ſucs, afin de les pouſſer & de les mêler avec l'eau dans les canaux ſoûterrains où elle paſſe. Si on ne comprend pas comment les feux ſoûterrains puiſſent étre toûjours entretenus; je ne conçois pas davantage comment s'entretiendront toûjours les ſucs & les minéraux, qui font les fermentations & conſéquemment les ſources chaudes, ſans qu'ils puiſſent jamais s'épuiſer. L'embarras eſt bien égal de part & d'autre, ſi je ne me trompe.

Au reſte je ne croy pas que le feu central, ait plus beſoin d'être entretenu que le *ſoleil,* qui ne dépérit point.

Mais ne pourrions-nous pas penser de ce feu central ce que Lactance dit du feu que la Justice de Dieu a allumé pour bruler éternellement les impies ? Il déclare que ce feu est bien différent de celuy dont nous nous servons pour tant de besoins de la vie : nôtre feu domestique est fluide, & coulant, il ne peut subsister, & il s'éteint du moment qu'il n'a pas une matiere où il puisse s'attacher pour la devorer. Mais ce feu divin, où le démon a été précipité avec ses anges, est un feu qui subsiste par luy-même, & sans aucuns alimens. Ce feu est pur, parce qu'il ne dépend point d'une matiére étrangere : il est liquide comme l'eau. *At ille ignis divinus per seipsum semper vivit, ac viget, sine ullis alimentis..... est purus ac liquidus, & in aquæ modum liquidus. Lactanc. lib. 7. Divin. Instit. cap. 21.*

Rien n'empêche donc que nous ne regardions ce feu central que la Nature employe pour tant de générations merveilleuses qui se font dans

le ſein de la terre, comme un feu liquide, comme un feu fixe, comme un feu ſtagnant; ou, ſi l'on veut, comme un *étang de feu* qui n'a pas plus beſoin d'aliment pour ſubſiſter, qu'en a un étang d'eau. C'eſt ainſi que philoſophe le P. Caſati Jeſuite dans ſa troiſiéme Diſſertation *de Igne pag. 75.*

Quant à ce que dit M. Charas dans la page 157. que ſi la chaleur des eaux chaudes venoit des feux ſoûterrains, *on trouveroit dans les ſources de ces eaux quelques marques d'incendie que l'on n'a point encore remarquées.*

Ce raiſonnement pourroit bien n'être pas convainquant: car enfin s'il étoit auſſi conſtant qu'il eſt vray-ſemblable que les eaux des fontaines ſoient pour l'ordinaire filtrées au travers des pores de la terre, certainement cette tranſcolation ne permettroit pas qu'elles nous apportaſſent ces marques d'incendie qu'on voudroit voir, pour croire qu'il y a des feux ſoûterrains.

Ce grand nombre de Volcans, c'eſt-à-dire, de montagnes qui vomiſ-

ſent des flames & des cendres, & qu'on peut remarquer en tant d'endroits de la terre, ſont encore autant d'argumens de la vérité & de la réellité de ce feu central. Le mont Gibel dans la Sicile, le mont Hécla en Iſlande, le mont Véſuve dans la Campanie; d'autres dans les Iſles Molucques, dans les Iſles Philippines, dans le Pérou; enfin la montagne qui eſt prés de Guatimala dans l'Amérique, d'où il ſort quelquefois des morceaux de roches avec la même violence qu'un boulet ſort d'un canon, font ſouvent expérimenter d'une maniere trés funeſte aux habitans de ce pays-là, qu'il n'eſt que trop vray qu'il y a des feux horribles dans les entrailles de la terre.

Je ne ſaurois trop m'étonner qu'il y ait encore des gens qui croyent que la génération des métaux dans les entrailles de la terre, ſoit un effet de la chaleur du ſoleil. C'eſt une vieille réverie des anciens Philoſophes, qui n'ont pas conſideré que ſi les pluyes les plus abondantes ne pénétrent

pénétrent pas la terre plus avant que de 10. pieds, il n'y a nulle raiſon pour croire que les rayons du ſoleil puiſſent ſe faire ſentir beaucoup plus loin.

Les Ouvriers des miniéres qui en doivent plûtôt être crûs que ceux qui n'y ſont jamais décendus, nous aſſeûrent que plus on pénétre dans la terre, & plus on aperçoit trés-ſenſiblement que la chaleur s'augmente.

Jean-Batiſte Morin dit qu'étant décendu au mois de Juillet dans une miniére, il trouva la partie ſupérieure trés-froide juſqu'à la profondeur d'environ 480. pieds; & qu'aprés cela, à meſure qu'il décendoit, il trouvoit une chaleur qui s'augmentoit tellement que les ouvriers ne pouvoient travailler dans le fond, que tous nuds. *Relatio de locis ſubterran. pag. 131.*

Joannes Beguinus raporte la même choſe des miniéres de Hongrie. Il aſſûre qu'au ſolſtice d'été il décendit dans une miniere d'argent, profonde d'environ mille cinq cens coudées, à cinq cens pas de Schemnitz; & qu'il

aprit des ouvriers, qui à cause de l'extrême chaleur travailloient tout nuds, que l'on voit s'élever souvent du centre de la terre des *vapeurs minérales*, qui éteignent leurs lampes, & qui les étoufferoient eux-mêmes, s'ils ne se retiroient pas promtement. *Cum enim superiori æstate in Hungaria medio milliari in Schemnitz, in argenti fodinam mille quingentos circiter cubitos profundam descendissem; à fossoribus qui ob summam mineræ æstum vestibus, & ipso indusio exuti laborabant, didici; Vapores minerales à centro terræ frequenter sursum ferri, eorumque lucernas, & ipsosmet, ni subitò recedant, extinguere, Tyrocin. Chimic. lib. 2. cap. 14.*

Certainement ce seroit se moquer, que d'attribuer au soleil ces bouffées si terribles de chaleur qui étouffent quelquefois les ouvriers au fond d'une miniére creusée de quinze cens coudées. Mais enfin, qu'on les prenne, si l'on veut, pour l'effet du soleil, ou des fermentations qui se font dans la terre, il s'ensuit également

ment de ces deux hypothéſes, qu'il doit y avoir des fumées & des exhalaiſons ſur les miniéres ; puiſque les ſels volatils, & les corpuſcules les plus ſubtils des métaux ſeroient également mis en mouvement par un de ces deux agens, auſſi-bien que par les feux ſoûterrains.

II. Auſſi eſt-il vray que ceux qui ont écrit avec quelque ſoin & quelque ſolide connoiſſance des minéraux, ont tous fait mention de ces exhalaiſons ou fumées auſquelles nous attribuëons la cauſe du mouvement & de l'inclinaiſon de la Baguette Divinatoire ſur les miniéres. Et comment auroient-ils oublié de parler de ces vapeurs métalliques ; les yeux les peuvent même découvrir aſſez facilement le matin, lors que le ſoleil ſe leve ?

Pline parlant des miniéres d'argent, dit qu'il s'en éleve une vapeur que tous les animaux, & ſur-tout les chiens, ne peuvent ſouffrir. *Odor ex argenti fodinis inimicus omnibus animalibus, ſed maximè canibus. Hiſt. natur. lib. 33. cap. 6.*

François Bacon Chancelier d'Angleterre, (qu'on peut mettre au rang des plus grands Philosophes de l'Antiquité ; & qui a compris le prémier dans ces derniers tems la necessité de faire des expériences, pour assûrer nos raisonnemens, & pour perfectionner l'Histoire naturelle) a eû connoissance de ces fumées malignes qui sortent des miniéres. Il s'exhale, dit-il, dans les miniéres, des vapeurs mortelles qui tuent les ouvriers, soit en les étouffant, ou en les empoisonnant. *Sæpius eructant fodinæ vapores mortiferos, seu suffocatio sit, seu venenata mineralis natura. Hist. natur. cent. 10. n. 918. pag. 508.*

Tomaso Garzoni Auteur du Livre intitulé, *la piazza universale*, dit qu'on reconnaît les montagnes qui enferment des miniéres ; parce qu'elles poussent d'ordinaire dans l'air des fumées & des exhalaisons : *i monti che contengono minere, sogliono mandare fuori qualche essalatione, o fumosità. Discor. 70. pag. 245.*

Joseph Maria Maraviglia Professeur

de Morale dans le College de Padouë explique fort bien comment les feux soûterrains poussent sans cesse dans l'air des fumées, des vapeurs & des exhalaisons, qui sont la matiere des vents, des nuées, des pluyes, & des autres météores. Car enfin, dit-il, on voit par expérience, que dans les saisons où le soleil ne peut pas échauffer les entrailles de la terre, il y a pourtant dans ses abymes une chaleur qui luy doit être sans doute naturelle. Ce qui se prouve même par tant de Volcans; c'est-à-dire, par tant de montagnes qui jettent des flames; par les sources d'eau chaude; par les fontaines boüillantes, & par certaines vapeurs ou espéces de petits nuages que les Nautonniers aperçoivent quelquefois s'élever du fond de la mer, & qui ne manquent jamais de former bientôt des vents & des orages. D'où il conclut qu'il faut qu'il y ait sous les eaux de la mer une chaleur qui ne vient point du soleil, & qu'on doit reconnaître, pour la cause de ces fumées : *Ex quibus perspicuum fit*

alium quàm ſolarem calorem infra maris fundum vigere, quo vis illa tanta halituum excernatur, ſurſumque propellatur. Proteus Ethico-politic. leg. x1. pag. 57.

Il y a parmi les expériences de la ſociété Royale d'Angleterre l'extrait d'une lettre, que le Docteur Edoüard Browne a écrite expreſſément ſur les vapeurs qui ſe trouvent ſi abondamment dans les miniéres de Hongrie. Nous y voyons que les effets de ces fumées métalliques ſont ſi terribles, & ſi funeſtes aux ouvriers qui y travaillent, qu'ils en ſont quelquefois étouffez.

Il ajoûte que dans ces allées ſoûterraines on trouva 28. hommes étouffez en même tems par ces eſprits qui s'exhalent des matieres métalliques ; & que ces exhalaiſons malignes ſont tres-ſouvent empoiſonnées ; & qu'on ne remédie à ce deſordre que par des tubes qui en communiquant un bon air dans ces lieux ſoûterrains, en chaſſent le mauvais. Il y eſt encore parlé d'un puits profond de 900. pieds, dans

lequel les ouvriers étoient extraordinairement tourmentez par ces fumées qui ſortoient de la terre. *Chemnitii mihi referebant, 28. viros interiiſſe eodem tempore in 4. cuniculis, 7. in ſingulis; & in fodiendo puteo Leopoldi, qui 150. orgyas profundus eſt, multùm vexabantur vaporibus. Acta Philoſoph. menſis Junij 1669. pag. 147.*

Les curieux peuvent avoir recours au livre que Agricola a compoſé, *de re Metallica*, s'ils veulent voir les machines, dont on ſe ſert pour tirer ce mauvais air du fond des miniéres, afin d'y en ſubſtituer un plus pur, & plus ſain.

Nous avons même dans le *Journal des ſavans* du 23. Mars 1682. un précis de ces mêmes remarques de M. Edoüard Browne touchant les exhalaiſons des minieres d'or, & d'argent qui ſont dans la Hongrie. *M. Browne aſsûre que les miniéres d'or & d'argent de ce pays là exhalent des vapeurs trés-épaiſſes & mêmes trés-malignes; que ces vapeurs ne ſortent pas ſeulement des lieux boüeux, & humides, mais même des endroits de la*

minière les plus secs ; qu'il y a des lieux dans ces minières, qui sont humides, & comme des especes de cloaques, où ces vapeurs se rendent extrémement sensibles, & comme palpables, tant elles sont fortes ; qu'en sa présence un homme tenta inutilement quatre ou cinq fois d'entrer dans un de ces endroits-là, parce que la lampe s'éteignit toûjours à cause de l'épaisseur des vapeurs ; que ces vapeurs sont quelquefois si malignes, qu'elles suffoquent en peu de tems les ouvriers ; que quelquefois elles ne font que les affoiblir peu-à-peu, & diminüer leur santé ; & qu'enfin ces vapeurs & ces fumées tres-grossiéres se trouvent aussi sur les puits, & sur les FOSSES CREUSE'ES *perpendiculairement en terre, & dans les allées, ou chambres que l'on a pratiquées dans quelques puits.*

Je diray icy à l'occasion de cet endroit du Journal des savans, que la remarque de M. Browne touchant les fumées qui sont sur les *miniéres*, sur les *puits*, & sur les *fosses creusées* en terre, me suggera, il y a sept ou huit ans, la raison physique du mouvement

de la Baguette Divinatoire, dont je voyois des ouvriers ſe ſervir pour trouver des miniéres abondantes en fer dans les montagnes des Alpes, & je formay le ſyſtême que je donne maintenant au public; auquel je n'ay preſque rien ajoûté, ny changé dans le fond; quoy qu'alors, je ne ſuſſe pas encore que cette même Baguette s'inclinât ſur les cadavres des perſonnes aſſaſſinées, & ſur les pas mêmes des criminels fugitifs.

Mais afin qu'on ne s'imagine pas, que ce n'eſt qu'en Hongrie qu'il y a des vapeurs, & des exhalaiſons ſur les miniéres, il faut remarquer que ces fumées ſervent d'indices aux Philoſophes minéraliſtes, pour reconnaître les lieux où il y a des veines métalliques. *Georgius Agricola* dit en général que pour trouver des miniéres, il faut obſerver, ſi l'on voit des fumées s'élever ſur quelque endroit des montagnes, parce que c'eſt un indice qu'il y a là des métaux cachez dans la terre. *Venæ enim ſiccum expirant calidumque halitum.*

Le P. Kirker Jésuite regarde pareillement ces exhalaisons, qu'on remarque souvent sur le sommet des montagnes, comme la dix-setiéme marque, dont on se sert d'ordinaire pour s'assurer qu'elles contiennent des métaux dans leur sein : *ex montium apicibus, in quibus plerumque vapores expirare solent, metallorum latentium indices sunt. Mund. subterran. lib. 10. sect. 2. cap. 7. pag. 200.*

Cæsius Jésuite non seulement dit que ces écoulemens de matiere subtile, qui font comme de petits nüages en certains endroits des montagnes, sont des marques qu'il y a en ces lieux-là des veines métalliques ; mais il ajoûte encore que ces fumées seches, & chaudes font la stérilité qui régne sur les miniéres, parce qu'elles y desséchent, & font mourir les plantes, & les arbres, en brûlant même jusqu'à leurs racines : *Ea namque operâ efficiunt calidi, & sicci venarum halitus, qui ne radicibus quidem arborum parcunt. De mineralib. lib. 1. cap. 7. sect. 3. pag. 124.*

Joachim Bécker si célébre par son

excellent livre intitulé *Physica subterranea*, supose l'existence de ces fumées métalliques sur les minieres, comme une chose si évidente que sans la prouver, il ne songe plus qu'à considérer la maniere selon laquelle ces vapeurs se meuvent. Il dit d'abord que ces corpuscules métalliques qui s'élevent des minieres sont bien plus subtils, & plus minces à la superficie de la terre que dans ses entrailles; parce que ces vapeurs filtrées par cette longue suite de pores où il faut qu'elles passent avant que d'arriver jusqu'au haut des minieres, laissent dans le fond les parties les plus grossieres. Voilà pourquoy à mesure qu'on foüille la terre plus avant, on trouve les veines plus grosses, & plus remplies de cet agréable limon qui fait tant de plaisir aux hommes. Puis il ajoûte qu'il ne faut pas oublier que ces vapeurs gardent toûjours la même maniere de se mouvoir du centre à la circonference de la terre: *Ejusmodi vapores certum ordinem in motu suo à centro ad circunferentiam terræ observant.* Et dans le

chapitre ſuivant il compare le mouvement circulaire de ces fumées métalliques à celuy des vapeurs que la chaleur fait élever de la matiere qui eſt dans la cucurbite vers le haut de l'alambic, & que les tubes qui circulent, raportent de l'alambic dans la cucurbite. Il répréſente par là comment les exhalaiſons qui viennent du fond des miniéres y retournent par une circulation perpetuelle; *perpetua naturæ circulatio. Becker. Phyſic. ſubterran. lib. 1. ſect. 2. cap. 6. pag. 97. 98.*

Le Pere Tylkowski Jéſuite Polonois, dit poſitivement que, ſi l'on voit une eſpéce de petit nüage toûjours au même endroit ſur une montagne, c'eſt une marque qu'il y a des métaux au dedans. Et il aſſûre que ſi aux mois d'Avril & de May, on voit au lever du ſoleil, quand le ciel eſt ſerain, des vapeurs ſur une montagne, c'eſt ſigne qu'il y a une miniére de vif-argent. *Metalli intra terram ſignum eſt, ſi loco nebula incumbat ordinariè . . . . . in Aprili, & Maio ſereno cœlo vapores in montibus ſub auroram inſtar nebulæ . . . . . indicium*

indicium sunt mercurii. Philosoph. Curiosa. Tom. 7. Sect. 8. cap. 5. pag. 10.

M. Boyle reconnoît non seulement des exhalaisons sur les miniéres, mais il a même beaucoup de penchant à croire que ces fumées sont chaudes. Ce qui luy fait dire que c'est sans doute pour cette raison qu'Agricola a mis au rang des choses qui indiquent les miniéres, la promptitude avec laquelle la neige disparoît si tôt sur les lieux où il y a des veines métalliques; ce qui fait encore qu'on n'y voit jamais de gelée blanche; pourvû, ajoûte-t-il, qu'il ne se trouve pas dans la terre des pierres & des rochers qui détournent les exhalaisons, & qui empêchent qu'elles ne s'élevent *verticalement*...... Il faut, dit-il, qu'il y ait non seulement des fumées sur les miniéres; mais il faut bien qu'il y ait encore une grande chaleur dans la terre pour les faire élever: car enfin, je say de ceux qui ont voyagé exprés en Hongrie, pour y voir les miniéres d'or, que les feüilles des arbres qui sont en ces endroits-là,

ſe trouvent trés-ſouvent couvertes d'une couleur d'or par la force des exhalaiſons métalliques : *Folia arborum .... ſæpius aureo colore obducta inveniri ab auri-fodinarum exhalationibus metallicis. Boyle de Temper. ſubterran. region. pag. 16.*

On comprend par là comment la Baguette Divinatoire tourne ſur les puits, ſur les foſſes & ſur les tréſors que l'on a cachez en terre ; puiſqu'il eſt certain, comme l'a reconnû M. Edouard Browne, qu'il s'en éleve des vapeurs & des fumées, auſſi bien que de deſſus les ſources & les miniéres.

La terre que l'on a remiſe dans une foſſe où l'on a caché un tréſor, n'eſt plus replacée comme elle étoit ſelon l'inſtitution de la Nature ; ce dérangement la rendant plus poreuſe, fait que les fumées qui s'élevent de la terre, viennent en foule en cet endroit-là ; parce qu'elles y trouvent un plus facile paſſage.

Nos ſoldats qui ne manquent pas d'expérience là-deſſus, n'ignorent point cette Phyſique : car à peine ſont-

ils chez leurs hôtes en quartier d'hyver, qu'ils ne manquent pas d'obſerver dans le jardin de la maiſon, lorſqu'il y a une gelée blanche, ou qu'il a tombé de la nege, les lieux où il n'y a ni nege ni frimas; dans la certitude qu'ils ont que la terre y a été nouvellement remuée, & que c'eſt là par conſéquent que l'hôte a caché ce qu'il a de plus précieux: tant ils ſavent bien que les exhalaiſons qui ſortent par là plus abondamment, y fondent la nege & les frimas.

Il ne faut pas s'imaginer que quand cette foſſe ſeroit remplie de baſſins d'argent, ou de quelque autre métail, la tranſpiration des vapeurs ſoûterraines en fût empêchée; car les fumées paſſent aux travers des métaux, & il en ſort même en abondance de toutes ſortes de mineraux. Il faut bien obſerver que le ſavant M. Boyle reconnoît en effet que ces vapeurs & ces exhalaiſons s'élevent *verticalement*, c'eſt-à-dire, *droit* au deſſus de la terre; à moins que leur cours ne ſoit détourné par la rencon-

tre des pierres & des rochers que ces écoulemens de matiére ſubtile ne peuvent pénétrer : *Quod directa calidorum effluviorum aſcenſio impedita fuerit per obſtacula rupium, aut aliorum lapidum, quæ penetrare effluvia non poterant. Boyle de temperie ſubterran. region. pag. 16.*

Ce mouvement vertical des exhalaiſons minérales ne combat point le mouvement circulaire que leur attribuë Becker. Car enfin cela ſe concilie par cette regle du mouvement ſi conſtante, laquelle dit *que ſi un corps qui ſe meut en ligne droite rencontre quelque obſtacle en ſon chemin, il ſe détournera de cette ligne ; mais de telle ſorte que l'angle de ſon détour ſera proportionné à la grandeur de l'obſtacle qu'il aura rencontré.*

On comprendra donc facilement que ces vapeurs qui s'élevent d'abord de la terre verticalement, trouvant enſuite de la réſiſtance dans l'air, ſe détournent de cette ligne verticale ; & comme en montant elles rencontrent toûjours de nouveaux obſtacles,

elles ſont obligées de décrire des lignes courbes, qui deviennent d'autant plus courbées, que les obſtacles qu'elles trouvent ſont plus grands.

Voilà donc les exhalaiſons métalliques qui s'élevent verticalement ſur les miniéres juſqu'à une certaine hauteur ; comme Caſſiodore l'a dit des vapeurs qui ſe portent dans l'air en forme de colonne ſur les rameaux d'eau; & cette admirable uniformité reconnuë par ces grands hommes dans l'élévation des vapeurs & des exhalaiſons, montre que la Nature n'a par-tout qu'un même mécaniſme.

Voilà encore la raiſon pourquoy la Baguette s'incline perpendiculairement ſur les miniéres & ſur les métaux cachez en terre. Car enfin il ne faut point douter que les métaux, l'or & l'argent monnoyé ne pouſſent des fumées perpétuelles qui forment une eſpéce d'atmoſphére autour d'eux : comme le dit ſi bien le Pére Mallebranche: *Enfin*, dit-il, *il ſe tranſpire beaucoup plus d'humeurs par les pores imperceptibles des artéres & de la peau, qu'il*

n'en ſort par les autres paſſages du corps : & les métaux mêmes les plus ſolides n'ont point de pores ſi étroits, qu'il ne ſe trouve encore dans la Nature des corps aſſez petits, pour y trouver le paſſage libre, puiſqu'autrement ces pores ſe fermeroient. Recherche de la vérité, Livre 2. chap. 3. pag. 157.

Objection.

Il reſte une difficulté à réſoudre. On demande pourquoy la Baguette s'incline ſur les métaux quelquefois avec tant d'effort, qu'elle ſe rompt : ce qui n'arrive point ſur les rameaux d'eau.

Réponſe.

Je réponds que cet effort démontre qu'il y a une grande différénce entre les vapeurs de l'eau, qui ſont froides & humides, & les exhalaiſons des métaux qui ſont ſéches & chaudes, comme M. Boyle l'a fort bien reconnu. Or ces corpuſcules ſecs & chauds font ſur la Baguette ce que le feu même y feroit : ils la pénétrent, ils l'ouvrent, & la font ſe tourmenter, ainſi que ſe tourmente une branche

de coudrier devant le feu : car on ſait qu'elle tourne d'elle-même aſſez longtems, pour donner le loiſir d'y voir rotir entiérement un petit oyſeau qui y eſt attaché. Le feu ſubtil, qui s'exhale des minéraux, fait même avec plus de violence & plus promtement ſur les longues fibres du coudrier, ce que le feu ordinaire n'y fait qu'avec beaucoup de tems.

Aprés tout, cette réponſe que je croy excélente, & que je fortifieray encore dans un chapitre entier que je feray ſur *la force des corpuſcules*, n'eſt point une invention dont je doive me faire honneur ; puiſque je la tiens d'un homme qui s'eſt fait un grand nom parmy le monde Chymique, & à qui il eſt juſte d'en donner toute la gloire. C'eſt le célébre Baſile Valentin qui eſt un de ceux qui ont porté plus loin l'uſage de la Baguette Divinatoire. Il dit plus de 10. fois dans les Chapitres 22. 23. 24. 25. 26. 27. & 28. du prémier livre de ſon Teſtament, que *tout le mouvement de cette Baguette a ſon principe dans les*

exhalaiſons ſeches, & chaudes qui s'élevent de deſſus les miniéres, & qui n'ont gueres moins d'ardeur que le feu même, quoy qu'elles ne ſoient pas agitées juſqu'à être enflammées. Il dit ſur tout dans le chapitre 29. que quand les exhalaiſons ſont peſantes, & qu'elles retombent dans les miniéres, où l'on travaille, il n'y a point d'homme au monde qui puiſſe y reſter alors, & que l'on n'y ſauroit porter une chandelle allumée qu'elle ne s'éteigne auſſi-tôt.

Objection.

Joannes Matthæus Docteur en médecine, qui s'eſt ſoûlevé contre les *Guériſons magnétiques*; en donnant ſon avis ſur ce qu'on nomme *unguentum armarium*, parle de la Baguette de coudrier, & prétend par un ſeul dilemme renverſer l'opinion qui luy attribuë une vertu pour la découverte des métaux. Il commence par dire que chaques métaux ont leurs ſucs particuliers qui leurs ſont propres: ſur quoy il raiſonne ainſi: Ou la Branche de coudrier s'incline ſur toutes ſortes de métaux, ou elle ne s'incline que

ſur un ſeul ? Si elle tourne ſur tous, elle renferme donc en elle même des vertus toutes contraires. Si elle ne ſe baiſſe que ſur l'or? qu'on nous diſe donc, pourquoy on s'en ſert à découvrir toutes ſortes de métaux ? .... *Si omnium dixeris ? habebit corylus naturam ſibi invicem contrariam: ſi unius? quæro quomodo ergo omnia metalla unius coryli ſurculo inveſtigentur? Theat. ſympath. pag. 581.*

Réponſe.

Ce médecin propoſe cette difficulté avec beaucoup de confiance, & d'un air à perſuader qu'il ne croit pas qu'il y ait d'homme vivant qui y puiſſe répondre. Cependant il ne faut pas faire grand effort pour renverſer ce prétendu Achille.

1° Il n'y a qu'à admettre des pores dans le coudrier de pluſieurs figures, comme il eſt tres-certain qu'il y en a effectivement. Et voila la porte ouverte pour les différents ſucs des métaux, & pour toutes ſortes d'autres corpuſcules.

2° Comme nous diſons qu'on peut aimanter une verge de fer par un bout,

& puis par l'autre d'une façon toute contraire, & luy faire changer de Pole; à cause que le fer est souple, & que les parties se peuvent plier plusieurs fois de suite en divers sens sans se rompre : nous disons pareillement que les fibres du coudrier sont encore plus souples que celles de fer, & qu'aprés s'être rangées pour le passage des corpuscules qui émanent de l'or, elles prennent un sens différent pour laisser couler ceux qui se transpirent de l'argent.

3° Cette difficulté est aussi plaisante que seroit celle d'un homme, qui ne pourroit pas concevoir, comment avec un même crible on peut couler successivement de l'eau, de la biere, du vin, du laict, &c. Cela ne mérite pas que nous-nous y arrêtions davantage.

Comme ce chapitre est déja fort long, je me reserve à faire voir dans le suivant la proportion qu'il y a entre les pores de la Baguette, & les corpuscules de l'eau, des minéraux, & de la transpiration insensible ; afin que l'on puisse mieux se persuader que ces trois sortes de vapeurs peuvent facile-

ment s'insinüer dans les pores de la Baguette de coudrier.

CHAPITRE VIII.

Il s'exhale par la transpiration insensible du corps des voleurs, & des meurtriers fugitifs beaucoup de corpuscules, qui demeurent sur leur piste, & qui font incliner la Baguette Divinatoire.

CE que j'ay dit jusques icy touchant l'inclinaison de la Baguette Divinatoire sur les sources & sur les miniéres n'aura peut-être pas beaucoup de contradicteurs. A cela prés, que je n'ay pas conduit à découvert les vapeurs, & les exhalaisons dans la branche de coudrier, j'ay fait ce me semble tout ce qu'on peut exiger raisonnablement, pour montrer qu'elles y entrent, & qu'il ne faut pas chercher ailleurs la cause du mouvement de la Baguette. Mais me voicy à l'endroit, où j'auray aparemment à essuyer tout ce que l'i-

magination vive de gens plus accoûtumez à déclamer qu'à raiſonner, leur fera dire avec beaucoup de feu, & de confiance ſur une matiere fort propre à exercer leur talent. Le champ eſt vaſte pour ces gens-là, je l'avoüe. Le ſujet eſt ſuſceptible de toutes les formes que luy voudra donner un ſophiſte. Les grandes figures, les mouvemens convulſifs, l'entouſiaſme même peuvent être de la partie ; & il faudroit être un bien chétif Rétheur, pour ne trouver pas l'art de les introduire dans la piece. Mais laiſſons les Déclamateurs, pour parler aux Philoſophes, que nous trouverons dans une diſpoſition plus raiſonnable.

Ce qui fait que l'imagination ſe roidit contre l'hiſtoire de la découverte du meurtrier de Lyon, par le moyen de la Baguette Divinatoire; c'eſt qu'on ne voit pas comment Jaques Aymar ait pû démêler la piſte de ce criminel fugitif, & reconnoître le lit où il a couché, la table ſur laquelle il a mangé, les pots, & les verres qu'il a touchez.

Certainement

Certainement il faut avoüer que la Philoſophie des *qualitez occultes*, & des *formes ſubſtancielles*, n'a pas, pour ainſi dire, le nez aſſez fin, pour découvrir les traces, que le meurtrier a laiſſées ſur les lieux par où il a paſſé: Et il ſeroit ſérieuſement à ſouhaiter, que ceux, qui n'ont apris de Phyſique que ce qu'il y en a dans les cahiers qu'ils ont aportez du College, fuſſent ſeulement perſuadez qu'il leur reſte encore quelque choſe à aprendre dans la Nature, & que le fameux *diſtinguo*, qui les a rendus invincibles ſur les bancs, eſt un bouclier excellent pour les eſcarmouches d'une revûë, & de tres-peu d'utilité dans un combat de bonne guerre.

Mais la Philoſophie des corpuſcules nous aprendra qu'il s'exhale ſans ceſſe des minéraux, des végétaux, & des animaux beaucoup de parties ſubtiles par la voye de la tranſpiration inſenſible; & que ces écoulemens vont au delà de tout ce qu'on imagine ordinairement. Quand j'auray démontré cela, comme je me le propoſe, j'oſe

me promettre que l'on ne sera pas plus surpris de voir le Paysan de Dauphiné suivre à la piste durant 45. lieües un criminel, que nous le sommes, quand nous voyons un chien courre un lievre, ou un cerf sans jamais prendre le change.

I. Quand je dis que tous les corps sont poreux, & qu'il s'en sépare perpétuellement des parties insensibles par des émanations continuelles, je ne dis rien que je ne puisse prouver, 1° par le témoignage des plus grands Philosophes, & 2° par la raison eclairée d'une infinité d'expériences.

1° M. Gassendi qui avoit employé une partie de sa vie à lire les anciens Philosophes, dit positivement que, si nos sens sont trop grossiers pour découvrir ces corpuscules, il faut que la raison nous aide à les apercevoir: comme elle a aydé à Hypocrate, & à tant d'autres grands hommes, qui ont tous crû que les corps sont extrémement poreux, & transpirables, & qu'il se fait de continuelles, de réciproques, & d'insensibles transmissions des

uns aux autres : *Aut si ipsa ratio audienda videtur, quæ pridem persuasit & Hypocrati, & tot aliis magnis viris, corpora nisi omnia, saltem plurima esse tota perspirabilia, & patere continuò ex istis in illa, ex illis in hæc insensibiles effluxiones. Gassend. Physic. sect. 1. lib. 6. cap. 14. pag. 450.*

2° Puisqu'il n'y a pas de raison, de rejetter la division, que les Chymistes font des corps en trois régnes, à savoir, le régne des Minéraux, le régne des végétaux, & le régne des animaux, nous suivrons cette même distribution, & nous montrerons qu'il se fait de tous les corps de ces trois genres, des émissions d'une matiére subtile, qui se répand incessamment dans l'air.

1 Quant aux minéraux, il est tres-certain qu'ils transpirent. Car encore que nos yeux n'y découvrent pas les pores, il est pourtant vray qu'ils en ont, comme en ont effectivement tous les corps, même les plus durs, & les plus compactes. Et quelques petits que soyent ces pores, il y a des corps dans la Nature, qui ont assez

de ténuité pour y paſſer.

M. Boyle a obſervé que le marbre noir, le rubis, l'agathe, & le diamant, qui eſt le corps le plus dur que l'on connoiſſe, exhalent une atmoſphére de matiére ſubtile à laquelle on doit attribüer la cauſe de cette vertu Electrique, qui fait que ces corps, aprés avoir été un peu frottez, attirent de petites pailles, & des particules de bois bien legéres. *Boyle de atmoſph. corpor. conſiſtent. pag. 4. uſque ad 12.*

Encore une fois quelque ſolides que ſoyent ces corps, on ne doit nullement douter qu'ils ne ſoyent tout criblez d'une infinité de petits trous, par où il ſe tranſpire ſans ceſſe un eſſain de corpuſcules. Car enfin il faudroit que les corps ne fuſſent compoſez que de matiére ſubtile de figure cubique, pour qu'ils ne fuſſent point poreux, & tranſpirables. Ce qui ne peut pas être; puiſque tous les corps ſeroient homogénes, de même nature, & ſans aucune différence individuelle entr'eux. Il faut donc qu'il entre dans leur compoſition des corpuſ-

cules de différentes figures. Or si cela est de la sorte, comme il n'en faut point douter, il est de nécessité absoluë que dans la contexture des corps il y ait des interstices, c'est-à dire, des pores; puisqu'il n'est pas possible de concevoir qu'on puisse joindre des corpuscules de différentes figures, comme la sphérique, l'ovale, la cubique, la triangulaire, &c. qu'il ne résulte toûjours de leur arrangement une infinité de petits espaces vuides, par où coule la matiére insensible de la transpiration. Enfin, comme il est nécessaire qu'il y ait des pores dans la contexture des corps, il est de la même nécessité qu'il y ait des corpuscules qui y passent, car sans cela ces interstices se fermeroient. C'est le raisonnement du Pere Mallebranche: *les métaux*, dit-il, *mêmes les plus solides n'ont point de pores si étroits, qu'il ne se trouve encore dans la Nature des corps assez petits, pour y trouver le passage libre; puis qu'autrement ces passages se fermeroient. Recherche de la verité, liv. 2. cap. 3. pag. 157.*

Il eſt tellement reconnu que les corps métalliques exhalent un petit tourbillon de matiére ſubtile, qu'il y a des perſonnes à qui ces écoulemens ſont trés-nuiſibles. Je connais un homme qui n'entre jamais dans les ſalles de la Monnoye de Paris, quand il y a beaucoup d'eſpéces fabriquées, qu'il ne ſoit obligé d'en ſortir précipitamment bientôt aprés; parce qu'il y eſt attaqué d'une défaillance de facultez naturelles, & d'une obſtruction qui fait rebrouſſer les eſprits vers le cœur, en abandonnant tout le reſte du corps; ce qui eſt aſſez conforme à ce qu'enſeigne *Fracaſtorius*. Il dit que les émanations des particules, qui ſe détachent des métaux, peuvent cauſer dans un homme une privation ſoudaine de ſentiment avec léſion des principales facultez de l'ame, avec une difficulté de reſpirer, & tous les mêmes accidens que l'on remarque dans l'apoplexie. . . . . *Æ tractatione metallicorum apoplecticum hominem fieri: exhalant enim ex his, ac circunquaque feruntur inſenſibilia*

corpora. De Contag. Lib. 1. cap. 7.

Je n'ay pas vû le petit Livre intitulé : *Specimen cogitationum de ortu, & effluviis metallorum.* Mais j'ay sû que l'Auteur qui est M. *Oudélius* Gentilhomme Suédois, y marque que le cuivre transpire si prodigieusement, qu'aussi-tôt qu'on a fait de l'eau bleuë avec du tournesol, s'il arrive qu'il y ait du cuivre dans la maison, quoy qu'il ne soit pas dans le même apartement, cette eau rougit par l'impression qu'elle prend de ce métail.

2 Les végetaux sont pour le moins aussi exposez que les minéraux à ce dépérissement perpétuel qui se fait par l'exhalation des corpuscules. Nous avons déjà observé qu'un amy de M. Boyle respira en mer à 20. milles de l'Isle de Céylan l'odeur de la canelle & des gommes odoriférantes que cette terre porte en abondance. Et M. le Chevalier Digby l'a remarqué à l'égard des romarins qui croissent sur les côtes d'Espagne, dont on sent l'odeur à trente ou quarante lieuës en mer. On s'aperçoit aussi fort loin

de l'odeur qui vient du chanvre ou de la fleur des féves. *Fracastorius* voulant donner quelque exemple de végétaux qui transpirent beaucoup, nomme l'oignon, le poivre, l'iris, le tabac, la morelle, le pavot, dont quelques-uns blessent les yeux considérablement, les autres font éternuer, & le dernier endort par l'émission de ses esprits qui assoupissent. Et il dit positivement que cette transpiration forme un essain, un tourbillon, & une atmosphére de corpuscules qui circulent à l'entour de la circonférence, & à quelque distance même de ces végétaux-là. *Seminaria contagionum ad distans feruntur, & in orbem. De Contag. lib. 1. c. 7.*

M. Boyle dit que cette évaporation de corpuscules se fait en hyver plus abondamment qu'on ne croiroit, dans les pommes & dans les fruits qui sont même enfermez par une forte enveloppe. Il assûre qu'un jour qu'il tenoit ces fruits dans une balance fort juste, & faite exprés pour ces expériences si curieuses, il trouva qu'il s'en

faiſoit ſans ceſſe une diminution trés-conſidérable. Ce qu'il ajoûte, eſt encore plus fort. Il raconte qu'ayant donné ordre à un tourneur de luy faire un vaſe d'un bois trés-ſolide, qui tenoit environ une pinte, il ne put jamais en trouver le poids dans la derniére préciſion; parce qu'il ſe faiſoit continuellement de ce vaſe une ſi promte & ſi prodigieuſe tranſpiration de corpuſcules qui s'en détachoient, qu'à peine avoit-il mis des grains, pour faire l'équilibre de ſa balance, qu'une ſubite évaporation prévenoit ſa diligence, emportoit de nouveau quelques corpuſcules, & rendoit le vaſe plus leger. Et ſi l'on étoit curieux, ajoûte ce ſavant Phyſicien, d'avoir une balance exacte, & faite par un ouvrier un peu entendu dans la Statique, quel plaiſir n'auroit-on point à découvrir & à ſupputer le progrés de ce dépériſſement continuel, qui n'épargne pas les corps où nous remarquons le plus de dureté & de conſiſtence? *Boyle de Atmoſph. corpor. conſiſtent. pag. 4.*

Les Plantes ont des pores par où elles tranſpirent. Il n'en faut point douter. L'admirable contexture de leurs fibres fait qu'elles ont des eſpéces d'organes, qui ſemblent les rendre capables de quelque choſe d'aſſez conforme à la ſenſation des animaux. Il y a en effet des plantes ſenſitives. Il y en a de pudiques. On croit que les ſucs qui les entretiennent, circulent comme le ſang des animaux : & Campanelle qui accorde à tous les corps matériels l'uſage du ſentiment, le donne aux plantes tel qu'aux chairs des animaux, & dans un degré beaucoup plus éminent qu'il ne fait aux pierres, aux minéraux, & aux os mêmes des animaux. *Plantas verò præſtantiori vigere ſenſu ſimili ſenſui carnis. De ſenſ. rerum, lib. 2. cap. 12. pag. 93.*

3 Les animaux tranſpirent ; cela eſt inconteſtable, & peut-être que de tous les animaux l'homme eſt celuy chez qui la tranſpiration eſt la plus abondante. En effet les corps organiſez ſont percez d'une infinité de petits trous par

où il s'évapore contiuellement de la matiére ſubtile. Les yeux aperçoivent quelques-uns de ces pores, le microſcope en fait voir encore davantage; mais les plus petits, dont le nombre eſt le plus grand, échapent & aux yeux & au microſcope.

Quand les écoulemens de la ſueur ne nous convaincroient pas de l'exiſtance de ces petits interſtices, il ne faudroit qu'un peu d'attention ſur la compoſition du corps des animaux, afin de comprendre qu'ils doivent être tout criblez par un nombre prodigieux de pores. Car enfin le corps de l'animal n'eſt pas une maſſe de matiére rude & informe; c'eſt un compoſé de parties dont la ſtructure & l'arrangement ſont admirables. Ces membranes, ces fibres, ces os, ces cartilages, ces ligamens, ces veines, ces artéres, ces nerfs, ces muſcles n'étant autre choſe que de petites parties de matiére de différente figure, & différemment arrangées par raport à tous les divers mouvemens que le Créateur a eû en vûe, il doit y avoir dans

la contexture de ces parties organiques un trés-grand nombre de petits eſpaces vuides, ſans quoy l'animal ne pourroit jamais fléchir ou allonger le corps.

Mais quoy que ces pores ſoient tres-néceſſaires pour les différentes *infléxions* du corps de l'animal, ils ont encore d'autres uſages. Ils reçoivent les eſprits animaux qui coulent du cerveau, & qui ſont la cauſe du mouvement machinal de tous les corps naturels & organiſez. C'eſt dans ces pores que ſe placent les ſucs de la nutrition, qui remplacent dans les parties ce qui s'en échape par la tranſpiration inſenſible.

Aprés tout, ces pores ſont comme autant de petits égouts par où la Nature décharge les corps du poids inutile des humeurs qui doivent s'évacuer par la voye de la tranſpiration inſenſible. C'eſt ſur cela que le P. Mallebranche dit; *qu'il ſe tranſpire beaucoup plus d'humeurs par les pores imperceptibles des artéres & de la peau, qu'il n'en ſort par les autres paſſages du corps.*

corps. Recher. de la Verit. l. 2. c. 3. p. 157.

Van-Helmont prouve la néceſſité de cette tranſpiration aſſez ſenſiblement. Il dit qu'il eſt certain que chaque perſonne fait pour le moins tous les jours ſept ou dix onces de ſang, ſur tout dans l'âge de conſiſtence où le corps ne croît plus : d'où il conclut que par conſéquent il en doit dépérir chaque jour autant : puiſqu'autrement le corps deviendroit d'une groſſeur effroyable. Voilà pourquoy ayant comparé à une roſée la ſubſtance la plus pure qui réſulte des alimens, & qui devient la nourriture immédiate des animaux, il dit : Enfin cette roſée s'envole imperceptiblement par les pores de la peau. Car il faut bien que de tant d'alimens que nous prenons, il s'en exhale en vapeurs & en eau par les interſtices de la peau. *Tandem ros ille imperceptibiliter per cutis poros tranſvolat..... ſic nempe alimenta tandem per cutim, vaporis ſpecie & aquæ inſtar expirant....... Quiſque noſtrum 7. aut 10. uncias ſanguinis quotidie ſi-*

bi fabricat: atqui (saltem in ætate consistente) necesse est, tantundem sanguinis in dies consumi, quantum de novo generatur. Aliàs namque homo mox in immensum fieret. Imag. ferment. imprægnat. Mass. sem. n. 4. pag. 70.

Comme aucun Médecin n'a traité de la transpiration insensible avec tant de soin & d'habileté, qu'a fait *Sanctorius* Professeur en médecine dans le Collége de Padoue, aussi personne n'avoit-il jamais bien compris avant luy combien il se perd de matiére subtile par cette évaporation. Voicy ses observations, dont il a fait des aphorismes, section I. aphor. III. Celuy qui en-
» tend bien jusqu'où va la transpiration
» insensible, quand il la faut exciter, &
» lors qu'il faut réparer ce qu'elle a trop
» retranché du corps, est seul capable
» de travailler à conserver ou réparer
» la santé des hommes. IV. Le poids
» de ce qui s'exhale du corps d'un hom-
» me par la transpiration insensible,
» surpasse ce qui en sort par les évacua-
» tions sensibles. VI. Du poids de huit li-
» vres de nourriture que l'on prendra

en un jour, il s'en perd bien cinq « livres par la transpiration insensible. « XXI. En hyver il se transpirera d'un « homme bien sain plus de 50. onces « de matiére subtile dans l'espace de « 24. heures. LIX. Dans une nuit où « l'on aura dormi bien tranquillement, « il se fera une transpiration de plus de « 40. onces. Dans la section 2. Apho- « risme XXIII. il dit: En été on pe- « se trois livres moins qu'en hyver. « XLI. Depuis l'équinoxe de l'autom- « ne jusqu'au Solstice d'hyver on trans- « pire par jour une livre moins que de « coûtume; & de-là jusqu'à l'équinoxe « du printemps, la transpiration devient « toûjours plus facile & plus abondan- « te. Section 3. Aphorisme VIII; la « chair de mouton se digére aisément; « Elle est vaporeuse, & dans l'espace « d'une nuit il s'en transpirera du moins « 5. onces plus que d'une autre vian- « de. Section 4. Aphorisme V. Un « sommeil inquiet diminuë de plus « de 5. onces la transpiration. XX. Un « homme qui dort, transpirera en « sept heures quelquefois 40. onces; «

» & un homme qui veille, 20. onces. Voicy le texte même de *Sanctorius. sect. 1. aphorism. 3. Ille solus qui sciet quantum & quando magis, vel minùs corpus occultè perspirat, penetrabit quantum & quando erit addendum vel auferendum pro sanitate conservanda & recuperanda. 4. Perspiratio insensibilis sola solet esse longè plenior, quàm omnes sensibiles simul unitæ. 6. Si cibus & potus unius diei sit ponderis octo librarum, transpiratio insensibilis ascendere solet ad quinque libras circiter.... 21. Ille halitus invisibilis qualis hyeme uno die naturali ad quinquaginta uncias, & ultra exhalare potest. 59. spatio unius noctis...... quadraginta & ultra per occultam perspirationem evacuari, ut plurimùm solent. sect. 2. aphorism. 23. Æstate temperata corpora sunt minoris ponderis, quàm hyeme, tribus libris circiter. 41. Ab æquinoctio autumnali ad solstitium hyemale, qualibet die minùs librâ circiter perspiramus, inde usque ad æquinoctium vernale incipimus liberiùs perspirare. sect. 3. aphorism. 8. caro vervecina facile concoquitur, & est*

vaporosa : perspirat enim noctis spatio trientem libræ magis, quàm cetera solitaque edulia. sect. 4. aphorism. 5. Somnus inquietus impedire solet trientem solitæ perspirationis. 20. Perspirationem insensibilem cursu septem horarum in dormiente, inveni in multis esse quadraginta unciarum circiter, in vigilante viginti.

Ces observations sont si curieuses, & si dignes d'un savant Physicien, que M. Boyle, aprés avoir nommé le livre de *Sanctorius* un petit livre *tout d'or*, déclare qu'il a eu la curiosité de faire de pareilles expériences à l'égard de luy-même. Puis il dit : Mes observations jointes à celle d'un grand Prince trés-curieux, qui avoit une machine de Statique, pour faire ses remarques sur la quantité de cette transpiration continuelle, lesquelles il avoit la bonté de me communiquer, me font croire que *Sanctorius* n'a rien avancé que de trés-constant : comme chacun le peut remarquer, pourvû que l'on ait égard à la différence du climat, qui peut faire varier les observations. Car *Sanctorius* a écrit en Italie, où la trans-

piration eſt plus abondante, qu'en Angleterre, où j'ay fait mes expériences. *Quædam autem experimenta ſollicitè circa meipſum facta, ac quibuſdam aliis curioſiſſimi, Magnique Principis experimentis addita, qui quodam utebatur inſtrumento, ipſoſque mihi operationis eventus indicare dignabatur, omnino ſunt in cauſa, cur Sanctorii obſervationes non reijciam, obſervato tantùm Italicum Clima inter, in quo ſcripſit, atque Anglicanum, ubi experimenta noſtra facta ſunt, diſcrimine. De corpor. animal. poroſitat. cap. 3. pag. 5.*

Comme le but de toutes nos études de Phyſique eſt de trouver le moyen de conſerver, ou de réparer la ſanté du corps de l'homme, perſonne ne trouvera mauvais que dans la vûe d'une fin ſi utile au public, & ſi recherchée dans tous les tems, je me détourne un moment de mon ſujet, pour dire que rien ne peut effectivement contribüer davantage à perfectionner la médecine, que de bien connoître à fond la tranſpiration inſenſible.

On ne ſauroit trop loüer le deſſein que *Sanctorius* a eu de tourner la pratique de la médecine, du côté de la tranſpiration inſenſible; puiſque c'eſt l'excés, ou le defaut de cette tranſpiration qui ſont la cauſe la plus ordinaire de nos maladies. Cependant *Sanctorius* quelque bonne intention qu'il ait eüe, a eu plus de contradicteurs, que de ſectateurs. Car il eſt certain que *Hypolitus Obicius* Lecteur en médecine à Ferrare, a taché de rendre ridicule dans ſes Dialogues intitulez *Statico-maſtix*, la doctrine de *Sanctorius*. Ce Dialogiſte fait triomfer la médecine Galénique, qu'il n'a pas envie d'abandonner, quoy qu'en diſe celuy qu'il combat. *Sanctorius*, dit l'illuſtre M. le Préſident Couſin dans ſon Journal des ſavans, *eſt le ſeul qui a traité à fond de cette tranſpiration dans un livre imprimé à Veniſe en 1614. ſous ce titre*, Ars de Statica medicina, aphoriſmorum ſectionibus ſeptem comprehenſa, *& dont M. Cuſac a inſéré icy toute la doctrine.* Journal des ſavans du Lundy 26. Janvier 1693. pag.

44. Quoyqu'il y ait donc prés de 80. années que *Sanctorius* ait publié cet admirable petit traité, je n'ay point remarqué que les médecins ayent pris le party de guerir les malades par la voye tres-facile & nullement périlleuse de la transpiration insensible. Je ne vois pas qu'aucun d'eux ait jamais songé à profiter d'une découverte si importante. Cependant j'aprens maintenant avec plaisir, par le même Journal des savans, que M. Cusac veut réduire en pratique la Théorie de *Sanctorius*, & qu'il a composé depuis peu un livre, où il parle *de la métode de guerir les maladies par les voyes de la transpiration & de l'évacuation.*

Cette transpiration par laquelle il sort continuellement de tout les corps une matiére invisible, fait vray-semblablement le besoin que toutes les choses corporelles ont de l'entretien que Dieu leur donne, afin de réparer les bréches qui y surviennent par la sortie de ces parties subtiles, & insensibles. C'est dans cette vûe que l'Auteur du Pseau-

me 103. dit à Dieu : *Toutes choſes attendent que vous leur donniez la nourriture dans le tems. Quand vous leur donnerez, ils recueilleront ; quand vous ouvrirez vôtre main, toutes choſes ſeront pleines de vôtre bonté. Que ſi vous abandonnez vos creatures, elles retournent dans la pouſſiere & periſſent ; mais quand vous les rempliſſez de vôtre eſprit de vie, vous renouvellez la face de toute la terre.* ℣. *28. 29. 30. 31.*

C'eſt ſans doute cette réparation continuelle, qui fait qu'il y a des corps, dont il ſe ſépare une atmoſphere perpetuelle de corpuſcules cent ans durant, ſans qu'ils paroiſſent diminuer en rien. Ainſi l'ambre-gris, & les peaux d'Eſpagne répandent pendant plus d'un ſiécle des vapeurs odoriférentes, ſans qu'on y remaque aucune altération,

II. Je ne croy pas que l'on puiſſe rien opoſer de raiſonnable à tout ce que j'ay dit juſques icy touchant la tranſpiration inſenſible. Tout cela ne ſouffrira point de difficulté ; mais il me reſte encore une choſe à faire re-

marquer qui eſt de la derniere importance ; puiſque c'eſt de là que nous tirerons des lumieres, pour expliquer tout ce qu'il y a de plus obſcur dans les effets de la Baguette Divinatoire. Je dis non ſeulement que les hommes tranſpirent ; mais j'ajoûte encore qu'il y a des occaſions, & des rencontres qui augmentent, ou diminuent la tranſpiration inſenſible ; la diſſipation d'eſprit, les exercices violens, les paſſions turbulentes, les voyages précipitez, ouvrent les pores, épuiſent les forces du corps, mettent en mouvement les eſprits animaux, & cauſent par conſéquent une exhalaiſon plus abondante de matiére ſubtile dans les perſonnes qui ſe trouvent en quelqu'un de ces états, que je viens de marquer. En effet, *Sanctorius* dit poſitivement que les fatigues du corps épuiſent les forces par une trop grande tranſpiration, & que les peines, & les inquiétudes de l'eſprit font un épuiſément terrible des eſprits animaux, & ſur tout dans le cœur, & dans le cerveau, où l'ame fait ſes

principales fonctions : *duo ſunt exercitia ; alterum corporis , & alterum animi : corporis , evacuat ſenſibilia excrementa : animi, inſenſibilia magis, & præcipuè cordis, & cerebri, ubi ſedet animus. ſect. 5. aphoriſm. 16.*

Nous pouvons conjecturer de ce que *Sanctorius* dit là, combien il ſe devoit faire une abondante, & furieuſe tranſpiration dans les meurtriers de Lyon ; puiſque outre les fatigues du corps, qui accompagnoient leur fuite précipitée , il eſt certain que leur eſprit devoit être agité par les mortelles allarmes que donnent l'horreur d'un crime ſi énorme , & la crainte éternelle du dernier ſuplice, qui ſont, comme parle l'Ecriture , toûjours à la porte d'un ſcélérat : & le S. Eſprit exprime en deux mots parfaitement bien l'étrange ſituation de ces malheureux , quand il dit que le *méchant fuit , quoyque perſonne ne le pourſuive. Fugit impius nemine perſequente. Proverb. 28. ℣. 1.*

Réprésentons-nous donc autour des ſcélérats fugitifs une atmoſphere de

corpuſcules qui ſe tranſpiroient continuellement par les pores de leur peau, & qui ſe répandoient dans leur route de Lyon à Beaucaire, & de Beaucaire à Toulon. Ou pour mieux dire, conſidérons cet écoulement de corpuſcules, comme un ruiſſeau qui ſe répand dans l'air, & dont ces ſcélérats portent toûjours la ſource avec eux. Si on raſſemble maintenant tout ce que nous avons vû de la tranſpiration dans *Sanctorius*, on avoüera que je ne ſupoſe rien icy que de vray-ſemblable, & que je n'aye demontré auparavant.

Voilà donc ſur les pas des criminels un volume, une atmoſphere de corpuſcules répandus dans l'air, & qui font incliner la Baguette Divinatoire entre les mains de Jâques Aymar, quand il ſuit exactement leur route.

III. Ce que j'ay dit juſques icy ne ſuffit point encore; car il reſte à ſavoir ſi ces corpuſcules, qui s'exhalent du corps des larrons, & des meurtriers, ſont d'une configuration propre à s'inſinuer dans la Baguette Divinatoire. Il me ſeroit facile de montrer que le bois

a aſſez

a aſſez de pores de différentes figures, pour qu'il s'y en trouve qui ayent quelque analogie,ou convenance avec la matiére ſubtile de la tranſpiration inſenſible. Mais ceux qui ſe metroient en garde contre mes raiſonnemens, écouteront plus favorablement la voix de la Nature, que je veux leur faire parler par des phénomenes trés-curieux, & qui rendront pour ainſi dire, palpable la vérité que j'ay à démontrer.

Phénoménes.

M. *Poliſius* dans la 43. Obſervation du Journal de Médecine de l'Académie des Curieux de la Nature en Allemagne 1685. aſſûre qu'un rameau de romarin qui avoit été mis ſelon la coûtume entre les mains d'un Mort a végété de telle ſorte, qu'il s'eſt répandu de tous côtez ſur la barbe, & qu'il a couvert de ſa verdure, tout le viſage du deffunt; comme on le remarqua avec beaucoup de ſurpriſe, il y a quelques années en découvrant le cercueil.

Cet effet eſt tres-naturel, & facile même à expliquer. Il eſt certain que

les humeurs, reſtées dans le cadavre, ayant été miſes en mouvement par les ſels ont produit une fermentation, qui a pouſſé au dehors une atmoſphére de matiére ſubtile ; & comme cette matiére tranſpirée du cadavre s'eſt trouvée proportionnée aux pores du romarin, elle s'eſt inſinuée dans les fibres de la branche, & a produit la végétation dont parle M. *Poliſius*.

Il n'y a rien là d'extraordinaire. Comme il n'y a point de matiére au monde qui ait tant de ſels que le ſang humain, on ne doit pas être ſurpris s'il ſe fait quelquefois des fermentations, & conſequemment des végétations dans des cadavres. On a vû ſouvent les cheveux, & les ongles des cadavres croître trés-conſidérablement. Parée nous parle d'un cadavre qu'il avoit embaumé, & qu'il a gardé 20. ans entiers, ſans nulle corruption, & à qui les ongles revenoient fort longs, quoy qu'il les coupât fort ſouvent, *Paræus lib. 28*. Campanelle dit que cette évaporation de parties ſubtiles ceſſe dans la ſuite du tems, &

quand le cadavre eſt tout deſſéché, & épuiſé. *At temporis mora exhalat attenuatus, remanetque cadaver ſiccum. De ſenſu rer. lib. 4. cap. 9. pag. 298.*

Voilà donc dans le phénomene raporté par M. *Poliſius* la proportion des corpuſcules de la tranſpiration, avec les pores du romarin, bien reconnuë, & bien établie : & je me ſouviens même d'avoir vû pratiquer à des Jardiniers quelque choſe qui a raport à ce que je dis. Car quand ils avoient un arbre malade, & ſans vigueur, ils enterroient proche la racine un chien mort, dont les corpuſcules qui s'en détachoient, ne manquoient pas d'engraiſſer l'arbre, & de le faire végéter extraordinairement. Pourquoy une fleur perit-elle ſi-tôt entre les mains de certaines gens, ſi ce n'eſt parce que la matiére ardente qui tranſpire de leurs mains s'inſinuë dans la tige, & en fait ſortir les parties humides qui font les ſucs de la nourriture, & de la végétation des plantes.

Mais la végétation de la branche de romarin nous fait encore voir,

comment il est trés-possible que la Baguette Divinatoire tourne sur les cadavres, & encore plûtôt sur le corps de ceux qui ont fini leur vie par une mort violente; parce qu'ils meurent tout pleins de leur sang & de leurs esprits animaux, dont il se fait un grand dépérissement, & peut-être une entiére destruction dans les personnes qui meurent par maladie; sur-tout quand la fréquente saignée est venuë au secours des héritiers, & qu'un riche malade a eu l'avantage de mourir selon la *métode Galénique*.

C'est cette considération qui a porté Paracelse & Van-Helmont à préférer la Mommie qui vient du cadavre d'un homme condamné en Justice, à celle qu'on tire du corps de ceux qui meurent peu à peu. *Paracels. Philosoph. Tract. 3. pag. 504. Van-Helmont de magnet. vulner. curat. n. 96.*

La Baguette Divinatoire s'incline par cette raison fortement sur les cadavres des personnes assassinées. On ne le savoit pas, avant que l'expérience de Jaques Aymar nous l'eût apris:

& il ne le ſavoit pas luy-même, lorſque cherchant de l'eau dans ſon voiſinage, il aſſûra ſur le mouvement rapide de ſa Baguette, que l'eau n'étoit pas loin. En quoy il ſe trompoit; comme il l'eut bientôt reconnu. Car en foüillant la terre, on trouva au lieu d'eau le cadavre d'une femme qu'on avoit étranglée. La reflexion que le bon ſens luy ſuggera, nous découvre un effet de la Baguette à quoy on n'avoit jamais penſé. Il conclut qu'elle s'inclinoit donc auſſi ſur les cadavres de ceux qui ont été aſſaſſinez. Je me ſouviens d'avoir oüy dire pluſieurs fois à des perſonnes entêtées de chercher des tréſors par la Baguette de coudrier, qu'on n'avoit trouvé dans les endroits où elle s'inclinoit, que des os de mort; ſur quoy ces gens-là croyoient qu'il y falloit aporter quelques cérémonies; ce qui eſt une erreur & une bêtiſe tout-à-fait groſſiére; puiſque la Baguette ne tourne que par le mouvement que luy impriment ces corpuſcules de la tranſpiration. Et je ne doute point qu'elle ne s'incli-

nât aussi-tôt sur le corps d'un homme executé pour ses crimes, que sur celuy d'une personne assassinée, & généralement sur tout ce qui transpire beaucoup; comme on le reconnoîtra tous les jours par les expériences que l'on en fera.

Expérience nouvelle sur la Baguette.

Nous venons déjà d'apprendre que la Baguette s'incline sur l'aimant. Cette découverte favorise d'autant plus mon systéme, que les expériences que l'on vient nouvellement d'en faire en plusieurs endroits de Paris, répondent parfaitement bien au mécanisme que j'ay expliqué. Car enfin, il est certain que la Baguette s'incline sur le Pole d'un bon aimant: voilà son inclinaison. Il est encore d'ailleurs constant que si on luy présente ensuite l'autre pole, d'où la matiére magnétique sort d'un autre sens, la Baguette au lieu de s'incliner, se redresse, & tourne en arriére, parce qu'elle est pénétrée, & comme aimantée par la prémiere impression qu'elle a reçûë en s'inclinant sur le pole qu'on

luy a exposé d'abord. En quoy la Baguette de Coudrier imite en toutes choses le mécanisme, c'est-à-dire, le mouvement & l'inclinaison de la verge de fer aimantée. Et cela seul démontre la verité de mon systéme, & le ridicule de ceux qui prétendent que l'effet de la Baguette Divinatoire est plûtôt du Démon, que de la Nature.

On m'a proposé des difficultez que je ne veux point dissimuler, & d'autant plus que la maniére dont j'y réponds, est toûjours une suite de mon systéme.

Premiere Difficulté.

On demande comment Jaques Aymar a pû reconnoître les pots, les verres, la serpe, & les autres choses que les assassins avoient touchées.

Réponse.

Les mains transpirent: il n'y a pas lieu d'en douter. Cela paroît même sensiblement, quand on touche une assiette d'argent bien polie; la trace des doits s'imprime dessus comme une petite vapeur, que le mouvement de

l'air voiſin détache & diſſipe aſſez promtement. D'ailleurs, comme il s'attache des particules materielles du corps de l'animal ſur le lieu où il paſſe même en courant; de ſorte, dit M. Digby, que *les chiens d'Angleterre ſuivront à l'odorat durant pluſieurs lieuës la piſte d'un homme ou d'une bête, qui aura paſſé par là quelques heures auparavant*; de même il s'attachoit ſur tout ce que ces malheureux touchoient des parties materielles de leur tranſpiration qui faiſoient mouvoir la Baguette. Cela ne paroîtra pas incroyable, ſi l'on ſe ſouvient que les bons chiens démêlent dans un amas de pierres celle que leur maître a touchée, comme M. Digby le raconte des chiens d'Angleterre qui ont le nez fin. *pag. 54. de la poudre de Sympathie.*

Le P. Schot Jéſuite a écrit une choſe qui eſt bien plus ſurprenante. Il dit que du temps de l'Empereur Juſtinien il y avoit à Conſtantinople un Charlatan, qui ayant fait amaſſer beaucoup de monde autour de luy, dît à ceux de l'aſſemblée, qu'ils pouvoient jetter

dans la place les anneaux de leur doigt, & que ſon chien les iroit prendre, & raporteroit à chacun le ſien, ſans ſe tromper ; ce qui fut executé, comme il l'avoit promis. *Schott. lib. 8. mirabil. animal. terreſt. cap. 9. §. 4. pag. 836.* Cela ne ſe pouvoit faire que parce qu'il demeuroit à chaque anneau des corpuſcules individuels de chaque perſonne, leſquels dirigeoient le chien vers celuy où il trouvoit une atmoſphére de corpuſcules ſemblables. Car enfin il eſt certain que tout ce qui entre dans un volume de matiére tranſpirée, en eſt imprégné ou moüillé, ſi l'on veut, comme une piéce d'or qu'on a enfoncée dans l'eau : avec cette différence que les corpuſcules de la tranſpiration inſenſible étant infiniment plus ſubtils que les particules de l'eau, ils pénetrent plus avant dans ce qu'ils inondent, & ne s'en détachent qu'avec plus de tems & de difficulté.

Seconde Difficulté.

On demande, comment il eſt poſſible qu'il puiſſe s'exhaler de certains

petits corps, comme sont quelques pieces de monnoye d'or ou d'argent sur quoy la Baguette tourne, assez de particules de matiére subtile, pour faire un effet si considérable, sans qu'il y paroisse quelque alteration?

Réponse.

J'avouë moy-même que quelque raison que j'aye d'en être persuadé, je ne me rendrois pas facilement, si plusieurs expériences, dont je ne puis douter, ne me démontroient sensiblement, qu'il se détache de tous les corps, un essain d'atomes, une atmosphére de corpuscules, qui ont d'autant plus d'activité, & de force, qu'ils sont plus petits. Et ce qu'il y a de surprenant; c'est que les corps qui souffrent ce déperissement toûjours actuel, n'en sont pas visiblement moins pesans.

Expérience.

Chacun sait que le vin émétique, qui purge par haut, & par bas si violemment, se fait avec du verre d'Antimoine, qu'on met tremper dans du vin. Chacun imagine bien

encore, qu'il est nécessaire que ce verre d'antimoine ait communiqué un grand écoulement de ses corpuscules à ce vin, pour le rendre capable de ces effets si violens. Mais peut-être chacun ne sait-il pas que ce verre d'antimoine tiré du vin où il aura trempé cent fois, ne paroît pas dans une balance ordinaire avoir rien perdu du poids qu'il avoit, quand on l'y a mis la prémiere fois.

Troisiéme Difficulté.

On demande pourquoy la Baguette s'incline vers la terre.

Réponse.

J'ay déja marqué qu'elle se meut de cette maniere pour se rendre parallele aux lignes des fumées, qui sont dessus les pas des criminels. Or il n'y a point de doute que les fumées que l'œil n'aperçoit nullement, s'élevent en haut; puisque celles que les yeux découvrent tous les jours se meuvent de la sorte. Les évaporations par lesquelles la matiére subtile se détache de certains corps, portent les fumées en haut; & c'est, dit *Fracastorius*, le prémier mouvement qu'on leur re-

marque : *Quæ circa contagiones con tingunt evaporationes, circunquaqu feruntur ..:. Exhalatio omnis multùn diffunditur, magis autem sursum, & primò. De contag. lib. 1. cap. 7.*

Quatriéme Difficulté.

On demande pourquoy l'homme la Baguette n'a point pris le chang en suivant durant 45. lieuës les crimi minels fugitifs, puisqu'il est à présu mer, qu'il en a passé plusieurs autre dans la route qu'il a tenuë.

Réponse.

Cela est si agréablement expliqu dans la prémiere lettre à M. l'Abb Bignon, que je ne puis mieux faire qu de me servir des termes de la person ne de qualité, qui l'a écrite. *On conçoit assez que la cause pour laquelle les bons chiens prennent difficillement le change, consiste en ce que de la même maniere que chaque animal en particulier différe d'un autre de son espece, les esprits qui s'exhalent de son corps, sont différens aussi de ceux qui sortent du corps d'un autre animal de la même espece & ces différences que l'on nomme individuelles*

viduelles dans l'Ecole, ne peuvent être revoquées en doute par ceux qui ont observé avec le microscope la difficulté qu'il y a de trouver deux grains de sable, de sénevé, ou de pavot, qui soyent entierement semblables. D'où il faut conclure, que le bon chien accoûtumé à suivre les esprits de son liévre, ne les quittera pas aisément pour ceux d'un autre liévre, qui ne font pas sur luy la même impression. Il en faut dire autant des esprits restez sur les vestiges de divers scélerats, dont il n'y a que ceux ausquels l'homme à la Baguette s'est accoûtumé, qui doivent faire sur luy l'impression la plus forte.

Si on est surpris que l'homme à la Baguette suive un criminel, & le démêle parmy cent autres, aprés s'être imprégné des corpuscules qui sortent du meurtrier par la transpiration insensible, & qu'il a reconnus, & goûtez, pour ainsi parler ; on doit l'être bien davantage de voir un chien démêler son maître dans une grosse foire, le suivre, & le reconnaître toûjours. Ce qui se fait sans doute, à cause que les

corpuſcules qui ſortent du corps de cet homme par la tranſpiration inſenſible agiſſent ſur l'odorat du chien d'une maniere toute particuliere à ſon maître.

Mais voyons ce que Jaques Aymar a répondu luy même quand on luy a fait cette queſtion. M. Garnier Médecin de Lyon luy demanda ſi ſa Baguette ne tournoit que ſur ce qu'il avoit deſſein de trouver, & comment il ſe tireroit d'affaire dans une route, où auroient paſſé pluſieurs voleurs, & meurtriers, & où il y auroit quelque ſource d'eau, ou de l'argent caché, ou bien le corps d'un homme aſſaſſiné. M. Garnier nous dit que : *Jaques Aymar ne nia pas qu'il ne pût ſe tromper, ſi dans la même ligne où il y auroit de l'eau, il y avoit auſſi de l'argent caché, ou que des voleurs y euſſent paſſé, parce que ſa Baguette tourne pour ces trois articles entre ſes mains, ſans qu'il en puiſſe reconnaître la différence ...... & qu'à l'égard des meurtriers, il ne peut ſuivre que celuy pour lequel il s'eſt aimanté ſur le lieu du meurtre.* Lettre de M. Garnier pag. 61. & 62. Cette réponſe

d'Aymar est de bon sens : elle est conforme à la vérité, & s'accorde entiérement avec mes principes.

Cinquième Difficulté.

On demande si ce n'est point le hasard qui a conduit le Paysan d'une maniere si juste sur les pas des meurtriers de Lyon.

Réponse.

Ce doute a été proposé par un Grand Prince, aussi illustre par la grandeur de son courage, & par la beauté & l'étenduë de son génie, que par le sang Royal qui coule dans ses veines.

M. l'Abbé Bignon l'envoya à la personne de Qualité, dont nous avons parlé, qui luy répondit de Lyon en ces termes : *Vous répondriez bien plus juste que moy, Monsieur, à la curiosité de M. le Duc de Chartres, si vous vouliez le faire ; & vous luy diriez sans doute, qu'on ne peut pas imputer au hazard une chose qui arrive toûjours necessairement, certaines conditions posées. Or il est certain que toutes les fois que l'homme dont il s'agit, se trouve dans un lieu, où il s'est commis recemment*

un meurtre, ou un vol, sa Baguette tourne toûjours infailliblement, & par consequent on ne peut pas imputer cela au hazard. Lettre troisiéme à M. l'Abbé Bignon.

Je ne m'étends pas davantage sur ces difficultez, qui sont déja suffisamment renversées par les principes que j'ay posez, & qu'il ne faut qu'apliquer à ces doutes pour les éclaircir. Mais j'ay voulu accorder ce petit secours aux personnes qui ne sont pas accoûtumées, à ces sortes d'ouvrages de l'esprit.

CHAPITRE IX.

Les corpuscules de la transpiration insensible des meurtriers de Lyon répandus dans l'air ont pû facilement s'insinüer dans l'homme à la Baguette par la respiration insensible. Combien cette observation peut contribüer à perfectionner la médecine. Guerisons Magnetiques.

NOus avons vû que Jaques Aymar ne peut se trouver dans un lieu,

où l'on a commis un meurtre, qu'il ne ressente aussi-tôt des maux de cœur, des mouvemens convulsifs, & d'autres accidens assez étranges ; ce qui arrive pareillement à tous ceux qui ont le don de se servir de la Baguette. Voicy comme en parle une des lettres écrites à M. l'Abbé Bignon. *Le symptôme ordinaire est une agitation interieure, qui produit dans quelques-uns des tremblemens, des sueurs, des maux de tête, & presque dans tous des palpitations de cœur, & de fréquens battemens d'arteres. Mais je n'ay observé ces symptomes que dans le cas du meurtre. Car dans les autres cas, ceux qui ont cette vertu ne ressentent qu'une agitation intérieure, que la plûpart mêmes ne remarquent, que par le tournoyment de la Baguette. L'agitation, & les symptomes, qui la suivent, sont plus violens sur la terre que sur l'eau. Mais cela est égal dans une cave, ou en plein air, de même que pendant la santé, ou l'indisposition de ceux qui ont cette vertu.* Ces effets si sensibles méritent bien que l'on en recherche la cause ;

ainſi aprés avoir examiné comment il ſort du corps d'un meurtrier un eſſain de corpuſcules par la tranſpiration inſenſible, il faut maintenant montrer, comment ces mêmes corpuſcules s'inſinuent dans le corps de l'homme à la Baguette par une reſpiration inſenſible. Car enfin il paroît aſſez que les corpuſcules, qui ſortent de l'un ſont reçus dans l'autre.

1° La reſpiration ordinaire, & viſible qui ſe fait par le larinx, & la trachée-artére, & qui porte l'air dans les poulmons, d'où il ſort par le moyen des 65. muſcles de la poitrine, n'eſt point celle, dont je veux parler icy; quoyqu'il ſoit tres-certain que c'eſt une voye par laquelle les atomes contagieux épars dans l'air ſe peuvent trés-promtement répandre par tout le corps de l'homme. Je m'arrête préciſément à la *reſpiration inſenſible*, qui ouvrant les pores, donne paſſage aux corpuſcules mêlez dans l'air, & les attire en dedans du corps. Il ſemble que cette reſpiration répare, ou remplace les eſprits volatils, qui ſe

ſont échapez par la tranſpiration.

J'ay dévelopé dans le chapitre précédent tout ce que la tranſpiration a de plus ſingulier par raport au ſujet que je traite ; je deſtine ce chapitre-cy à l'examen de ce que la reſpiration nous préſentera d'utile, pour expliquer les ſymptomes de Jaques Aymar dans les lieux où il s'eſt commis un aſſaſſinat. Nous ſommes convaincus de reſte, que les corps tranſpirent par les pores ; mais il faut auſſi s'aſſurer, qu'ils reſpirent par ces mêmes pores, & puis nous rechercherons comment ces corpuſcules de la reſpiration inſenſible ont pû être reſpirez par les pores du Payſan de Dauphiné.

Les corps reſpirent d'une maniere inſenſible : cela eſt indubitable. Mais les Chymiſtes, non pas ceux qui promettent des montagnes d'or, mais ceux qui étudient la Nature dans leurs belles experiences avec un travail & une aplication infatigable, diſent que les corps calcinez font une attraction de l'air voiſin, & ſur-tout le Tartre qui attire à ſoy neuf fois plus peſant d'air

qu'il ne pese luy même.

Expérience.

Si on expose à l'air, dit M. Digby, une livre de sel de Tartre bien calciné, il donnera dix livres de bonne huile de Tartre, attirant & corporifiant ainsi l'air qui l'environne, & mêmes les autres corpuscules répandus dans l'air; comme il arriva à l'huile de Tartre de M. Ferrier, laquelle pour avoir été faite dans la saison des roses, où l'air est tout plein de petits atomes qui s'évaporent de ces fleurs, prit l'odeur de roses, qui s'évanoüissoit en hyver, & qui retournoit quand le tems des roses revenoit.

Expérience.

Tous les sels ont presque cela de commun, de s'imprégner aisément des corps qui sont mêlez dans l'air: & l'on peut compter que, si le sel qu'on met sur table est humide, c'est une marque assurée que la pluye n'est pas loin; puisque cette humidité montre que l'air est tout chargé de vapeurs humides.

Il y a des gens qui ont une relation

ſi parfaite avec l'air, qu'ils reſſentent tres-exactement tous les changemens qui y arrivent. Ceux qui obſervent ces gens-là peuvent avec un peu d'expérience prévoir le tems qu'il fera. Car ces perſonnes ſont comme des *hygrometres*, qui ſuivant toûjours la diſpoſition de l'air, annoncent le beau ou le mauvais tems. Ils ſont gays, & agréables, quand l'air eſt pur & ſerain mais ils deviennent peſants, cacochymes & inſuportables par leur crachement perpétuel, dés-que le tems ſe diſpoſe à la pluye.

Mais quant à ce qui regarde la reſpiration inſenſible du corps humain, nous n'avons rien de plus exprés, & de plus fort là-deſſus, que l'hiſtoire ſi publique d'une Religieuſe de Rome, qui par trop de jeûnes, de veilles, & de mortifications s'étoit ſi fort échauffé le corps, qu'il ſembloit qu'elle fût toute en feu, & que ſes os fuſſent tout deſſéchez & calcinez. Ce qui mit ſon corps dans une telle diſpoſition, qu'il attiroit l'air auſſi abondamment, que nous l'avons dit du Tartre calciné.

Cette attraction de l'air alloit au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer; puisque cette sainte fille le rendit en eau durant quelques semaines en une quantité prodigieuse. M. Digby qui assure l'avoir apris de la bouche même de la Religieuse, dit qu'elle en rendoit jusqu'à 200. livres en 24. heures. Et *Petrus Servius* Médecin du Pape Urbain VIII. ajoûte qu'elle en rendoit même plus de 200. livres en un jour astronomique.

Cette attraction de l'air est proprement la voye par laquelle les maladies contagieuses se communiquent; & comme cette attraction est plus puissante dans les matiéres seches, & calcinées, on en pourroit conclure, que les personnes plus échauffées & les plus desséchées sont plus sujettes à s'attirer en dedans du corps l'air qui les environne, & par consequent plus exposées aux maux que l'on prend par contagion.

Mais voicy un effet de la contagion que je ne me serois jamais imaginé. J'en dois la connoissance a une obser-

vation de M. Boyle. Il dit qu'une personne qui a été une fois attaquée d'un mal contagieux, conserve même aprés une guerison trés-parfaite, une grande disposition à le reprendre; parce qu'aprés avoir attiré une fois des corpuscules d'un certain genre, on reste disposé à en respirer plus facilement de semblables. C'est sur cela que ce célébre Physicien assure qu'il y a des hommes d'un tempérament tel, qu'ayant été une fois malades de la peste, ils s'aperçoivent facilement par une disposition qu'ils ont contractée, & qui les rend tres-sénsibles au choc des atomes pestiférez, s'il y a de la contagion répanduë dans l'air. M. Boyle prouve cela par trois exemples qui reviennent trop à mon sujet, pour ne les pas mettre icy.

1° Trois années avant que l'on s'aperçût à Londres de cette horrible peste, qui y fit tant de ravages en 1661. une femme consultant son Médecin sur une tumeur que son Epoux avoit à l'aine, dit que le malade assuroit que la peste se feroit bien-tôt sentir dans

la Ville; & que la raison qu'il donnoit de ce pressentiment, est que la derniere fois que la peste avoit été à Londres, il avoit eu une tumeur toute semblable. Ce qui par malheur arriva, comme il l'avoit prédit.

2° Un Chirurgien célébre nommé *Fabricius Hildanus* avoit eu un charbon de peste dans sa jeunesse. Il en conserva une certaine disposition qui fit que tout le reste de sa vie; toutes les fois qu'il alloit dans, ou proche une maison infectée de ce mal, il ressentoit aussi-tôt de la douleur au même endroit.

3° Un Médecin de Breda ne visitoit jamais de pestiferez, que peu de momens aprés il ne s'aperçût d'une odeur tres-mauvaise qui s'exhaloit de son corps; & la nuit suivante il étoit pris immanquablement d'un mal de tête, d'une sueur abondante, & même d'un cours de ventre. *Boyle suspic. cosmic. pag. 2.*

On comprend par là combien facilement les corpuscules, qui se transpirent d'un homme mal sain, s'insinuent

dans

dans un autre, & les desordres soudains qu'ils y causent.

Voilà cependant un étrange commerce que la Philosophie *Corpusculaire* nous découvre entre les hommes, & sur quoy la Médecine pourroit prendre des mesures, pour chercher le secret de fixer dans l'air les atomes contagieux, ou d'en deffendre les hommes par des fumigations propres à cet effet.

Puisque les hommes transpirent, & respirent insensiblement avec tant de facilité, qu'ils se purgent, & se remplissent si communément & en si peu de tems des mauvaises vapeurs qui sont répanduës dans l'air, pourquoy la Médecine ne s'est-elle point tournée de ce côté-là? pourquoy a-t-elle négligé les moyens de faire transpirer les corpuscules impurs & d'en faire respirer de balsamiques & de salutaires; puisque ce seroit effectivement une voye si promte, & si facile pour soulager les malades, sans s'amuser à les épuiser de sang, & à détruire toute leur constitution par des saignées

fréquentes, & par tant d'autres pratiques, qui ont un dehors, & un apareil aussi rebutant que les maux mêmes? Je n'ay point dessein de chagriner personne. J'honore, autant qu'homme vivant, ceux qui font profession d'une science aussi utile à la société humaine, que l'a toûjours été la Médecine mais comme un Physicien dans toutes ses études & ses veilles, doit avoi pour but la conservation de la vie de hommes, il ne faut pas s'étonner, si je reviens quelquefois à ces sortes de réfléxions. Car enfin je suis trés-persuadé que la Physique & ses plus belle curiositez ne meritent de nous occuper qu'autant qu'elles peuvent contribuër au bien de l'homme, pour qu Dieu a daigné faire tout ce qui es dans le ciel, & dans la terre.

Disons donc que si la Nature a laissé des pores, & des interstices dans l peau, ce n'est pas seulement pour l'expulsion des matiéres corrompuës qu doivent s'exhaler par la transpiratio insensible; mais que c'est encore pou l'insinuation des atomes salutaires, qu

doivent entrer par la respiration insensible. On peut donc être gueri par contagion, comme on peut être malade par contagion.

Il est vray que les yeux ne sont point témoins de ce commerce mutuel de corpuscules expulsez par la transpiration, & reçus par la respiration : mais il n'en est pas moins réel, & effectif. Le P. Malebranche dit fort bien, qu'à l'égard des passages par où cet air se communique, il ne faut pas que l'action de l'esprit s'arrête avec celle des sens ; qu'il faut que l'esprit pénétre ce qui leur est impénétrable, & s'attache à des choses qui n'ont point de prises pour les sens, ni même pour nôtre imagination ; & que les parties les plus subtiles de l'air que nous respirons, entrent dans nôtre cœur, & qu'elles y entretiennent avec le sang, & le chyle le feu qui donne la vie, & le mouvement à nôtre corps ; mais que selon leurs différentes qualitez elles aportent de grands changemens dans la fermentation du sang, & dans les esprits animaux. *Recherche de la verité*

lib. 1. c. 3. pag. 156. 157. & 158.

Je compte que quiconque lira ce qu
je viens de dire, me préviendra, &
comprendra par luy même, que c'es
par un effet de la contagion, qu
l'homme à la Baguette éprouve de
violens ſymptomes, tels que ſont l
douleur, la nauſée, l'éblouïſſement, l
ſueur, &c. quand il ſe trouve dans u
lieu où l'on a commis récemment u
meurtre, ou lorſqu'il marche de pré
ſur les pas d'un aſſaſſin. Car le lie
étant tout inondé des corpuſcules
que le mourant à tranſpirez ſoit dan
le combat, ſoit dans l'agonie; & l
meurtrier tranſpirant luy même extra-
ordinairement dans ſa fuite, Jaque
Aymar en doit être inondé, quand il ſ
trouve dans la ſphére de leur activité
puiſque cette matiére ſubtile tranſpi-
rée par le mourant & par l'aſſaſſin eſ
portée par la reſpiration ſenſible d
ce Payſan dans les branches de ſa tra-
chée-artére, puis dans l'artére véneu-
ſe, pour ſe mêler enfin, & ſe fermente
avec le ſang dans le cœur. Cet effe
pourtant peut être tout-à-fait bien at-

tribué à la ſeule reſpiration inſenſible, dont l'action n'eſt pas moins promte, puis qu'elle ſe fait tout-à-la-fois dans toutes les parties du corps ; & que le chemin par les pores de la peau au ſang des veines & des artéres eſt même plus court & plus droit, que par la trachée-artére.

Je diray pourquoy Jaques Aymar, & certaines perſonnes ſont plus ſenſibles à cette impreſſion de l'air, & des corpuſcules qui nagent dans l'air,que tant d'autres chez qui il ne ſe paſſe rien de ſemblable. Cela viendra en ſon tems. Il faut éviter la confuſion.

Mais quant à preſent on ne peut pas nier que les corpuſcules, ſoit du mort, ſoit de celuy qui a tué, ne cauſent les ſymptômes que l'on remarque au Payſan dans ces occaſions là. De quoy ne ſont point capables ces petits corpuſcules, qui partent des objets, & qui s'inſinuent dans les yeux ? Quels effets terribles n'opere point un ſpectacle cruel, & ſanglant dans les perſonnes tendres, & compatiſſantes ; quoyque cet objet deſagreable ne frape qu'au

fond de l'œil ſur la rétine ? Ne reſſent-on pas quelquefois un frémiſſement dans les parties du corps, qui répondent à celles que l'on voit bleſſées dans une perſonne, pour qui cependant on ne s'intereſſe nullement ? Combien de perſonnes délicates & foibles, qui ſe remuent plûtôt machinalement que par raiſon, ne peuvent entendre battre ni crier une bête, ſans quelque inquiétude d'eſprit ? car il faut dire de l'oreille ce que nous avons dit de l'œil. Un ſon, ou un mouvement d'air différemment modifié, & qui frape ſur le tympan, c'eſt-à-dire, ſur une petite peau tenduë au fond de l'oreille, pour recevoir les impreſſions de l'air agité, & qui cauſe le ſentiment de l'ouye, range ou dérange quelque fois toute la machine du corps.

Un mot de conſolation remet une perſonne toute deſeſpérée. Une raillerie déconcerte entierement un eſprit foible, & luy fait perdre tout ſon bon ſens. On rit & on pleure ſucceſſivement au récit des avantures d'un

héros imaginaire.

Revenons, & diſons que ſi de petits écoulemens de corpuſcules, qui ne ſe communiquent qu'à une trés-petite partie du corps, telle, que le nerf optique ou le tympan, font de ſi grands remuëmens dans le corps, & dans l'eſprit, que ne doit-on point s'imaginer, quand un volume de cette matiere ſubtile embraſſe & touche tout le corps d'un homme ?

Car enfin il faut ſavoir non ſeulement, que l'organe du toucher eſt auſſi délicat qu'aucun autre des ſens extérieurs ; mais même qu'il eſt plus étendu que tous les autres enſemble ; puiſqu'il eſt répandu par tout le corps, & qu'il y a des fibres nerveuſes dans la peau, dans le pannicule charneux, dans les membranes, & dans les chairs qui répondent au cerveau, & qui ſont l'organe immédiat du toucher.

Nous voila aſſez convaincus que Jâques Aymar s'imprégne des corpuſcules qui ont tranſpiré de la perſonne aſſaſſinée, quand il ſe trouve ſur le lieu du meurtre ; ou de ceux qui émanent de

l'aſſaſſin, quand il le pourſuit avec ſa Baguette ſur la terre & ſur l'eau ; & que cette impreſſion produit dans luy les ſymptomes, dont nous avons parlé.

II. Chacun voit de reſte que ce mécaniſme de la Nature, qui dans les mêmes circonſtances opere toûjours à l'égard du Payſan les mêmes maux de cœur & les mêmes défaillances, nous conduit ouvertement à l'art d'inſinuer par la reſpiration inſenſible dans un corps malade des atomes benins & ſalutaires qui pourroient en chaſſer par la tranſpiration inſenſible la matiere, comme dit M. Boyle, *nichée* dans les parties les plus ſubtiles du ſang. Ne pourra-t-on jamais en effet ſe purger, que par des potions *cathartiques*, qui ſont ſi dégoutantes, & qui ne font pas tout l'effet que l'on ſouhaitteroit.

Il y a déja eu des curieux que l'on ne ne ſauroit trop loüer, qui ont trouvé le ſecret de prendre des remédes par la reſpiration inſenſible. M. Boyle parle de quelques Médecins de ſa connoiſſance, qui purgeoient les enfans par des

compoſitions qu'on leur apliquoit extérieurement. Il ajoûte qu'il a connu un homme qui étoit ſi bien dreſſé à ce petit manége, que quand il ſe vouloit purger, il ne faiſoit que s'apliquer ſur le corps une eſpéce d'emplâtre, & qu'aprés cela tout alloit le mieux du monde.

Mais il raporte enſuite une hiſtoire qu'on ne croiroit point volontiers, ſi elle ne venoit pas de M. Boyle. Un jour, dit-il, un homme d'eſprit, & de mes amis traitoit de viſion tout ce qu'on luy contoit ſur cette nouvelle maniére de purger les humeurs. Il arriva qu'il en fut bien puni. Un ſavant Chymiſte que j'avois informé de l'incrédulité de cet ami, luy demanda la main. Il la donna. Ce curieux la lui frota légérement d'une huile qu'il avoit préparée. Quelques momens aprés nôtre ami ſe ſentit preſſé, comme s'il eût pris le matin une potion *cathartique*, & fut obligé de céder la place quatre fois en trés-peu de tems; ce qui ſe fit pourtant ſans tranchée, ſans douleur, & ſans

aucune intempérie. *Quaterque brevi tempore omni absque tormine, dolore; intemperie dejecit. De corpor. animal. porositat. cap. 3. pag. 9.*

M. Boyle parlant des remédes *Topiques*, qu'on aplique sur la partie offensée & douloureuse, dit que c'est une erreur qui ne se peut pardonner qu'aux siécles où l'on ignoroit la circulation du sang, de s'imaginer que les médicamens extérieurs fassent seulement leur effet sur le lieu où l'on les aplique; puisqu'au contraire il est certain qu'ils insinüent leur efficace par les vaisseaux capillaires, dont la peau est remplie dans toute la masse du sang. En effet, il raconte comment il s'est gueri plusieurs fois de la fiévre tierce, double-tierce, & même *quotidienne* par un seul mélange de raisins de Corynthe, de houblon, & de sel commun broyez ensemble, & apliquez sur le poignet. Il assûre qu'il a fait cette expérience avec le même succés sur plusieurs personnes qui avoient la fiévre: *Ex uvis Corynthiacis, lupulis, & nigro sale, simul bene*

contusis .... ipsemet cum aliis non paucis à simplici tertianâ, aut duplici etiam tertianâ, aut quotidianâ liber evasi. Boyle de Corpor. animal. porositat. cap. 4. pag. 11. Il dit en plusieurs endroits de ses Ouvrages qu'ayant été fort incommodé d'une hémorragie durant un été entier, il tenta inutilement plusieurs remédes, pour arrêter cette perte de sang : mais qu'il en vint à bout en touchant seulement la mousse qui croît sur le crane d'un homme mort.

J'ajoûteray encore icy un fait trés-curieux, qui fut conté à *Zwelferus* par un Médecin des Etats de Moravie. Ce Médecin qui visitoit tous les jours des pestiférez, assûra que ni luy, ni aucun de ses domestiques n'avoit été attaquez de la peste, parce qu'ils portoient des trochisques de poudre de crapaut préparez selon la méthode de Van-Helmont ; c'est, dit M. Boyle, qu'il s'en faisoit sans cesse une émission de corpuscules, qui dissipoient ou émoussoient ceux de la contagion. C'est sur cela qu'il décla-

re qu'il a beaucoup de penchant à croire, que ces *amuletha* des anciens qu'on portoit au col, n'étoient pas tout-à-fait inutiles, & qu'il n'en voudroit pas entiérément condamner l'usage.

Démocrite fit paroitre sur la fin de ses jours qu'il avoit compris le secours que les hommes peuvent tirer de la Philosophie des corpuscules pour la conservation de leur vie. Ce grand Philosophe tout cassé de vieillesse, selon Diogéne Laërce, peu de jours avant sa mort, ayant remarqué dans le visage de sa sœur le chagrin qu'elle avoit, de ce qu'il ne mourroit aparemment que durant les Fêtes de Céres; il l'avertit qu'elle ne devoit point se chagriner; qu'elle pouvoit aller prendre part aux cérémonies publiques, & qu'il prolongeroit sa vie jusqu'aprés les fêtes, pourvû qu'on luy aportât tous les jours du pain chaud. Ce qu'il fit en effet. Car il se nourrit trois jours en respirant seulement les corpuscules qui s'exhaloient de ce pain chaud. *Panes igitur naribus*

naribus cùm admovisset, vivum se dum ea celebritas transiret, servavit. Diogen. Laërt. de Vitis Philosophor. lib. 9.

Les remédes même apliquez extérieurement doivent opérer avec plus de vertu, que ceux qui passent dans l'œsophage, qui souffrent beaucoup d'altération par la dissolution que les sucs acides en font dans l'estomach, & qui n'entrent dans le sang qu'aprés avoir été mêlez & combinez avec le chyle. Les médicamens font par eux-mêmes, sans qu'ils ayent besoin de chaleur, des écoulemens substantiels, à quoy consiste leur action : puisque nous avons plusieurs expériences dans lesquelles les corpuscules se meuvent & pénétrent à froid des membranes & des corps même trés-durs. L'ambre-gris, le musc, les fleurs exhalent des corpuscules odoriférens indépendamment de la chaleur. Il y a même une fleur qu'on nomme *Geranium noctu olens*, qui n'a de l'odeur sensible qu'aprés le soleil couché, & qui la perd du moment qu'il est revenu sur l'horison.

Il eſt encore aſſez reconnu que les médicamens extérieurs retiennent leur nature, & ne perdent rien de leur force, pour avoir été filtrez par les pores de la peau dans la reſpiration inſenſible. Cela pourroit être prouvé par pluſieurs obſervations. Mais je me contente d'une de M. Boyle; car ſon exactitude dans les expériences me fait préférer une de ſes remarques à cent autres qui viennent de gens crédules & peu exacts. Il aſſûre qu'il a remarqué pluſieurs fois qu'un peu d'opium mêlé dans des médicamens externes emportoit les douleurs aiguës des parties les plus intérieures du corps; ce qui eſt une preuve bien évidente que la filtration qui ſe fait de l'opium par les interſtices de la peau, ne détruit pas la nature, ny l'efficace de ce remède, & que ceux-là ſe trompent extrémement, qui ſoûtiennent que les médicamens n'agiſſent que ſur l'endroit où ils ſont apliquez. Car il eſt certain qu'un ſpécifique externe exhale des corpuſcules, qui en pénétrant la peau, rencontrent en mê

me tems les vaiſſeaux capillaires, ou ils ſe mêlent dans le ſang, pour ſe répandre auſſi-tôt par tout le corps; puiſque ſelon la ſuputation que M. Rohaut a faite de la durée de la circulation du ſang, *Il ſe fait trois circulations de tout le ſang dans l'eſpace d'une heure. Phyſique, part. 4. chap. 14. pag. 341.*

Ces remarques ſont non ſeulement belles & utiles pour la Médecine; mais d'ailleurs elles ne ſont pas là hors de leur place; puiſqu'elles démontrent invinciblement combien les corpuſcules extérieurs peuvent entrer facilement dans les pores de Jaques Aymar; de ces pores dans les vaiſſeaux capillaires, dont la peau eſt toute parſemée, pour de-là ſe porter en peu de minutes dans le cœur, & par la circulation du ſang dans tout le corps.

On m'accuſeroit de négliger ce qui eſt le plus de mon ſujet, ſi j'oubliois à parler icy de la guériſon magnétique des maladies par la *Tranſplantation*, & de la guériſon magnétique des playes par la *poudre de ſympathie*, & par l'onguent qu'on apelle, *Un-*

guentum Armarium; puiſque ſelon les ſavans ces guériſons ſe font par des écoulemens d'une matiére ſubtile, qui aprés s'être répanduë parmy les corpuſcules de l'air, va s'inſinuer dans la bleſſure, ou dans tout le corps même de la perſonne malade. D'ailleurs j'ay déja témoigné que l'on ne doit s'apliquer à la Phyſique, qu'en vûë de perfectionner la Médecine. Ainſi nous allons voir ce que les habiles Phyſiciens ont dit ſur ces queſtions ſi curieuſes, & dont la diſcuſſion donnera beaucoup de jour au ſujet que je traitte dans ce Chapitre.

De la gueriſon magnétique des maladies par la tranſplantation.

Quand un bon aimant touche un fer, il ſe fait de cette pierre un écoulement magnétique de corpuſcules qui aimantent ce métail, c'eſt-à-dire qui luy communiquent la vertu de l'aimant; comme on le voit dans l'aiguille de Bouſſole. Il y a des Médecins qui prétendent que les malades exhalant au dehors des corpuſcules *morbifiques*, peuvent par cette

voye transmettre leur maladie à un autre, & s'en délivrer par une *guerison*, qu'ils apellent *magnetique*, à cause de quelque analogie qu'elle a avec les écoulemens qui passent de l'aimant au fer.

Il y a une grosse querelle entre les savans sur ce point. Les uns disent qu'il y a bien une propagation de maladies, qui n'est que trop effective, par la quelle un malade peut donner son mal sans le perdre; mais que la prétenduë transplantation est une chose entierement chymerique. *Hermannus* GRUBE est de ce sentiment, & il soûtient dans un petit livre qui a pour titre, *De transplantatione morborum Analysis nova*, imprimé à Hambourg en 1674. que rien n'est plus incertain, & moins possible que cette guérison magnétique.

Bartholin combat de toutes ses forces pour la transpiration; il montre par plusieurs exemples que la chose est possible; & il ne manque pas d'apeller la raison pour prouver que cette guérison est trés-naturelle. Le Journal

des ſavans donna il y a quelques années l'extrait de ce livre qui eſt tout-à-fait curieux. Il y a un trés-grand nombre d'habiles gens qui ſont de l'opinion que Bartholin a ſuivie, & qu'il explique trés-clairement par la Philoſophie des corpuſcules.

Voicy à peu prés comme en parle le Journal des ſavans. La tranſplantation des maladies, c'eſt quand une perſonne eſt guérie d'un mal en le communiquant à quelque bête, ou à un arbre, ou bien à une plante. C'eſt ainſi que Bartholin dit qu'une perſonne attaquée d'une fiévre quarte fut guérie en ſe mettant du pain chaud ſous l'aiſſelle, & le donnant tout imbu de cette ſueur à manger à un chien: & qu'une autre fut guérie de la jauniſſe en faiſant un gâteau pétri avec de l'urine, & de la farine, & le donnant à manger à un chat.

Robert Flud raconte comment par le moyen de la tranſplantation un nommé *Joannes Rumelius Pharamundus* guériſſoit immanquablement de la goutte. Ce Docteur en Médecine, dit Robert

Flud, prenoit des ongles des pieds, & du poil des jambes du gouteux, & les mettoit en un trou qu'il perçoit dans le tronc d'un chéne jusqu'à la moëlle; & ayant bouché ce trou avec une cheville faite du même bois, il couvroit le dessus avec du fumier de vache. Si la maladie ne revenoit pas dans l'espace de trois mois, il concluoit que le chéne avoit assez de force pour attirer à luy tout le mal. *Philosophia Mosaïca lib. 2. memb. 2. folio 120. sect. 2.*

Ce savant Anglois prétend que cette transplantation se fait trés-naturellement par l'effusion de la Mommie ou des esprits qui résident dans le sang, & qu'on peut faire passer dans un animal, dans un arbre, ou dans une plante; *Mumia spiritualis cujus sedes est in sanguine microcosmico ex corpore humano, mediante quâdam substantia magnetica ex eodem subiecto electa extrahi potest, atque in bestiam, arborem, vel plantam transplantari; itavt hac etiam ratione morbus ægroti possit ab eo in dictas creaturas transferri.*

Il prouve cette effusion d'esprits par l'experience de plusieurs chiens, qui ayant perdu leur maître, le déméloient dans une grande foire, le suivoient par tout où il avoit passé, quoy qu'il fut à cheval, & enfin le trouvoient, guidez par le sentiment de la Mommie spécifique qui transpiroit sans cesse du corps du maître, & qui laissoit des traces de sa personne dans l'air, long-tems même aprés qu'il n'y étoit plus. Cela étant supposé comme constant, il ne s'agit plus pour la transplantation des maladies, que de trouver une matiére à laquelle la Mommie de la partie malade se puisse attacher facilement; afin que cette matiére luy serve comme de vehicule, pour la transporter dans un animal, dans un arbre, ou dans une plante; ou pour la faire adopter, comme parle Paracelse, aux animaux, ou aux végétaux. Ainsi selon Robert Flud pour la *Phtisie*, ou *Pulmonie*, il faut apliquer sur la région du cœur, de la graine de lin ou de geniévre; pour *l'hydropisie* il faut mettre de la pim-



prenelle, ou de l'abſynthe ſur le ventre du malade ; pour les ruptures & les contuſions on prend le plantain ou le mille-pertuis : ſur les tumeurs, & les playes on aplique de la perſicaire, ou de la petite ou grande conſoulde ; dans les maux des dents, des yeux on a recours à la pérſicaire tachée.

On aplique auſſi ſur le mal avec la graine ou la plante un peu de terre préparée, que l'on mêle avec d'autre terre, dans laquelle on met en-ſuite la graine ou la plante. On laiſſe croître ces plantes juſqu'à ce qu'elles ayent atiré à elles la Mommie ; aprés quoy on les brûle avec la terre, ſi la maladie eſt humide ; ou bien on les met ſecher, ſi la maladie n'excede ny en chaleur ny en humidité : & à meſure que la plante meurt, & ſe ſeche, le malade recouvre ſa ſanté.

Si la maladie vieñt de chaleur comme dans les poulmoniques, on jette la plante, & la terre dans une eau courante : enfin ſi l'on fait manger la plante imprégnée des corpuſcules *morbifiques* à quelque animal

plus robuſte que le malade, la bête prendra le mal, & le malade en ſera délivré. Voilà l'operation de la tranſplantation des maladies, telle que Robert Flud l'enſeigne, & comme elle a été pratiquée par luy, & par ſes amis. Il faut obſerver que cette Mommie ſe tire non ſeulement par la tranſpiration inſenſible, mais éncore par la ſueur, par les urines, par le ſang, par les cheveux, ou en recuëillant ce qui tombe de la peau, quand on la gratte un peu fort.

Expériences.

1° Ainſi un homme de qualité en Angleterre gueriſſoit de la jauniſſe un malade fort éloigné, pourvû qu'il eût de ſon urine. Ce qu'il faiſoit de la ſorte. Il mêloit cette urine avec des cendres de bois de frêne, & il en formoit 3. ou 7. ou 9. petites boules; & ayant fait au haut de châque boule un trou, il y mettoit une feüille de ſafran, & le rempliſſoit de la même urine. Enſuite il rangoit ces boules à l'écart dans un lieu, où perſonne ne touchoit, & deſlors le mal com-

mençoit de diminüer. Robert Flud aſſûre que plus de 100. perſonnes de toute condition ont été ainſi gueries par ce Seigneur Anglois.

2° Ainſi Balthaſar Wagner aſſûre qu'il a ſouvent guery la rougeur, & l'inflammation des yeux, en apliquant, & liant fortement ſur la nuque du col de la racine de mauve, cuëillie quand le ſoleil eſt vers le quinziéme degré de *Virgo*.

3° Si on prend des ongles des pieds & des mains d'un hydropique, ſi on les attache ſur le dos d'une écreviſſe, & qu'on la jette à la riviere, le malade ſe trouve bien-tôt gueri.

4° Si on frotte fortement, & preſque juſqu'au ſang des verruës avec un morceau de chair de bœuf, & ſi on enterre cette chair ; à meſure qu'elle pourrit, les verruës ſe ſechent & diſparoiſſent.

5° Ainſi un homme de qualité guériſſoit de la Goutte, en apliquant ſur le lieu de la douleur un morceau de chair de bœuf humectée d'un peu de vin ; l'ayant relevée ſix heures aprés,

il la trouvoit toute pourrie, & la faisoit manger à un chien, dans lequel la maladie passoit aprés plusieurs operations semblables. On peut guerir l'Epilepsie de la même maniere.

6° *Panarolus* dit que si on fait toucher aux hémorroides un oignon de tubéreuse, on expérimente qu'elles se sechent, à mesure que l'oignon de tubéreuse seche; que s'il se corrompt, il arrivera la même chose aux hémorroides: c'est pourquoy il recommande fort que l'on mette l'oignon secher à la cheminée, *fascicul. arcanor. 1. pag. 210.*

Plusieurs Médecins se sont soulevez contre cette guérison magnétique, & ils ont prétendu qu'elle étoit superstitieuse. Bartholin, que Frommann apelle *l'Astre éclattant de Dannemarck*, prouve au contraire qu'elle ne renferme nulle superstition, puisque l'on ne s'y sert que de choses naturelles, & que tout se fait sans paroles, sans caracteres, & sans aucune cérémonie. Il ajoûte qu'il y en a des exemples dans l'Ecriture sainte, que Moyse pratiquoit quelque chose de semblable, & même le fils de Dieu

Dieu quand il fit passer les démons du corps d'un possédé dans des pourceaux. *Cent.3. histor.56*. Et à l'occasion du petit livre de *Hermannus Grube* contre la transplantation des maladies, Bartholin a composé une lettre, où il établit par la raison, & par des expériences tant sacrées, que profanes, que cette transplantation est une chose veritable, & naturelle. Les raisons sur quoy il compte le plus sont tirées de la transpiration insensible, & des écoulemens de la matiere subtile qui sort par les pores du corps de l'homme. *Data per Grubium occasione transplantationem morborum defendi posse existimavi, & ratione & experientiâ. Rationem ex poris, corporum effluviis, advocavi. Experientiis tam sacris, quàm profanis, quæ in dubium vocari non possunt rationes roboravi.*

Puisqu'on peut prendre une maladie par les pores : pourquoy ne pourroit-on pas s'en délivrer par la même voye ? Je n'ay jamais vû de bonnes raisons pour combattre cette transplantation des maladies. Il y a dé-

jà plus de la moitié de la queſtion décidée par la certitude & la triſte expérience que l'on a, qu'il y a des maladies, comme la peſte, qui ſe communiquent avec une terrible facilité. Il ne reſteroit qu'à ſavoir préſentement, ſi la perſonne qui communique la maladie, la perd. Je voudrois diſtinguer cela, & traitter la choſe avec métode.

1° Je dirois qu'une maladie qui ſeroit fortement enracinée dans le ſang, dans les humeurs, & dans la moëlle des os, ne pourroit pas ſe tranſplanter, en ſorte que le malade en fût quitte. Un gouteux, par exemple, qui tient ſon mal de celuy même dont il a reçû la vie, en a pour ſon compte, & je douterois fort que la tranſplantation le pût tirer d'affaire. Il en faut dire autant d'une pierre qui eſt dans les reins, ou d'une veine rompuë dans le corps, d'un œil perdu, &c.

2° Il n'en eſt pas de même d'une maladie qui n'a pas vieilli, ni jetté de profondes racines; & je croirois

bien que la tranſplantation s'en pourroit faire trés-naturellement ; pourvû que les ſujets ſoient préſens, & dans l'atmoſphére des corpuſcules qui tranſpirent du malade.

Expériences.

1° Ainſi Frommann aſſûre qu'un écolier, qui avoit une fiévre maligne, la donna à un chien qu'il mettoit coucher dans ſon lit ; que l'écolier en échapa ; & que le chien en mourut. *De Faſcinat. magic. pag. 1014. §. 34.*

2° Thomas Bartholin raconte comment ſon oncle, qui avoit une colique fort violente, en fut gueri par un chien qu'on luy apliqua ſur le ventre dans lequel elle paſſa. Il dit que ſa ſervante s'étant mis ſur la jouë le même chien, elle fut ſoulagée d'une douleur de dents trés-aiguë, & que quand le chien fut échapé, il fit bien voir par ſes mouvemens & ſes cris, que le mal étoit paſſé à luy.

3° *Hoffmannus* dit qu'un homme qui étoit tourmenté de la goutte, en fut délivré par un chien qui la prit, parce qu'il couchoit dans ſon lit ; & que

de tems en tems ce pauvre animal avoit la goutte, comme ſon maitre l'avoit auparavant, *l. c. pag. 367.*

4° *Borellus* dit ſur cela que c'eſt le véritable moyen pour connoître les maladies qui ſont cachées dans le corps humain. Car, dit-il, ſi on met coucher un petit chien durant quinze jours avec un malade, ſi on le nourrit des reſtes de ce que le malade mange, & s'il léche ſes crachats, il eſt certain qu'il prendra le mal de cette perſonne. Il n'y a aprés cela qu'à ouvrir le chien, & on découvre dans la partie qui a contracté la maladie, celle du malade qu'il faut ſoulager. Il ordonne même de mettre de petits chiens dans le lit d'un gouteux, parce qu'ils attirent du moins une partie du mal, en ſorte qu'on les voit devenir en peu de tems dans un état où ils ne peuvent qu'à peine ſe ſoûtenir. *Borellus Cent. 3. obſer. 28.*

Je ne croy pas que perſonne puiſſe trouver à redire à ces ſortes de tranſplantations, qui ſont fondées ſur les écoulemens des corpuſcules *morbifi-*

ques, dont la tranſpiration inſenſible décharge le corps du malade. Il faudroit être d'une humeur bien chagrine, pour ne pas loüer en cela l'ordre de la Nature, ou plûtôt la ſageſſe infinie du Créateur, qui a laiſſé aux hommes un moyen ſi facile de remédier à ce nombre terrible d'infirmitez qu'ils expérimentent durant tout le cours de leur vie.

Auſſi *Chriſtianus Frommann*, qui a examiné ſans prévention tout ce qui s'eſt dit pour & contre la tranſplantation des maladies, déclare avec une modération digne d'un Philoſophe, que l'honneur des merveilles qu'opére la tranſplantation, ne doit pas être enlevé à la Nature, pour le tranſporter au Démon. Il a composé une diſſertation ſur ce ſujet; & aprés avoir écouté les Parties qui ſoûtiennent leur cauſe avec chaleur, il décide la diſpute par quatre paragraphes où ſon ſentiment eſt enfermé, & dont je ne raporteray que le titre, renvoyant les curieux à ſon ouvrage même, où ils verront ſes raiſons qui ne paroiſſent pas frivoles.

1° La guérison des maladies par la transplantation ne doit point être proscritte du ressort de la Nature. *Transplantatoriam morborum curam non esse simpliciter à censu rerum naturalium proscribendam dico. pag. 1021.*

2° Quoy qu'on puisse alléguer pour & contre la transplantation, il faut avoüer qu'il y a dans une chose si obscure des difficultez de part & d'autre. *Quæcunque transplantationis causa in re hac obscura adducitur, ea, fateor, sua non caret difficultate. pag. 1028.*

3° Ceux qui dans l'examen de la guérison sympathique en attribuënt la cause principale à l'esprit qui entretient une harmonie entre toutes les parties de l'univers, me semblent en indiquer la cause la plus apparente : *Qui spiritui universi in sympathetico transplantationis negotio primas deferunt, probabiliorem videntur assignare causam. pag. 1035.*

4° Quoyque la transplantation des maladies soit naturelle, je ne voudrois pas m'en servir souvent, & le

Médecin doit être à cet égard fort circonſpect ; de peur de ſcandaliſer les ignorans, & de faire tort à ſa réputation : *Quamvis tranſplantatio morborum ſit naturalis, ejus tamen uſus ſit rarus, & circonſpectus in hoc ſit Medicus, propter tam metuendum ſcandalum, &c. pag. 1046.*

Mais ſi l'on veut encore un témoin plus irreprochable de toute maniére que Frommann, je donneray le Pére Lana Jéſuite, homme célébre par ſa pieté & par ſa grande étude dans les choſes de Phyſique. Lors qu'il veut prouver que les corpuſcules ſe portent dans l'air fort loin de la ſubſtance d'où ils ſe tranſpirent, il allégue la tranſplantation des maladies, & il dit : Je ne m'arrête point pour le préſent à la tranſplantation des maladies : cependant j'ay appris par des expériences que j'ay faites moy-même, que ces tranſplantations ſe font juſqu'à une grande diſtance. *Omitto morborum tranſplantationes, quarum aliquas etiam ad magnam diſtantiam fieri didici propriis experimen-*

tis. De motu Transpirat. lib. 2. cap. 2. Proposit. 4. pag. 56.

Ce Pére Jésuite nous aprend non seulement qu'il croit la transplantation des maladies trés-naturelle, mais de plus il assure qu'il en a fait des expériences qui luy ont réussi, quoy qu'il y eût une grande distance entre le malade & le sujet dans lequel il faisoit passer la maladie.

De la guérison magnétique des playes par la Poudre de sympathie.

La guérison des playes par la Poudre de sympathie n'est aujourd'huy inconnuë à personne ; aussi ne m'y arrêteray-je pas long-tems. Son effet est tout contraire à celuy de la guérison par la transplantation. Car au lieu que par la transplantation les corpuscules *morbifiques* passent du malade dans l'animal ou dans la plante : au contraire les corpuscules balsamiques, qui sont dans le vitriol dont on fait la Poudre de sympatie, passent dans la playe du malade. Mais enfin l'une & l'autre guérison se fait par les écoulemens des corpuscules ; en quoy con-

ſiſte le mécaniſme occulte de la Nature dans ſes opérations merveilleuſes.

On ne peut rien ſouhaiter là-deſſus de plus curieux & de plus ſavant que ce que nous en avons dans un excellent Diſcours que l'illuſtre Chevalier Digby Anglois, prononça publiquement devant l'Univerſité de Monpélier, où il étoit allé, par l'horreur qu'il avoit de voir régner en Angleterre l'infame Cromwel au préjudice de l'auguſte famille Royale. On peut dire qu'il eſt un de ceux qui a le plus contribué à faire reconnoître la Philoſophie corpuſculaire, dont on avoit alors preſque perdu l'idée.

Voicy comme on prépare la Poudre de ſympathie. On prend telle quantité que l'on veut de vitriol romain vers la fin de Juillet, ou vers le commencement d'Août; c'eſt-à-dire, dans le tems que le ſoleil eſt dans le Signe du Lyon. On fait diſſoudre ce vitriol dans de l'eau; celle de pluye eſt la meilleure: aprés cela on filtre cette eau avec du papier broüillard. Cela fait,

on met cette eau ſur un peu de feu, afin qu'elle s'évapore, & qu'on trouve au fond du verre, le matin ſuivant, le vitriol en petites pierres d'un trés-beau verd, qu'on expoſe au ſoleil, afin qu'il s'y calcine, & blanchiſſe. On fait cette diſſolution, filtration, coagulation, & calcination trois fois, afin de rendre la ſubſtance du vitriol plus pure & plus *homogéne*. Aprés cela on expoſe le tout aux rayons du ſoleil, afin que le vitriol acheve de ſe calciner, & de blanchir parfaitement.

Voilà ce qu'on apelle de la Poudre de ſympathie ſimple. Quant on la veut compoſée, on y ajoûte moitié de gomme Tragacante ou Arabique miſe en une poudre preſque impalpable. On garde cette Poudre merveilleuſe dans une phiole de verre en un lieu bien ſec, parce que la moindre humidité remettroit la Poudre en vitriol. Il y a des curieux qui employent ce vitriol comme il vient de chez le Droguiſte, & ils s'en trouvent cependant bien.

On ne doit point toucher le vitriol

avec un coûteau, quand on prépare la Poudre de ſympathie. Ce n'eſt point par ſuperſtition, comme l'ont crû quelques ignorans, mais pour une bonne raiſon. C'eſt parce que les eſprits du vitriol ſe portent avec beaucoup de facilité au fer, & que la Poudre de ſympathie ſe trouveroit dépoüillée de ces eſprits volatils, en quoy conſiſte toute ſa vertu.

Cette poudre ne ſe met point ſur la playe, mais ſur un linge, ou ſur une épée où il y aura du ſang ou du pus. On tient la playe couverte d'un linge bien blanc: on le léve tous les jours, & on séme ſur la matiére qu'il emporte de la playe, un peu de nouvelle Poudre de ſympathie. Ce qu'on pratique juſqu'à une parfaite guériſon.

Il faut obſerver de ne pas tenir le linge où il y a du ſang & de la Poudre dans un lieu trop chaud, parce que l'inflammation ſe mettroit dans la playe. Il ne faut pas non plus que le lieu ſoit ni trop froid, ni trop humide.

Cette Poudre arrête les pertes de

ſang, appaiſe la douleur des dents, diminuë extrémement toutes ſortes de douleurs en quelque endroit du corps que ce ſoit; non pas en mettant de la Poudre ſur la partie, mais ſur le ſang qu'on en tire, & que l'on envelope dans un linge.

Les plus expérimentez dans l'uſage de cette Poudre, diſent qu'il faut quelquefois changer le linge de lieu ſelon les différentes diſpoſitions de la playe. Car ſi on y reſſent une grande chaleur, il faut mettre le linge en un lieu frais. Le bon ſens enſeigne cela, ſans qu'il ſoit beſoin de rien particulariſer davantage.

Je diray ſeulement que le célébre Pere Lana Jéſuite, qui a été un des plus grands Philoſophes de nos jours, comme il paroît par ſon grand Ouvrage intitulé *Magiſterium naturæ & artis*, déclare qu'il s'eſt ſervy ſouvent avec beaucoup de ſuccés de la Poudre de ſympathie; qu'il n'y a dans ſa préparation & dans ſon uſage, comme je les viens de décrire, aucune ſuperſtition, & encore moins aucun

aucun pacte avec le Démon ; & que la Nature y agit toute seule par les écoulemens de la matiére subtile du vitriol, qui sont les *agens moyens*, lesquels font dans cette guérison si admirable, que la playe & le vitriol se touchent par un contact Physique. *Propterea cùm vis hujus medicamenti omnis sita sit in partibus volatilibus, seu effluviis ipsius vitrioli (neque ulla intercedit superstitio, aut pactum cum dæmone) ejus præparationem & usum hoc loco describere opportunum existimavi; quæ ego ipse multoties certissimis experimentis comprobavi.* Lana de motu transpirat. lib. 2. artific. 11.

De la guerison magnétique des playes, par l'onguent qu'on apelle
UNGUENTUM ARMARIUM.

Cet Onguent s'aplique sur l'épée, ou sur le fer qui a fait la playe, & il guerit à une grande distance le malade, & sans le voir nullement.

Il y a eu de furieuses disputes au sujet de cet Onguent. On ne peut gueres pousser la chaleur plus loin, que les Physiciens ont fait sur cette

guériſon toute merveilleuſe. Ils ont fait voir que les Philoſophes ont de la bile auſſi bien que du flegme. Je diray que ceux qui ſe ſont le plus déchaînez dans cette conteſtation, étoient les moins capables d'en porter jugement. En effet, ayant été curieux de voir ce que l'on a écrit ſur cette matiere, j'ay remarqué que ceux qui faiſoient davantage de bruit étoient des gens auſquels la Philoſophie corpuſculaire étoit tout-à-fait inconnuë; ſans laquelle il eſt pourtant certain qu'on n'entendra jamais rien dans tout ce qu'il y a d'occulte, & de merveilleux dans la Nature; puiſque les corpuſcules ſont les petis agens inviſibles par leſquels elle opére ſes miracles.

Les uns ont prétendu que cette guériſon, qui eſt réelle & non pas imaginaire, eſt un pur effet de la Nature; les autres l'ont attribuée au démon; & il s'en eſt trouvé, qui ont avancé que ce n'étoit qu'une impoſture, & que perſonne n'a jamais été gueri par cette voye. François Bacon Chancelier d'Angleterre, Van-Helmont,

Goclenius, parlent de cet Onguent comme d'une chose qui guerit naturellement.

Mais le P. Lana Jesuite examinant cet Onguent, dont il raporte d'aprés François Bacon, la composition; dit qu'on peut trés-bien expliquer l'effet surprenant de cette guérison par les écoulemens des corpuscules qui se détachent des ingrédiens trés-spiritueux, & trés-transpirables dont on compose l *Unguentum armarium.* Et si, dit-il, quelque chose sembloit nous rendre suspecte cette guerison, ce seroit sans doute la grande distance, qui se trouve entre l'épée sur quoy on aplique ce remède, & le malade que l'on guerit. Mais certainement, cela ne doit point faire de peine. Car n'y a-t-il pas fort loin entre les vignes qui fleurissent en France, & les vins que l'on garde en Allemagne? cepandant nous savons qu'il se fait dans ces vins une effervescence, lorsque les vignes sont en fleur. *Si enim aliquid obstaret, quominus reduci possint ad effluvia, & eorum motum, permixtionem, &c. ma-*

ximè obstare videretur ingens distantia, quæ aliquando intercedit inter vinum, e. g. effervescens in Germania, dum uvæ florent in Gallia. De motu transpirat. lib. 2. cap. 2. proposit. 22. pag. 70.

Et le P. Lana se tient si peu embarrassé de cette distance qui seule peut faire de la difficulté, qu'il paroît prêt à croire que ces écoulemens de matiere subtile pourroient bien se porter jusqu'aux astres; & il ajoûte même que si les atomes qui se transpirent du globe terrestre, n'étoient pas portez jusqu'aux étoiles, & puis raportez depuis les étoiles jusqu'à la terre; comme par un flux & reflux perpetuel, il n'y auroit point de commerce physique entre le ciel & la terre. *Idem ibid. proposit. 44. pag. 63.*

Aprés cela on ne sera pas fâché d'aprendre la préparation de cét Onguent merveilleux. Elle est dans la Magie Naturelle de Batiste Porta, *lib. 8. cap. 12.* qui en attribuë l'invention à Paracelse. Elle est dans le Traité, *de Unguento armario* de *Goclenius*, qui dit que Paracelse a perfectionné, & non

pas trouvé ce ſecret.

François Bacon Chancelier d'Angleterre en donne auſſi la compoſition dans *Sylva ſylvarum, cent. x. n. 998.* Le P. Lana Jéſuite a copié celle de Bacon, & l'a miſe dans le ſecond volume de ſa Philoſophie, *lib. 2. cap. 1. Experiment. lxxvi. pag. 43.* & le voicy comme je l'ay pris de *Goclenius.*

Recipe, uſneæ concretæ in calvariâ ſtrangulati uncias duas.

Mumiæ, ſanguinis humani ſingul. unciam ſemiſ.

Lumbricorum terreſt. aquâ vel vino lotorum, exſiccatorum unc. ij. ſ.

Adipis humani uncias ij.

Adip. urſ. verris aprugni a. uncias ſ.

Ol. lin. terebinth. a. drachmas ij.

On mêle ces choſes dans un mortier, & on garde cette compoſition dans une longue phiole étroite. Cela ſe fait quand le Soleil eſt dans ♎.

On fait entrer dans cet ongnent le fer, qui a fait la playe, ſi on le peut avoir ; ou bien un autre qu'on a introduit doucement dans la bleſſure, & qui s'eſt imprégné du ſang, & des

esprits animaux qui y résident. On lave tous les matins la playe avec de l'urine du malade, ou de l'eau bien pure ; & aprés l'avoir bien nettoyée, on la bande avec un linge blanc & bien net. Il faut souvent oindre le fer, si l'on veut guérir promtement ; sinon, on le laisse un jour ou deux sans y toucher. *Goclenius* dit que c'est une chose trés-reconnuë, que l'Empereur Maximilien s'est servy de cét Onguent.

Comme tout ce qui pourroit faire quelque peine sur les symptomes de Jaques Aymar, & sur les guérisons magnetiques, se réduit à savoir certainement, si la matiére de la transpiration est aussi abondante que je l'ay dit, j'ay crû que je ne ferois point mal de finir ce chapitre par deux belles observations du P. Lana Jésuite, qui mettent la chose dans une évidence entiere.

1° Le P. Lana étoit si persuadé que la transpiration se fait fort abondamment, sur tout quand on dort, qu'il a enseigné la maniere d'en recueillir une matiere aqueuse, qui est peut-être

plus exquiſe que les teintures que l'on tire des végétaux par l'alembic.

Expérience.

Il faut avoir une petite chambre, qui ſoit bien cloſe, afin que l'air n'en puiſſe pas ſortir ; on fera un trou à une fenêtre où l'on mettra un matras, dont le col ſoit bien long, en ſorte que le corps du matras ſoit expoſé à l'air froid; car il faut faire cette expérience en hyver. Cela fait, ſi pluſieurs perſonnes dorment dans cette chambre, les écoulemens de la tranſpiration ne trouvant à ſortir que par le trou de la fenêtre, iront dans la phiole, & par la fraîcheur de l'air, ils ſe condenſeront en eau. *Lana de mot. tranſpirat. lib. 2. cap. 3. artific. 2. pag. 73. & 74.* Et ce ſavant Phyſicien dit que ſi les eaux qu'on tire des végétaux ont de grandes utilitez dans la Médecine, il ne faut point douter que celles que l'on recueilliroit d'animaux bien ſains par cette metode, n'euſſent de grandes vertus ; puiſqu'il eſt certain que c'eſt dans leurs eſprits volatils que conſiſte toute leur vertu même.

2° Le P. Lana Jesuite dit une chose bien plus surprenante. Il soutient que nous sommes dans l'air qui environne nôtre corps, comme dans un bain perpetuel, tantôt froid, tantôt temperé, & tantôt chaud : que le corps trempe dans cet air liquide, & y est comme si on en faisoit une infusion ; que la Nature travaille alors comme les chymistes, tirant par cette infusion des teintures délicates des esprits subtils de nôtre corps, dont l'air demeure tout imprégné. Je déclare que cela est tout-à-fait favorable à mon systéme, & que je me fais un grand plaisir de voir que de si grands Physiciens l'ayent dit les premiers. Il est étonnant que cette belle Physique ait été découverte si tard par les Philosophes. Qu'on ne soit, donc plus surpris si Jaques Aymar d'une sensation délicate se trouvant dans un air aussi corrompu que celuy d'où sortent trois meurtriers infames, tombe dans des mouvemens convulsifs. Il faut avoir l'imagination plaisamment tournée, pour se persuader

que ces ſymptomes ſoyent l'entouſiaſme que ſouffroit la Prêtreſſe d'Apollon ſur le trépié avant que de rendre ſes oracles ; comme on l'a voulu dire aſſez legérement dans une lettre qui paroît dans le Mercure Galand du mois de Janvier 1693. Ce prétendu entouſiaſme eſt une chimére. Combien ſouvent ſe trouve-t-on un dans certain affoibliſſement de cœur en la compagnie de certaines gens mal-propres, dont on ne peut ſoûtenir la préſence ? Il ne faut qu'un air un peu corrompu, pour faire un grand changement dans nôtre conſtitution. Entreroit-on ſans répugnance dans un bain d'où ſortiroit une perſonne dégoutante ? Quoy qu'il en ſoit, voicy les paroles du P. Lana qui ſont trés-belles, & qui peuvent donner lieu à des réflexions trés-utiles : *Ut proinde dici poſſit aërem, quo corpora ſingula ambiuntur, eſſe veluti liquorem aliquem in quo fiat ſimilis omnium corporum infuſio, & quo mediante, longè delicatiores, & ſubtiliores tincturæ ſeu ſpiritus puriores à corporibus omnibus eliciantur*

à natura chymicam, ut ita dicam, artem exercente. Lana tom. 2. lib. 2. cap. 1. num. 131. pag. 52. Tout ce que je pourrois dire aprés cela, affoibliroit ces belles idées qu'on aura prises de cette ingenieuse reflexion du P. Lana.

CHAPITRE X.

Les corpuscules des vapeurs, des exhalaisons, & de la transpiration insensible, ont assez de ténuité, ou de subtilité, pour s'insinuer dans la Baguette Divinatoire.

VOILA une difficulté sur quoy il y a des gens, qui insistent beaucoup. Ils acorderoient volontiers que ces corpuscules s'insinuent facilement dans les pores de Jaques Aymar; mais ils se rebellent, quand nous disons que ces atomes pénétrent avec la même facilité dans les petits espaces vuides, qui sont semez entre les fibres de la Baguette. C'est ce qu'il s'agit de prouver maintenant; & ce que je vais faire par des experiences curieuses, & in-

conteſtables; quoy que j'aye déja montré plus d'une fois la proportion qui ſe trouve entre les pores du bois de la Baguette Divinatoire & les particules de l'eau, des métaux, & de la tranſpiration. Mais il ne faut rien épargner, lorſqu'il eſt queſtion de convaincre tout le monde ſur une matiere, où je n'ay point vû que quelqu'un fût indifferent. Ainſi il faut traiter dans un chapitre exprés une obſervation, dont j'ay répandu déja pluſieurs choſes dans les chapitres précédens.

Expérience.

1° Les merveilleuſes experiences de l'aimant ſont bien propres à donner une juſte idée de l'étonnante ſubtilité, & agilité des corpuſcules. Saint Auguſtin raconte dans le livre XXI. chap. 4. de la Cité de Dieu, comme ſon Frere & ſon Collégue Sévére dînant un jour chez Bathanaire Gouverneur d'Afrique, *ce Seigneur prit une pierre d'aimant, & la mettant ſous une aſſiette d'argent ſur laquelle il y avoit un morceau de fer, le fer ſuivoit tous les mouvements de ſa main, ſans que*

l'argent, qui étoit entre deux, en reçût aucune impression. Ainsi les corpuscules magnétiques s'insinuënt en un instant au travers des pores de l'argent, de l'or, ou du cuivre, & font mouvoir le fer qui est dessus, & luy impriment tous les mêmes mouvemens selon lesquels on remuë l'aimant au dessous. Mais on ne doit pas être surpris de cela, puis qu'on fait mouvoir au travers d'une muraille une aiguille de Boussole : & Messieurs de l'Academie Royale des sciences d'Angleterre nous assûrent que le Docteur Edoward Cotton leur présenta une pierre d'aimant qui pesoit 60. livres, laquelle quoyque foible, faisoit pourtant mouvoir une aiguille de Boussole dans une distance de neuf pieds. *Act. Philosoph. mens. mart. 1666. pag. 26.*

Il est certain qu'il y a peu de corps dans la Nature qui soient aussi durs, & aussi compactes que le verre, & cependant les corpuscules magnétiques le pénétrent facilement, comme on le peut expérimenter en mettant sur un quarré de vitre un petit bout de fil

de

de fer, & en remuant au deſſous un aimant ; car on aperçoit que la matiere magnétique, par le mouvement qu'elle cauſe au fil de fer, porte ſon impreſſion au travers du verre. Mais comme on pourroit s'imaginer que les corpuſcules agiroient, non au travers du verre, mais en montant autour & par deſſus, comme feroit la fumée d'un flambeau éteint, on a pouſſé l'experience plus loin. On a enfermé une aiguille à coudre dans un petit tuyau de verre bouché hermétiquement:on l'a mis nager ſur l'eau,& avec un bon aimant, on l'attiroit çà & là comme on vouloit ; ce qui eſt une preuve que l'aimant pouſſoit ſes corpuſcules au travers du verre.

Nous avons une expérience faite par M. Boyle ſur la *cochenille*, qui eſt tout-à-fait bien imaginée pour montrer la diviſibilité de la matiére à l'infini, & je la trouve plus démonſtrative , que celle de la diviſion de l'or, que M. Rohaut avoit empruntée de chez les tireurs d'or. Du moins eſt-elle plus ſenſible. Dailleurs, elle nous répréſen-

te bien, qu'il s'en faut beaucoup, que nous n'ayons une juste idée de la tenuité, ou subtilité surprenante des corpuscules qui se détachent de certains corps.

Expériences.

M. Boyle prit un grain de *cochenille*: qu'il mit dissoudre dans une médiocre quantité d'esprit d'urine; & cette dissolution teignit de couleur rouge 264. onces d'eau trés-claire. Ainsi en comptant que chaque once pese 576. grains; voilà 152064. grains d'eau inondez des corpuscules substanciels qui se sont separez d'un grain de *cochenille*. Il faut donner cette expérience à mediter à ceux qui demandent, si d'un petit corps, tel qu'est une piece de monnoye, il s'en peut évaporer assez de matiere subtile pour imprégner la Baguette Divinatoire. J'ay en mes mains une petite pierre d'aimant qui ne pése que 20. grains, & qui a communiqué sa vertu magnétique à un trés-grand nombre de petits morceaux de fer, sans qu'elle ait encore rien perdu de son poids,

quoy qu'il ſoit trés-conſtant que ce qu'elle communique, ſoit une ſubſtance matérielle.

M. Boyle parle encore d'une Dame d'eſprit, qui ſe faiſoit un plaiſir de nourrir des vers à ſoye, & de qui il aprit qu'il y avoit plus de 300. aulnes de ce petit fil de ſoye ſur une de ces coques où ils s'enferment; & que ces 300. aulnes ne peſoient que deux grains & demy. De ſorte qu'on peut faire état qu'un grain de ce fil ſi menu contient du moins 120. aulnes. *De mira ſubtilit. effluvior. pag. 3. &c.*

Rien ne démontre mieux la ſubtilité des vapeurs & des exhalaiſons, que ce que fait le vif-argent. Ce liquide ſec exhale des fumées ſi ſubtiles, & ſi pénétrantes, que ſi on le remuë d'une main, on trouvera qu'une piéce d'or que l'on tiendra dans l'autre bien fermée, deviendra toute couverte, & toute blanchie du vif-argent qui ſe ſera inſinué au travers de la main. Il en arriveroit autant à la piéce d'or, ſi on la tenoit dans ſa bouche, comme les doreurs l'expérimentent ſouvent. Le

mercure s'insinuë tellement que si on le met avec de l'or, de l'argent, de l'étain, &c. ses corpuscules pénétrent si fort les pores de ces métaux, qu'ils s'amollissent, quelques durs qu'ils soient, & se réduisent en une pâte, qu'on nomme *amalgame*. Si on enferme du vif-argent dans un petit tuyau de cuivre, & qu'on l'échauffe un peu, le vif-argent le pénétre, & passe comme au travers d'un crible.

Phénoménes.

On ne peut pas douter que les corpuscules qui s'évaporent des miniéres, n'ayent aussi assez de subtilité, pour s'insinuer dans les pores de la Baguette Divinatoire. En voicy une preuve bien constante. *Alexander ab Alexand.* raconte comme quelquefois on a trouvé au dessus des miniéres d'or en Allemagne des branches de vignes toutes dorées, & quelques feüilles même de pur or. Ce qui provient, dit-il, de ce qu'il y a dans la terre en ces lieux-là des atômes métalliques qui s'insinuënt par la racine dans ces plantes, comme feroient les

ſucs deſtinez à la végétation. Quant au fait, cet auteur ne peut ſouffrir qu'on le révoque en doute ; & il aſſure non ſeulement que cet évenement n'eſt pas rare, mais que pluſieurs Ducs & Princes, à qui on a préſenté de ces ſortes de branches qu'ils gardent dans leurs cabinets, en peuvent faire foy ; & que de célébres Phyſiciens qu'on avoit conſultez ſur ce prodige, en avoient attribué la cauſe aux vapeurs d'or qui ſont ſur ces miniéres : *Subtus ex radicibus coaleſcere aurum ..... & ita germina concipere, frondeſque aureas emittere crediderunt. Genial. dierum. lib. 4. cap. 9. pag. 199.*

En effet, il n'y a pas ſi loin entre les métaux & les plantes qu'on le penſe. Car non ſeulement on voit des plantes qui admettent par les pores de leurs racines les corpuſcules métalliques, mais même on a trouvé que les métaux végétoient, c'eſt-à-dire s'élevoient quelquefois en arbres, & ſe partageoient en racines, en tronc, & en branches.

Les obſervations des curieux de la

Nature en Allemagne parlent d'un or qui avoit végété, qu'un payſan trouva dans la riviére de Tartza en Hongrie, & qui ſe voit dans le cabinet de l'Empereur, où il eſt parmy pluſieurs autres raretez de la Nature & de l'Art, que l'on y garde. *Obſer. 131. anno 1. pag. 260.*

Matthieu Paris dans ſon Hiſtoire de France raconte qu'en 1602. on préſenta à Henry le Grand de l'or, qui exprimoit parfaitement bien une branche d'arbre, qu'on avoit trouvé dans le Lyonnois proche le village de S. Martin la Plaine, dans la vigne d'un payſan, où il y avoit une trés-riche miniére d'or. *Tom. 2. liv. 5. 1. part. m. 209.*

On garde encore dans pluſieurs cabinets de l'Europe d'autres métaux, qui ont végété. Et les *curieux de la Nature* en Allemagne diſent que ces vignes & ces arbres ont attiré par leurs racines ces corpuſcules métalliques, qui étant des ſubſtances trés-fluides, ont pû aiſément pénétrer dans les petis eſpaces par où les racines reçoivent

leur nourriture. *Denique putant vites & arbores per radices ſuas attraxiſſe humorem metallicum, fluidum, adeoque facilè obſequentem. pag. 262.*

Le P. Kirker dit que cette inſinuation de l'humeur métallique dans la racine des plantes, ſe fait encore d'autant plus promtement, que les plantes qui croiſſent parmy, ont plus de convenance dans leurs pores avec la matiére ſubtile du métail: parce qu'alors la racine attire dans les intervalles de ſes fibres cette nourriture qui luy eſt convenable. *De Magnet. lib. 3. cap. 3. poët. 5. pag. 726.*

Il y en a même qui paſſent au delà, & qui diſent que comme il y a des *Zoophytes*, c'eſt-à-dire, une nature moyenne entre les brutes & les plantes; il y a pareillement des *Métallophytes*, c'eſt-à-dire, une nature qui tient le milieu entre les plantes & les minéraux, & qui participe de tous les deux.

Paſſons maintenant à des expériences que nous puiſſions faire nous-mêmes; afin de nous bien aſſurer que

ces corpuſcules dont nous parlons, ſont d'une ſubtilité prodigieuſe, & tels qu'ils peuvent même pénétrer les murailles & les corps les plus ſolides.

L'encre de ſympathie eſt tout-à-fait propre à nous faire toucher au doigt ce que je dis.

Expérience.

Encre de ſympathie.

1. Le ſecret de l'encre de ſympathie conſiſte dans l'uſage de deux eaux différentes, qui étant trés-claires ſéparément, ſi on les mêle enſemble, deviennent opâques & de couleur fort brune. Elles ſe compoſent ainſi. On fait boüillir un demy-quart d'heure durant un demy-ſeptier de vinaigré diſtillé, dans lequel on a mis environ une once de litarge d'argent. Voilà la premiére. La ſeconde ſe fait avec un morceau de chaux vive, & un peu d'orpiment qu'on fait infuſer pendant 24. heures dans une quantité d'eau ſuffiſante, ſe ſervant à cet effet de pots de terre vernis qui ſoient neufs, & bien nets. On filtre ſéparément ces deux liqueurs, & on

les trouve parfaitement tranſparentes. Voicy l'uſage.

Vous écrirez avec la prémiere eau ce dont vous ne voulez point qu'on s'aperçoive, & l'écriture diſparoît au moment qu'elle eſt ſéche : mais celuy qui reçoit la lettre, paſſant ſur le papier une éponge tant ſoit peu humectée de la ſeconde eau, l'écriture commence à paroître ſous la couleur d'un roux tirant ſur le noir.

Lorſque ces eaux ſont fraîchement faites, & que l'on a eu le ſoin de bien couvrir le pot dans lequel on a fait infuſer la chaux vive, il n'eſt pas neceſſaire que l'éponge humectée touche l'écriture, pour la faire paroître; il ſuffit de la paſſer à un peu de diſtance. On a vû pluſieurs fois que l'eau de chaux étoit ſi efficace, qu'aprés avoir étendu ſur une table la lettre écrite de la prémiere eau, & l'avoir couverte d'une main de papier; en verſant de la ſeconde eau ſur la feüille de deſſus qui en étoit ſeule moüillée, l'écriture de la lettre ne laiſſoit pas de ſe noircir.

* *Encre de ſympathie, où la vapeur d'une liqueur pénétre un livre, ou une muraille.*

2. Quoy que cette expérience ſoit preſque la même que la précédente, qui eſt de M. Rohault; cependant ce qu'il y a de différent, mérite bien qu'elle trouve place icy.

Ayez de l'*Imprégnation de Saturne*, qui ſe fait avec du plomb qu'on a réduit en poudre en le calcinant. On calcine le plomb, en le faiſant fondre dans une terrine qui n'eſt point vernie, & en l'agitant ſur le feu avec une ſpatule juſqu'à ce qu'il ſoit tout en poudre. On met enſuite cette poudre de plomb diſſoudre dans du vinaigre diſtillé: & cette liqueur qui eſt claire comme de l'eau de fontaine, s'apelle *Imprégnation de Saturne*.

Prenez un livre de l'épaiſſeur de quatre doigts, ou même plus gros, ſi vous voulez; écrivez avec de l'Imprégnation de Saturne ſur un papier que vous mettez entre les feüilles du livre: tournez le livre; & ayant remarqué à peu prés l'oppoſite de vôtre écriture, frottez ſur

la derniére feüille avec un cotton imbu de la liqueur faite avec la chaux & l'orpiment: laissez même le cotton sur l'endroit : mettez aussi-tôt un double papier dessus, & ayant fermé promtement le livre, frapez dessus avec la main quatre ou cinq coups: tournez-le ensuitte, & le mettez en quelque lieu à la presse pendant un demi-quart d'heure; retirez-le & l'ouvrez, vous verrez que vôtre encre qui étoit invisible, paroîtra. La même chose arrivera au travers d'une muraille, pourvû qu'on ait soin de mettre quelques planches contre les deux côtez qui puissent empêcher l'évaporation des esprits.

Des fourbes se sont quelquefois servis de ces secrets, en s'érigeant en grands sorciers, pour faire trouver des réponses à des questions proposées par des personnes simples & ignorantes, sur des papiers blancs & cachetez avec soin. On ne manquoit pas de croire que le Diable avoit fait la réponse, & sur les dépositions de ces personnes simples & dupées, des Ju-

ges ignorans ont condamné à la mort de prétendus criminels, qui n'étoient pas plus coupables ni plus ſorciers, quoyque meilleurs Phyſiciens qu'eux.

La cauſe Phyſique de ces agréables phénoménes vient de la force de l'eau de chaux ; & cette force conſiſte dans des eſprits volatils, qui traverſent les corps avec une ſubtilité merveilleuſe, & qui ſe portent même fort loin.

C'eſt de-là que M. Lémery avertit que les deux liqueurs doivent être composées, & peut-être même gardées en des lieux differens, de peur que les eſprits volatils de la chaux ne gâtent, & ne tuënt, pour ainſi dire, l'Imprégnation de Saturne, ſi on les approche.

Mais pour apliquer ces conſidérations à nôtre ſujet, je dis que les vapeurs des métaux peuvent ainſi percer trés-facilement dans les pores de la Baguette Divinatoire. Ce ſont pour l'ordinaire des fumées de Mercure, qui ſont d'une ſubtilité étonnante. Je pourrois me contenter de le prouver par

par le témoignage de plusieurs savans, qui nous assûrent qu'il perce & s'insinuë jusques dans la moële des os ; & qu'on en a trouvé pareillement dans le crane de ceux qui font le métier de Doreurs. Mais voicy une expérience de M. Boyle sur laquelle chacun peut s'exercer & se convaincre de la facilité que le Mercure a de pénétrer le bois même le plus solide.

Expériences.

1°. Peu de gens ignorent ce que c'est qu'une longue sarbacane de bois, dont on se sert aux Maldives pour tirer des fléches, ou bien avec lesquelles on tuë en Europe des oyseaux, en y mettant de petites balles de terre cuite qu'on souffle avec la bouche. M. Boyle dit qu'ayant remply de vif-argent une semblable sarbacane jusqu'à une certaine hauteur, le poids soit de l'air ou du vif-argent, fit que celuy qui étoit tout en bas perçoit le bois, & sortoit par les pores en petites gouttes, comme s'il eût passé au travers d'une peau de chamois, ainsi qu'il arrive, lorsqu'on le sépare

d'une pâte où il a été mêlé avec quelque métail par un *amalgame*. Ce qui fit voir, dit M. Boyle, un assez agréable phénoméne à ceux qui étoient présens.

2°. Non seulement le vif-argent passe au travers des pores du bois, mais encore l'air y passe. En voicy une expérience que fit autrefois M. Boyle, en présence de plusieurs personnes d'esprit à qui elle parut un spectacle tout-à-fait divertissant. Il apliqua un ais à la machine Pneumatique, & en tira l'air : il fut agréablement surpris que l'air qui pesoit sur l'ais s'insinuoit au travers des pores de la planche de bois, & entroit dans la machine. L'air, dit-il, fit alors ce que le vif-argent fit dans l'expérience précédente.

Il ajoûte ensuite trois autres expériences dans lesquelles il fit passer au travers des planches de bois les vapeurs d'une liqueur de sa composition, lesquelles coloroient visiblement des deniers de cuivre. Il faut remarquer que ces différentes expériences se sont faites, sans que l'action des fumées

ait été aucunement excitée par le secours de la chaleur qui les auroit sans doute renduës & plus actives & plus pénétrantes. *Quod gratissimum erat, ac jucundissimum intuentibus spectaculum. Boyle de Corpor. solid. porosit. cap. 4. pag. 28. & 29.*

3°. Il n'est guéres de corps plus compacte que l'acier d'une épée, dont la lame est bien trempée & bien polie. On est persuadé que les pores en sont trés-serrez : cependant les corpuscules qui se détachent du sang d'un animal, ne laissent pas de se faire passage, de s'insinuer & de demeurer un trés-long-tems dans ces petits pores, sans que l'air extérieur ou le linge dont on essuye cette épée, les en puissent chasser. Il n'y a que le feu qui peut faire évaporer ces esprits du sang. Car si on tient cette épée sur des charbons ardens, on voit sortir du côté de la lame opposé au feu, une petite humidité qui ressemble à la tache que l'haleine fait sur un miroir ; & si on la regarde avec une loupe de verre qui grossisse beau-

coup les objets, on verra que cette rosée d'esprits consiste en de petites bulles ou vessies enflées.

Cette expérience aprend aux Chirurgiens à connoître la profondeur de la playe, sans la sonder : puisqu'il n'y a que la partie de l'épée qui est entrée dans un corps vivant, surquoy on trouve cette petite ébullition dont je viens de parler.

Cette expérience nous aprend aussi que les corpuscules du sang des personnes massacrées à Lyon, étant restez dans la serpe, dont les meurtriers avoient tué le vendeur de vin & sa femme, ont servy encore à l'homme à la Baguette, pour distinguer cette serpe, des deux autres du même ouvrier parmy lesquelles on l'avoit confonduë exprés, pour éprouver son talent.

4° Le P. Lana Jésuite raporte une expérience qu'il a faite, qui fait bien voir l'étrange subtilité des particules de l'eau. Il m'est arrivé, dit-il, plus d'une fois de fondre à la lampe des Emailleurs un tuyau de verre trés-me-

nu, & de l'étendre en un fil si mince, qu'il pouvoit le disputer pour la ténuité aux fils d'araignées. Cependant ce fil presque imperceptible étoit creux selon toute sa longueur. Il falloit que ce trou fût d'une petitesse à peine imaginable ; car enfin les yeux n'en pouvoient rien découvrir : & moy-même je n'apris que ce fil étoit percé, que parce que j'en courbai un en siphon, & que nous voyons l'eau monter le long d'une branche du siphon, & décendre par l'autre ; mais cela se faisoit avec un mouvement si lent à cause de la petitesse du trou, qu'il n'en tomboit qu'une goutte en quatre heures, quoy que l'eau ne cessât point de monter. Ce qui nous doit faire juger que ces particules d'eau étoient sans doute d'une ténuité extraordinaire. *Lana de motu penetrat. lib. 1. cap. 2. Proposit. 23. pag. 31.*

5. Les animaux venimeux nous représentent bien l'extrême ténuité de la matiére subtile, par la maniére dont ils insinuënt leur venin. Scaliger dit qu'il y a dans l'Aquitaine une es-

péce d'araignée, dont le poison est si actif & si pénétrant, que si on marche par mégarde dessus cet insecte, le venin passe au travers du soulié, & blesse la personne. *Tanta ejus veneni vis, ut calcatus calceorum soleas transmiserit cujusdam Vincentini, Exercitat. 186. pag. 612.*

Il est parlé dans l'Histoire du Bresil d'un poisson venimeux, qui empoisonne par le plus simple contact; & même on assûre qu'il engourdit, & rend paralytique le pié du pescheur, quelque bien chaussé qu'il soit; à peu prés comme fait la Torpille de l'Europe. *Piso lib. 5. cap. 14.*

Chacun sait que la Torpille est un petit poisson, qui ne pése jamais guére plus de 18. onces, duquel il sort une humeur froide qu'on dit être la cause de l'engourdissement qu'elle produit dans la main du pescheur, soit qu'il pesche à la main ou avec un filet. Cependant il y en a qui soûtiennent qu'il faut le toucher immédiatement, pour expérimenter cét engourdissement. Mathiole a écrit qu'il n'y

a point d'homme, qui ait le bras aſſez fort, pour qu'il puiſſe long-tems ſoûtenir une Torpille vive. Non obſtant ſon venin, on en mange la chair, & Hypocrate en recommande quelquefois l'uſage. Puiſque les expériences aſſûrent le raiſonnement, comme le raiſonnement conduit, régle, & explique les expériences : il ne les faut point ſéparer autant que nous le pourrons. Ainſi aprés avoir vû ce que la Nature fait, il faut écouter ce que la raiſon dit.

Il ne faut qu'un peu d'attention pour comprendre quelque choſe de l'extréme petiteſſe des corpuſcules inſenſibles, & pour s'aſſurer qu'il y en a qui ſurpaſſent de beaucoup les autres en ténuité.

1° Il eſt certain que les corpuſcules, qui ſont ſur la piſte d'un lievre qu'un chien chaſſe & par leſquels il eſt dirigé, ſont plus ſubtils que les atomes qui ſe tranſpirent du muſc, & de l'ambre-gris ; puiſque les corpuſcules du lievre échapent à nôtre odorat, auquel les particules odoriférentes des

parfums ſont trés-ſenſibles.

2° Il eſt certain que les corpuſcules de l'air, doivent étre plus ſubtils que la matiére qui s'eſt tranſpirée du lievre; puiſque cette matiére eſt ſenſible à l'odorat du chien, & que l'air n'eſt de la juriſdicton d'aucun de nos ſens.

3° Il eſt certain que les rayons du Soleil ſont plus ſubtils que l'air & que l'eau, puiſque les corpuſcules de lumiere paſſent au travers des vitres, ce que les particules de l'air & de l'eau ne peuvent pas faire.

4° Il eſt certain que les corpuſcules magnétiques, qui s'écoulent de l'aimant, ſont plus ſubtils que les rayons du Soleil: Car enfin la matiére magnétique fait mouvoir vne aiguille de Bouſſole au travers du bois, de l'yvoire, & des métaux les plus durs, qui ſont des choſes impénétrables aux atomes lumineux.

5° Peut-être y a-t-il encore des corpuſcules infiniment plus ſubtils que ceux de l'aimant. En effet rien n'empêche, que nous ne jugions que ces

petits animaux, qui ne ſont viſibles que par le microſcope, ont un ſang composé de particules encore plus minces, que tout ce que nous venons de conſidérer. Ces petits animaux, que l'oëil n'avoit jamais vûs avant l'invention du microſcope, ont ſans doude des organes & des conduits, pour prendre, & pour digérer les alimens; ils ont des œufs pour la propagation de leur eſpéce; il y a dans ces œufs d'autres animaux encore plus petits qui s'y nourriſſent. Il faut donc que les ſucs deſtinez à leur nourriture y ſoyent d'une étrange ténuité. L'imagination ſe perdroit, s'il falloit conſidérer toute l'économie de la ſanguification dans ces atomes animez, & y chercher les eſprits qui ſe diſtribuent à toutes les parties de cet animal, pour les achever de former. Ces choſes que l'on ne conçoit preſque pas, ſont excellentes à paſſer quelquefois en revûë, afin d'accoûtumer l'eſprit à des conſidérations qui ne dépendent point des ſens. Or rien n'eſt plus propre pour cet exercice philoſophique, que l'examen de ce

petit animal dans cette prémiere situation de sa vie ; c'est-à-dire, quand il est encore envelopé, & concentré dans le germe de l'œuf, où il semble qu'il se dérobe à nôtre imagination, & qu'il échape aux yeux de l'esprit, comme la Nature la soustrait aux yeux du corps. *Ideo vix concipi potest, quanta sit exilitas, & subtilitas istius alimenti, quod ductus embrionis pervadit*, dit si bien Mr de Stair Anglois, *Explorat. 21. n. 4. pag. 625.*

6° Mais que dirons-nous des esprits animaux, qui s'engendrent dans les ventricules du cerveau de l'homme, & qui doivent étre des atomes volatils d'une legéreté inconcevable ? Car enfin ils sont les organes, dont l'ame se sert pour donner le mouvement au corps par le moyen des nerfs, & des muscles ; ils sont les petits messagers qu'elle employe à porter par tout le corps ses ordres, & ses commandemens ; ils sont, pour ainsi dire, une substance *moyenne* entre le corps & les facultez de l'ame ; ce qui nous doit porter à les imaginer d'une subtilité étonnante.

CHAPITRE XI.

Les corpuſcules des vapeurs, des exhalaiſons, & de la tranſpiration inſenſible ont aſſez de force, & d'action, pour faire mouvoir, & incliner la Baguette Divinatoire, & pour produire dans Jaques Aymar les ſymptomes, dont nous avons parlé.

LEs ſymptomes ſi étranges de Jaques Aymar, & le mouvement ſi rapide de la Baguette, qui va quelquefois juſqu'à luy bleſſer les mains, ſont des choſes, ſurquoy ceux mêmes, qui ſe piquent le plus de Phyſique, ne peuvent point paſſer. L'auteur de la *lettre ſur la Baguette* qui eſt inſérée dans le mercure du mois de Janvier 1693. n'a pas manqué de ſe divertir ſur cet endroit. Comme il penſe, & dit les choſes avec feu; il répréſente la difficulté dans toute ſa force. *Croyez-vous*, dit-il, *Monſieur, qu'il n'y ait*

point de ridicule à ſupoſer, que d'une petite partie de métail, d'une piece de quatre ſols par exemple, il ſort une aſſez grande quantité de corpuſcules pour tordre une Baguette juſqu'à la rompre, ou à bleſſer les mains de celuy qui la tient bien ſerrée? pag. 32.

Il n'y a point de ridicule à croire que les métaux ſont poreux, & tranſpirables : il ſeroit au contraire ridicule à un Phyſicien de le nier. J'ay montré même combien eſt abondante la matiére ſubtile, qui ſe détache par la tranſpiration, des corps les plus ſolides. Cette tranſpiration n'a point été imaginée, pour expliquer les effets de la Baguette. *Sanctorius*, Boyle, le P. Lana Jéſuite, qui ont écrit avec tant de ſolidité ſur la tranſpiration inſenſible, n'avoient pas en vûë alors la Baguette Divinatoire.

Le peuple eſt prévenu qu'il n'y a que les cauſes, qui agiſſent avec bruit, & fracas, dont on doive attendre de grands effects; ſans ſonger que la Nature à ſes manieres d'agir ſourdes & occultes, dans leſquelles elle employe l'organe

l'organe de petits agens ſur quoy les ſens n'ont aucune priſe. Ces opérations ſont ſouvent viſibles. Nous voyons, par exemple, que les plantes ſe nourriſſent & croiſſent; mais la Nature nous en cache la maniere. Perſonne n'a jamais vû comment les ſucs de la végétation s'inſinuent dans les pores des plantes.

On voit bien la Baguette s'incliner, mais la maniere, dont cela ſe fait n'eſt pas ſenſible. Les corpuſcules, qui luy impriment ce mouvement, ne ſont ni viſibles ni palpables: Et peut-être que l'extréme petiteſſe que nous leur attribuons, augmentera encore la difficulté de ceux qui ne peuvent pas comprendre, qu'il y ait des agens inviſibles ſi puiſſans dans la Nature. Cependant tous ceux, qui ont été élevez dans les principes de la veritable Philoſophie, ſoûtiennent que ces corpuſcules, ou ces petits coins, dont la Nature ſe ſert dans ſa mécanique, ſont d'autant plus forts, & plus actifs, qu'ils ont plus de ténuité. C'eſt ce que je démontreray dans la ſuite de ce chapitre; 1° par des

experiences trés-belles ; 2° par des raisons invincibles.

I. Si l'on considere que l'extréme petitesse des corpuscules est compensée par le grand nombre d'atomes dont se forment les vapeurs, & les exhalaisons ; & qu'ils agissent conjointement, *per modum unius*, on se récriera peut-être moins sur ce que nous attribuons l'inclinaison rapide de la Baguette à leur force réünie.

Mais ne se souvient-on plus que ces torrens, & ces inondations qui quelquefois ravagent les campagnes, & submergent les Provinces entieres, ne sont originairement que des vapeurs d'abord imperceptibles, répanduës dans l'air, qui se résolvent en gouttes de pluye, & qui lors qu'elles sont réünies, causent ces débordemens effroyables, dont l'on n'a que trop d'exemples ?

Ces vapeurs invisibles avant qu'elles forment la pluye, se font assez sentir par la difficulté extraordinaire, que l'on éprouve à ouvrir, & à fermer les portes, & les fenêtres,

quoy qu'elles ſoient d'un bois ſolide,& compacte. Ce qui eſt un indice aſſuré que le tems ſe diſpoſe à la pluye.

Il n'y a perſonne qui n'ait ouy parler de ces nouveaux inſtrumens qu'on nomme, *Hygrometres, Barrometres*, & *Thermometres*: On ſait encore qu'ils font l'ornement des cabinets des Curieux & des Savans, & qu'ils leur ſervent à connoître les degrez de ſécheresſe ou d'humidité, de froid ou de chaud, & tous les changemens qui arrivent dans l'air. Mais peut-être tout le monde ne ſait-il pas que tout le ſecret de ces machines roule ſur ce qu'on a découvert que les vapeurs & les exhalaiſons mêlées dans l'air le rendent froid ou chaud, ſec ou humide, plus ou moins peſant; & que cela ſe connaît par l'action que font ces vapeurs, & ces exhalaiſons ſur la matiere, dont on fait ces inſtrumens, que nous devons regarder comme des argumens perpétuels de l'action & de la force des corpuſcules.

Ces petites machines qui font les délices des gens d'eſprit, ſont du goût

du tems : & d'ailleurs elles ſont propres à aider l'imagination de ceux qui ne peuvent pas croire que les vapeurs & les exhalaiſons ſoient capables d'une action auſſi forte qu'eſt l'inclinaiſon rapide de la Baguette. Ce ſont deux titres pluſque ſuffiſans, pour parler icy de ces belles curioſitez de Phyſique.

Hygrométres.

I.

Ce qu'on apelle *Hygrometre*, ou *Hygroſcope*, eſt un inſtrument qui fait connoître la *ſécheresſe, ou l'humidité de l'air.* Il y en a un qui a été inventé en Angleterre, & dont la deſcription & la figure ſont dans le Journal des ſavans de l'an 1677. Il eſt composé de deux petits ais de ſapin fort minces, qui ſe meuvent dans deux couliſſes, ſuivant que l'humidité, ou la ſécheresſe de l'air les fait enfler ou ſe retirer. Par leur mouvement ils font tourner une aiguille qui eſt au milieu d'un des ais, laquelle marque les dégrez de l'humidité, ou de la ſécheresſe de l'air.

Second Hygrométre.

Dépuis que le P. Emanüel Magnan a trouvé le ſecret de faire *un hygrométre* avec un ſeul brin d'un épy d'avoine ſauvage qui ſoit parfaitement meur, ſur lequel on met un ſtile, où *index*, chacun a donné dans cette maniere qui eſt devenuë la plus fameuſe.

On met un petit brin de cét épy d'avoine, en la maniere qu'on planteroit un pivot dans le fond d'une petite boëte ſemblable à celles des cadrans, ou bouſſoles de Diépe : on diviſe la circonference de cette boëte en ſoixante degrez : on attache ſur la pointe du brin d'épy un *index* qui touche ſur la diviſion des degrez. Alors le brin de paille en ſe tordant, ou détordant par la ſécheresſe, ou par l'humidité marque ſur le bord de la boëte de combien de degrez l'air eſt plus ſec, ou plus humide que le jour précedent.

Expériences.

1° Si l'on aproche du feu avec cet *Hygrométre* dans l'eſpace de cinq, ou ſix pas, on voit qu'il ſe meut aſſez len-

tement; mais quand on n'en est plus éloigné que de trois ou quatre pieds, l'*hygromètre* tourne si visiblement que cela fait plaisir à observer. S'il est un peu long, il fera jusqu'à quatre tours entiers.

2° Lorsque la paille est arrivée jusqu'au dernier degré de sécheresse, elle ne tourne plus. Elle est alors torse, & toute courbée : mais si on l'humecte avec une goute d'eau, on la voit aussi-tôt se redresser, & revenir sur ses pas par des révolutions contraires, & se remettre toute droite.

3° Le mouvement qui se fait dans la paille à la présence du feu n'est pas précisément continu : il se fait comme par bonds, & par reprises.

4° Cette paille par l'humidité tourne d'Orient par le Midy à l'Occident; & au contraire par la sécheresse elle va d'Orient par le Septentrion à l'Occident.

5° Si on met de petits bouts de cette paille sur une platine de fer bien échauffée, on les voit s'agiter, se plier, & se redresser, comme feroient de pe-

tits vermiſſeaux, ou comme font des bouts de cordes de luth, qu'on ſeme ſur la viande nouvellement tirée de la broche, qui eſt un petit jeu, par lequel on fait croire aux ſimples, que les vers groüillent deſſus.

Enfin M. de Monconys raconte dans la page 130. de la prémiere partie de ſes Voyages, comme M. Torricelli luy donna quelques pailles d'avoine, pour faire des *hygrometres*, & il met cela au rang d'une grande faveur. Tant il eſt vray que la Fortune à accoûtumé les Philoſophes à ſe contenter de peu de choſe.

Troiſiéme Hygrométre.

M. *Sturmius* ayant obſervé que tout ce petit myſtére venoit de la contorſion naturelle qui ſe fait dans les fibres de ces plantes à la préſence du ſec ou de l'humide, comme un bois verd qui ſe tord, & ſe tourmente devant le feu, il a cherché dans l'art ce qu'on n'avoit encore qu'emprunté de la Nature. Il a fait choix d'une corde de luth, dans la penſée qu'il avoit que rien ne peut être plus ſenſible aux

moindres changemens qui arrivent dans l'air : & voicy ce qu'il en fait. Il prend une petite boëte de carton de la hauteur de deux pouces, & de trois de diametre. Il colle au fond, à la place où l'on mettroit un pivot, un bout de corde de luth de la longueur d'un peu plus de deux pouces, afin qu'il s'éleve au dessus de la boëte : il colle à son extrémité une petite image de papier qui tient aussi en sa main un petit bout de cette corde de luth, laquelle s'étend jusques sur le bord de la boëte qu'on à divisé en soixante dégrez : cela fait, c'est un prodige de voir comme cette petite image fait plus d'un tour si on décend la machine dans une cave, ou dans un autre lieu humide ; & comment elle revient sur ses pas, quoy qu'un peu plus lentement, si on la reporte dans un cabinet, ou dans un autre lieu sec. Il faut remarquer que la corde ne se tiendroit pas droite, si on ne la soûtenoit par des cartons à travers desquels on la fait passer. M. *Sturmius* préfére cét *hygrométre* à tous les au-


YGROMET
15
10
5
60
55
50
45

tres, tant pour être bien ſubtil, que par ce qu'il fait le même effet auſſi exactement aprés pluſieurs années que s'il venoit d'être fait.

Quatriéme Hygrométre.

Qui croiroit que l'oreille pût juger des dégrez de ſécherеſſe & d'humidité, qui ſont dans l'air ? cela ſe peut faire pourtant en la maniere qui ſuit. On monte la corde d'un luth ou d'un autre inſtrument ſur le ton d'une flûte, ou d'un flageollet, qui ſont des inſtruments trés-peu ſujets aux changement de l'air : on les met parfaitement d'accord ; & le lendemain ou ſix heures aprés, ſi l'air a changé ſenſiblement, on voit de combien la corde de l'inſtrument a monté par la ſécherеſſe, ou décendu par l'humidité. La choſe eſt facile. Si les deux inſtruments ſont reſtez tout-à-fait d'acord, le tems eſt le même. Si la corde donne un ſon plus aigu, l'air eſt plus ſec; ſi le ton baiſſe, le tems eſt plus humide.

Cinquiéme Hygrométre.

On fait encore un *Hygroſcope* avec


PLS

une de ces petites balances qui se meuvent facilement: on met dans un des bassins du sel qu'on a extrait de quelque plante d'une nature chaude; ou bien du sel-nitre bien calciné,qui sont des choses qui s'imbibent si abondamment de l'humidité,que pour peu qu'il y en ait dans l'air, le tout se resout aisément en eau, jusqu'à peser trois & quatre fois plus qu'auparavant. Quand on met donc cette matiére dans un des bassins, on met en même tems dans l'autre quelque métail comme du petit plomb,afin de contrebalancer, & de faire l'équilibre. Pour peu que le tems change, on s'en aperçoit aussitôt à la balance, qui n'est plus dans l'équilibre; le bassin où sont les sels s'abaissant d'autant plus que l'humidité est abondante, ou bien au contraire remontant à mesure qu'elle diminuë. On peut mettre au haut de la balance un quart de cercle divisé par dégrez, & alors la languette de la balance marqueroit dessus cet arc les divers degrez d'humidité, & de sécheresse. Autrefois à la place de ces sels on mettoit

de

de la laine, ou une éponge, ou quelque autre matiére qui prend facilement l'humidité de l'air; mais les ſels vallent mieux incomparablement.

Sixiéme Hygrometre.

On dit qu'autrefois à la Cour de Turin pour ſavoir ſi l'on pourroit aller à la chaſſe le lendemain, on expoſoit un bois de cerf ſuſpendu à une corde dans quelque ſalle ouverte, & que par le mouvement qu'il faiſoit, on prévoyoit ſi le beau tems dureroit, ou non. Si le bois de cerf demeuroit dans un état de conſiſtence, on étoit perſuadé qu'il n'y auroit point de changement. M. *Sturmius* dit fort agréablement qu'en ce pays-là on conſultoit un oracle brute, *brutum hoc oraculum conſulebant*. La choſe leur réüſſiſſoit, & ſelon le côté du ciel, ſoit d'Orient, du Midy, d'Occident, ou du Septentrion que les cornes tournoient, ils en auguroient le tems que l'on auroit ce jour-là. L'expérience eſt facile à qui voudra s'aſſûrer ſi la choſe eſt bien vraye.

Sétiéme Hygrométre.

On pratiquoit dans la Cour de l'Empereur une autre maniére d'*Hygrométre*, qui est bien simple, & où il n'y a pas plus de magie qu'au précédent. On fait une espéce de grand palet rond de bois, semblable à ceux dont on se sert pour joüer aux dames, excepté qu'il faut qu'il ait demy pié de large, & un doigt d'épaisseur; on en divise le tour en 60. degrez; on le suspend par le milieu avec un filet, en sorte qu'il soit bien horisontal, c'est-à-dire, que toutes ses parties soient dans un parfait équilibre. Il faut que ce soit dans un lieu où il ne soit pas agité par le vent. On a vû par des expériences fréquentes que cette petite machine tourne à droit ou à gauche, à mesure que l'air devient sec ou humide. Si l'on veut savoir exactement de combien de degrez se font ces changemens, on n'a qu'à mettre tout proche une petite main qui porte un doigt vers ces degrez, & on verra avec plaisir de combien un jour surpasse en humidité ou


IX X XI XII I
P S

en féchereffe le jour précédent, & on conjecture par là fi le tems fera beau ou pluvieux. Pour empêcher que l'air n'agite cet *hygromêtre*, & ne le rende inutile, on le couvre d'une efpéce de cloche de verre, au haut de laquelle il y a un trou pour laiffer un paffage libre à la corde, afin qu'elle fe puiffe mouvoir fans nul empêchement.

La Phyfique de tout cela eft fondée fur une chofe trés-conftante, à favoir que les vapeurs de l'eau qui font répanduës dans l'air, s'infinuënt facilement dans tous les corps par les pores qui y font. Ce qui fait que ces corps s'étendent, & occupent plus d'efpace, & ce qui caufe conféquemment ces différens mouvemens de l'*Hygromêtre*. Tout le monde fait ce qui arrive aux portes, aux fenêtres que l'on a peine à fermer en tems humide; parce que tout ce qui eft fait de bois même le plus dur & le plus folide, s'enfle par l'humidité. En ce cas-là on les peut prendre pour des *Hygromêtres*. Les cheveux même frifez font encore des *Hygrofcopes* qu'on

porte à la tête ſans y penſer. Ils s'abbattent, quand l'air eſt humide, & ils annoncent la pluye. Ils ſont bouclez & crépez, quand l'air eſt ſec, & c'eſt alors ſigne de beau tems. Voilà tout le myſtére & toute la Philoſophie des *Hygrométres*, qui ne demande qu'un peu d'attention, pour être entenduë, & qui conſiſte à ſavoir que plus il y a de parties humides dans l'air, plus il s'en inſinuë dans la matiére dont on fait ces petits oracles du beau & du mauvais tems.

Huitiéme Hygrométre.

Sans y chercher tant de façon, on peut faire un *Hygrométre* avec une corde ordinaire. On l'attache par les deux bouts contre une muraille, en ſorte qu'elle ſoit un peu lâchée. Puis on en attache une autre au milieu, dont une extremité tombe en bas le long de la muraille où l'on met un petit plomb, afin de la tenir perpendiculaire. Et pour en marquer le mouvement, on trace enſuite des degrez en forme d'échelle le long de cette muraille, & tout

l'*Hygrométre* eſt fait. Car enfin on peut compter qu'à meſure que l'air deviendra plus humide, la corde ſe roidira davantage, & le petit plomb montera; & qu'au contraire plus l'air ſera ſec, plus la corde ſera lâche, & plus le plomb décendra. Cet *Hygrométre* eſt d'autant plus à eſtimer, qu'il eſt facile à executer, & fidelle à marquer les degrez de ſéchereſſe & d'humidité qui ſont dans l'air.

On peut encore employer des cordes de luth ou de viole, des bandes de parchemin ou de chamois, pour faire l'*Hygrométre* dont nous venons de parler, ou ceux que l'on voudra s'imaginer; & on connoîtra ſemblablement les changemens qui arrivent dans l'air par les divers mouvemens que ces choſes feront.

Barrometre.

Le *Barrometre* ou *Barroſcope* eſt une ſuitte de la ſuſpenſion du Mercure que Torricelli a inventée en Italie. Mais Mrs Petit, Paſcal, le P. Merſenne, & M. Huigens ont beaucoup perfectionné cette découverte.

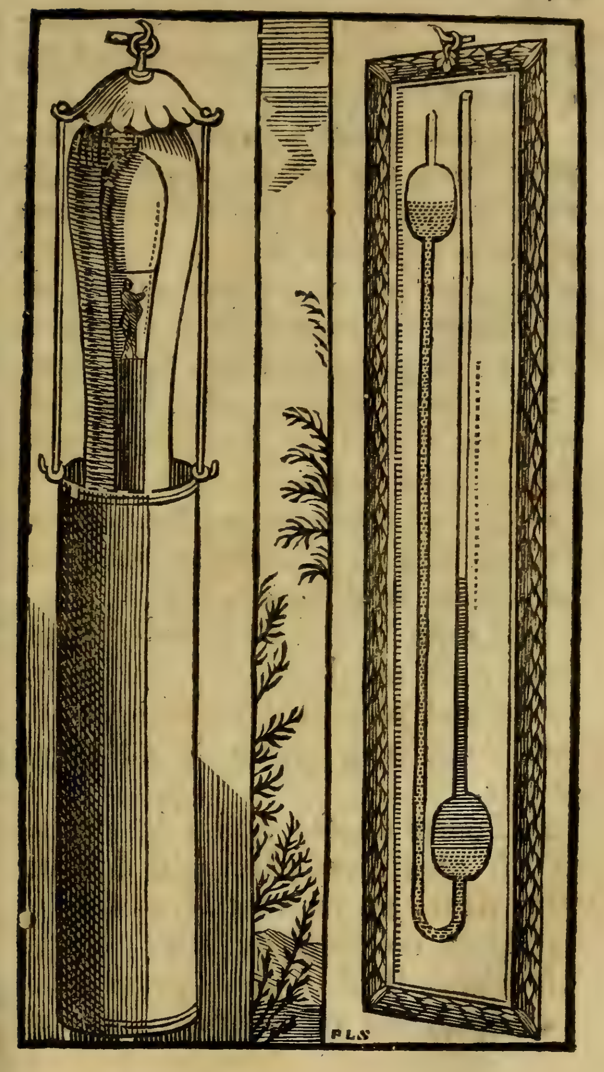
C'eſt un inſtrument de Mécanique, & de Phyſique qui ſert à connoître *la peſanteur ou la legéreté de l'air.* On l'a composé d'abord d'un ſimple tuyau de verre, ayant environ 4. pieds de long, & trois lignes de diametre dans ſa cavité. Le bout d'en haut étoit ſellé hermétiquement, & par celuy d'en bas on l'empliſſoit de vif-argent. Aprés cela on enfonçoit ce bout ouvert dans du mercure ſtagnant exposé à l'air. Le mercure du tuyau tâchant à décendre demeuroit pourtant ſuſpendu à la hauteur d'environ 28. pouces, plus ou moins, ſuivant que l'air eſt plus leger, ou plus peſant.

Depuis ce tems-là on a inventé le *Barrometre* double qui eſt beaucoup meilleur, & moins embarraſſant. Il eſt tel qu'on le voit au côté droit de la figure ſuivante.

Voicy à peu prés comme le P. Lamy Prêtre de l'Oratoire le décrit. C'eſt un canal de verre. Il eſt fermé hermétiquement par l'une de ſes extrémitez. Il eſt ouvert par l'autre extré-

mité. Il faut conſiderer dans ce canal les deux boëtes cylindriques, dont la diſtance de l'une à l'autre doit être de 27. pouces. Leur capacité avec le reſte du canal eſt icy comme 14. à 1. On verſe du vif-argent par l'ouverture dans le canal, plus ou moins, autant qu'il en faut, pour remplir la capacité qui eſt depuis le milieu de la boëte d'en bas juſques vers le milieu de la boëte d'en haut. Aprés on remplit le reſte du canal de quelqu'autre liqueur qui ne géle point durant l'hyver, & qui ne puiſſe pas diſſoudre le vif-argent. Pour cela on prend de l'eau-forte mêlée avec ſix fois autant d'eau commune.

Lorſque la peſanteur de l'air fera décendre d'un pouce le vif-argent dans la boëte d'en-bas, il fera monter par conſéquent d'un pouce celuy qui eſt dans la boëte d'en-haut : alors l'eau qui eſt dans le reſte du canal décendra dans la boëte d'en-bas ; & puiſque la capacité de cette boëte eſt à celle du canal comme 14. à 1. L'eau qui eſt dans le canal décendra de 14. pouces.


PLS

On voit les degrez de ce mouvement marquez ſur une platine de bois, qui porte le *Barrometre*.

Cet Inſtrument a ſervi aux curieux, pour faire des obſervations que je veux mettre icy en faveur de pluſieurs perſonnes qui ont des *Barrometres* , & qui, pour n'avoir pas connoiſſance de ces remarques, regardent ces machines comme de purs ornemens de cabinet.

1° Lorſque le tems eſt calme , & qu'il ſemble qu'il va pleuvoir, le mercure décend ordinairement.

2° Quand il fait beau tems, & que l'air eſt ſerein, le mercure eſt ordinairement aſſez haut.

3° Lorſqu'il fait de grands vents, quoy qu'il ne pleuve pas, le mercure décend plus qu'il ne fait en aucun autre tems, ſelon le vent qui ſouffle.

4° Toutes choſes égales le mercure eſt plus élevé , lorſqu'il fait un vent d'Eſt, ou un vent Nord-Eſt.

5° Dans un tems de gelée, & qui eſt calme, il eſt le plus ſouvent haut.

6° Aprés des vents violens, & que

le mercure a été fort bas, dés que la premiére tempête cesse, il s'éléve avec beaucoup de force,

7° Le *Barromettre* souffre des changemens beaucoup plus grands dans les pays Septentrionnaux, que dans les Méridionaux,

8° Entre les Tropiques, & proche de la ligne Equinoctiale, comme M. Halley témoigne dans le Journal d'Angleterre du mois de May 1686. l'avoir éprouvé dans l'Isle de S. Heleine, le mercure souffre peu de changement en quelque saison que ce soit.

Il n'y a rien en tout cela, qu'on puisse prendre pour une digression; car enfin ces Phénoménes que fait voir le *Barrometre*, en montrant l'action des corpuscules de l'air & des vapeurs sur une matiére pesante & insensible comme le mercure, nous doivent faire imaginer qu'ils n'ont pas moins d'action sur tous les corps, & beaucoup davantage sur ceux de certaines personnes plus sensibles & plus délicates, qui ne manquent pas de s'en apercevoir, quand elles y aportent quel-

que attention. Du moins l'homme *Anémoſcope* de M. Otto Guericke s'en apercevoit bien ; comme on le va remarquer dans la deſcription d'un *Barrometre* trés-plaiſant qu'il inventa.

L'homme Anémoſcope, ou le Prophéte Phyſique, qui annonce les changemens de tems.

Anémoſcope eſt un nôm que Otto Guérike Bourguemeſtre de Magdebourg a donné à une machine qui a fait aſſez de bruit dans le monde, comme on le peut voir dans les Journaux des Savans de Leipſic, & qui ſert à faire connoître le changement de l'air & du vent, le beau & le mauvais tems, & les tempêtes mêmes, avant qu'elles arrivent.

C'eſt un petit homme de bois qui monte dans un tuyau de verre, à meſure que l'air devient plus peſant, & qui décend à proportion que l'air ſe décharge, comme il arrive, lorſqu'il pleut. Ce ſavant Mathematicien a fait toute ſa vie un fort grand myſtére de la conſtruction de ſa machine. Il n'a pas tenu à luy que le

le ſecret de ſon *homme Anémoſcope* ne fût inconnu. Son fils a même en cela pris l'eſprit de ſon pére. Otto Guéricke dit franchement ſa penſée là-deſſus. *Que me reviendra-t-il, quand j'aprendray gratis au public un ſecret que je n'ay trouvé qu'avec beaucoup de dépenſe? Quid mihi inde gratiæ, ſi ego arcanum illud cujus experimenta magno meo ſumptu feci, cuivis gratis communicarem? lib. de vacuo ſpatio.* M. Guéricke le fils, dans une lettre raportée *pag. 250. Theatri Cometici*, aſſûre que le ſecret de la conſtruction de ce petit homme artificiel n'a été découvert qu'à M. l'Electeur de Brandebourg, qui en a un dans ſa Bibliothéque; il finit ſa lettre, en diſant par une maniére de défy. *Pourquoy celuy-là qui s'eſt vanté de pouvoir faire cette ſtatuë qui monte & décend, n'en a-t-il point encore fait; & pourquoy n'en fait-il point encore à preſent? Quod is qui dixit ſe potuiſſe, imo, & poſſe adhuc ejuſmodi ſtatuam ambulantem invenire; quare verò id non fecit? Et quare etiamnum non facit?*

Certainement cette machine, qui est une petite merveille, mérite bien qu'on fasse un peu le renchery sur le secret de sa construction. C'est un spectacle fort curieux de voir un petit homme qui monte ou décend, à mesure que l'air devient plus ou moins pesant, & qui non seulement indique trés-sûrement & par avance les pluyes, les sécheresses, les orages, les vents, & les tempêtes, qui se font à cent, & à deux cens lieuës de nous, *mais encore*, s'il en falloit croire M. Guéricke, *qui prèdit la formation des horribles cométes dans le ciel.*

Ce qu'il y a de constant, est qu'en l'année 1660. la pesanteur de l'air diminua si fort à Magdebourg, que tout-à-coup ce petit homme de bois s'abyma entiérement dans son tuyau pendant deux ou trois heures; & que M. Guéricke dît dans l'assemblée que trés-assûrément il se faisoit en quelque part une trés-grande & trés-furieuse tempête. En quoy il ne se trompoit pas; car enfin deux heures aprés ce vent vint jusqu'à Magde-

bourg, mais non pas si furieux qu'il avoit été sur l'Océan.

M. de Monconys dans son voyage d'Allemagne, pag. 232. raconte que le 22. Octobre 1663. étant à Magdebourg il fut voir M. Otto Guéricke qui luy montra son *petit homme de bois. Il est*, dit-il, *dans un tuyau de verre vuide, dont partie est enfermée dans une boëte qui empêche de voir, s'il y a quelque liqueur dedans. Il m'a dit pourtant qu'il n'y en avoit aucune, & tout consiste en la matiére qui soûtient cette figure de bois, laquelle glisse librement dans le tuyau, & fait hausser cette figure par dessus un cercle peint au dehors, lorsqu'il doit faire beau tems; & quand il doit pleuvoir, comme il faisoit ce jour-lâ, la figure ou sa main qui sert d'indice, décend au dessous au bas du cercle, où il y a plusieurs points marquez, & lors qu'il doit faire de grands vents, elle décend jusqu'aux plus bas points. Je tirai à force de l'examiner, que son petit homme étoit dans un tuyau, d'où l'air étoit ôté, & qu'il étoit sur une espéce de piston, qui joignoit si bien, qu'il n'y en-*

troit aucun air; mais que quand celuy de dessous s'épaississoit, il faisoit monter la figure, & quand il s'y rarefioit, il la faisoit décendre.

Voilà tout ce qu'on en a pû savoir jusqu'à M. Comiers qui a fait voir que cet homme *Anémoscope* n'étoit autre chose que l'aplication du Barrométre. C'est ce qu'il explique dans un discours qu'il a fait sur ce sujet, & qui a été inséré dans le Mercure Galand du mois de Mars 1683. Quoy que cette machine ne soit qu'un Barrométre simple, elle n'est pas mal-nommée, *Anémoscope*, puisque par ses différentes hauteurs on peut connoître quel vent régne dans l'air, d'autant que les vents sont la cause des plus subits & extraordinaires changemens de la pesanteur de l'air, & que par la nature des vents qui soufflent, on peut prédire le tems qui fera pendant les deux ou trois jours suivans.

Il établit cette Physique de la pesanteur de l'air par ces paroles de Job, chap. 28. ℣. 25. *Dieu a donné de la pesanteur aux vents, & a suspendu les*

eaux dans une certaine élévation dans l'air. Qui fecit ventis pondus, & aquas appendit in mensura. Ce qui se prouve d'ailleurs par des expériences claires & incontestables.

Il est maintenant, dit-il, *bien facile de comprendre par la figure que j'ay donnée, la construction de ce petit homme, qui monte plus haut, quand l'air devient plus pesant, & s'abbaisse, & décend quand il pleut, & même avant que la pluye commence, parce que les vapeurs diminuent la pesanteur de l'air en décendant. J'ay ajoûté de l'eau seconde sur le mercure, de même qu'au Barrometre double, afin que le haussement, & l'abaissement du petit homme fût plus sensible de trente pouces ou environ. Car enfin si l'on n'employe que du mercure, la difference des hauteurs du petit homme ne pourra être que de deux ou trois pouces au plus.* Voyez la figure pag. 345.

Cet homme *Anémoscope*, est tellement la même chose que ce que M. Guéricke avoit inventé, & dont il faisoit un si grand mystere, que les savans de Leipsic l'ont declaré publique-

ment dans leur Journal du mois de Janvier 1684. pag. 26. M. Comiers, disent-ils, a révélé aux savans, comment ce petit homme de bois qui annonce les vents, le beau & mauvais tems, se peut faire. Il en a expliqué toute la construction, & démontré que le secret n'en est pas si impenetrable qu'on se l'imaginoit. Ceux mêmes à qui M. Guéricke avoit bien voulu faire part de ce mystére, ont avoüé que M. Comiers avoit pénétré tout le secret de cette machine.

Cette machine n'est proprement que le *Barrometre* simple. Ce qu'il y a icy de plus, est le petit homme enfermé dans le tuyau de verre, qui montre avec le doigt en montant, & en décendant la differente pesanteur de l'air ; il est sur le bout d'un petit Cylindre de bois dont l'autre bout trempe dans l'eau seconde qui est sur le mercure enfermé partie dans un autre tuyau, & partie dans un petit coffre de fer, qui est à moitié remply. On double ces deux petits coffres, afin que la pres-

ſion de l'air ſoit plus ſenſible par les grands mouvemens du petit homme.

Comme toutes ces belles expériences outre leur utilité montrent la force des vapeurs ſur l'air, & celle de l'air ſut les corps fluides, dont on remplit les *Barrometres*, il eſt certain que l'on ne pouvoit trop s'étendre là deſſus.

Il y a trop d'affinité entre le *Barrometre*, & le *Thermometre* pour ne pas expliquer icy ſa conſtruction, & ſon uſage, d'autant plus que ce n'eſt point du tout une digreſſion; puiſque le *Thermometre* ſert à nous montrer, comment les corpuſcules qui ſont dans l'air peuvent tantôt par leur chaleur raréfier l'eſprit de vin, & tantôt par leur froideur le condenſer, & le réduire ſous un plus petit volume.

Thermometre.

Quelques-uns ont donné l'honneur de cette invention à Robert Flud, & d'autres à *Drebellius*.

Cet inſtrument ſert à connoître les degrez du froid & du chaud qui ſont dans l'air. On le peut auſſi mettre

dans un bain, pour juger de ſa température, afin de ſe régler dans la ſuite ſur le degré de chaleur, qu'on luy veut donner.

On ne l'a pas fait d'abord ſi parfait qu'il eſt aujoud'huy, quoy qu'il ſoit plus ſimple que jamais. Le *Thermometre* n'eſt composé que d'une ſeule fiole de verre, laquelle à le col fort long, & menu. Il y a au bout d'en-bas une fiole à peu-prés, comme il y en a une au bas du *Barrometre*. On remplit par le bout d'enhaut la fiole, & même une partie du col, d'eſprit de vin; aprés quoy on le ferme hermétiquement à la lampe des Emailleurs. On met ce tuyau, comme le *Barrometre*, ſur une platine de bois, ou il y a des degrez marquez pour voir de combien l'eſprit de vin monte & ſe dilate par la chaleur dans le col de la fiole, contraignant l'air de ſe condenſer, & d'occuper un moindre volume. Ce que l'air peut fort aiſément ſouffrir, à cauſe que quand il a été renfermé dans le *Thermometre*, il étoit extrémement dilaté par la flamme, qui

ſervoit à fondre le verre & à boucher l'ouverture d'en-haut.

Au contraire lorſque le tems ſe refroidit, l'eſprit de vin ſe reſſerre, & occupant moins de place, il décend plus bas, & permet à l'air de s'étendre au delà de ſes bornes. M. Rohaut avoit un *Thermometre* qui marquoit bien ſenſiblement les degrez de froid, ou de chaud; puis qu'il aſſure, que la différence entre la plus grande, & la moindre hauteur de l'eſprit de vin étoit de plus de trois pieds.

Il faut finir ce chapitre par une belle expérience jointe à un raiſonnement du célébre M. Boyle. Je veux, dit-il, vous montrer par une expérience éclatante, combien les parties de l'air, & les corpuſcules inviſibles qui ſont mêlez dans l'air ont de puiſſance pour agir ſur les corps, & pour faire même ſur les plus ſolides des changemens trés-conſiderables. Si une verge de fer a quelque tems un de ſes bouts tourné vers la terre, ou vers le Nord à une fenêtre ou au haut d'une maiſon, tous ceux qui ont écrit ſur

l'aimant nous diſent que cette verge de fer par cette longue expoſition s'impregne des corpuſcules magnétiques qui ſont répandus dans l'air, & qu'elle aquiert fortement la vertu de l'aimant. On voit donc par là que cet effet ne peut arriver, que par ce qu'il y a dans l'air une atmoſphere de petits corps magnétiques qui ſe ſont inſinuez dans la verge de fer, qui ont même mis en mouvement les parties interieures du fer quelque dur, & ſolide qu'il ſoit, afin d'y produire un changement qui va à tel point que cette verge de fer devient un parfait aimant. *Boyle de abſolut. quiete in corporib. ſect. 5. pag. 8.*

En voilà plus qu'il ne faut pour prouver que les corpuſcules des vapeurs, & des exhalaiſons peuvent faire mouvoir, & incliner la Baguette & agiter Jaques Aymar au point que nous l'avons marqué. Cette force eſt même reconnuë par Baſile Valentin, qui aſſure que la verge de coudrier *ſe remuë, & tremble par le mouvement des fumées aériennes, qui s'introduiſent dans l'extrémité de la Baguette.* Il dit

encore *que la ſubſtance du baton ſucce naturellement les vapeurs de l'air ſi fortement qu'il faut que la Baguette s'abaiſſe, & s'incline vers la terre d'où ſortent les vapeurs ; ſi ce n'eſt que la verge étant trop forte, & trop ferme, ne pût pas ſe courber.* Teſtament. livr. 1. chap. 25. & 26.

II. Il y a une infinité de raiſons, qui prouvent l'action, & la force des vapeurs, des exhalaiſons, & des corpuſcules de la tranſpiration inſenſible : de maniere que je ſuis comme accablé par le nombre des preuves qui ſe préſentent, entre leſquelles je choiſiray celles qui frapent, & qui ſe font ſentir davantage.

1° Nous avons vû que les corpuſcules, quoyque d'une extréme ténuité, ont beaucoup de force, quand ils agiſſent étant réünis, *per modum unius*, parce qu'alors le nombre remplace ce qui pourroit manquer du côté de la grandeur. Ainſi deux, ou trois petits grains de poudre ne font pas grand effet ; mais quand il y en a beaucoup, rien ne peut reſiſter à leur force. Il faut

que les fortifications cedent, que les murailles s'éboulent, que les pierres ſe fendent, & que les rochers s'ouvrent, & tombent en pieces.

Ce qui arrive, parceque quand la poudre à canon s'enflame, les ſels acides du ſouffre ſe trouvant dégagez, pénétrent, ouvrent, ſéparent, & écartent les parties volatiles, longues, & roides du ſalpêtre, qui étoient auparavant embaraſſées dans le mêlange du ſouffre & du charbon : ainſi les ſels acides du ſouffre venant à entrer de force, comme de petits coins dans les parties dures, & compactes du ſalpêtre, les écartent fort loin, & leur impriment un mouvement ſi rapide, qu'elles renverſent tout ce qui s'opoſe à leur violence.

L'or fulminant.

Mais il y a peu de choſes dans la Nature qui montrent plus ſenſiblement la force ſurprenante des corpuſcules que *l'or fulminant*, qui n'eſt qu'une poudre d'or imprégnée de quelques eſprits, dont 20. grains font plus de bruit, & agiſſent plus violemment qu'une

qu'une demie livre de poudre à canon: & deux grains mis ſur la pointe d'un couteau, & allumez à la chandelle, fulminent plus fort que ne fait un coup de mouſquet.

Elle ſe fait de la limaille d'or, miſe dans une fiole, où l'on met trois fois autant peſant d'eau de régale. Quand la diſſolution eſt faite, on la verſe dans un verre: l'on y ajoûte ſix fois autant d'eau commune: on jete enſuite deſſus ce mêlange de l'huile de tartre, ou de l'eſprit volatil de ſel armoniac. La pouſſiere qui ſe précipite en bas étant ſechée d'elle même, eſt ce qu'on apelle *l'or fulminant.*

La poudre fulminante.

La *Poudre fulminante*, qui coûte moins à faire, produit à peu-prés le même effet: on la compoſe de trois parties de nitre, deux parties de ſel de tartre, & d'une partie de ſouffre pilées, & mêlées enſemble. Cette poudre étant échauffée dans une cuillier au poids de ſoixante grains, fulmine en s'envolant auſſi fort qu'un canon pourroit faire.

Il faut remarquer que cette poudre brise tout ce qui se trouve au dessous. Car elle fait son effet en enbas, au lieu que la poudre à canon le fait en enhaut : ainsi si l'on se sert de cuilliers de cuivre, on les trouve percées aprés le bruit.

Mais à propos de poudre, ne pourrions-nous point dire que ce que la poudre fait sur le boulet, les feux soûterrains, le font sur les vapeurs, & les exhalaisons qui sortent de la terre au dessus des rameaux d'eau, & des miniéres d'or, & d'argent ? & que comme le boulet va plus loin, quand le canon est plus long ; ainsi, plus les corpuscules des vapeurs & des exhalaisons viennent d'un lieu profond, & plus ils doivent se porter plus haut dans l'air.

Car puisque la longueur du canon sert à augmenter le mouvement du boulet ; parce que donnant plus de tems à la poudre de s'enflamer, elle a par conséquent plus de tems de déveloper sa vertu, & d'agir sur le boulet, avant qu'il soit sorti ; n'y a-t-il

pas bien de l'aparence, que plus les corpuscules viennent de vers le centre de la terre, plus ils sont poussez, & coignez par les particules des feux soûterrains qui se suivent successivement, & qui revenant, pour ainsi dire, toûjours à la charge, les font sortir avec violence dans l'air ?

Je donne cette pensée comme une conjecture, qui ne me paroît pas sans fondement, & par laquelle on peut rendre raison d'une tradition commune parmy les fonteniers, qui disent que les vapeurs qu'on aperçoit sur les lieux, où il y a des sources, s'élevent autant dans l'air, que les rameaux sont cachez avant en terre. Ce que Cassiodore même a connu, comme on le voit dans une de ses lettres, que je citeray en parlant de la meilleure maniere de chercher les eaux.

On peut encore ajoûter que le rétrecissement des pores de la terre, par où ces corpuscules ont à passer, contribuë encore à leur mouvement rapide : c'est ainsi que le vent souffle plus impétueusement dans un passage

étroit ; & que l'eau d'une riviere passe plus vîte sous l'arche d'un pont, quand elle est rétrécie.

Cependant le P. Malebranche dit tout le contraire. On examinera qui de nous deux a raison. Voicy comme il parle. *Suposez*, dit-il, *telle vertu qu'il vous plaîra dans l'eau, & le bâton fourchu, il me paroit clair que l'eau qui est a découvert, doit agir plus fortement dans la Baguette, que lors qu'elle est cachée sous terre. Mercure de Janvier 1693. pag. 59.* Il paroîtra beaucoup plus clair à quiconque y pensera bien, que les vapeurs poussées par les feux soûterrains ont plus de force, & d'action, que celles qui s'élevent de dessus l'eau d'un étang ; & qu'elles sont donc par consequent plus capables d'agiter la Baguette. Tant de raisons qui sautent aux yeux le démontrent, qu'il faut laisser à chacun le plaisir de les imaginer.

III. Mais que ne doit-on point attendre de la force de l'insinuation ? Il est certain que rien ne peut se soûtenir contre l'action de ces petits coins, c'est-

à-dire, de ces corpuſcules imperceptibles, qui s'inſinuënt dans les pores du Payſan & de la branche de coudrier. Des machines infiniment plus ſolides, & d'une plus impénétrable conſiſtence ne pourroient pas reſiſter à ces petits agens, quand ils opérent par la voye de l'inſinuation, ou pour parler plus intelligiblement, lorſqu'ils ſe pouſſent ou s'attirent les uns les autres.

1° Voicy un fait qui eſt admirable, pour faire comprendre combien eſt puiſſante l'inſinuation de l'humidité dans un corps. C'eſt ce qui ſe paſſa à Rome, lorſque Sixte V. fit élever le grand Obéliſque du Vatican; car on dit que *Fontana* ce célébre Architecte du Pape, n'ayant pas prévû que le poids d'une maſſe qui peſoit un million ſix mille quarante-huit livres, feroit allonger les cables, il auroit eu le chagrin de voir ſon entrepriſe courir riſque de manquer, ſans une voix inconnûë qui cria de moüiller les cables. Ce qui étant promtement fait, ils s'accourcirent, & portérent ce prodigieux obéliſque ſur ſa baſe, & dans

la ſituation où on l'admire aujourd'huy. Le P. Kirker, qui raporte, *Ædip. Ægypt. T. 3. Syntagm. 2. cap. 2.* comme la choſe ſe paſſa, ne dit rien de cette circonſtance des cables relâchez; mais je l'ay luë ailleurs, ſans que je puiſſe maintemant me ſouvenir dans quel livre.

2° Mais ſi ce fait eſt douteux; en voicy un autre inconteſtable, & qui prouve auſſi ſenſiblement la force de l'inſinuation. C'eſt la maniére dont on ſépare les meules de moulin. D'abord on taille un rocher en cylindre; & pour le couper en pluſieurs meules, on fait autour du rocher quantité de trous, que l'on remplit de coins de bois de ſaule ſéché au four. Ces coins ſont placez en rond autour du cylindre ſuivant l'épaiſſeur que l'on veut donner à ces meules, & lorſque le tems devient humide, ces coins venant à s'enfler, rompent & ſéparent ce rocher en autant de meules, que l'on a fait de cercles : voilà un effet ſans doute prodigieux de la force de l'inſinuation. Voilà ce que peu-

vent les corpuſcules de la matiére fluide & humide.

3° Conſultons M. Boyle. Il dit qu'un jour ayant envie d'expérimenter juſqu'où s'étend la force des vapeurs, quand elles agiſſent par la voye de l'inſinuation, il attacha au bas d'une corde aſſez longue, mais peu groſſe, qui étoit ſur une poulie, un poids de plomb peſant cent livres, & que lors que le tems ſe mît à la pluye, ces vapeurs aqueuſes s'étant inſinuées dans la corde, l'avoyent fait enfler; ce qui par conſéquent éleva le poids d'une diſtance fort ſenſible.

Ce qu'il dit au ſujet de ces féves, qu'on nomme *haricots*, eſt fort plaiſant. Il raconte qu'il en avoit une fois rempli des vaſes de verres, & des vaſes de terre, & qu'y ayant mis de l'eau, il s'imagina bien que les corpuſcules de l'humidité s'inſinuant dans les pores des féves, les feroient enfler. Ce qui arriva effectivement, comme il l'avoit prévû. Car enfin il trouva les vaſes en piéces, & les cordes rompuës, qui ſervoient à attacher des

ais ſur leur embouchure. *Boyle de Coſmic. rerum qualitat.*

Aprés tout, le P. Lana Jéſuite qui a examiné ces expériences de M. Boyle, reconnoît qu'il y a une force terrible dans ces écoulemens de corpuſcules humides qui ſont quelquefois répandus dans l'air. Ils dilatent, ils enflent, dit-il, les corps les plus durs & les plus compactes, & rompent tout ce qui s'oppoſe à leur action. Ils lévent des poids d'une peſanteur extrême, ou ils rompent les cordes les plus groſſes : *Effluvia aquea, vel humida inviſibiliter in aere diſperſa ...... efficiunt ut ligna, aliaque corpora ſolida dilatentur, & intumeſcant, & ſæpe quidem tantâ, vi ut duriſſima & ſolidiſſima corpora, quibus interpoſita fuerint, disjiciant, & pondera ingentia è loco dimoveant, &c. Lana tom. 2. de motu reſpirat. lib. 2. cap. 1. n. 117. pag. 49.*

IV. Il n'y a rien dans la Nature qui démontre mieux la force des corpuſcules que la mécanique du mouvement des animaux. Il faut avoüer que la ſtructure du cerveau, des nerfs &

des muſcles, que l'arrangement & la ſituation que toutes les parties ont les unes à l'égard des autres, & qu'enfin toute la conſtruction & l'harmonie du corps de l'animal, ſont des choſes ſi ſurprenantes & ſi admirables, qu'elles ne peuvent être que l'ouvrage d'un ouvrier infinîment ſage & puiſſant. Et certainement il faut être plus brute que les animaux de la campagne, pour s'imaginer qu'une choſe ſi bien entenduë & ſi raviſſante puiſſe être l'effet du hazard, ou d'une cauſe aveugle & ſans intelligence.

Si la compoſition des animaux eſt merveilleuſe, on peut dire que leurs mouvemens ne ſont pas moins que des miracles. Je ne parle pas tant des mouvemens *néceſſaires*, tels que ſont les mouvemens du cœur & du ſang, qui ne peuvent être interrompus ſans danger de la vie, mais des mouvemens *contingens*, tels que ſont ceux par leſquels les oyſeaux font leurs nids; la poule conduit & éléve des poucins; un chien pourſuit un liévre, ou fait un arrêt, quand il ſent une per-

drix. Or ces mouvemens dont nous ſommes ſurpris preſque toûjours, ſont produits par ces petits eſprits animaux qui coulent du cerveau tantôt dans l'un des muſcles antagoniſtes, tantôt dans l'autre; qui les gonflent, les tirent ainſi ſucceſſivement, & cauſent tous leurs divers mouvemens: comme nous voyons qu'une corde ſe gonfle & s'accourcit, quand quelque liqueur la pénétre. Mais ce n'eſt pas encore tout. Il faut aller plus loin; & & conſiderer ces petits eſprits ſi minces, ſi ſubtils, ſi délicats, qui en s'inſinuant dans les pores des muſcles non ſeulement remuënt des machines d'une grandeur prodigieuſe, comme ſont les Eléphans, mais encore font mouvoir d'autres corps d'une peſanteur énorme qui leur ſont attachez; ce qui arrive, lorſqu'un animal porte quelque gros fardeau, ou le traîne.

Il en faut dire autant de la mécanique du corps humain, où les eſprits animaux font qu'un crocheteur léve quelquefois un faix énorme. Y a-t-il rien en apparence de plus foi-

ble ? Cependant il n'y a point de poids ni de fardeaux qui ne puissent être remuez ou portez par une machine si délicate, & dont toute la force consiste dans un écoulement & une communication d'esprits trés-subtils, qu'on ne croiroit jamais capables d'actions si puissantes, si l'expérience ne nous en convainquoit.

Ne quittons point une machine si admirable, que nous n'ayons mieux consideré les ressorts qui luy donnent le mouvement & la vie.

Tous les mouvemens volontaires que nous remarquons dans l'homme, sont produits par les muscles, qui sont des parties organiques & dissimilaires, composées de nerfs, de chairs, & de fibres. Ces muscles ont trois parties, la tête, le ventre, & la queuë. Ils tiennent par la tête & par la queuë aux os qu'ils remuënt. Quand le ventre se remplit des esprits animaux que le cerveau y fait couler, & qui s'y insinuënt par les fibres, les muscles s'enflent, par conséquent s'accourcissent, & font mou-

voir l'os, auquel ils ſont attachez.

Ces petits atomes qui rempliſſent les fibres, qui font gonfler les muſcles quand le cerveau y en pouſſe de nouveaux, ſont la cauſe efficiente de ces mouvemens ſi violens, & ſi prodigieux que nous voyons quelquefois dans certains hommes. En voilà tout le ſecret, & l'harmonie.

Mais, dira-t-on, une ſi petite cauſe peut-elle produire de ſi grands effets ? J'ay déja dit que plus ces petits coins ont de ténuité, & plus leur action eſt puiſſante. J'ay marqué que cela eſt d'autant plus vray lorſqu'ils agiſſent de concert, & *per modum unius*. J'ay fait obſerver que la force de l'inſinuation eſt ſurprenante ; mais je puis bien ajoûter qu'elle va au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Si on attache à une poutre un poids de ſix cens livres, avec une corde qui le puiſſe lever, en ſorte qu'elle ſoit bien tenduë, & qu'on arroſe la corde avec de l'eau, on verra que ces petits corpuſcules humides en s'inſinuant dans la corde, la rompront, ou feront lever le

le poids de ſix cents livres hors de terre.

Ajoûtons à cela une aſſez plaiſante expérience, que M. *Sturmius* dit qu'il feroit un jour ſi Dieu luy donnoit le moyen & la vie. *Jucundius multo futurum procul dubio ſpectaculum, digniuſque in quod conficiendum, & ſumtûs, & operam aliquando, ſi volet Deus, impendamus, hoc modo præſtituros eſſe nos confidimus. Colleg. experiment. part. 2. tentam. x1. pag. 191.* Voicy ce que c'eſt.

Ce Philoſophe voulant porter plus loin l'expérience, qui a été premierement faite en Angleterre, par laquelle on leve un poids attaché à une veſſie de porc enflée de vent, s'eſt propoſé de lever une meule de moulin hors de terre par le ſeul ſouffle: & il ne doute nullement d'y réüſſir, en employant des veſſies, & une machine de bois telle qu'on la voit répréſentée dans la figure ſuivante. C'eſt un grand cercle bien ſolide porté ſur quatre pieds ou colonnes capables de ſoûtenir le poids de la meu-

le de moulin. Il y a des anneaux de fer ſellez en plomb dans la meule, pour mettre un crochet qui eſt attaché au bas de chaque veſſie. Et par le bout d'enhaut elles tiennent fortement au grand cercle de bois au travers duquel paſſent des chalumeaux de cannes où il y a des ſoûpapes, afin qu'aprés avoir ſoufflé dans les veſſies, le vent ne ſorte pas. Voilà tout l'apareil, On n'a mis dans la figure qui répréſente la machine, que quatre veſſies, qui pourroient ſuffire pour un aſſez gros poids; & non pas pour une meule de moulin. Mais on l'a fait exprés de la ſorte, pour éviter la confuſion.

Cette expérience n'eſt pas de ſimple curioſité. Elle eſt admirable, pour expliquer la maniere dont les eſprits animaux, & les muſcles produiſent ces mouvemens ſi violens dans les animaux & dans les hommes; & qui font qu'ils remüent, levent, traînent, portent des poids d'une énorme peſanteur. Car enfin les veſſies répréſentent aſſez bien la tunique propre


PL 5

du muſcle, laquelle envelope les nerfs, les chaînes, les fibres, les veines, & les arteres dont cette partie organique eſt compoſée. Le ſouffleur répréſente le cerveau; & le vent du ſouffle eſt l'image des eſprits animaux qui enflent les muſcles. Il y a pourtant une difference qu'il faut ſur tout obſerver: c'eſt que la veſſie eſt ſimple, & qu'un muſcle eſt peut-être compoſé de plus de quatre mille petites veſſies, ce qui multiplie beaucoup la puiſſance. Et s'il eſt vray, comme on l'a reconnu, qu'il y a dans le corps de l'homme 405. muſcles, faut-il s'étonner de la force d'une machine remplie de tant de reſſorts.

Mais ſi une machine auſſi délicate que le corps de l'homme, a tant de force dans la ſanté, quand le ſang circule régulierement, & lors qu'il ſe fait dans les muſcles, & dans les nerfs une juſte diſtribution d'eſprits; que dirons-nous, quand il y a quelque déréglement dans toute cette œconomie, & lorſqu'il arrive qu'une matiére étrangere ſe mêlant dans les eſprits, & dans

le ſang ; en augmente la fermentation, enfle les nerfs extraordinairement, & cauſe ces mouvemens convulſifs, qu'on ne ſauroit voir ſans horreur, & qui rendent un homme plus fort qu'une vintaine d'autres enſemble ? ne faut-il pas reconnoître que la Nature avec des inſtrumens bien petits peut produire des effets qui ne peuvent partir que d'une cauſe extrémement forte, & puiſſante ? C'eſt ce que M. Chaſtelain explique trés-bien dans ſon excellent *Traité des convulſions, & des mouvemens convulſifs*, pages 103. & 104. *Si quelques gouttes d'eau,* dit-il, *qu'on jette ſur des cordes, les enflent, & les rendent capables par là de lever des fardeaux d'une peſanteur incroyable, comme l'expérience nous l'aprend, pourquoy s'étonnera-t-on que les eſprits, & le ſang qui enflent les fibres motrices, les rendent par là capables de tous ces grands efforts qu'on remarque dans les convulſions, & dans les grands mouvemens convulſifs.*

Nous voyons quelquefois de triſtes images de la force & de l'impreſſion

puiſſante des eſprits animaux ſur le corps des enfans, qui ſont dans le ſein de leurs meres. L'enfant eſt alors ſi intimement uni à ſa mere, qu'il reçoit tous les ſentimens dont elle eſt frapée. Deux cordes de luth montées à l'uniſſon, dont on ne peut pincer l'une, que l'autre ne ſe meuve & ne réſonne, n'ont pas tant de raport entre elles, qu'il y en a entre la mere, & l'enfant. Ce qui ſe fait par l'écoulement des eſprits animaux de la mere, qui ſe communiquent au cerveau de l'enfant, & qui agiſſent même ſur ſon corps. De là viennent les inclinations, & les averſions ſecrettes que l'on a pour certaines choſes, parce que les meres les ont deſirées ou ne les ont pû ſouffrir dans le tems de leur groſſeſſe. De là viennent ces marques de ceriſes, de fraiſes, ou de roſes que l'on voit aux enfans. De là viennent des effets bien plus terribles; car enfin une mere enceinte ayant vû rompre un criminel, tous les coups que l'on donna à ce malheureux frapérent par le moyen des eſprits animaux

de la mere ſur le corps tendre & délicat de l'enfant, qui vint au monde rompu aux mêmes endroits, où l'avoit été le criminel ; & cette matiere ſubtile coula avec tant de véhémence du cerveau de la mere émuë par ce ſpectacle tragique, ſur les fibres délicates du cerveau de l'enfant, qu'elles en furent dérangées & qu'il fût toute ſa vie deſtitué de raiſon. C'eſt ce que tout Paris a vû durant pluſieurs années que cet homme a vécu. Voilà juſqu'où s'étend la force de ces corpuſcules, qui quoy que trés-ſimples, & tres-foibles en aparence, produiſent pourtant des effets qui demandent une force ſurprenante.

On aura maintenant moins de peine à concevoir d'où viennent les ſymptomes du Payſan, & le mouvement de la Baguette ; ſur tout ſi on ſe ſouvient bien de la quantité de corpuſcules que nous ſavons s'élever au deſſus des ſources, & des minieres, & ſe répandre ſur la route d'un criminel fugitif, qui dans l'extréme agitation de corps & d'eſprit où il eſt, doit tranſpi-

rer extraordinairement, & laisser une traînée de sa transpiration continuelle à sa suite ; de la maniére qu'une bête laisse la piste, un cerf la voye, & un sanglier les traces, dans le chemin qu'ils ont tenu.

Chapitre XII.

Les corpuscules des vapeurs, des exhalaisons, & de la transpiration insensible, qui font mouvoir la Baguette Divinatoire, ne se mêlent pas facilement, ny promtement dans l'air.

Ceux qui soûtiennent qu'on ne peut pas expliquer selon les loix de la Nature la poursuite des meurtriers de Lyon, par Jaques Aymar guidé seulement par sa Baguette Divinatoire, ne manquent jamais à demander ; comment il s'est pû faire que les traces de ces scélérats soyent restées si long-tems dans un chemin où tant de monde passe continuellement, & sur une riviere où l'air est

extrémement agité. On nous a proposé cent-fois cette difficulté, & d'un air tel qu'il a toûjours parû qu'on s'aplaudiſſoit extrémement, d'avoir découvert une difficulté où l'on prétend qu'il n'y a point de ſolution.

Il n'y a qu'à lire ſur cela ce qui ſe trouve dans une lettre, qui a été miſe au mercure Galand du mois de Janvier 1693. pag. 27. & 28. On y verra cette objection ménagée avec ſoin, & avec plaiſir. Si l'auteur n'y paroît pas Philoſophe, il aura du moins la ſatisfaction d'y paroître Rétheur. *J'ay lû,* dit-il, *avec attention les diſſertations qu'on nous a envoyées de Lyon ...... la matiére ſubtile y voltige agréablement; les corpuſcules y ſont d'une agilité, & d'une ſoupleſſe propre à tout ce qu'on peut deſirer ...... Je voudrois de bon cœur pouvoir être content des ſtations qu'on leur aſſigne ..... On fait demeurer des mois entiers tout le long d'un chemin de cent lieuës ceux qui ſe ſont exhalez du corps d'un ſcélérat.* Il faut payer ce brillant par quelque choſe de ſolide; & afin de ſe former des idées juſtes

ſur l'état de ces corpuſcules épars dans l'air ; il faudroit définir ce que l'on entend proprement par mélange.

Car. 1° ſi par mêlange on entend une confuſion de corps hétérogénes que l'on a broûillez enſemble, ſans qu'aucun corps ait perdu pour cela ſa Nature propre; je demeure d'acord que ſelon ce ſens, les corpuſcules des vapeurs, des exhalaiſons, & de la tranſpiration inſenſible, ſont mêlez dans l'air. Ils le ſont certainement comme la limaille de fer eſt mêlée avec celle de l'or, lorſque les orfévres les ſeparent avec une pierre d'aimant. Ils le ſont comme les liqueurs, qui répreſentent les 4. Elemens dans une fiole, ſont mêlées lors qu'on ſecoüe la fiole. Mais en un moment, ils ſe débroüillent ; parce que dans ce mêlange aucune de ces choſes n'a rien perdu de ſa Nature.

2° Si par ce mélange on veut ſignifier une confuſion de corps *homogénes*, c'eſt-à dire, de même nature, que l'on broüille enſemble, comme de l'eau avec de l'eau, qu'on ne peut

plus diſtinguer, & qui n'ont plus qu'une action commune : en ce ſens il n'eſt pas vray que les corpuſcules, auſquels on attribuë la cauſe du mouvement de la Baguette, ſoient mêlez, & confundus parmy l'air.

On voit combien cette ſeule diſtinction fait entrer de jour dans une matiére qui ſembloit obſcure & inintelligible, en la regardant en gros. Car par le mêlange du prémier genre, les atomes ne ſont pas tant mêlez que combinez enſemble. Ils ne ſont pas abſorbez, ny perdus, comme une goute d'eau qui tombe dans la mer, dont on ne peut plus la démêler, ni la tirer. Ils ſont comme les 24. lettres de l'alphabet, qui ſont combinées en tant de maniere que leur ſeul different arrangement compoſe tous les livres dont les Bibliotéques ſont remplies, mais dans cette combinaiſon, elles conſervent toûjours leur puiſſance. Il en eſt de même des corpuſcules des vapeurs, des exhalaiſons, & de la tranſpiration. Les coups de vent les font peut-être mouvoir localement ; mais

ils ne les détruisent pas. C'est un essain de mouches qu'un gros vent emporte; mais elles ne cessent pas pour cela de se tenir unies, & serrées.

J'ay dit que l'air agité les fait peut-étre mouvoir localement. Car je n'en demeure pas d'acord. Les corps n'agissent les uns sur les autres que par le choc ; & il y a bien de l'aparence que l'air étant plus grossier que les corpuscules qui font mouvoir la Bagûette, il n'a point de prise sur eux. Ils sont plus subtils que les corpuscules des odeurs, qui pénétrent cependant l'air facilement , & qui se portent si loin.

Rien n'empesche que nous ne donnions à ces corpuscules la même ténuité, que nous reconnoissons dans les esprits magnetiques, dont l'air ne peut détourner le cours ny rompre le volume. Car enfin j'ay vû le premier Dimanche de Carême 1693. la Baguette tourner entre les mains de Jaques Aymar sur une pierre d'aimant que je luy présentay , pour m'assûrer par moy-même d'une experience, dont on

on m'avoit parlé en plusieurs endroits de Paris.

Or cela étant, il est bien-aisé de se convaincre que le dérangement qu'on croit arriver facilement aux corpuscules épars dans l'air, ne se peut faire qu'avec une extréme difficulté; puisqu'il n'y a qu'à se répresenter qu'une aiguille de boussole qui a été une fois bien aimantée, conserve durant plus de 50. années le petit tourbillon de matiére magnétique qu'on luy a communiqué, en la touchant à l'aimant. J'ay trouvé en Province une boussole, dont l'aiguille étoit aimantée depuis plus de 60. ans, laquelle, quoy qu'elle ait été presque toûjours exposée à l'air & au vent, se dirige encore aujourd'huy vers les Poles, comme si elle venoit de recevoir la vertu magnétique.

Mais je passe bien plus avant; au lieu que je viens de dire que ces corpuscules ne se mêlent pas facilement dans l'air, j'ajoûte maintenant qu'il n'est pas possible qu'ils se mêlent absolument avec l'air, quoy qu'il ar-

rive. En voicy deux raiſons que je tiens invincibles. Je dis donc que ces corpuſcules ne peuvent ſe mêler, & ſe mettre, comme on dit, ſans deſſus deſſous avec l'air, 1° ni facilement, 2° ni promtement.

I. L'huile & l'eau ne ſe mêlent pas facilement enſemble, à cauſe que leurs parties intégrantes ſont figurées différemment, & ſont de différente peſanteur en pareil volume. L'eau eſt un amas de corpuſcules longs, ſouples, propres à ſe plier en tout ſens, & dont la ſurface eſt trés-polie, & au contraire les parties de l'huile ſont branchuës & plus legéres en pareil volume que celles de l'eau. Suivant les loix de la Nature qui a mis en bas ce qui eſt plus peſant, & au-deſſus ce qui eſt plus leger; comme le ſavent tous ceux qui ont fait quelque étude de l'*Hydroſtatique*, les corpuſcules des vapeurs, des exhalaiſons & de la tranſpiration doivent nager comme une huile ſur le liquide de l'air groſſier, & ne le ceder qu'à l'air plus ſubtil, qui tient le deſſus. Et s'il arrive que quel-

que accident dérange cette ſubordination de corpuſcules de différente figure & peſanteur, ils ne manquent pas de revenir bien-tôt, & de reprendre leur ſituation naturelle. Voicy une expérience qui éclaircira bien ce que je dis. C'eſt celle dont les Curieux ſe ſervent, pour expliquer comment les quatre élémens qui compoſent le Monde Elémentaire ſe ſont placez l'un ſur l'autre ſelon leur différente peſanteur.

Fiole qui répréſente le Monde Elémentaire.

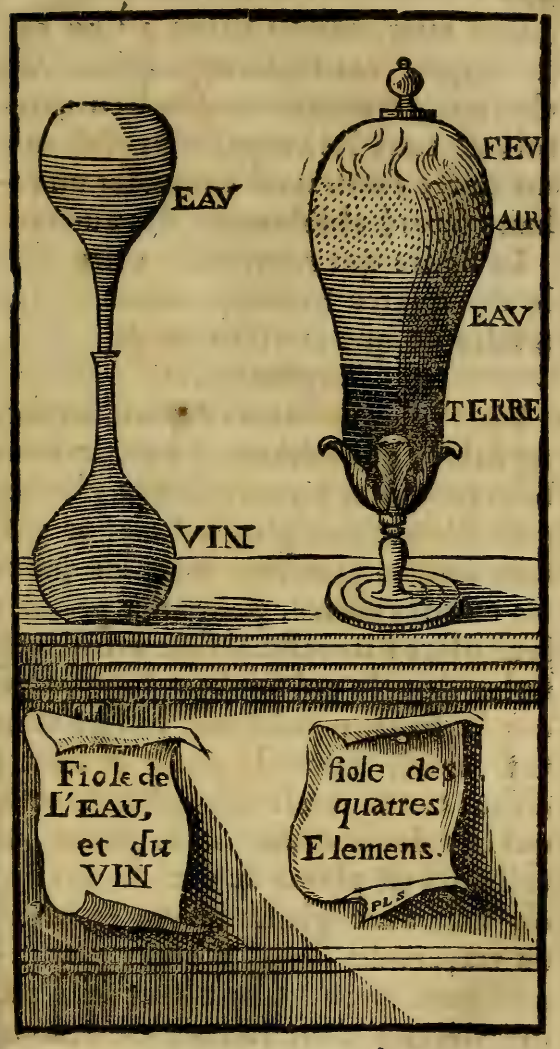
Tous ceux qui ont parlé de cette curioſité qui a tant de cours, ne donnent pas la même maniére de la faire. J'ay choiſi celle-cy. Prenez de l'émail noir groſſiérement caſſé, qui ira au fond du vaiſſeau de verre, & il répréſentera la Terre.

Pour l'Eau, ayez du tartre calciné, ou des cendres gravelées; laiſſez-les à l'humidité, & prenez la diſſolution qui s'en fera, & ſur-tout celle qui ſera la plus claire : mêlez y un peu d'azur de roche, pour y donner la couleur d'eau de mer.

Pour l'Air il faut avoir de l'eau-de-vie la plus ſubtile que l'on teindra en bleu céleſte avec un peu de tourne-ſol.

Enfin pour répréſenter le Feu, prenez de l'huile de lin, ou de l'huile de térébentine qui ſe fait ainſi. Diſtilez de la térébentine en bain-marie, l'eau & l'huile monteront enſemble également blanches & tranſparentes : cependant l'huile ſurnagera. Il la faut ſéparer avec un entonnoir de verre. Enſuitte teignez-la en couleur de feu avec de l'orcanette & du ſaffran. Si vous la diſtilez au ſable dans une cornuë, il viendra, de la térébentine reſtée au fond de l'alembic, une huile épaiſſe & rouge, qui eſt un trés-excellent baume.

Toutes ces matiéres ſont tellement différentes en poids & en figure, que quand vous les broüillez par quelque violente agitation, on voit à la vérité pour un peu de tems un vray Cahos & une confuſion telle, qu'on s'imagineroit que tous les petits corps de ces liqueurs ſont péle-mêle ſans


EAV
VIN
FEV
AIR
EAV
TERRE
Fiole de L'EAU, et du VIN
fiole des quatres Elemens.
PLS

aucun rang. Mais à peine a-t-on cessé d'agiter ces substances qu'on voit chacune retourner en son lieu naturel, & tous les corpuscules d'un même ordre s'unir pour composer un volume séparé absolument des autres.

La figure qui réprésente cette fiole des quatre Elémens aidera à entendre ce que je viens de dire.

Expérience.

Mais voicy une autre expérience fort agréable, qui démontre encore trés-bien comment les corpuscules plus légers cédent aux plus pesans, & passent réciproquement entre les pores les uns des autres, pour aller prendre leur place naturelle. Il faut avoir deux fioles dont le col soit bien long, ainsi que la figure précédente le fait voir. On remplit l'une de vin, & l'autre d'eau. On renverse le goulot de celle qui est pleine d'eau sur le goulot de celle qui est pleine de vin. Cela fait : on voit avec plaisir le vin se filtrer au travers de l'eau, monter peu-à-peu pour prendre le dessus de l'eau qui décend dans la fiole de dessous.

Expérience.

La différente figure empêche tellement que les corps que l'on mêle, ne se confondent, & que quelque inséparables qu'ils paroissent les uns des autres dans le mélange qu'on en fait, ils ne laissent pas de se démêler; de maniére que si on met de l'eau dans du vin, on en peut retirer l'eau assez facilement. Il ne faut qu'avoir une tasse faite d'un tronc de lierre; on y verse le vin & l'eau mêlez; à peine sont-ils dedans, que l'eau passe, se filtre au travers des pores de la tasse, & laisse le vin qui ne peut pas passer; parce que la figure de ses corpuscules n'ont point de proportion avec les interstices qui sont dans le bois de lierre.

Le P. Lana dit fort judicieusement que puisqu'il y a des fleuves qui conservent leur cours, & même la douceur de leurs eaux durant plusieurs milles, aprés être entrez dans la mer, il est bien moins surprenant que les écoulemens conservent leur nature determinée, & leur volume dans l'air

qui ne leur fait presque aucune résistance, à cause de sa mobilité, & qu'il peut être facilement pénétré par la matiére subtile qui se transpire des corps. Il ne doute point que cette trainée d'atomes volatils ne soit comme un fleuve qui se grossit toûjours par une émission successive & continuelle de corpuscules que le corps d'où ils sortent, n'interrompt jamais. Il ajoûte à tout cela qu'il est certain que ces particules ne manquent point d'en trouver parmy l'air, sur tout dans la même région, une infinité d'autres du même genre, de la même figure, & de la même pesanteur ausquelles elles s'associent: ce qui fortifie non seulement leur essain, mais ce qui l'étend, & le répand au loin prodigieusement. De sorte que selon luy un homme qui seroit à Beaucaire, pousseroit encore jusqu'à Lyon des corpuscules de sa transpiration; parce que les derniers font avancer les précédens, comme une vague de la mer en pousse une autre. Je renvoye les Curieux au livre même du Pére

Lana, où l'on verra cette doctrine démontrée avec beaucoup d'étenduë, & principalement dans la Proposition IV. *de motu transpirat. lib. 2. pag. 5. & 6. tom. 2.* Ce Physicien si curieux prouve par une expérience fort ingénieuse sa Proposition XIII. où il dit que les corpuscules répandus dans l'air ne se détruisent point pour l'ordinaire les uns les autres: la voicy.

Expériences.

Quoyque je ne doutasse point, dit-il, que les écoulemens odoriférens, magnétiques, pestiferez, electriques, bien-que combinez & mêlez ensemble, conservent tous leur nature propre; j'ay voulu pourtant le reconnoître par une expérience que j'ay faite en faveur de ceux qui se mêlent de philosopher, sans jamais assurer leurs raisonnemens par des faits certains & évidens.

J'ay donc pris un aimant fort & vigoureux; j'ay brulé proche de luy des pastilles trés-odoriférentes, j'y ay ajoûté un corps electrique; j'ay brulé encore de l'encens, & sur tout cela

je posois à une distance convenable une lame de cuivre ronde, & percée au milieu, afin que tous les divers écoulemens de ces corps pussent monter par ce trou. Tout cela étant fait, j'ay vû avec plaisir que tous ces différens corpuscules quoyque mêlez à l'entrée du trou, produisoient selon leur genre des effets conformément à leur nature : les pastilles exhaloient une odeur agréable ; l'aimant faisoit mouvoir une aiguille de boussole, l'ambre tenoit suspendu un brin de paille, & vers ce trou j'y voyois un mélange charmant de diverses couleurs qui brilloient trés-sensiblement.

Aprés tout, faut-il aller si loin, pour être persuadé que les corpuscules d'un certain genre n'empêchent point l'action de ceux d'un autre genre ? Ne voyons-nous pas tous les jours que l'air a beau être agité par le son d'une cloche, ou par le bruit d'un canon, cela n'empêche pas les parfums de faire sentir leur odeur, & l'aimant d'attirer le fer ? Les corpuscules qui servent à faire voir les objets, ne sau-

roient empêcher l'effet des corpuscules qui produisent la sensation du son dans l'oreille, ou la sensation des odeurs dans le nerf olfactoire. Il n'y a rien là que de certain, & même d'évident. *Lana de motu transpirat. lib. 2. proposit. XIII. pag. 65. tom. 2.*

Nous avons vû comment les corpuscules se dégagent les uns des autres, quand ils sont de différente figure & de différente pesanteur. Voicy une expérience pour montrer que les fumées se séparent de l'eau, & que ceux qui assurent avoir vû des vapeurs s'élever de la terre au travers des eaux de la mer, n'avancent rien dont on puisse raisonnablement douter.

Expérience.

Quoy que le tabac soit une des plus puantes herbes du monde, il y a des gens qui ne laissent pas d'en faire un usage continuel. L'Abbé *Nisséno* Espagnol dit dans un livre intitulé, *Politici cœlorum*, que c'est le Diable qui a aporté cette herbe abominable des Indes en Espagne, & dans le reste du monde. Tant il est vray que ceux qui

accusent le Diable de faire tourner la Baguette Divinatoire, ne sont pas les seuls qui le mettent en jeu. *Tabaci dæmonis sollicitudine ex Indiis in Hispanias, aliasque mundi superioris oras invecta videtur. Part. 1. lib. 3. cap. 5.* Cela sied bien au caractére Espagnol de donner une grande cause à un petit effet, & de faire à un nain un habit de géant. Quoy qu'il en soit : voicy dequoy divertir ceux qui prennent du tabac en fumée ; & ce qui les divertira, nous servira à démontrer que les corps de différente pesanteur ne peuvent se mêler.

Il faut avoir une fiole de verre de la hauteur d'un pié & demy, faite à peu prés comme un vinaigrier, dans laquelle on met de l'eau ; aprés y avoir ajusté une pipe en la maniére que la figure le montre, quand on tire l'air en suçant le goulot, la fumée passe au travers de l'eau, & vient à la bouche de celuy qui fait ce petit manége.

Ceux qui portent la chose plus loin, disent qu'au lieu d'eau commune, on

peut



peut mettre de l'eau de fleur d'orange, ou quelque autre liqueur odoriférente, dans laquelle la fumée du tabac en déposant quelque chose de son odeur abominable, en emprunteroit une autre plus agreable.

Les Dames en Perse passent la plus grande partie du jour à prendre ainsi du tabac en fumée. Elles sont couchées sur de grands carreaux de riche étoffe, & sur des tapis, & se divertissent à cet exercice.

M. Tavernier decrit fort bien la maniere, dont les Persans fument le tabac ; & aprés avoir dit que l'usage en est aussi ordinaire aux femmes qu'aux hommes, il ajoûte : *Ils le prennent en fumée par un artifice bien particulier. C'est dans une bouteille de verre avec un col gros de trois doigts dans laquelle entre un canal de bois, ou d'argent. Ils remplissent le col de la bouteille, où il y a une platine dehors, sur laquelle ils mettent leur tabac un peu moüillé avec un charbon dessus. Sous cette platine, il y a un trou, où est accommodée une longue canne ; puis en*

tirant son halaine la fumée du tabac vient par force en bas le long du canal, & entre dans l'eau, qu'ils font de toute sorte de couleurs, cette bouteille en étant à moitié pleine. Cette fumée étant dans l'eau remonte pour venir à la surface, lors en tirant elle vient à la bouche de celuy qui fume, & ainsi la force du tabac est temperée par l'eau, vû qu'autrement ils ne pourroient pas subsister à en prendre incessamment comme ils font. Voyage de Perse tom. 1. livr. 5. chap. 17. pag. 580. par M. Tavernier.

Les Siamois prennent aussi le tabac en fumée de cette maniere, comme nous le voyons dans ce qu'en a écrit M. de la Loubere au second tome de son histoire de Siam, pag. 119.

La différence seule du mouvement, peut quelquefois empécher que des corps mêmes *homogênes* ne se mélent pas. Je puis bien suposer, que les corpuscules de la lumiere sont tous de même nature, & de pareille configuration, & que les différents effets, qu'ils font sur la retine, viennent seulement de ce que les corps blancs dé-

terminent ces corpuſcules à ſe mouvoir d'une façon,& de ce que les corps noirs les déterminent d'une autre; puiſque la viſion ne ſe fait que par la reflexion, ou l'émiſſion des petits corps lumineux ou colorez, que l'objet envoye dans les yeux. Or le volume inébranlable de ces petits corps nous répréſente trés-bien l'état de conſiſtence des corpuſcules *ſtagnans* dans l'air, malgré les vents & les tempêtes. Car enfin les atomes lumineux ne reçoivent point d'alterarion par les mouvemens de l'air agité; & ces rayons, quelque vent qu'il faſſe, ne ſe rompent, & ne ſe diſſipent point dans l'eſpace qu'il y a entre l'objet, & les yeux. En effet, ſi cela arrivoit, nous verrions les objets agitez : ce qui n'arrive pourtant point, puiſque nous voyons les objets auſſi fixes dans la tempête, que dans le calme.

Ce n'eſt pas encore tout. Je dis que la différente détermination que les objets impriment à ces petits corps lumineux, qui ſe portent dans l'œil, fait qu'ils ne peuvent pas ſe confon-

dre. Car s'ils se confondoient les uns avec les autres, un objet nous paroîtroit toûjours d'une seule couleur quoy qu'il en eût plusieurs.

Nous ne pouvons pas bien examiner ce qui se fait dans l'œil naturel, d'un homme vivant; mais un œil artificiel peut servir à faire comprendre ce que je viens de dire. Au defaut d'œil artificiel dont M. Rohaut enseigne la construction, je vais donner icy la *Lanterne magique*, qui est admirable pour demontrer que ces corpuscules lumineux, par la seule raison qu'ils sont poussez d'une maniere particuliere à chaque couleur de l'objet, ne se mêlent, & ne se confondent point, quoyque les rayons & les essains de ces atomes se réünissent, se coupent, se croisent & se penétrent même les uns, & les autres au *foyer* des verres qui sont dans le tube de la *Lanterne magique*. Ils conservent tous si bien leur propre détermination, qu'ils vont peindre sur la muraille blanche le fantôme de l'objet avec toutes ses couleurs.

Lanterne magique.

La *Lanterne magique* eſt une machine d'Optique, & que l'on nomme *Magique*, ſans doute à cauſe de ſes effets prodigieux, & des ſpectres, & monſtres affreux qu'elle fait voir, & que les perſonnes qui n'en ſavent pas le ſecret, attribüent à la magie. M. *Sturmius* l'apelle *mégalo-graphique*, parce qu'elle répréſente en grand des figures trés-petites que l'on y met, & qu'elle fait, comme on dit, d'une mouche un éléphant.

Cette invention dont quelques uns veulent que Salomon ait eu connoiſſance, eſt dûë à Roger Bacon Moine Anglois. Ce qu'il y a de plus certain, c'eſt que cette machine a bien fait du bruit depuis quelque tems, & que *Swenterus* eſt le prémier qui en a enſeigné la conſtruction dans un livre qu'il a donné au public ſous le titre de *deliciæ mathematicæ part. 6. propoſit. 31.*

Le corps de la lanterne eſt de fer blanc. Elle eſt quarrée de huit pouces & demy de profondeur, & d'un

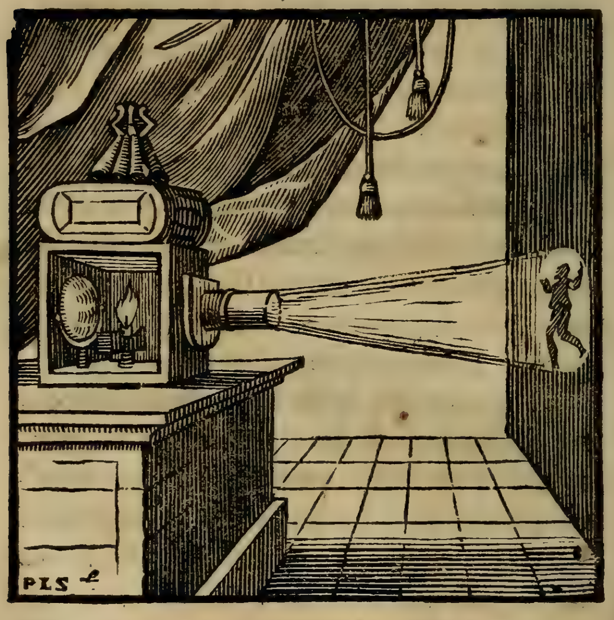
pied & demi de haut. Il y a ſur le derriere un miroir ardent de métail de 4. pouces de diametre & de 5. lignes de profondeur, avec une lampe dont le lumignon qui eſt de coton, doit étre fort gros. On y met de l'huile d'olive, ou de l'eſprit de vin. Le miroir & la lampe ſe peuvent avancer ou reculer par le moyen d'une couliſſe qu'eſt au bas de la lanterne.

Il y a ſur le devant une ouverture ronde de trois pouces, & demy où l'on met, quand on veut faire joüer la lanterne, un tube de fer blanc de la même groſſeur, dans lequel il y a deux verres de la grandeur d'un peu plus de trois pouces, & travaillez de maniere à rendre les rayons convergens, & à groſſir beaucoup les objets.

Il y a entre le devant de la lanterne & le tube, où ſont enfermez les verres, une couliſſe, pour paſſer les chaſſis qui portent les petites figures, qu'on veut faire paroître en grand. Elles ſont peintes avec des couleurs tranſparentes ſur du verre, ou ſur des morceaux de talc d'environ trois

pouces de diametre. Il y a au haut de la lanterne des ſoupiraux, afin que la fumée en ſorte, & n'obſcurciſſe pas la lumiere, qui doit étre bien vive pour faire un bel effet.

Voilà comme eſt faite celle que j'ay; & j'en donne icy la figure, qui la répreſente ouverte, afin qu'on en puiſſe remarquer le dedans.



Quand on veut ſe ſervir de la *Lanterne magique* on allume la lampe, &

on obſcurcit la chambre, où l'on veut donner ce ſpectacle, & vis-à-vis la lanterne à 18. ou 20. pieds de diſtance, on tend ſur la muraille un drap blanc, ſur lequel les fantomes des objets ſe trouvent peints avec des couleurs trés-belles, & d'une grandeur giganteſque & monſtrueuſe. Il ne tient pas à M. Van-Dale qu'on ne croye que la Pythoniſſe d'Endor n'ait fait voir le Prophéte Samüel, au Roy Saül par cette maniere. Je diray dans la ſuite quelque choſe de cette chimére, que cet auteur a publiée dans ſon *Traité des Oracles*.

Je ſay bien qu'on peut pouſſer loin cet artifice, & en abuſer aux dépens des perſonnes ignorantes & crédules, ſur tout ſi ce manége, eſt conduit par un homme adroit. Un trés-habile Mathématicien fit voir par cet art à Rodolphe II. Empereur ceux qui avoient tenu l'Empire Romain depuis Jule Céſar juſqu'à Maurice; & cela ſe fit d'une maniére ſi vive, & ſi naturelle, que tous ceux qui furent préſens à ce ſpectacle crurent que

cela ne s'étoit pû faire, que par le secours de la Magie, & de la Nécromantie.

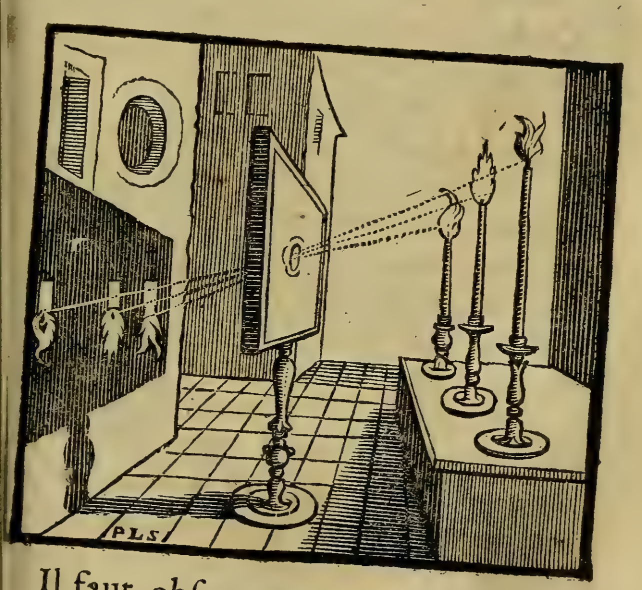
Je vais démontrer, par des expériences qui couteront moins à faire que celle de la lanterne magique, que les rayons du Soleil, ou des autres corps lumineux ne se mêlent point

Expériences.

1° Ayez 3. corps lumineux, comme trois bougies allumées qui soyent faites de 3. cires de couleur differente, afin que par la diversité des couleurs de la flamme, l'expérience soit plus belle. Placez ces 3. bougies sur une même ligne en sorte qu'il y ait quelque distance entre elles. Opposez leur un grand quarré de bois ou de carte, au milieu du quel il y. ait un petit trou; & ménagez la chose en sorte que derriere ce quarré il y ait une muraille blanche. Les rayons des trois corps passeront en ligne droite par le trou, où ils se réüniront, se couperont, & se croiseront par des angles qu'ils y feront, & s'iront enfin peindre avec

leurs couleurs différentes ſur la muraille blanche.

Quand les bougies ne ſeroient pas de couleur différente, pourvû qu'elles différent en groſſeur, on ne laiſſera pas de faire la même expérience, & d'en tirer les mêmes conſéquences. Il n'y a qu'à voir la figure, qui achevera de faire comprendre ce que je pourrois n'avoir pas expliqué ſuffiſamment.



Il faut obſerver que cette expérien-

ce ne ſe fait que dans une chambre obſcure, auſſi bien que l'expérience ſuivante qui en a pris même le nom de *Chambre obſcure.*

La Chambre obſcure.

2° Si cette expérience ſe fait dans une chambre, qui donne ſur un beau parterre, ou dans une place publique, où il y ait beaucoup de gens, elle a quelque choſe de raviſſant,& qui tient de l'enchantement.

On fait donc un trou dans une muraille, qui ait vûë ſur un jardin, ou ſur un marché : on met dans ce trou une lentille de verre ; on peut ſe contenter d'un des verres de la lunette d'un vieillard : enſuite on obſcurcit la chambre : aprés cela ſi on aproche du trou, où eſt ce verre une grande carte blanche, on voit tous les objets qui ſont dans la place venir ſe peindre, & ſe placer ſur cette carte ; & ces petits fantômes imitent tous les mêmes mouvemens qui ſont dans les objets. On voit les oyſeaux voler,& paſſer, les hommes aller, & venir, les fleurs avec tout l'émail de leurs couleurs

leurs ; & tout cela est si proprement répréſenté, que si on avoit le tems de deſſiner ce qu'on aperçoit ſur la carte, on auroit des copies d'aprés nature tracées par la Nature même. Cette experience ſe fait en plein jour.

Il ne faut pas tellement s'abandonner au plaiſir de ce ſpectacle, qu'on ne ſe ſouvienne en même tems que tous ces rayons lumineux ſi diſtincts ſur la carte ſe ſont réunis, coupez, croiſez, & pénétrez en paſſant au *foyer* de la lentille de verre, ce qui ne leur a point fait perdre leurs couleurs ni la détermination du mouvement que les objets leur avoient imprimée. Car enfin nos expériences tendent à inſtruire en divertiſſant.

Miroir ardent fait avec un glaçon.

3° Dans l'Hiſtoire ſacrée il eſt dit que Néhémie convertit une eau bourbeuſe en feu. 2. Mach. 1. ℣. 23. Et ſelon la Fable Prométhée déroba le feu du ciel, & l'aporta ſur la terre. Mais voicy une expérience où l'on fait quelque choſe qui paroit auſſi prodigieux. On tire du ſein de la glace un feu

qui brûle, & qui enflamme même de la poudre à canon. M. Mariotte de l'Académie Royale des Sciences en a fait une épreuve qui luy a fort bien réüssi.

Il fit boüillir sur le feu de l'eau nette environ l'espace d'une demy-heure, pour en faire évaporer la matiére aërienne, afin que la glace en fût plus transparente. Il exposa cette eau à un air trés-froid. Elle gela: & la glace n'avoit aucunes bulles. Il mît cette glace dans un vaisseau concave sphérique; & ayant aproché du feu ce vaisseau, il fit fondre peu à peu la glace, jusqu'à ce qu'elle eût pris une figure convéxe-sphérique. Il en fit autant de l'autre côté: ce qui rendit le glaçon d'une figure convéxe assez uniforme, & par conséquent un *Miroir ardent* de glace. Il prit ce petit miroir par les deux bords avec un gand, afin que la chaleur de la main ne fît pas fondre ce glaçon si-tôt; il l'exposa au soleil, & en fort peu de tems il fit brûler de la poudre fine qu'il avoit mise au foyer de ce miroir mer-

veilleux. Voilà une expérience d'hyver ; mais en voicy une d'été.

4° Si on expoſe au Soleil, quand il eſt bien chaud, comme en été depuis 9. heures du matin juſqu'à 3. heures aprés midy, une fiole de verre bien ronde, & pleine d'eau, elle mettra le feu à de la poudre fine qu'on aura placée au foyer de ce miroir ardent fait d'eau.

Ces deux derniéres expériences font voir bien clairement que les rayons du Soleil ne perdent rien de leur nature, en pénétrant & paſſant à travers les pores de l'eau & de la glace, & que les corpuſcules ne ſe mêlent pas facilement avec l'air, ni même avec d'autres corps. Montrons préſentement que ſi ce mêlange ſe fait, ce ne peut être qu'aprés un long-tems.

II. Ceux qui nous objectent que le déplacement des corpuſcules qui ſont ſtagnans dans l'air, à la maniére que l'huile ſurnage ſur l'eau, eſt trés-facile, n'ont jamais bien entendu ce qu'ils diſent. Il n'y a qu'à les obliger de l'expliquer nettement, pour leur

faire reconnoître leur erreur. En effet, si l'on a égard aux loix de l'*Hydrostatique*, on ne comprendra pas comment ces petits corps puissent jamais se mêler, ainsi qu'une goute d'eau se mêle avec une autre; tant qu'on n'aura pas prouvé qu'ils sont de même pesanteur en pareil volume, que les particules de l'air.

Objection.

Mais, dit-on, la piste du lievre s'efface si facilement sur le lieu où il a passé; pourquoy ne jugera-t-on pas la même chose des traces des voleurs, & des meurtriers fugitifs?

Réponse.

1° La piste du lievre ne se dissipe point si facilement qu'on se l'imagine ordinairement. Il est même surprenant que la piste d'un animal qui court si legérement, & qui foule si peu de tems l'herbe & la terre où il met le pié, y laisse un écoulement que les bons chiens de chasse sentiront quelquefois deux jours aprés. *Si quidem*, dit le P. Lana, *canes illi etiam elapsa die integrâ à transitu feræ, ab ef-*

fluviis illis afficiuntur, quæ terræ, vel gramini adhæsere tam brevi tempore, quàm erat illud; quo illa fera pertransibat. De motu transpirat. lib. 2. cap. 2. Proposit. 3. pag. 55.

2° Quoy que les chiens ne puissent pas démêler la bête, il ne s'ensuit pas que les corpuscules transpirez du lievre soient tout-à-fait dissipez. Il est bien vray que ces écoulemens sont moins chauds, moins vifs & moins nombreux ; à cause que les parties plus subtiles se sont envolées dans l'air supérieur ; & que le chien qui agit machinalement, en est moins touché & moins émû. Mais un homme qui joint la réfléxion à ses sensations, & qui s'est proposé de suivre un homme à la piste, ménage ce que ses sens luy découvrent, se dirige dessus, & fait par raison, sans se rebuter, ce que le chien cesse de faire déslors que les écoulemens ne luy présentent pas assez vivement l'odeur de la bête.

3° Quand ces écoulemens du lievre se dissiperoient facilement, cela ne

concluroit rien ſur le fait des écoulemens qui ſe font du corps d'un meurtrier fugitif. Car il y a bien à dire entre la grandeur du lievre, à celle du corps d'un homme. Mais outre cette diſproportion, il eſt encore certain que de tous les animaux l'homme eſt celuy dont le ſang contient plus de ſels, & que *les bêtes ont peu d'eſprits animaux*, même par raport au volume de leur corps, comme l'a fort bien remarqué M. Régis dans ſa Phyſique, livr. 7. part 2. chap. 11. pag. 81. Et je puis encore ajoûter à cela, que de tous les hommes, ceux qui tranſpirent le plus, & chez qui il ſe fait un plus grand dépériſſement d'eſprits animaux, eſt un ſcélérat fugitif, dont le cerveau furieuſement ébranlé par l'image de ſon crime & du ſupplice qu'il travaille à éviter, fait couler alors un flux abondant d'eſprits animaux dans tous les muſcles qui ſont deſtinez par l'inſtitution de la Nature à faire les mouvemens néceſſaires à ſa fuite,

4° Mais M. Boyle qui a étudié la

Nature avec tant de ſoin & de travail, ne doute point que ſi une bête qui eſt bleſſée, laiſſe dans l'air une matiére dont il demeure imprégné durant pluſieurs heures, lors même qu'elle court avec beaucoup de vîteſſe, enſorte que cela ſuffiſe aux chiens de chaſſe pour la trouver en quelque lieu qu'elle ſoit allée : il ne faut point non plus douter que d'autres écoulemens, quoyque ſenſibles à peu de gens, ne puiſſent demeurer dans l'air, non ſeulement une année, mais même deux ans. *Ac pauci, opinor, ſibi perſuaſiſſent; quod fera vulnerata: dum ſubitò per gramina fertur curſu, iis adeò determinata, quanquam inviſibilia effluvia, imprimere poſſit, quæ ad multas horas ita aërem imprægnant, ut eorum beneficio una aliqua celerrima & non viſa fera indagari poſſit, niſi canes eſſent venatici, in quorum odoratus organa peculiariter ita diſpoſita operari apta eſſent. Mirabile profectò eſt longo tempore (integro forte anno, vel biennio) remanere in aëre poſſe talia effluvia.........* *Boyle ſuſpicion.*

Cosmic. circa rerum qualit. pag. 2.

On aura beau dire cela, il se trouvera des gens qui n'en croiront rien, & qui traiteront de vision & de chimére ce que M. Boyle n'a pourtant avancé qu'aprés un trés-sérieux examen. Mais il faut forcer ces incrédules de se rendre à la vérité; c'est ce que je vais faire par les faits suivans, où l'on verra que les corpuscules répandus dans l'air se conservent trés-long-tems.

1° *Forestus* raconte que des atomes pestiferez se conserverent long-tems dans une toile d'aragnée. *lib. 6. observat. 22.*

2° *Alexander Benedictus* écrit qu'un matelas ayant malheureusement gardé une vapeur de peste, pour avoir été remué assez légérement, empesta & fit mourir ceux qui se trouvérent presens.

3° Sennert raporte qu'étant en 1542. à Breslaw ville de Bohéme & Capitale de la Silésie, dans le tems que la peste y tua six mille personnes en prés de six mois, il arriva que quatorze

ans aprés un linge plié où la peſte étoit reſtée enfermée, ayant été porté de cette ville-là dans une autre, y excita une peſte ſi furieuſe, qu'elle s'étendit même dans les villages voiſins, où beaucoup de perſonnes moururent. *lib. 4. de febrib. cap. 3.*

4° *Trincavellus* récite un exemple terrible de la force avec laquelle les corpuſcules contagieux ſe défendent contre les mouvemens de l'air. Il dit qu'une peſte qui fit mourir dix mille perſonnes, prît ſon origine dans des cordes dont on s'étoit ſervi autrefois à décendre les corps morts des peſtiférez dans leurs ſépulcres. *lib. 3. conſ. 17.*

Ces exemples ont fait conjecturer à M. Boyle que 20. jours ſont trop peu, pour diſſiper l'air de la peſte, quoyque les Médecins ayent coûtume de n'en pas marquer davantage. Cela peut pourtant quelquefois ſuffire pour purifier des choſes qui ſont expoſées à un grand air. Cependant il cite un exemple qui prouve que ce n'eſt pas toûjours aſſez.

5° Il nous dit aprés Diemerbroeck que ce ſavant homme ayant touché du pié à un peu de paille qui étoit dans ſon jardin, & ſur laquelle il y avoit plus de huit mois qu'un valet malade de la peſte étoit reſté quelques heures, il aperçût auſſi-tôt les vapeurs de la peſte s'attacher à ſon pié, & y former une puſtule trés-douloureuſe, qui devint un charbon peſtilentiel; quoyque, ajoûte-t-il, cette paille eût été durant 8. mois expoſée à l'air, au vent, à la pluye, à la neige & à la gelée. *Mirum tamen eſt hoc contagium tantopere in prædicto ſtramine potuiſſe ſubſiſtere, utpote quòd totâ hyeme, ventis & pluviis, nivibus & frigori expoſitum fuiſſet. lib. 4. de peſte.* Et raporté par M. Boyle à la fin de ſon Traité, *de mira ſubtilit. effluv. pag. 20.*

6° Et M. Boyle ajoûte à cela que, quoy que ceux qui parfument les gands y mettent peu de matiére odoriférente, cependant il a gardé une paire de gands d'Eſpagne durant 29. ans, dont il s'étoit même ſervi ſouvent, qui parfumoient tout ce qu'il touchoit, &

qui pourtant au bout de ce tems-là exhaloient une odeur ſi vive, qu'il n'y a point de doute qu'elle ne puiſſe encore durer pluſieurs années; tant il eſt vray que lorſque la matiére ſubtile eſt une fois inhérente en un lieu, elle ne s'en détache pas facilement.

Tout ce que j'ay dit juſques icy ſur ces corpuſcules qui nagent dans le liquide de l'air, ne regarde que les voleurs & les meurtriers fugitifs : car enfin on n'aura pas de peine à ſe figurer qu'il y a toûjours des vapeurs ſur les ſources d'eau, & des exhalaiſons ſur les miniéres, puiſqu'elles en exhalent inceſſamment. Ainſi je croy qu'on aura moins de difficulté à comprendre comment Jaques Aymar peut ſuivre un meurtrier ou un voleur longtems aprés ſa fuite.

Difficulté.

On demande comment les corpuſcules des meurtriers de Lyon ont pû demeurer ſur la riviére & ſur la mer, où rien ne paroît propre à les tenir arrêtez.

Réponse.

Il ne faut pas s'imaginer que ces corpuſcules qui nagent dans l'air ayent beſoin d'un *ſujet d'inhérence* pour s'y attacher, afin que le vent ne les emporte pas. C'eſt par les loix inviolables de la Nature qu'ils ſont *ſtagnans* dans la baſſe région de l'air. Ils ne peuvent ni s'élever ni s'abaiſſer; tant qu'ils ne ſeront pas ou plus légers, ou plus peſans en pareil volume que l'air, dans leſquels ils roulent. Ils nagent, & ſe balancent comme l'air ſur l'eau, ſans qu'il ſoit néceſſaire que quelque choſe les retienne dans la région où ils ſont; puiſque la qualité de leur nature particuliére les y retient, & qu'il faut qu'ils en changent, avant qu'ils puiſſent changer de demeure. Je finis ce Chapitre, de peur qu'on ne ſe plaigne que je ne veux rien laiſſer à faire à l'eſprit de ceux qui liront ce Traité. Mais comme un ſavant m'a propoſé cette difficulté de la part d'une perſonne trés-illuſtre par ſon bel eſprit, par ſa vertu & par ſon rang, j'ay

j'ay crû qu'elle pourroit bien faire encore plus d'embarras à d'autres, & que je devois par conséquent l'éclaircir.

CHAPITRE XIII.

Pourquoy la Baguette Divinatoire ne tourne pas entre les mains de tout le monde. A quoy sert la Baguette, si la vertu vient de celuy qui la tient?

CEux qui ne peuvent croire que le mouvement de la Baguette soit une chose naturelle & qui font entrer le démon sur la scene, pour luy faire joüer son rôle, s'imaginent bien avoir icy cause gagnée. C'est icy où ils enflent leur stile, & où ils paroissent tout triomfans. On auroit peine à se soûtenir contre leurs déclamations, & à ne se pas laisser emporter à la rapidité de leurs mouvemens, si l'on ne savoit pas distinguer une figure de rethorique d'avec un raison-

nement. Le P. Malebranche qui est bien plus moderé, raisonne, & s'exprime en ces termes. *Il me paroît clair*, dit-il, *que qui que ce soit qui tienne la Baguette, de quelque maniere qu'on la tienne, quand même on la tiendroit avec des tenailles, elle devroit se pancher égallement, de même que l'ayman agit également sur le fer, qui que ce soit qui le tienne, & qui s'en aproche. Que si on prétend que le tempérament contribuë à l'action de la Baguette (car les deffenseurs de ces folies croyent avoir droit de dire tout ce qu'il leur plaît) qu'ils expliquent eux-mêmes ce qu'ils veulent dire par le mot de température; qu'ils fassent une objection intelligible, & on taschera de leur répondre. Lettre du P. Malebranche insérée dans le mercure Galand du mois de Janvier 1693. pag. 50. & 60.*

I. Il est bien facile de satisfaire à ce que le P. Malebranche souhaitte, & de s'expliquer clairement.

1° Il est vray que l'aimant agit égallement sur le fer, qui que ce soit qui le tienne; parce que l'aimant est la

cauſe totale de cette action. Mais il n'en eſt pas ainſi du mouvement de la Baguette. Il eſt produit en partie par les corpuſcules qui s'élevent des ſources, & des minieres, & en partie par la diſpoſition de la perſonne qui la tient. Il n'y a point de doute que ſi les ſeules vapeurs qui s'élevent de la terre faiſoient mouvoir la Baguette, elle devroit tourner également entre les mains de qui que ce ſoit. Voilà qui eſt *intelligible*.

2° Il eſt encore *intelligible* que ces vapeurs de la terre, agiront ſur certaines perſonnes, qui y ſeront fort ſenſibles; pendant qu'il y en aura d'autres qui n'en ſeront nullement émuës; parce que la contexture de leurs fibres eſt telle, qu'elle ne laiſſe point de pores proportionnez au volume, & à la figure de ces atomes volatils qui ſe tranſpirent des ſources, des miniéres, & même du corps des voleurs, & des meurtriers.

C'eſt ainſi qu'aprés avoir apris de Gilbert Anglois qu'il y a une atmoſphére de matiére magnétique qui envelope

la terre,&qui coule du ſeptentrion au midy, & du midy au ſeptentrion, nous avons découvert que cette matiére ne s'imprégnoit pas également dans toutes ſortes de corps. En effet, ſi on forge deux verges,l'une de fer & l'autre d'argent, & qu'on les laiſſe refroidir, de maniere que leurs extrémitez répondent au ſeptentrion & au midy; on trouvera que cette matiére ſubtile n'a point agi ſur la verge d'argent, pendant qu'elle a tellement imprégné la verge de fer, que ſi on la ſuſpend ſur un pivot, ou avec un filet, elle ſe remetra toûjours dans la même ſituation, où elle étoit, quand elle s'eſt refroidie.

3° Il y a des diſpoſitions dans certains animaux qui les rendent ſenſibles au choc de certains petits corps par leſquels d'autres animaux ne ſont nullement touchez ny émus. N'eſt-ce pas pourquoy les corpuſcules du lievre reſtez ſur ſa piſte frapent extrémement un chien de chaſſe, & l'animent, lors qu'ils ne font rien de ſemblable ſur un chien d'une autre eſpece. Il y

a des chiens qui ne chaſſent qu'au loup. Il y en a de particuliers pour le ſanglier, pour le cerf, pour les renards, & pour le menu gibier. Il y a pareillement des gens que l'odeur du muſc entête; & il y en a qui bien loin d'en être nullement incommodez, le flairent avec plaiſir. Pourquoy le P. Malebranche veut-il que ce qui produit un certain effet entre les mains d'une perſonne doive faire également la même choſe entre les mains de qui que ce ſoit? A propos de l'aimant, ce celebre Philoſophe ſeroit bien étonné, ſi on luy faiſoit voir qu'une pierre d'aimant ne fait pas également la même choſe entre les mains de tout le monde? ſi cela eſt ainſi; que déviendra cette riche comparaiſon de l'aimant, & de la Baguette par laquelle il croyoit ſi ſolidement acabler les *defenſeurs de ces folies.* Cepandant il eſt certain que quand on tient l'aimant avec des mains bien chaudes, on expérimente qu'il a plus de peine à porter le poids dont on à coûtume de le charger: d'où naiſſent ces bizarreries dans les

expériences, qui ſurprennent, & chagrinent quelquefois, & qui sembleroient perſuader que l'aimant n'eſt pas le même, parce qu'on luy trouve moins de vertu, quoyque peu de tems aprés quand les mains ſont plus temperées, il faſſe ſon effet ordinaire.

Cette eſpece de ſyncope, ou de défaillance qui arrive à l'aimant dans des mains trop chaudes vient de la diſſipation de ſes eſprits magnétiques qui ſont dérangez, & écartez par les corpuſcules les plus ſubtils de la tranſpiration inſenſible des mains. Car enfin il faut obſerver que cette émiſſion de matiére tranſpirée ſe fait, dit M. Boyle, avec autant de violence que le petit plomb qui ſort d'un fuſil, & qui va percer un oyſeau.

C'eſt ainſi que les corpuſcules froids, & humides du ſérain, qui tombent lorſque le Soleil ſe retire, ſont fort ſenſibles aux perſonnes délicates, & agées. Il y a des gens qui ne peuvent ſouffrir le choc de ces petits corps. Il leur ſemble que ce ſont de petits marteaux qui frappent leur tête,

& leur corps. Au contraire les jeunes gens, & ceux qui ſont d'un tempérament fort ne s'en aperçoivent preſque pas. Car, dit M. Digby, le boüillonnement de leur ſang, & la chaleur de leur complexion pouſſent hors d'eux abondance d'eſprits, leſquels étant plus forts que les corpuſcules du ſérain, les repouſſent, & les empeſchent d'agir avec un ſi grand effet ſur les jeunes gens, qu'ils font ſur ceux qui étant refroidis par l'âge n'en ſont pas garantis par l'émanation des eſprits qui ſortent d'eux; parce qu'encore que cette émiſſion ſoit abondandante, elle ne ſe fait pas d'une maniére ſi forte, & ſi vigoureuſe. C'eſt la même raiſon pourquoy il y a bien des gens qui ne prennent pas les maladies contagieuſes, & qui s'en garentiſſent par le moyen d'une tranſpiration forte, & abondante.

Il me ſemble que voilà déja beaucoup de chemin fait; & qu'en montrant, comme il y a des gens qui ſont ſenſibles aux impreſſions des corpuſcules répandus dans l'air; & comme il

y en a d'autres d'une contexture de fibres telle qu'ils n'en ſont nullement touchez ny pénétrez, j'ay donné en même tems la raiſon pourquoy la Baguette divinatoire ne tourne pas également entre les mains de tout le monde. Cela n'a pas preſque beſoin d'aplication. Je dis donc que ceux chez qui il ſe fait une tranſpiration de matiere groſſiére, roide, & abondante, ne peuvent voir tourner la Baguette entre leurs mains; parce que ces corpuſcules de la tranſpiration, étant pouſſez, ſelon l'expreſſion de M. Boyle, *avec autant de violence que le petit plomb qui ſort d'un fuſil, & qui va percer un oyſeau*, rompent, écartent le volume, ou la colomne de vapeurs, d'exhalaiſons, & de fumées qu'exhalent les ſources, les minieres, & les criminels fugitifs.

Et ſi ces vapeurs avoient déja pénétré la Baguette, ils en ſeroient repouſſez, & chaſſez par les corpuſcules de la tranſpiration des mains; parce qu'ils ſont ſupérieurs par leur quantité, & par leur mouvement.

Je veux à mon tour expliquer cet effet par un autre effet tout ſemblable, qui fortifie tout-à-fait mon ſyſtême. Si une verge de fer ſuſpenduë par le milieu avec un filet vient à toucher de ſa pointe le pole d'un bon aimant, quoy qu'elle ait été aimantée déja d'un autre ſens, elle perd ſa prémiere impreſſion, & en prend une nouvelle, & toute contraire. Pourquoy cela ? c'eſt que la grande quantité de matiétiére magnétique, qui ſort avec impétuoſité de la Pierre, contraint celle qui ne paſſe qu'en petite quantité par les poles de la verge de fer, de rebrouſſer chemin, & de ſe mouvoir à contre-ſens de ce qu'elle ſe mouvoit auparavant, *à quoy contribuë la ſoupleſſe des parties du fer, qui ſe plient aſſez aiſément, pour ne ſe pas opoſer à la nouvelle détermination de la matiére Magnétique. Rohaut Phyſiq. 3. part. chap. 8. nom. 53. pag. 215.* La tranſpiration forte, & abondante de la main produit le même effet ſur la verge de coudrier : elle en chaſſe les corpuſcules des fumées qui s'étoient

insinuez entre les fibres, & dans les pores du bois. M. de Saint Romain Médecin avoir bien compris cela. Il dit en effet que *la difficulté est touchant la main qui tient la Baguette, car toute main n'y est pas bonne ...... Au regard de la main, il est certain que les mains étant aussi différentes que les personnes, les esprits qui en sortent, sont aussi différens que les mains. Ainsi il ne faut pas s'étonner, s'il y a des esprits qui retiennent la Baguette, & empeschent ce mouvement, & qui sortent des mains de l'un, & ne sortent pas des mains de l'autre.* Science naturelle 1. part. chap. 8. pag. 43.

Ce que l'on dit icy sur la rapidité de ces corpuscules de la transpiration, qui rompent le volume des fumées sur quoy la Baguette tourneroit, n'est point une imagination : puisque M. Boyle aprés avoir comparé ces corpuscules à des grains de plomb qui sortent d'un fusil, il dit encore qu'il s'en faut imaginer ce que nous voyons de ce vent vaporeux, qui sort d'une Æolipile dans le tems qu'elle est plus

échauffée, & qu'elle pousse ce vent avec tant de force, qu'une grosse buche de bois même le plus solide, est toute embrasée & détruite en moins de rien.

Aparemment que le P. Kirker transpiroit ainsi rudement, & abondamment; luy qui déclare qu'il a plusieurs fois fait essay de cette Baguette sur de l'or, & de l'argent; mais qu'il a toûjours remarqué qu'il n'avoit aucun talent pour cette operation : *Certè ego sæpius hujus rei supra metallica corpora auri, & argenti, experimentum sumens, semper spe meâ frustratus sum. Mund. subterran. lib. x. sect. 2. cap. 7. pag. 200.* Ce savant homme avoit vû des gens qui avoient ce don de la nature. Le P. Déchales Jésuite nous assure qu'il en a vû faire l'expérience à un Gentilhomme, qui en sa présence avoit trouvé de l'argent caché exprés, & qui par le moyen de la même Baguette trouvoit à coup sûr des sources d'eau : *semel enim pecunias in terram abscondi de industriâ quæ ab aliquo Nobili me præsente ramo coryli inventæ sunt. Mund.*

Mathematic. tract. xv. de fontib. propoſit. 16. pag. 100.

Tout cela eſt aſſez intelligible, & donne raiſon pourquoy la Baguette ne tourne pas également dans les mains de tout le monde : & c'eſt ce que le P. Malebranche ſouhaitoit qu'on expliquât intelligiblement.

II. Mais il n'eſt pas ſi aiſé de dire préciſément de quel tempérament il faut être, pour avoir une diſpoſition telle que celle de Jaques Aymar. On peut bien connoître que telle & telle choſe ne produiſent pas un certain effet, mais il eſt bien difficile d'en ſpécifier la cauſe prochaine & immédiate. C'eſt beaucoup dans une matiére ſi obſcure d'avoir trouvé les cauſes moyennes. *Fracaſtorius* dit poſitivement qu'il ne faut pas ſe haſarder à démontrer les cauſes trés-prochaines & les analogies propres & particuliéres de certains effets merveilleux avec leurs cauſes : *Particulares autem & proprias analogias ...... non prudentis eſt inquirere. De contag. lib. 1. cap. 8.* Je ne m'embarquerois pas dans une explication

explication si pénible, si nous n'étions pas dans un tems où chacun s'interesse à perfectionner la science naturelle à quelque prix que ce soit; & si je ne savois qu'on est prevenu en faveur de ceux qui font quelques efforts, pour developer les causes que l'on n'a point connûës jusques icy.

J'ay remarqué que tous ceux qui ont la faculté de se servir de la Baguette Divinatoire, sont gens d'une assez bonne compléxion, ni gras, ni maigres, dont la peau est douce, & les chairs assez fermes. Leur sang est loüable, la fermentation s'en fait d'une maniére tranquille, & il se porte dans les parties par une juste distribution & par une circulation toûjours égale & trés-naturelle. Or comme l'effet des souffres volatils est d'enveloper les sels acres & acides du sang qui le feroient aigrir, fermenter & circuler avec trop de violence, je conclue que le sang de ces personnes-là doit contenir plus de souffres volatils, que de sels acres & acides.

Ce n'est pas tout; je dis que si le

ſang, lorſqu'il eſt loüable, eſt la cauſe prochaine & immédiate du mouvement reglé du pouls. Il faut que le même ſang ſoit la cauſe du déréglement qu'on y remarque dans les ſymptômes dont Jaques Aymar eſt agité, quand ſa Baguette s'incline ſur quelque choſe. On ſait que ſon pouls s'éléve alors comme dans une groſſe fiévre, & j'aprens tous les jours de cent endroits que ceux qui ſont ſenſibles au choc des corpuſcules dont ſe forment les vapeurs & les exhalaiſons métalliques, ſont pris ſubitement d'une eſpéce de fiévre, du moment qu'ils ſe trouvent dans des lieux où il y a des métaux.

Il faut donc que ces vapeurs des ſources, ces exhalaiſons des métaux, & ces fumées de la tranſpiration ſoient des eſpéces de ſels acres & acides qui ſe mêlant par la reſpiration dans le ſang, le font fermenter exceſſivement, & cauſent une circulation violente, par laquelle Jaques Aymar tombe dans ces affoibliſſemens & ces maux de cœur dont il ſe reſſent même long-tems.

Cette efferveſcence qui ſe fait ſi ſu-

bitement dans le ſang, cauſe non ſeulement les mémes ſymptômes que la fiévre ; mais elle eſt encore une véritable fiévre. En effet, Willis dit que la fiévre n'eſt autre choſe qu'une fermentation & une efferveſcence exceſſive qui ſe fait dans le ſang & dans les humeurs : *Febris eſt fermentatio ſeu efferveſcentia immodica ſanguini & humoribus inducta. De febrib. cap. 1. pag. 65. Tom. 1.* Ainſi, quand Jaques Aymar ſuit un voleur ou un meurtrier, il a le pouls élevé, il reſſent un feu dans ſes entrailles, il ſouffre des maux de tête, & en un mot il éprouve tout ce qui ſe paſſe durant un accés de fiévre ; & il expérimente en ſuite l'épuiſement, la laſſitude, & tout ce qui ſuit un accés de fiévre trés-violent.

Cette fiévre accidentelle dure preſque tout le reſte du jour, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que les corpuſcules acres qui ſe ſont inſinuez dans le ſang par la reſpiration inſenſible, en ſoient chaſſez par cette *exploſion* que produit la tranſpiration inſenſible : ce qui ſe fait

facilement; parce que la ſource de ce ferment étant extérieure & dans l'air, il ſuffit de ſortir de cette atmoſphére, & de reſpirer un air plus pur, afin que le ſang ſe décharge de cette matiére acide par les mêmes pores qui l'ont introduite dans les veines & dans les artéres.

C'eſt ce ſubit changement qui ſe fait ſi violemment en dedans de luy-même, qui l'avertit qu'il eſt dans l'atmoſphére des vapeurs, des exhalaiſons & des fumées. Quand ce dérangement intérieur eſt grand & bien ſenſible, il dirige ſuffiſamment Jaques Aymar, & alors il n'a pas beſoin de la Baguette; qui ne luy ſert que quand il n'eſt émû intérieurement que d'une maniére foible & équivoque.

Cette circulation précipitée du ſang eſt ſi violente dans quelques-uns, que quand ils ſont une fois dans cette émotion qui dure aſſez long-tems, ils ne peuvent point paſſer à une ſeconde expérience; parce que le nouveau volume de corpuſcules qu'ils rencontreroient, n'ajoûtant rien à la fermen-

tation de leur ſang, ne leur deviendroit pas ſenſible.

On peut voir par là pourquoy la Baguette Divinatoire ne tourne pas quelquefois entre les mains de la même perſonne qui l'a employée ſouvent avec ſuccés. Car il peut arriver qu'il ſe dérangera quelque choſe dans ſa conſtitution, & que ſon ſang ſe fermentera avec plus de violence ; ſoit parce qu'il ſera ſurvenu des ſels acres & acides par les alimens ou par la reſpiration de l'air ; ſoit peut-être à cauſe que les ſouffres volatils qui y dominoient auparavant, & qui envelopoient & reprimoient l'action de ces ſels, ont été diſſipez par un travail trop violent, par des veilles, par l'étude ou autrement ; en ſorte que ces ſels acides étant développez aigriſſent le ſang, & le font circuler avec précipitation. D'où il arrive qu'il ſe fait alors une tranſpiration par les pores d'une matiére groſſiére, acre, roide, qui paſſant des mains dans les interſtices du coudrier, y fait rebrouſſer chemin aux vapeurs & aux exhalai-

ſons des eaux & des métaux, & l'empêchent de ſe mouvoir. Voilà pourquoy il peut arriver quelquefois que la Baguette demeurera immobile ſur les eaux & ſur les métaux dans les mains d'un homme, à qui elle tournoit cinq ou ſix heures auparavant. Voilà encore pourquoy il y a des gens entre les mains de qui la Baguette ne peut jamais tourner.

Ainſi Jaques Aymar eſt d'un bon tempérament. Il tranſpire & reſpire beaucoup. La contexture des fibres de ſon corps doit avoir laiſſé des pores fort propres à l'inſinuation des corpuſcules étrangers qui ſe mêlent avec ſon ſang, lorſque de loüable qu'il étoit, il vient à ſe fermenter & à s'enflammer. Durant cette fermentation ſi violente il ſe tranſpire de ſes mains ſur la Baguette une partie des vapeurs métaliques, ou d'un autre genre qu'il avoit reſpirez ; de maniére que cette Baguette étant pénétrée de cette matiére fluide, devient diſpoſée à ſe laiſſer attirer, & à s'imbiber plus facilement des corpuſcules qui ſont reſtez dans l'air

ſur les eaux, ſur les métaux, & ſur les traces des criminels. C'eſt ainſi qu'une bougie qui eſt nouvellement éteinte, attire par les petites particules du feu reſtez au lumignon, la flame d'une autre bougie allumée que l'on en aproche.

Peut-on nier cette analogie & cette convenance qui ſe trouve entre certains corpuſcules & certains pores? N'eſt-ce pas ce qui fait que certaines maladies répanduës dans l'air n'attaquent quelquefois que les petits enfans, ne tombent que ſur certains beſtiaux, & ne frapent même que certaines parties du corps? C'eſt pourquoy *Fracaſtorius* dit que chaque agent ne peut pas déployer ſa vertu indifféremment ſur toutes ſortes de ſujets, & qu'il ne peut ſe faire ſentir que ſur ce qui conſerve quelque analogie avec luy. *Non omnia agunt in omnia, ſed certa in certa ſolùm quæ analoga dicuntur. Lib. 1. de contag. cap. 8.*

N'y a-t-il pas, dit M. Boyle, des hommes d'un *certain tempérament particulier*, qui aprés avoir été une fois

frapez & pénétrez des corpuſcules de la peſte, en contractent une extrême facilité à s'en laiſſer imprégner de nouveau ? Tant il eſt donc vray qu'il y a un tempérament qui rend bèaucoup plus ſuſceptible des impreſſions que font les petits corps répandus dans l'air : *Tunc tamen cum incidunt in homines peculiaris alicujus temperamenti, qui peſte quondam correpti ſingularem quandam diſpoſitionem nacti ſint, quæ peſtiferorum effluviorum operationibus facit obnoxios..... Suſpicion. coſmic. circa rerum qualit. pag. 2.*

Mais pourquoy ne veut-on pas qu'il y ait des gens qui ont les organes du toucher plus ſubtils qu'on ne les a ordinairement ; puiſqu'il y a des hommes qui voyent plus loin, & qui entendent mieux que d'autres ? Certainement il faut avoüer que cela eſt trés-poſſible, & qu'on en trouveroit ſans doute pluſieurs exemples, ſi on les cherchoit avec ſoin. Les chiens de chaſſe n'ont-ils pas le nez beaucoup plus fin que la plûpart des autres chiens ?

Suétone témoigne que Tibére voyoit de nuit comme les chats.

Aulu-Gelle parle de peuples qui voyoient mieux de nuit que de jour. *lib. 9. cap. 4.*

Pline raporte aprés Varron & Ciceron qu'un certain Strabon avoit la vûe si prodigieusement forte, que du tems de la guerre de Carthage d'un Cap de Sicile qu'on nomme aujourd'huy *il Capo Boeo*, il voyoit & comptoit les Navires qui composoient l'armée navale des Carthaginois dans un Cap d'Afrique distant de 135. milles, & selon M. Baudrand, de 160. milles, c'est-à-dire, de 54. lieuës de France. Pline *lib. 7. cap. 91.*

Il en est de même des autres sens. Il y a de certaines gens qui les ont plus subtils & plus délicats que le reste des hommes. *Levinus Lemnius* parle d'un Paysan d'Anvers qui fut entêté par les odeurs qu'il respira dans la boutique d'un Droguiste, & cela alla si loin qu'il tomba en foiblesse, & fut privé de toute connoissance. *De occult. natur. miraculis lib. 2. cap. 9. pag. 167.*

Et nous avons déjà vû ce que M. Boyle nous aprend d'un Médecin de ſes amis, qui étant pris de la fiévre devint d'une oüye ſi délicate, qu'il entendoit trés-diſtinctement ce qui ſe diſoit aſſez loin de luy, quoyque ceux qui étoient préſens, n'y entendiſſent rien.

Il y a donc des gens qui ont la vûë, l'oüye & l'odorat d'une vivacité extraordinaire: il ſemble même que la fiévre contribuë à rendre les ſens plus vifs & plus propres pour une exacte ſenſation. Pourquoy donc ne dirons-nous pas qu'il peut auſſi ſe trouver des perſonnes qui ont le ſentiment du toucher beaucoup plus fin & plus exact qu'on ne l'a ordinairement ? Pourquoy Jaques Aymar ne peut-il pas avoir pour la ſenſation qui ſe fait par l'organe du toucher, ce que tant d'autres ont pour la ſenſation que produiſent les objets ſur la retine, le ſon ſur le tympan, & les odeurs ſur les nerfs *olfactoires* ? Il n'y a rien d'incroyable dans tout cela.

Pourquoy les vapeurs, & les exha-

laiſons qui ſont répanduës dans l'air ne feront-elles pas ſur le corps de certaines gens ce qu'elles font ſur les diverſes ſubſtances dont on fait les *Hygrometres*, les *Barrometres*, & les *Thermometres*, & ſur tant d'autres matiéres dures, & compactes, que l'air humide pénétre, & enfle trés-ſenſiblement? Pourquoy ne veut-on pas qu'il y ait des corps d'une conſtitution extraordinaire; puiſque dans tous les tems on a vû des hommes qui avoient quelque choſe de ſingulier par deſſus les autres? S. Auguſtin dit: *Moy-méme j'ay vû un homme qui ſuoit quand il vouloit: tout le monde ſait qu'il y en a qui pleurent quand ils veulent, & autant qu'ils veulent. Mais voicy*, ajoûte S. Auguſtin, *une choſe bien plus incroyable qui s'eſt paſſée depuis peu, & dont la plû-part de nos Freres ſont témoins. Il y avoit un Prêtre de l'Egliſe de Calame nommé Reſtitut, qui toutes les fois qu'il vouloit, s'alienoit tellement l'eſprit, quand on contrefaiſoit devant luy la voix d'une perſonne qui ſe plaint, qu'il demeuroit étendu par terre comme mort,*

& non seulement ne sentoit pas quand on le pinçoit, ou qu'on le piquoit, mais non pas même quand on le brûloit. Or pour montrer que son corps ne demeuroit ainsi immobile, que parce qu'il étoit privé de tout sentiment, c'est qu'il n'avoit plus du tout de respiration non plus qu'un mort. Il disoit néanmoins que quand on parloit fort haut, il entendoit comme des voix qui venoient de loin. Tant il est vray qu'il y en a qui accoûtument leurs corps à des choses extraordinaires. De civitat. Dei lib. 14. cap. 24.

Rien peut-être n'est plus admirable que le caprice de ceux qui se mêlent d'expliquer défavorablement les dons de la Nature que l'expérience a découverts dans le paysan du Dauphiné. Ils se gendarment, ils se récrient, & en l'accusant de sortilege ils tombent dans des mouvemens plus convulsifs, que ceux qu il expérimente sur le lieu d'un assassinat. C'est véritablement une merveille de voir l'inquiétude & le chagrin qu'on a si bien répresentez sur ce sujet dans la *Lettre sur le Devin*

Devin de Lyon, inférée au Mercure Galand de Janvier 1693. pag. 275. &c. Ils s'y rangent, disent-ils, par une sage précaution du côté du soupçon. Ils aiment mieux accuser Aymar de magie, que de le croire homme de bien. Ils prétendent même que cela importe à la religion. Ils ne peuvent pas se figurer qu'il ait pu sans diablerie suivre, & démêler la piste d'un scelerat fugitif. Plus ils y pensent, & plus ils se confirment dans la pensée qu'ils ont, que cela n'est pas naturel. Et ils ont même assuré, qu'ils n'en reviendront jamais. Voilà qui est fait. Et je croy qu'ils s'en tiendront en effet à leur parole, quelque éclaircissement qu'on leur puisse donner; & que dans la préparation d'esprit où ils témoignent être, on leur parleroit raison fort inutilement. Il faut que l'Etoile d'Aymar, comme on dit, soit bien malheureuse; puisqu'on luy fait un crime d'un dicernement qui luy est commun avec la plûpart des Negres, & sur quoy on ne les a jamais accusez de s'entendre avec le diable.

Aprés tout, ce n'eſt pas une choſe ſi nouvelle, que certains hommes ſoyent d'un tempéramment propre à avoir des ſenſations plus vives qu'on ne les a ordinairement. Chacun peut voir dans l'hiſtoire des Antilles que les Negres ont l'odorat ſi ſubtil, qu'ils diſtinguent les veſtiges d'un Negre, d'un Eſpagnol, ou d'un François, en ſentant ſeulement la place, où ils ont marché. Et M. de la Mothe le Vayer dit que les guides dont on ſe ſert pour paſſer les mers de ſable, & les deſerts d'Afrique, *trouvent les chemins en flairant le terrein. Phyſique du Prince chap. 26. pag. 998.*

III. Il nous reſte à dire à quoy ſert la Baguette, ſi la vertu vient toute de l'homme. Il eſt certain que ſi l'impreſſion des vapeurs étoit toûjours également forte, & ſenſible, on pourroit ſe paſſer de Baguette, & juger par la ſeule ſenſation du toucher, ſi l'on ſuit bien le meurtrier, ou ſi l'on s'écarte de la route. Je connois un homme qui trouve ſans Baguette l'argent qu'on a caché dans terre. Les ſeuls écoulemens

métalliques l'imprégnent si fort, qu'il sent son pouls s'élever, & son cœur s'affoiblir jusqu'à le faire vomir avec des violences terribles.

Mais quand l'impression est foible, & qu'on se sent peu ému ; on a recours à la Baguette, qui est dirigée par ces corpuscules invisibles, & qui fait sentir par son mouvement, ce que l'on ne découvriroit point par la seule voye de la sensation du toucher. C'est ainsi qu'un Microscope fait voir, en aidant la Nature ce que jamais l'œil humain n'avoit vû. C'est ainsi qu'une lunette d'aproche découvre dans le ciel des Etoiles qu'on n'auroit jamais vûës sans le secours de ce merveilleux instrument.

La Baguette est donc un secours, pour assûrer ce que la sensation indique confusément. Il en est comme d'un homme qui en pleine campagne ne sait pas de quel côté du monde le vent vient. Par une sensation confuse il augure qu'il vient de devant luy; mais parce que le vent est foible, il n'en a qu'une legére présomption. Il attache

au bout de ſa canne un petit morceau de papier en forme de girouëtte, il l'expoſe au vent, & connoît par là certainement d'où le vent vient.

Expérience.

On s'en peut encore aſſurer par une autre maniere. On tient un moment le doigt du milieu dans ſa bouche; enſuite on l'expoſe à l'air. Et alors on ſent le long de ſon doigt, dont la chaleur ouvre les pores, une petite colomne d'air froid, qui le choque du côté d'où le vent vient. Il en eſt ainſi de la Baguette. Quand l'on n'experimente qu'un ſentiment leger, & confus de la préſence des vapeurs, & des exhalaiſons, la Baguette eſt un ayde pour s'en aſſurer, & pour ſe diriger.

Mais cela eſt ſi bien expliqué dans la lettre écrite de Lyon à M. l'Abbé Bignon, qu'on ſe fera ſans doute un plaiſir de voir, comment on en a raiſonné dans le lieu, où la choſe a parû avec tant d'éclat. *La Baguette dont on ſe ſert, eſt faite ordinairement en fourchette, que l'on tient par les deux bouts: on peut cependant ſe ſervir d'une*

ſimple, & la tenir dans ſes mains un peu ployée en arc, afin qu'elle tourne plus promtement : Quand elle ne ſeroit pas ployée, ou que même on ne la tiendroit que dans une main, elle ne laiſſeroit pas de tourner, mais plus inſenſiblement .... Dans le cas où les mouuemens ſont vifs, par exemple, dans les aſſaſſinats, on peut ſe paſſer de baguette, pour ſuivre les meurtriers, & l'on ſe ſent aſſez averti par le mouvement, & l'agitation interieure ; mais dans les cas, où cette agitation intérieure n'eſt pas aſſez ſenſible, comme quand on veut trouver de l'argent, la Baguette eſt néceſſaire, pour manifeſter ce qui n'eſt pas aſſez connu ; & à parler proprement c'eſt elle qui ſonne l'heure. Il faut neanmoins encore remarquer, qu'il y a des perſonnes qui s'en paſſent plû-tôt que d'autres ; c'eſt-à-dire, ceux en qui l'impreſſion des eſprits étrangers eſt plus forte. Car ceux ſur leſquels elle eſt moins forte, ne ſentent pas aſſez de mouvement, & d'agitation pour être déterminez intérieurement, & ils ont beſoin de ce ſigne extérieur, qui les détermine.

Ainsi la Baguette Divinatoire n'est que l'organe, le vehicule, & l'instrument par lesquels on s'assûre de la présence des corpuscules qui s'élevent des sources d'eau, des minieres, & de dessus les pas des criminels fugitifs. Elle n'a nulle vertu en elle-même. Tout ce qu'elle peut contribüer, c'est qu'elle est capable de se laisser pénétrer, & imprégner par la matiére, que les mains exhalent; & d'attirer à soy par analogie, & par convenance les corpuscules des vapeurs, & des exhalaisons qui s'y portent, comme fait la flamme d'une bougie allumée au lumignon fumant d'une bougie nouvellement éteinte. Elle fait à l'égard du toucher ce que la Trompette Parlante fait à l'égard de l'oreille. Elle reçoit par un bout les rayons des paroles qu'on y prononce pour les porter par l'autre à l'oreille de celuy vers qui on dirige cette machine.

Il nous reste une difficulté à laquelle il faut répondre.

Difficulté

On demande si Jaques Aymar a di

vers genres de pores pour reſpirer les différentes ſortes de corpuſcules qui ſortent des rameaux d'eau, des miniéres, des treſors cachez, & du corps des ſcélérats qu'il cherche.

Réponſe.

Joannes Matthæus a propoſé cette même difficulté ſur le ſujet de la Baguette de coudrier, & j'y ay répondu dans la page 201. il faut donc avoir le même égard pour les perſonnes, qui l'ont apliquée à l'homme à la Baguette.

J'ay montré dans le Chapitre VIII. que le corps de l'homme eſt tout criblé de pores, d'interſtices, & de petits eſpaces vuides, par où il tranſpire, & reſpire d'une maniere inſenſible : & dans la page 215. j'ay fait voir que ces pores ne ſont pas tous de même genre ; puiſqu'il y en a que l'on voit à l'œil, d'autres que l'on ne découvre qu'avec le microſcope, & qu'il y en a encore ſans doute de plus petits que l'œil armé même du microſcope ne ſauroit apercevoir. Voilà qui devroit ſuffire.

Cependant je dis que, quand la peau paroîtroit aussi égale que l'eau semble l'étre en sa superficie, il ne faudroit pas nier qu'elle ne pût étre remplie d'une infinité de pores de différente grandeur, & de différente figure; puisque l'eau est elle-même percée par des pores infinis, dont la configuration, & la grandeur sont trés-différentes. Je le prouve par une des plus belles expériences, qui se puisse faire.

Expérience.

On sait que les sels ont tous une figure différente. Le sel commun paroît toûjours en cubes à faces quarrées. Le sel nitre est figuré comme des colomnes à six faces. Le sel armoniac est exagone. L'alun est octogone. Le sel d'urine est pentagone. La neige est sexangulaire. Cepandant si on met ces sels, & plusieurs autres tout différens successivement dans de l'eau commune, ils se dissoudront tous jusqu'à une certaine quantité; c'est-à-dire, jusqu'à ce que tous les pores qu'elle a de figure pentagone, par exemple, soient remplis des

corpuſcules de ſels d'urine. Cette expérience, qui eſt parfaitement belle, fait voir qu'un corps auſſi *homogene* que l'eau eſt pourtant percé d'un grand nombre de pores, qui ont des figures bien differentes.

Voicy comme M. de Monconys la fit au mois de Février 1647. & comme elle eſt raportée dans ſon voyage d'Egypte. pag. 166.

1° On prit 2. onces d'eau diſtillée dans une fiole de verre : on mit dans cette eau peu à peu, & à diverſes fois 9. deniers de ſel décrépité, qui fut tout ce que l'eau en pût diſſoudre. Il faut remarquer qu'on avoit peſé la fiole auparavant. On filtra cette eau, & puis l'ayant miſe dans une autre fiole qu'on avoit auſſi peſée, on trouva en tout 2. onces, 8. deniers, & 9. grains d'eau imprégnée de ſel.

2° Dans cette eau on mit du ſalpêtre juſqu'à ſeize deniers en diverſes fois à meſure qu'on voyoit qu'il achevoit de ſe diſſoudre. Comme on en voulut mettre d'avantage, on s'aperçut qu'il s'en fit une dépoſition de 4.

deniers qui étoient déja diſſous. On filtra cette eau de la même maniere qu'on avoit déja fait, & on eut deux onces 20. deniers, & ſix grains de liqueur.

3° Dans cette eau on mit du ſel armoniac juſqu'à 12. deniers qui fut tout ce qui s'y put diſſoudre. Des trois premiers deniers la diſſolution s'en fit trés-promtement : puis le tout fut filtré, & on eut 3. onces, 5. deniers, & 21. grains de liqueur.

4° On mit encore dans cette eau 3. deniers d'alun, qui ſe ſont diſſous, mais qui ne ſe ſont point incorporez avec l'eau, demeurant en boüe au fond du vaiſſeau en même poids qu'on les y avoit mis. Et dans le tems que l'on attendoit que la diſſolution s'en fît, on remarquoit des végétations qui s'y faiſoient, & qui s'y détruiſoient continuellement. Ces végétations ſembloient être comme de petits champignons, ou choux pommez. Quand on eut obſervé que cette eau ne pouvoit s'imprégner de l'alun, on la filtra, & on ne trouva que trois onces, 4.

deniers, & neuf grains de liqueur; le reste étant demeuré avec la bouë de l'alun.

5° On mit dans la même eau un morceau de vitriol de Chypre pesant trois deniers, dont l'eau ne fit autre dissolution que ce qu'il luy en fallut pour se teindre verte; & sur le morceau de vitriol il se précipita 20. grains de sel blanc de diverses figures que l'eau déposa: on la filtra ensuite & on eut trois onces, deux deniers, & trois grains de liqueur.

6° Enfin on mit dissoudre à diverses fois dans cette liqueur, du sucre candy. L'eau fit la dissolution du sucre durant deux mois, aprés lesquels on cessa l'operation, parce que la liqueur étoit devenuë trop épaisse, ayant dissous trois onces 19. deniers, & 15. grains de sucre candi. Elle fond le sucre six mois durant. On ne poussa pas l'expérience plus loin, & il y a aparence que les corpuscules de l'eau étant chargez & revêtus de ceux de ces différents sels, ils n'étoient plus dans ce mouvement, & n'avoient plus cette

figure propre à faire de nouvelles dissolutions. Cette eau ayant la pointe de ses petits corps émoussée ou envelopée, comme celle d'un fleuret, ne pouvoit plus s'insinuër dans les parties des sels pour les séparer, les écarter, & les dissoudre, comme elle faisoit auparavant, lorsque la pointe de ses corpuscules étoit, pour ainsi dire, comme la pointe d'une épée.

Monsieur Gassendi eut aussi la curiosité de faire cette expérience. Il témoigne qu'il y aporta toute l'aplication possible : *id cum demirarer; & tacitus causam perpenderem.* Et aprés avoir recherché la cause pourquoy une même eau s'imprégne de corpuscules de tant de différentes figures, il conclut, qu'il faut que l'eau ait nécessairement des pores, & des interstices configurez comme ces sels. De nécessité, dit-il, il y a dans l'eau des espaces vuides, qui sont comme de petits logemens proportionnez à la figure, & à la grandeur de ces corpuscules, ou petits hôtes; quoyque les yeux n'en puissent rien apercevoir : *ut paucis dicam*

dicam, oſtendit quàm varia inſenſibilia licet, loculamenta contineret aqua. Phyſic. ſect. 1. lib. 2. cap. 3. pag. 150.

Quand on a donc d'ailleurs toutes les diſpoſitions naturelles que j'ay expliquées, & qui rendent une perſonne extrémement ſenſible aux impreſſions des corpuſcules répandus dans l'air ; rien n'empêche du côté des pores de la peau, qu'on ne puiſſe être imprégné par des atômes d'auſſi différente figure, que le ſont ceux qui s'élévent des ſources d'eau, des miniéres, des treſors cachez, & des traces des voleurs & des meurtriers fugitifs.

CHAPITRE XIV.

Entre les différentes maniéres de découvrir les rameaux d'eau, celle de la Baguette Divinatoire eſt la meilleure.

L'EAU ne contribuë pas ſeulement à l'embelliſſement des Jardins,

des Palais,& des Villes; elle eſt encore une de ces choſes dont on ne ſauroit abſolument ſe paſſer dans la vie. Les Romains les plus grands, & les plus ſages politiques qui ayent jamais été, ne faiſoient camper leurs armées, & ne fondoient jamais de villes que dans les lieux où il y avoit des eaux. Ils examinoient même auparavant avec beaucoup de ſoin les entrailles des animaux du pays; & quand ils les trouvoient livides & marquées de quelques taches, ils concluoient de-là que les eaux du lieu n'étoient pas bonnes pour la ſanté, & ſe retiroient ailleurs.

Voilà pourquoy les ſavans n'ont pas crû rendre un petit ſervice aux Etats & aux Empires, en s'apliquant quelquefois à chercher les moyens de trouver les ſources d'eau.

1°. Vitruve qui travailloit pour la gloire d'Auguſte, en montrant dans ſes dix Livres d'Architecture, la perfection où les arts & les ſciences ſe trouvoient ſous le régne de cet Empereur, n'oublie pas de marquer les divers moyens dont

on se servoit alors pour deviner où il y avoit des eaux. Et voicy ce qu'il en dit. *Pour connoître les lieux où il y a de l'eau, il faut un peu avant le lever du Soleil se coucher sur le ventre, ayant le menton appuyé sur la terre où l'on cherche de l'eau, & regarder le long de la campagne ; car le menton étant ainsi affermi, la vûe ne s'élevera point plus haut qu'il est nécessaire ; mais assurément elle s'étendra au niveau : & si l'on voit en quelque endroit une* VAPEUR *humide s'élever en ondoyant, il y faudra foüiller : car cela n'arrive point aux lieux qui sont sans eau.*

Deplus quand on cherche de l'eau, il faut examiner la qualité de la terre, parce qu'il y a certains lieux, où elle se trouve plus en abondance : car l'eau que l'on trouve parmy la craye, n'est jamais abondante ni de bon goût ; parmi le sable mouvant elle est en petite quantité, & méme bourbeuse & desagréable, si on la trouve, aprés avoir foüillé profondément ; dans la terre noire elle est meilleure, quand il s'y amas-

se des pluyes qui tombent pendant l'hyver, & qui ayant traversé la terre, s'arrêtent aux lieux solides, & non spongieux. Celle qui naît dans une terre sabloneuse, pareille à celle qui est au bord des riviéres, est aussi fort bonne; mais la quantité en est médiocre, & les veines n'en sont pas certaines. Elles sont plus certaines & assez bonnes dans le sablon mâle, dans le gravier, & dans le carboncle. Dans la pierre rouge elles sont bonnes aussi, & abondantes, pourvû qu'elles ne s'échapent point par les jointures des pierres. Au pié des montagnes parmy les rochers & les cailloux elles sont plus abondantes, plus froides & plus saines. Dans les vallées elles sont salées, pesantes, tiédes & peu agréables, si ce n'est qu'elles viennent des montagnes, & qu'elles soient conduittes sous terre jusque dans ces lieux, ou que l'ombre des arbres leur donne la douceur agréable que l'on rémarque en celles qui sortent du pié des montagnes.

Outre ce qui a été dit, il y a d'autres marques, pour connoître les lieux où l'on peut trouver des eaux, savoir

lorſqu'il y a de petits joncs, des ſaules qui ſont venus d'eux-mêmes, des aunes, du vitex, des roſeaux, du lierre, & de toutes les autres plantes qui ne naiſſent & ne ſe nourriſſent qu'aux lieux où il y a de l'eau. Il ne faut pourtant pas ſe fier à ces plantes, ſi on les voit dans les marais, qui étant des lieux plus bas que le reſte de la campagne, reçoivent & amaſſent les eaux de la pluye qui tombe dans les champs d'alentour durant l'hyver, & la conſervent aſſez long-tems: mais ſi dans les lieux qui ne ſont point des marais, ces plantes ſe trouvent naturellement, & ſans y avoir été miſes, on peut y chercher de l'eau.

Que ſi ces marques défaillent, on pourra faire cette épreuve. Ayant creuſé la terre de la largeur de trois pieds & de la profondeur de cinq au moins, on poſera au fond, lorſque le Soleil ſe couche, un vaſe d'airain ou de plomb, ou un baſſin, car il n'importe: ce vaſe étant frotté d'huile par dedans, & renverſé on couvrira la foſſe avec des cannes & des feüilles, & enſuitte avec de la terre. Si le lendemain on trouve des

gouttes d'eau attachées au dedans du vase, cela signifie que ce lieu a de l'eau.

Ou bien on mettra un vase de terre non cuitte dans cette fosse, que l'on couvrira, comme il a été dit : s'il y a de l'eau en ce lieu-là, le vase sera moite & détrempé par l'humidité. Si on laisse aussi dans cette fosse de la laine, & que le lendemain, lorsqu'on l'exprimera, il en coule de l'eau, ce sera une marque que ce lieu en a beaucoup.

Si l'on enferme une lampe pleine d'huile & allumée, & que le lendemain on ne la trouve pas tout-à-fait épuisée, & que l'huile & la méche ne soient pas entiérement consumées, ou même que la lampe soit moüillée, cela signifiera qu'il y a de l'eau sous ce lieu, parce que la chaleur douce attire à soy l'humidité.

On peut faire aussi une autre épreuve en allumant du feu en ce lieu; car si aprés avoir beaucoup échauffé la terre, il s'éléve une vapeur épaisse, c'est signe qu'il y a de l'eau.

Quand on aura fait toutes ces épreuves, & que les signes que nous venons de dire, se rencontrent en quelque lieu,

il le faudra creuser en maniére de puits: Si l'on y trouve une source, il faudra faire plusieurs autres puits tout-à-l'entour, & les joindre ensemble par des conduits sous terre, mais il faut savoir que c'est principalement à la pente des montagnes qui regardent le Septentrion, qu'il faut chercher les eaux, & que c'est là qu'elles se trouvent & meilleures & plus saines, & plus abondantes; parce que ces lieux-là ne sont pas exposez au Soleil, étant couverts d'arbres fort épais, & la décente de la montagne se faisant ombre à elle-même; ce qui fait que les rayons du Soleil qu'elle reçoit obliquement, ne sont pas capables de dessécher la terre.

C'est aussi dans les lieux creux qui sont au haut des montagnes, que l'eau des pluyes s'amasse, & que les arbres qui croissent en grand nombre, y conservent la neige fort long-tems, laquelle se fondant peu-à-peu, s'écoule insensiblement par les veines de la terre: & c'est cette eau qui étant parvenuë au pié des montagnes y produit des fontaines. Mais celles qui sortent du fond des val-

lées ne peuvent pas avoir beaucoup d'eau, & quand même il y en auroit en abondance, elle ne ſauroit être bonne; parce que le Soleil qui échauffe les plaines, ſans qu'aucun ombrage l'en empêche, conſume & épuiſe toute l'humeur, ou du moins il en tire ce qui eſt de plus leger, de plus pur, & de plus ſalubre, qui ſe diſſipe dans la vaſte étenduë de l'air, & ne laiſſe que les parties les plus peſantes, les plus cruës, & les plus deſagréables pour les fontaines des campagnes. Vitruve Livre VIII. chap. I. pag. 252, & 253. de la traduction de M. Perrault de l'Académie Royale des Sciences.

2°. Pline connoiſſoit trop combien il importe à la commodité de la vie d'avoir de bonnes eaux, pour qu'il eût négligé de donner les moyens d'en trouver dans des lieux arides. Auſſi n'a-t-il pas manqué d'en parler dans ſon Hiſtoire naturelle. Il y abrége ce que Vitruve qui l'avoit précédé, en avoit écrit plus au long. Voicy comme il parle. Il y a, dit-il, des ſignes qui indiquent les rameaux d'eau qui

ſont cachez dans les entrailles de la terre. Tels ſont les joncs, les roſeaux, & les grenoüilles, quand elles ſemblent couver, tant elles preſſent la terre, pour en tirer l'humidité. Il y a encore le ſaule, le vitex, l'aune, le lierre, ſur tout ſi ces plantes viennent d'elles-mêmes. Car ſi on les avoit plantées, & que le lieu n'eût des eaux que par l'amas qui s'y en fait de celles de la pluye, *ce ſigne ſeroit peu aſſûré, & on pourroit s'y méprendre.* Mais la marque qui ſe tire des vapeurs humides qu'on voit de loin avant le ſoleil levé, s'élever en de certains endroits, eſt un ſigne ſur quoy on doit beaucoup plus compter. Cependant il faut avoüer que cette maniére de chercher les ſources eſt trés-pénible, parce qu'il faut regarder avec tant d'aplication, que les yeux mêmes en ſouffrent de la douleur: *Certior multò nebuloſa exhalatio eſt, ante ortum ſolis longiùs intuentibus .... ſed tantâ intentione oculorum opus eſt, ut indoleſcant. Plinius Hiſtor. Natur. lib. 31. cap. 3.*

3° Caſſiodore dans une Lettre de Théodoric Roy des Oſtrogots, dit que c'eſt un ſigne infaillible, qu'il y a des rameaux d'eau en un lieu, quand on voit s'en élever *des vapeurs ſubtiles qui forment une eſpéce de colomne dans l'air;* & que les fonteniers jugent combien l'eau eſt avant dans terre par la *hauteur à laquelle cette maniére de fumée s'éléve. Addunt etiam in columnæ ſpeciem conſpici quemdam tenuiſſimum fumum, qui quantâ fuerit altitudine porrectus ad ſummum, tantò in imum latices latere cognoſcunt.* Cette obſervation eſt belle, & digne du grand Caſſiodore, qui paroît bien dans ſes belles & ſavantes Lettres n'avoir rien ignoré de ce qu'il y a de plus fort & de plus fin dans les beaux arts. Il eſt ſurprenant qu'un homme ſi employé dans les affaires de l'Etat ait pû avoir des connoiſſances ſi diſtinctes de toutes les ſciences. Car dans cette lettre il marque avec combien de ſoin on doit ménager ce *chercheur d'eaux*, qu'on avoit fait venir exprés d'Afrique à Rome, & que ſon art n'a

pas été inconnu aux anciens, & n'eſt pas maintenant à rejetter. Enſuitte il raporte la plûpart des ſignes ſur quoy les fonteniers ſe réglent, pour s'aſſûrer s'il y a de l'eau dans un lieu, & il fait ce détail avec tant de diligence & d'érudition, qu'il en met dont Vitruve, qui étoit, pour ainſi dire, du métier, n'a pas eu de connoiſſance. Tel eſt le ſigne que Caſſiodore dit être tenu pour infaillible par les fonteniers. *Lorſque le matin ils voyent, aprés le Soleil levé, comme des nuées de petites mouches qui volent contre terre toûjours à certain endroit*, ils concluent de-la qu'il y a certainement de l'eau au deſſous : *Sole autem declarato intuentur etiam magiſtri loca ſolliciti, & ubi ſupra terram minutiſſimarum volitare ſpiſſitudinem conſpexerint omninò muſcarum, tunc promittunt læti facilè quòd quæritur inveniri.* Caſſiodore nous aprend que l'art de chercher des eaux a été cultivé chez les Grecs, comme chez les Latins, & qu'un certain *Marcellus* avoit composé un Ouvrage touchant les ſources & les eaux ſoûter-

raines. Enfin il finit par recommander ce *chercheur d'eaux* au Magiſtrat qui luy en avoit écrit; *ſi vous voyez*, dit-il, *que cet homme ait autant d'expérience qu'on le dit; ayez ſoin de ſa ſubſiſtance; & l'aſſurez qu'on luy payera bien ſon ſecret, s'il veut le confier à quelqu'un. Car enfin quoyque Rome ait autant d'eaux, & de fontaines qu'on en puiſſe ſouhaiter, il n'en eſt pas de même de quelques faux-bourgs, où l'on a beſoin de la ſcience de cet homme; puiſque le bon ſens veut que nous nous conſervions ce qui nous eſt utile par quelque endroit. Il faudroit encore joindre à cet homme quelqu'un qui ſût la mecanique, pour élever les eaux, que celuy-là auroit trouvées. Que l'on traite donc ce chercheur d'eaux avec la même diſtinction, que l'on a pour les perſonnes, qui poſſedent les arts utiles au public, afin qu'on ne puiſſe pas jamais dire, que durant nôtre regne, on ait negligé quoyque ce ſoit de tout ce que Rome a pû ſouhaiter pour ſa commodité, & pour ſon embelliſſement. Habeatur ergo iſte inter reliquarum artium magiſtros: ne quid deſiderabile*

desiderabile putetur fuisse, quod sub nobis non potuerit Romana civitas continere. Theodoric. epist. 53. Cassiodor. variar. lib. 3. pag. 58.

4° *Palladius* qui raporte la premiere maniere que Vitruve donne pour découvrir les lieux, où il y a des sources, avertit qu'il faut bien prendre garde que le lieu où l'on voit élever la vapeur, ne soit pas humide en sa superficie, afin que cette vapeur ne puisse étre attribuée qu'à l'eau de source qui coule sous terre. Il ajoûte que cette expérience se doit faire au mois d'Août, où les pores de la terre étant ouverts, donnent un plus libre passage aux vapeurs.

5° Les Egyptiens le 17. Juin, & les jours suivans, où la rosée à coûtume de tomber, prennent une motte de terre, qu'ils pesent bien exactement, & la mettent en leur maison. En suite ils la repesent tous les matins; & s'ils trouvent que sa pesanteur augmente toûjours, ils concluent que l'air est purifié, & que le Nil se débordera par une heureuse, & abondante inondation.

Expérience.

6° Le P. Jean François Jésuite dit que pour tirer de l'eau de l'air même, il faut calciner du tartre, le broyer, le pêtrir en petites boules, le sécher en suite dans un fourneau de briques avec un feu de flammes; & que cela fait, si on expose ces petites boules à l'air, dans une cucurbite, & la chappe dessus, elles attireront tant d'humidité, qu'en mettant le feu sous la cucurbite, on en tirera tous les jours de l'eau. Ce qui se peut même, dit-il, exécuter avec toutes sortes de sel bien sec; quoyque le tartre bien calciné y soit incomparablement plus propre.

Ce même Pere conseille pour découvrir des sources, de percer la terre, avec de longues tarrieres, parce qu'elles raportent des corps de diverses nature, par lesquels on conjecture, s'il y a de l'eau cachée sous cette terre. Il ajoûte qu'on fait des tarrieres qui percent les pierres qu'elles rencontrent; & que si elles n'étoient pas assez longues, il faudroit avant que de les employer, creuser de quatre ou cinq pieds

là terre au lieu en queſtion. *L'art, & la conduite des eaux pag. 8.*

7° Le P. Kirker nous donne une métode, pour dicerner les rameaux d'eau ſoûterrains, dont il a fait luy même pluſieurs fois l'experience avec beaucoup de ſuccés. Elle eſt en effet admirable, non pas pour chercher les lieux où il y a de l'eau, mais pour s'aſſurer s'il y en a véritablement dans quelque lieu, où l'on ſoupçonne, qu'il y en ait. L'éxecution en eſt du moins tous-à-fait facile.

Il faut faire une aiguille de bois longue de deux, ou trois pieds, ſemblable à l'aiguille d'une Bouſſole. Le P. Kirker nomme cette aiguille, *Baguette Divinatoire.* Il eſt neceſſaire qu'une de ſes extrémitez ſoit d'un bois ajoûté, qui s'imbibe facilement de l'humidité, tel qu'eſt le bois d'aune. On ſuſpend cette aiguille en équilibre, ſur un pivot, ou ſur un eſſieu, ou avec un filet dans un endroit, où l'on conjecture qu'il y a de l'eau. S'il y en a effectivement, les vapeurs qui s'en élevent pénétrent facilement,

& promtement le bout de l'aiguille de bois d'aune, & font que l'aiguille perd ſon équilibre, & s'incline de ce bout là vers la terre.

Il ſouhaite que cette épreuve ne ſe faſſe que le matin, lorſque la vapeur eſt trés-abondante, parce qu'elle n'a pas été conſumée par la chaleur du Soleil: *ante meridiem ...... dum vapor eſt copioſior. Kirker lib. 3. de Magnetiſm. cap. 7. pag. 728.*

8° Il faut enfin obſerver ſoigneuſement, 1° que les ſources d'eau ſe trouvent plûtôt aux côtez des montagnes, & des collines, qui ſont expoſez aux vents humides & pluvieux, comme eſt en France le vent d'Occident. 2° que les montagnes les plus rapides ont moins de ſources. 3° que celles qui ſont couvertes de beaucoup de verdure, ont pour l'ordinaire toûjours des rameaux d'eau dans leur ſein.

Voilà, ſi je ne me trompe, les manieres de chercher de l'eau les plus uſitées & les meilleures, que l'on ait jamais connuës. Cependant il faut avoüer que, quelque belles, & cu-

rieuſes qu'elles ſoient, elles ſont pour la plû-part peu certaines, & beaucoup difficiles; ſi on en excepte celle du P. Kirker, qui paroît avoir moins d'inconveniens; mais auſſi n'eſt-elle pas ſi propre à indiquer le lieu de la ſource, qu'à juger s'il y a de l'eau à un endroit marqué. Car enfin il faudroit deux cens de ces aiguilles, pour pouvoir découvrir en peu de tems, ſi un certain eſpace de pays renferme de l'eau.

Pline dit que la métode de chercher des ſources par l'inſpection de certains arbres qui ne viennent que dans des lieux humides, eſt peu aſſurée, & qu'on peut s'y méprendre. Il apelle cette marque, *un augure trompeur; augurium fallax. hiſtor. natur. lib. XXVI. c. 3.*

Palladius par la même raiſon ne veut pas que l'on compte trop ſur les vapeurs qui s'élevent en ondoyant, parce que cela arrive à tous les lieux bas, où les eaux par le penchant des montagnes décendent, & s'aſſemblent.

Je concluë de là que la maniere de ſe conduire dans cette recherche des eaux

par la Baguette Divinatoire, eſt une découverte qu'on ne ſauroit trop eſtimer; puiſqu'elle eſt plus ſeure, & plus promte, que toutes les autres que l'on a pratiquées juſques à preſent. Il faut étre bien ennemi de l'utilité publique, pour décrier une pratique ſi belle, ſi naturelle, & dont la ſociété humaine peut tirer de ſi grands avantages. Il faudroit ſonger à cultiver ce don, & à ménager ceux què la Nature en a favoriſez, plûtôt que de s'apliquer à embarraſſer les eſprits, & à broüiller une matiére, que le mécaniſme ſecret, & occulte de la nature rend déja aſſez difficile à expliquer.

Par la Baguette de coudrier non ſeulement on trouvera de l'eau, mais même on pourra dire, combien elle eſt avant dans terre; en ſorte que l'on pourra ſuputer à peu de choſe prés la dépenſe qu'il faut faire pour avoir cette eau. Nous avons déja vû que Caſſiodore dit que de ſon tems c'étoit une choſe reconnuë par les fonteniers, que les vapeurs qui s'élevent en volume ſur les eaux ſoûterraines, ſe portent

dans l'air visiblement le matin aussi haut, que les sources sont avant en terre. Et aujourd'huy ceux qui cherchent l'eau avec la Baguette, disent à un pied, ou pied, & demi prés à qu'elle profondeur de la terre elle est. Ils opérent ainsi. Quand ils trouvent un endroit, où la Baguette s'incline, & indique de l'eau. Ils marquent le point où le mouvement est le plus fort, & le plus violent; & puis delà ils avancent jusqu'à ce qu'ils ne ressentent plus aucune force mouvante sur la Baguette, & marquent encore cet endroit là. Enfin ils mesurent la distance d'un point à l'autre, & disent que c'est la mesure de la profondeur du lieu où coule le rameau d'eau. Y a-t-il rien au monde de plus curieux, & qui mérite davantage d'étre examiné, & perfectionné?

Cette pratique de nos chercheurs d'eau de ce tems-cy me fait comprendre, qu'on a fait dans cette Physique occulte une découverte qui étoit ignorée par les fonteniers dont parle Cassiodore. On savoit alors que le volume des vapeurs s'élevoit autant dans

l'air que la ſource étoit avant dans terre; & aujourd'huy on ſait que ce volume a horiſontalement, & dans ſon diametre le double de ce qu'il a de hauteur. Ce qui a bien de l'aparence ; puiſque les vapeurs humides tenant de la nature de l'eau, doivent s'étendre ſur la ſurface de la terre, plus qu'elle ne s'élevent dans l'air. On étudie bien des choſes, qui ne ſont ni ſi importantes, ni même ſi curieuſes.

On juge encore de la groſſeur, & de l'abondance de la ſource par le mouvement plus ou moins violent de la Baguette : car plus elle s'incline rapidement, & plus il y a d'eau. C'eſt ce que l'Auteur du livre intitulé *la reſtitution de Pluton* a trés-bien reconnu. Si l'on a déja, dit-il, quelques indices qui montrent qu'il y a de l'eau en quelque endroit, *pour n'y étre point trompé, il faut apliquer en ces lieux là la verge de Mercure, qui démontre la quantité de l'eau, & ſi on s'y doit arrêter, ou non*. Il ajoûte enſuite que, ſi en pareil cas *vous apliquez la verge Lunaire, ou la Mercuriale deſſus, &*

qu'elle s'incline moitié vers l'Orient, Occident, Septentrion, ou Midy, il est trés-certain qu'il y a de l'eau du côté, où elle s'incline. Et si elle ne baisse à moitié, c'est signe de peu d'eau. *pag. 120. 122.*

Mais enfin nous avons le P. Déchales Jésuite si renommé par son vaste ouvrage intitulé, *Mundus Mathematicus*, qui déclare que nulle métode n'est comparable à celle de la Baguette divinatoire, pour la découverte des eaux. Il dit que de tous les moyens que l'on a suivis jusqu'à présent c'est le plus facile, & le plus certain. Aprés avoir raporté quelques-uns de ces moyens, & les avoir examinez, il ajoûte : il y a bien une autre métode, pour chercher les sources, & qui seroit incontéstablement tout-à-fait merveilleuse, si chacun avoit la faculté de la pratiquer. Tout le mystere consiste à prendre une branche fourchuë de coudrier, ou d'amandier, & à la porter en ses mains dans des lieux où l'on veut trouver de l'eau; car du moment qu'on est sur une source, la Baguette tourne

dans les mains, & s'incline. *Est etiam alia methodus quæ haud dubiè, si omnibus succederet, esset mirabilis. Mund. mathemat. tom. 2. de fontib. nat. proposit. 16. pag. 190.*

CHAPITRE XV.

Entre les différentes manieres, dont on se sert pour découvrir les minieres, celle de la Baguette Divinatoire est la meilleure. La France a beaucoup de minieres trés-riches. Différentes Baguettes, selon les différens métaux. Trois belles expériences, en faveur de la Baguette.

LA vie des hommes auroit été bien innocente, & bien tranquille, s'ils avoient voulu se contenter des richesses que la Nature étalle à nos yeux avec tant de pompe & d'éclat; mais ils ont mieux aimé se creuser des abymes dans les entrailles de la terre, pour y chercher avec mille peines, & mille hazards

des métaux, dont ils auroient pû se passer, & que le Créateur leur avoit même cachez fort sagement. Ainsi ne pouvant se satisfaire des biens qui étoient autour d'eux, ils sont décendus dans les entrailles de la terre, & ont inventé l'art si bas & si pénible de percer les rochers, d'ouvrir les montagnes, afin de ramasser quelques minéraux dans ces veines profondes, où ils sont ensevelis quelquefois tout vifs. *Quàm innocens*, dit Pline, *quàm grata, imò verò & delicata esset vita, si nihil aliud quàm supra terras concupisceret, breviterque nisi quod secum est! Histor. nat. lib. 33. in proœmio.*

I. Quand le hazard se mêle de la découverte des miniéres, il n'en coûte rien à l'industrie, & au travail des hommes. Et cela arrive quelquefois en plusieurs maniéres.

1° Quand les pluyes abondantes forment des torrents, qui par leur impétuosité emportent la terre dont les miniéres sont couvertes; alors on voit avec une agréable surprise les richesses que la nature y receloit; comme il

arriva autrefois aux miniéres d'argent de Fribourg ville d'Allemagne dans la haute Saxe, qui furent découvertes par des torrens que la pluye avoit formez.

2° On découvre quelquefois des miniéres, lorsque des vents impétueux arrachent les arbres qui croissent immédiatement sur des veines d'or, ou d'argent.

3° Quand des vents violens, des torrens d'eau de pluye, un éboulement de neige, la foudre, ou des tremblemens de terre détachent des rochers du haut des montagnes, il se découvre quelquefois des miniéres trés-précieuses.

4° Justin raconte que la Galice est si riche en airain, en plomb, & sur tout en or, qu'il est souvent arrivé, que les laboureurs ont coupé des morceaux de mines d'or avec le soc de leur charruë : *auro quoque ditissima, adeo ut etiam aratro frequenter glebas aureas exscindant. Histor. lib. 44. cap. 3.*

On a trouvé quelquefois des miniéres en creusant des puits.

5° Diodore

5° Diodore de Sicile dit que le feu que des Bergers mîrent à des forêts de l'Eſpagne, découvrit des miniéres. Athénée raconte auſſi que le feu prit par accident à des forêts de la Gaule, & que l'argent fondu qui couloit par ruiſſeaux, fit connoître qu'il y avoit des miniéres d'argent trés-riches & trés-abondantes. *In Gallia cùm ſylva caſu accenſa conflagraſſet, liquatum argentum profluxit. lib. 6. pag. 28.*

6° Il y a des gens qui aſſûrent qu'à Goſlar ville d'Allemagne dans la baſſe Saxe un cheval en frapant du pié découvrit une miniére de plomb. Cela eſt auſſi arrivé quelquefois par des pourceaux qui cherchoient du gland, & qui foüilloient la terre. *Glauber oper. miner. part. 2.*

II. Voilà des coups du haſard, ſur quoy on ne doit pas toûjours compter. Il ne ſe fait pas tous les jours des prodiges ſemblables. Il vaut mieux s'en raporter aux régles qu'une longue expérience a apriſes aux hommes, & ſelon leſquelles on ſe conduit d'ordinaire pour la découverte des miniéres.

1° Quand on trouve ſur la terre des morceaux de mines, ou du métail tout pur qui ſort de la terre, on eſt bien aſſûré qu'il y a là une miniére. C'eſt ainſi que la miniére ſi riche de Kuttemberg en Bohéme fut découverte par un Religieux ; lequel ſe promenant dans un bois rencontra comme un petit chalumeau d'argent qui s'élevoit de la terre. Il y laiſſa fort ſagement ſon froc pour marque, & courut en avertir ſon Couvent. *Glauber part. 2. operis mineralis pag. 28.*

2° Lorſqu'il y a de la gelée blanche ſur la terre, il n'y en a point ſur les veines des métaux, parce qu'il s'en exhale des vapeurs ſéches & chaudes qui empêchent qu'il n'y géle. C'eſt par la même raiſon que la neige n'y dure pas non plus long-tems. Il y a des Minéraliſtes qui comptent beaucoup ſur cet indice.

3° C'eſt un ſigne aſſez certain qu'il y a des miniéres aux endroits où l'on remarque ſur la fin du printems que les plantes & les arbres d'alentour ont peu de vigueur, & que leurs

feüilles ſont marquetées de différentes taches, & ne ſont pas d'un vert bien vif.

4° Les montagnes dont le pié regarde le ſeptentrion, & dont le coupeau eſt au midy, enferment ſouvent des miniéres d'argent qui ont coûtume d'aller d'Orient vers l'Occident.

5° On examine les montagnes ; & par l'inſpection de la couleur de la terre & des pierres, non ſeulement on conjecture qu'il y a des miniéres, mais même on dicerne par là de quelle nature ſont les métaux. La terre verte indique du cuivre. La noire promet de l'or & de l'argent. La griſe ne fait eſperer que du fer, & du plomb.

6° Les montagnes arides, brûlées de ſéchereſſe, & ſtériles contiennent toutes quelques métaux ; parce que les mauvaiſes exhalaiſons qui ſortent des miniéres, font mourir les plantes. C'eſt peut-être dans cette vûe que Job dit que les oiſeaux n'habitent point la terre où l'or & les pierres précieuſes croiſſent, & que le vautour ne tourne point de ce côté-là. *Semitam*

ignoravit avis. Job. 28.

7° Quand on trouve que les pierres ou la terre de quelque lieu sont plus pesantes qu'elles ne le sont ordinairement, on augure qu'il y a là des métaux.

8° Les fontaines qui coulent au pié des montagnes servent à faire connoître s'il y a des métaux. Car non seulement la couleur & l'odeur de l'eau aident à décider la chose, mais même le lit de ces eaux porte toûjours quelques paillettes & autres vestiges des métaux qui y sont. Agricola dit que les habitans de la Navarre tiroient du fond de leurs puits une terre toute chargée d'or : ce qui luy fait croire que cette partie de la France a certainement des miniéres d'or trés-riches. *Agricola de re metallic. lib. 2.*

9° Il y a des plantes, quoyqu'en petit nombre, qui ayant de la sympathie & de la convenance avec les métaux, croissent ordinairement au dessus des miniéres, & indiquent par conséquent les lieux où il y a des métaux. Telles sont le geniévre, le lierre, le figuier sauvage, le pin sauva-

ge, & la plûpart des plantes qui portent des pointes & des épines.

10° Quand une montagne exhale d'ordinaire des fumées & des vapeurs sur tout vers la cime, c'est un témoignage qu'elle renferme des métaux.

Voilà les indications sur lesquelles les Minéralistes se conduisent dans la recherche des miniéres. Elles sont tirées d'Agricola, de Cardan, de Glauber, & du P. Kirker qui en compte jusqu'à 17. Mais aprés les avoir bien examinées, j'ay trouvé que celles que je ne mets pas icy, ne fondent que de legéres conjectures, ou se raportent aux dix que je viens de donner.

Je ne puis mieux prouver l'incertitude de toutes ces différentes indications, que par ce qu'en dit le P. *Joannes Roberti* Jésuite dans un Livre intitulé, *Goclenius Heautontimorumenos*, qu'il a composé avec beaucoup de chaleur contre *Goclenius* au sujet des *Guérisons magnétiques*. Quand Lucien répésente Mercure disant aux Dieux que les deux Philosophes qui disputoient sur la Providence dans le Por-

tique d'Athenes, n'en étoient encore qu'aux injures, il n'a pas eu tort de ſuppoſer que les Philoſophes en venoient quelquefois aux groſſes paroles, & qu'ils étoient même bien capables de paſſer *de verbis ad verbera.* On le va voir.

Le P. *Roberti* qui n'épargne nullement la Baguette Divinatoire, & qui met tout en uſage pour la décrier, reconnoît pourtant parmi la chaleur du combat une choſe qu'il eſt important de bien remarquer; à ſavoir que les indications ſur quoy ſe réglent les hommes les plus ſages qui travaillent à la décoverte des miniéres, ſont toutes peu ſeures, & qu'ils s'y trompent ſans ceſſe; ſans que l'on puiſſe compter ſur aucune. Quoy! dit ce Pere, on attribuëra plus de connoiſſance & plus de dicernement à un bois brute & muet, qu'on n'en trouve en des centaines d'hommes trés-éclairez? Ils parcourent les champs, les montagnes & les vallées avec une aplication prodigieuſe ſur tout ce qui ſe preſente à leurs yeux: ils n'y reconnoïſſent au-

cuns vestiges de métaux : & s'ils viennent à soupçonner qu'il y en pourroit bien avoir en tel endroit, *ils confessent que rien n'est moins assuré que leur conjecture, & qu'ils éprouvent tous les jours avec douleur, & aprés beaucoup de travail & de dépense que leurs indications sont tout-à-fait trompeuses:* Cependant *Goclenius* armé de sa fourche viendra rouler sur les mêmes lieux; & conduit par cet Instrument plus clair-voyant que les hommes les plus sages, il s'arrêtera infailliblement sur les trésors que la terre cache. Il les indiquera. On foüillera à l'endroit qu'il marque, & on les découvrira. *Mon cher Lecteur, veux-tu que je parle sincérement? C'est le diable qui conduit Goclenius.* Voilà une figure de Réthorique un peu fortement poussée. Mais enfin en négligeant ce qu'elle a d'outré, nous ne laisserons pas d'y remarquer que jusques à présent les hommes les plus savans & les plus expérimentez dans la recherche des miniéres, n'ont aucunes marques certaines, pour reconnoître les veines

métalliques que la Nature a cachées dans les entrailles de la terre. *Quis tandem bruto & muto ligno tantam ſcientiam attribuit, quantam nec in centenis ſapientibus viris reperias? Obibunt hi agros, montes, valles, ſollicitè conſiderantes omnia. Nuſquam metalla latere agnoſcent. Et ſi quid ſuſpicentur, fatentur ipſi incertam eſſe conjecturam, idemque ſæpè eventus oſtendit, quo non raro fruſtrantur, labore ſumptuque inaniter profuſis. . . . . Obibit Rudolphus Goclenius furcifer. . . . . fodiet ille, & theſauros reperiet, quod Divinitati ſuæ virgulæ aſcribet. . . . . . Si clarè dicendum eſt; factus eſt miſer Rhabdolatra & Dæmonolatra, &c. Theat. ſympath. pag. 382.*

Ainſi à travers de toute cette déclamation on voit bien que la Baguette Divinatoire doit être regardée comme une invention bien précieuſe, & qu'il eſt de la derniére importance d'en bien cultiver l'uſage, puiſqu'elle eſt le ſeul guide ſeur que nous ayons au monde, pour nous conduire ſur les treſors où la Nature engendre les métaux.

En effet il faut demeurer d'accord que les lumiéres que l'on peut avoir pour la découverte des miniéres par les dix indices précédens sont trés-foibles, & que du moins on n'en peut tirer aucune conjecture raisonnable, pour dicerner quel minéral est contenu dans la miniére : puisque ces différens signes sont fort équivoques, & qu'ils conviennent également pour la plûpart aux miniéres de souffre, d'antimoine, de sel, de mercure, de plomb, de fer, de cuivre, d'étain, d'argent, d'or & d'azur.

Mais avec la Baguette Divinatoire on peut dicerner quel métail contient la miniére, sur laquelle elle baisse; car si on met dans ses deux mains deux piéces d'or, elle ne tournera que sur l'or; parce qu'elle est imprégnée des corpuscules de l'or. Si l'on y met de l'argent, elle ne s'inclinera que sur l'argent. C'est du moins ainsi qu'en parlent ceux qui se piquent de savoir bien se servir de la Baguette Divinatoire. D'ailleurs on peut encore connoître à peu prés la profondeur

de la miniére, en operant, comme j'ay dit qu'il falloit faire, pour savoir combien une source d'eau est avant en terre.

C'est cette incertitude qui fait que, quoyque nous ayons en France peut-être autant de richesses soûterraines, qu'il y en a dans les Indes, on n'ose pas se risquer à faire les grandes dépenses où il faut de necessité s'engager, pour ouvrir les montagnes, & pour percer les rochers, afin d'arriver aux veines métalliques, qui sont ordinairement trés-profondes; car enfin on est toûjours raisonnablement retenu par la crainte de ne rien rencontrer, aprés avoir beaucoup travaillé.

La France est sans contredit par dessus les autres Royaumes de l'Europe, ce que l'Europe même est par dessus les autres parties de la terre: & si les François ne cédent en rien aux autres nations pour les Sciences & les Arts, pour les grands Capitaines & les sages Magistrats; ses campagnes sont aussi fertiles & aussi abondantes en bleds,

en vins, & en toutes les autres choſes néceſſaires pour la commodité de la vie, qu'aucun pays du monde. S'il y a des montagnes ſéches, brûlées & ſtériles, cela vient des richeſſes immenſes qui ſont renfermées dans leurs entrailles ; puiſque ce ſont les exhalaiſons chaudes qui s'élevent des matiéres métalliques à la ſuperficie de la terre, qui font mourir les plantes.

Si l'on s'apliquoit une fois en France à cultiver les miniéres qui y ſont, on y trouveroit les richeſſes que les Eſpagnols ont découvertes en 1544. dans les miniéres de Potozi ville du Perou. Je paſſe plus loin, & je dis que la France ſeule contient dans ſes terres toutes les ſortes de miniéres, dont chaque Etat ſe glorifie d'en avoir une ou deux eſpéces.

La France a d'auſſi bon acier que l'Eſpagne, & d'auſſi bon fer que l'Allemagne & la Süéde.

La France a plus de miniéres d'étain & de plomb que l'Angleterre. La France a de bonnes miniéres d'or & d'argent, auſſi bien que la Hongrie,

la Dalmatie & la basse Saxe. La France a des marbres de toutes sortes de couleurs, du porphire, du jaspe, & de l'albâtre, comme l'Italie. La France a du crystal comme Venise; du salpêtre, du vitriol blanc, vert & bleu, & des orpimens comme la haute Hongrie; de la calamine, du bitume, de la poix, aussi bien que Liége. Enfin la France a de l'azur, & même des pierreries fines comme les amétistes, les agathes, les émeraudes, les hyacintes, les rubis, les grenats, les saphirs, les turquoises & les diamans, sans parler des fontaines & des ruisseaux qui charient des perles fines & des paillettes d'or.

Afin de confirmer ce que je viens de dire, quoyque j'aye vû quelques-unes de ces miniéres par moy-même, je veux donner icy un catalogue tout-à-fait curieux de la plus grande partie des miniéres qui sont dans le Royaume, & qui ont été découvertes avec des soins, des frais & des travaux infinis durant l'espace de dix ans, par un Aleman que M. le Cardinal de Richelieu

avoit

avoit fait venir en France pour cet effet. Ce catalogue qui coûta plus de trois cents mille francs à cet habile Minéraliste est trop précieux pour le laisser perir. Il est du moins devenu si rare, que le petit livre où il est contenu, qui porte pour titre : *La restitution de Pluton à son Eminence*, ne se peut presque plus trouver. Ceux qui ont à cœur le bien public me sauront gré d'avoir donné ce Catalogue, & je suis d'autant plus obligé de l'insérer icy, que toutes ces minieres ont été découvertes par le moyen de la Baguette Divinatoire.

CATALOGUE de plusieurs miniéres découvertes en France, par le moyen de la Baguette Divinatoire.

Aux monts Pyrénées.

Prés de S. Béat, une bonne miniere qui a quantité d'or.

A la montagne de Sault, une miniere d'or.

A une lieuë de Lorde, une bonne miniere d'argent.

A demy-lieuë de S. Bertrand, une grande miniere de cryſtal, & deux de cuivre, qui contiennent beaucoup d'argent.

Dans la Comté de Foix.

Au lieu de Riviere, une miniere d'or.

A la montagne de Montrouſtaud, une miniere d'argent, & une de cuivre qui tient d'argent.

A la montagne de Cardazet, une miniere d'argent.

Au lieu apellé les Minieres de l'Aſpic, une miniere de plomb chargé d'argent.

Proche le village Pech, & Chateau-Verdun, trois minieres de plomb, une de cuivre, & une autre de fer.

Prés du lieu apellé Alſen, une miniere d'argent.

Au lieu de Signier, vingt deux minieres de fer.

Au lieu des Cabanes, trois minieres d'argent, trois de fer, & une de cryſtal.

Au lieu de Lourdat, une miniere d'or, & une d'argent à demi lieuë de là.

Au lieu nommé Desastie, une miniere d'argent.

Au lieu de Cousou, une miniere d'argent qui tient d'or.

En Languedoc.

Au lieu apellé la Bastide Delpeyrac, cinq minieres de jayet, ausquelles 400 hommes travaillent tous les jours.

Au même terroir, une miniere de vitriol.

Proche de Tournon, six minieres d'un vernis qui contient du plomb, & de l'argent.

Dans la Comté d'Ales, six minieres de fer, & quatre de charbon.

Dans le Marquisat de Portes, trois minieres de fer, & deux de charbon.

Au lieu de Malbois, une miniere d'antimoine, & une de zain.

Au lieu de Bousque proche du Rône, une carriere de pierres à feu d'une trés-belle couleur d'or.

Proche la Vaouste, une miniere de vernis, qui tient plomb, & argent.

A Lodéve, une miniere de cuivre, qui tient d'argent, une de crystal, & une de soufre.

Dans la Baronie de Regues prés de Narbonne, une miniere d'or.

Au village de S. Jean proche la ville des Vents, une miniere de cuivre.

A une lieuë du Vigan une miniere de pierre d'azur, une miniere de vert de terre, & cinq minieres de charbon.

Dans le Roüergue, & le Quercy.

Au lieu de S. Felix de Sorgues, une bonne miniere de cuivre.

Au même lieu, Diocése de Vabres, une autre miniere de cuivre.

Proche la ville du Meux de Barres, dans la vallée de Combellon, une miniere d'argent.

Au lieu de Torſſac, une miniere de cuivre.

Proche la ville-neuve d'Agenois, une miniere de cuivre.

Au lieu de Najéat, une miniere de cuivre : au deſſus, une miniere d'aſur ſous l'Egliſe Paroiſſiale du même endroit.

Au lieu de Crémeaux, huit minieres de charbon.

A Rhodez proche le Château de Corbieres, une miniere de cuivre.

Dans le Condomois en la terre de Meſzin, une miniere d'or.

Dans le Vellay, & Gévaudan une miniere de ſaphirs blancs, & bleus trés-bons.

Proche du Puy au terroir de S. Germain, à Eſpailly dans un ruiſſeau apellé ſelon le langage du pays *lou Riou Pégoulіou*, ſe trouvent des grenats, des rubis, des hyacintes, & des opales bonnes, & fines. Il y a auſſi au tour du Puy beaucoup de Plâtrieres de gyp, & de talc, & quantité de meules de moulin; comme au terroir de Blavaugy.

A Auſſonne, une miniere de jayet.

Proche le village Do à la montagne d'Equierre, une miniere d'argent.

Au lieu de Samatan trois minieres de turquoiſes.

Au lieu de Dizau, quatre minieres de fer.

Proche de Bigore, une bonne miniere de plomb.

En Auvergne.

Au lieu de Pegu, une bonne miniere d'Amétiſtes.

Sous le Château d'Uſſon dans la vigne d'Anthoine du Vert, une miniere d'Aſur.

A l Abbaye de Menar, des marcaſites, des pierres à feu, & une miniere de ſouffre.

Au village de Rouripces, prés de Pongibaut, & de la montagne du Puy, une bonne miniére d'argent.

A Sins-Andon proche S. Aman, une miniére de cuivre.

Proche la Ville de Brioude, une carriere de marbre.

Proche de Langeat, & de Brioude, une miniére d'antimoine.

Le long de la Riviere de Langeat, quantité de pierres à meules, pour aiguiſer les lancettes, raſoirs, &c.

Au lieu apellé Prunet, quatre miniéres d'ardoiſes groſſiéres, apellées ardoiſes de Matte, bonnes pour couvrir les maiſons au-lieu de tuilles.

Au lieu de Murat, pluſieurs carrieres de ſemblables ardoiſes.

En Provence.

Au terroir du Luc, Diocéſe de Fré-

jus, une miniere d'argent ; & à demi lieuë de là une de plomb.

A la montagne de Mondrieu une miniere de vernis.

Au terroir de Sisteron, une miniere de cuivre.

Au terroir de Verdaches prés de Digne, une miniere de cuivre, qui tient d'or, & d'argent.

Au lieu de Barles, une miniere de fer.

Au lieu de Beau-jeu, une miniere de plomb.

Au lieu de Pierre-Fent, une miniere d'argent.

Au terroir de S. Trepet, une miniere de plomb.

Sous la montagne de Callas, une miniere de plomb.

Au terroir d'Yeres, une miniere de cuivre, contenant or, & argent,

Au terroir de la Molle, une miniere de souffre rouge, une d'orpiment, & une d'alun.

Proche la Chartreuse, une miniere de plomb mêlée d'autres métaux.

Au terroir de la Roque, une miniere de jayet, une de fer, & une de cuivre.

Au terroir de Ramaticelle, une miniere de Vernis.

Au terroir d'Aix, une miniere de cuivre.

Au terroir de Colombieres, une miniere de Vernis.

Au terroir de Barjous, une miniere d'or & une d'argent.

En Dauphiné.

A la montagne d'Auriau, une miniere d'or.

Proche la ville de Die, des pierres, & diamans ſemblables à ceux d'Alençon.

En Bourbonnois.

Au village d'Uris, une miniere de plomb.

En Normandie.

Proche le Pont-eau-de-mer, une miniere d'Aſur.

Au Maine.

En la forêt du Talla de la Ferté-Bernard, une miniere de cuivre avec quantité d'ardoiſe.

Dans le Foreſt.

A Saint Julien, une miniere de Vernis.

En Bretagne.

Proche la ville de Lavion, une mi-

niere d'Amétiſtes, & une d'Argent.

En Picardie.

Proche de Laon, une miniere d'ambre jaune.

Voilà plus de 150. miniéres découvertes dans le Royaume par les ſoins de l'Alleman dont j'ay parlé, & qui ajoûte, qu'il en a encore trouvé quantité d'autres. De ma part je puis aſſûrer, que j'en ay vû plus de 50. dont il ne fait aucune mention.

Mais je ne puis icy m'empêcher de parler d'une miniére d'or découverte proche de Toulon, qui eſt ſans doute plus riche que toutes celles du Potozi. Cette hiſtoire eſt belle, importante, & trés-propre pour montrer que la France, ne cede en rien à tous les avantages dont les autres Royaumes de la terre ſe glorifient. Ce recit eſt tiré du livre intitulé. *La vraye anatomie ſpagyrique des eaux minérales*, par Henry du Rochas. Cet Auteur qui étoit actuellement ſur les lieux, raconte ainſi la choſe.

En Provence proche de Toulon, il y a une montagne nommée *Carquairené* où demeuroit un potier, le-

quel étant décendu dans une caverne, pour en tirer un chevreau qui y étoit tombé, remarqua à l'entour de luy plusieurs caves. Dans la principale il trouva une grande quantité de pierres entassées les unes sur les autres, & d'une matiére jaune comme du léton : il y avoit même une espece de branche qui s'étoit élevée en forme d'un bras d'homme : le potier en prit un morceau d'environ cinq livres : le lendemain il le porta à Toulon, où un orfévre l'acheta 30. écus ; cet orfévre en ayant tiré quatre livres d'un or trés-bon, & trés-pur, s'adressa au sieur de Scaravaque alors Gouverneur du lieu, auquel il découvrit combien il étoit important de poursuivre cette affaire. Pendant ces entrefaites le potier amorcé par les 30. ecus, retourne à la caverne, où il mêna sa femme ; & ils en emportérent cette branche qui avoit végété de la hauteur du bras d'un homme, & qui pésoit 80. livres : il boucha l'entrée de la caverne, & y planta des buissons pour la cacher. Le sieur de Sca-

ravaque fit venir le potier, dont il ne put rien tirer touchant la verité du fait, soûtenant qu'il avoit ramassé cette pierre jaune au bord de la mer. On le retint enfermé dans une chambre, où on le trouva mort sur le point du jour. Sa veuve fut appellée; mais elle n'a jamais pû reconnoître le lieu, se souvenant seulement que l'on entendoit de dedans la caverne les flots de la mer. Le Pére du S. du Rochas alors général des minieres en Provence, se transporta en cette montagne, mais une maladie, qui luy survint le détourna de cette importante recherche. Enfin le S. du Rochas ayant consideré cette riche montagne, il remarqua que le coupeau étoit presque tout d'azur, ce qui est une marque assurée qu'il y a au dessous, une mine d'or, & d'argent, & qu'on pourroit avec une permission du Roy trouver en peu de tems du moins un filon qui conduiroit au centre où reposent tous ces trésors immenses. pag. 34. jusques à 51.

Mathieu Paris dans son histoire

de France parle d'une riche miniere d'or qui fut trouvée en 1602. dans le Lyonnois proche le village de S. Martin la plaine, au milieu de la vigne d'un Paysan. Et il raconte comment l'on présenta à Henry le Grand un morceau d'or de cette miniere, qui s'étoit formé comme une branche d'arbre. *tom. 2. lib. 5. 1. part. m. 200.*

Voila ce que j'ay crû devoir dire sur la multitude, & la richesse des minieres qu'on a trouvées en France, qui font que ce Royaume est le plus riche, comme il est aujourd'huy le plus puissant, qui soit sous le ciel. Mais Ciceron a fort bien dit que la Nature auroit formé en vain l'Or, l'Argent, & les autres minéraux qui sont dans les entrailles de la terre, si elle n'avoit donné aux hommes des moyens surs pour faire la découverte de leurs veines : *aurum, & argentum, æs, ferrum frustra Natura divina genuisset, nisi eadem docuisset, quemadmodum ad eorum venas perveniretur. De Divinat. lib. 1. num. 116.* Or puisque les moyens que l'on prend ordinairement ne sont ny faciles,

faciles, ni certains, il ſemble que le ſecret que la Nature a deſtiné à cet effet, eſt l'uſage de la Baguette Divinatoire.

III. L'Auteur du petit Livre intitulé *la Reſtitution de Pluton à ſon Eminence*, raporte quatre maniéres de rechercher les miniéres qui ſont dans un pays; puis il en ajoûte une cinquiéme ſur laquelle il compte beaucoup, & qu'il nomme *la verge métallique*. La connoiſſance & la pratique de cette verge ſont, dit-il, trés-néceſſaires,& nos Anciens s'en ſont ſervis, pour découvrir de la ſuperficie de la terre les métaux qui ſont dedans & leur profondeur, & même pour ſavoir ſi les miniéres ſont pauvres ou riches. Ils ont auſſi employé cette verge à la recherche des ſources d'eau, avant que d'ouvrir la terre. pag. 12. & 13.

Je ne ſay ce qu'il entend par les *Anciens*, qu'il dit s'être ſervis de la Baguette de Coudrier dans la recherche des miniéres & des ſources d'eau: car il me ſemble que ce que cet Al-

leman en dit, eſt tiré des Chapitres 22. 23. 24. 25. 26. 27. & 28. du 2. Livre du Teſtament de Baſile Valentin, Religieux Benedictin; car enfin nous voyons avec étenduë dans ce bon Religieux Chymiſte ce que l'Alleman a abregé dans ſa *Reſtitution de Pluton*. La Baguette Divinatoire a les mêmes noms chez ces deux Auteurs, avec cette différence qu'ils ſont Latins dans Baſile Valentin, & Italiens chez l'Alleman. Et il y a bien de l'apparence que ces noms Italiens viennent des miniéres de Trente & de Tyrol, où la langue Italienne eſt en uſage.

Comme il y a ſept ſortes de métaux, on nous répréſente 7. ſortes de Baguettes différentes, & qui doivent être coupées toutes ſous divers aſpects du Ciel.

Il y aura beaucoup de gens qui regarderont comme une choſe aſſez inutile de couper le bois de la Baguette en un tems, plûtôt qu'en un autre. Il ſeroit même aſſez difficile de dire ſi ces aſpects du Ciel y font quelque choſe. Certainement ce point ne ſe peut

décider par la raiſon. Quant à l'expérience, il me ſemble qu'il s'en faudroit raporter à ces Minéraliſtes, qui ont fait métier toute leur vie de ſe ſervir de la Baguette Divinatoire. Or ces gens-là prétendent qu'elle doit être coupée plûtôt dans les mois de Juillet, Août & Septembre, que dans tous les autres.

Ils ont ſans doute quelque raiſon, pour en uſer ainſi. Mais ne ſeroit-ce point, parce que dans les autres ſaiſons de l'année les arbres ſont pleins de cette humidité huileuſe, ou, ſi l'on veut, de ces ſucs deſtinez à leur nourriture; & que cette matiére qui ne s'évapore pas facilement, boucheroit les pores & les conduits par où doivent couler les corpuſcules des vapeurs, des exhalaiſons, & de la tranſpiration? Et au contraire ces ſucs ayant été conſumez & employez en feüilles, en fruits, & en ſemences, & deſſéchez même par les chaleurs de l'été, ne bouchent plus les interſtices des plantes, & donnent un paſſage libre aux corpuſcules qui font mou-

voir la Baguette. Vitruve n'a-t-il pas marqué le tems où il veut que l'on coupe le bois pour bâtir? *lib. 2. cap. 9.* Tant il eſt vray qu'il y a des tems où il faut couper le bois par rapport aux uſages auſquels on le deſtine.

Enfin, ſi nous en croyons l'Alleman Auteur de *la Reſtitution de Pluton*, il n'y a perſonne qui ne puiſſe eſpérer d'avoir la vertu de faire incliner la Baguette Divinatoire ſur les eaux & ſur les métaux. Car il dit que pour y pouvoir réuſſir, quand on n'en auroit pas le don, il n'y a qu'à préparer la verge pour l'or ou pour l'argent ſous des aſpects du Ciel ſemblables à ceux qu'il a remarquez dans le Ciel en l'an 1578. Voicy les propres paroles de l'Auteur. *Les Anciens qui ſe ſont pratiquez & exercez à la ſcience des eaux, & à rechercher tous les ſecrets, pour trouver des ſources, des puits & des fontaines: comme auſſi quelques ſoldats, pour trouver les caches & les lieux où étoit l'or, l'argent & autres métaux que leurs ennemis avoient cachez dans la terre, dans les puits,*

ou dans les riviéres, se sont servis du premier rejetton fourchu du bois de coudre ou noisettier, lequel par une vertu occulte s'incline & s'abaisse sur les lieux où sont les sources des eaux, & sur les métaux qui sont dans la terre & dans les eaux; ce que fait aussi la prémiere branche dextre du palmier, prises sous leur propre constellation, sans laquelle observation ils sont de peu d'effet, voire même ils sont inutiles à ceux qui sont nez opposites à leur constellation, & qui ont leur ascendant pour ennemis. C'est pourquoy toutes sortes d'hommes ne s'en peuvent pas servir: ce qui oblige ceux qui veulent être capables de trouver promtement & sans dépense les sources des eaux, les veines & les matrices des métaux, d'avior la connoissance des seize instrumens & des sept verges dont nous avons parlé. pag. 110. & 111.

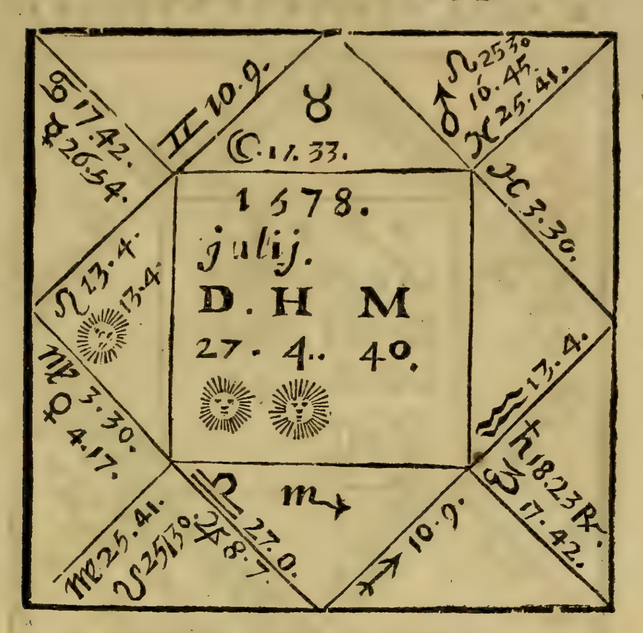
Basile Valentin apelle *mains malheureuses* celles entre lesquelles la Baguette Divinatoire ne tourne point. C'est pour leur concilier ce précieux don, qu'il veut qu'on ait recours aux

aſpects bénins & favorables des aſtres, ſous leſquels il enſeigne de couper la Baguette.

Comme cette obſervation du tems où il faut couper la Baguette, ſe peut expliquer & ſoûtenir par quelque endroit, je vais donner icy les ſept ſortes d'aſpects, ſous leſquels il veut que l'on coupe, autant qu'il eſt poſſible, les ſept Baguettes pour les ſept métaux. Chacun y aura autant d'égard qu'il voudra. Ce qu'il y a de vray, c'eſt que l'Alleman tenoit ferme ſur la néceſſité d'obſerver certains aſpects, pour réuſſir dans la recherche des métaux.

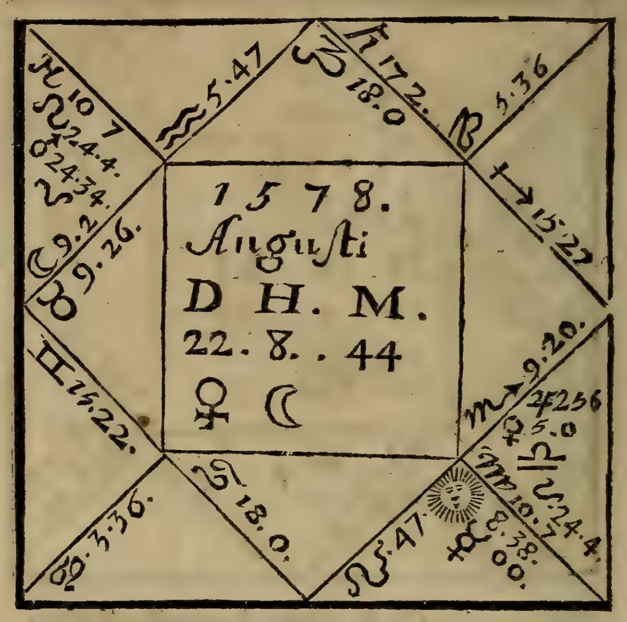
Il n'y a pas plus de ſuperſtition à couper la Baguette pour les ſources, & les minéraux dans les mois de Juillet, Août, & Septembre, qu'il y en a de couper le bois pour bâtir en un tems plûtôt qu'en un autre. Ce ſont des obſervations faites par les anciens fondez ſur de longues expériences.

I. VERGA LUCENTE.



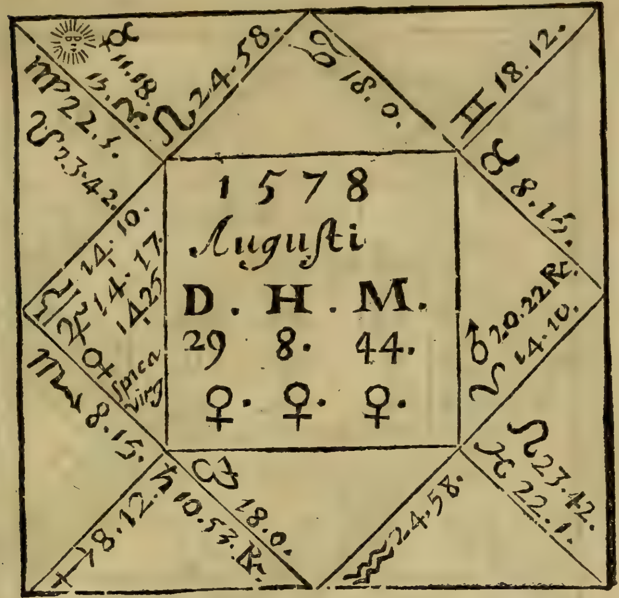
Face du Ciel, ſous laquelle il faut couper la Baguette Divinatoire, pour chercher l'or, les miniéres d'or, ſes marcaſites, la pierre d'azur, les talcs dorez, la pierre ſolaire, & les autres choſes qui ſont ſous l'influence du Soleil.

2. VFRGA CANDENTE, Ô FOCOSA.



Face du Ciel, ſous laquelle il faut couper la Baguette Divinatoire, pour chercher l'argent, les miniéres d'argent, ſes marcaſites, le criſtal-de-roche, les diamans, les pierres lunaires, & les autres choſes qui ſont ſous l'influence de la Lune.

3. VERGA SALIENTE, Ô SALTANTE.



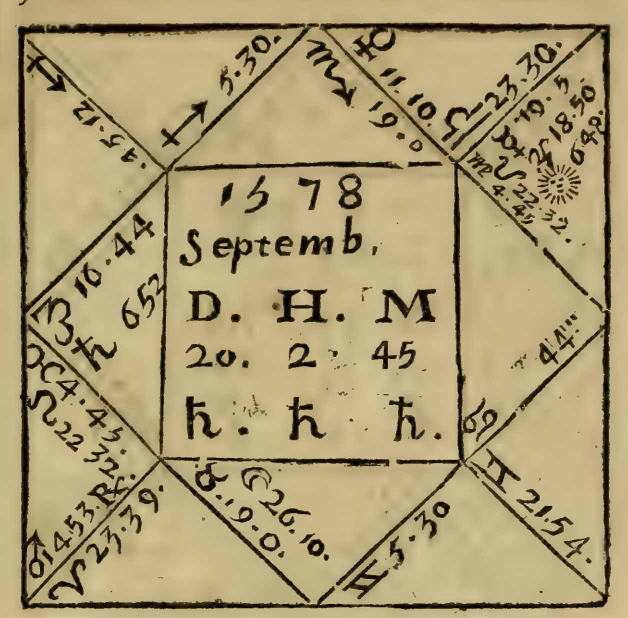
Face du Ciel, ſous laquelle il faut couper la Baguette Divinatoire, pour chercher le cuivre, les miniéres de cuivre, ſes marcaſites, les émeraudes, les pierres, & les autres choſes qui ſont ſous les influences de Venus.

4. VERGA BATTENTE, Ô FURCILLA.



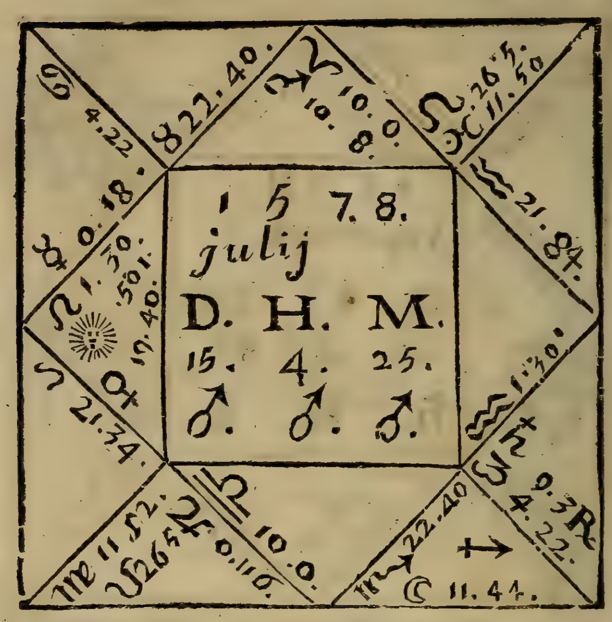
Face du Ciel, ſous laquelle il faut couper la Baguette Divinatoire, pour chercher l'étain, les miniéres d'étain, le zaïn, les pierres, les minéraux, & toutes les choſes qui ſont ſous l'influence de Jupiter.

5. VERGA TREPIDANTE, Ô TREMANTE



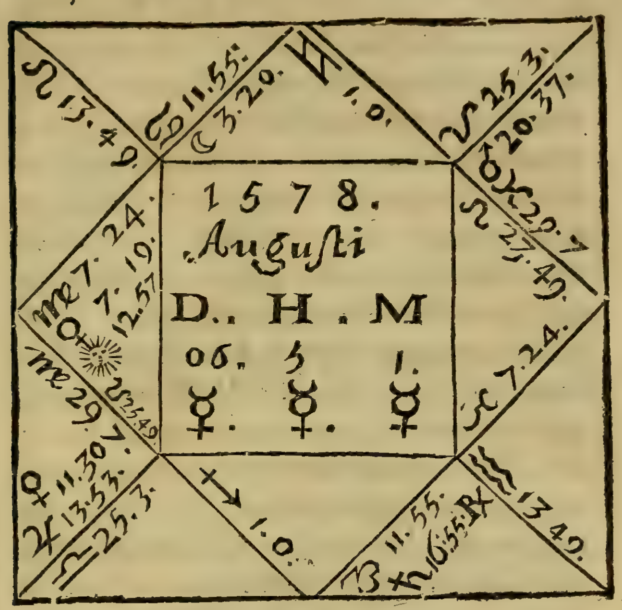
Face du Ciel, sous laquelle il faut couper la Baguette Divinatoire, pour chercher le plomb, les miniéres de plomb, l'antimoine, les pierres, & les autres choses qui sont sous l'influence de Saturne.

6. VERGA CADENTE, Ô INFERIORE.



Face du Ciel, ſous laquelle il faut couper la Baguette Divinatoire, pour chercher le fer, les miniéres de fer, & tout ce qui eſt ſous l'influence de Mars.

7. Verga obvia, ô superiore.



Face du Ciel, ſous laquelle il faut couper la Baguette Divinatoire, pour chercher le mercure, le cinabre minéral, les pierres, les minéraux, & tout ce qui eſt ſous l'influence de Mercure.

Je diray icy que tout ces noms Italiens ne renferment rien de myſtérieux, autant que je le puis comprendre par le teſtament de Baſile Valentin, que je n'ay lû que dans une tra-

duction Françoiſe ancienne, & aſſez obſcure. J'ay conſideré que tous ces noms différents ne viennent que des divers phénomenes qui ſe remarquent dans le mouvement de la Baguette Divinatoire. Car enfin on voit quelquefois un petit mouvement de trépidation; tantôt elle s'incline, & tantôt elle s'éleve, ſur tout quand les métaux, que l'on cherche ſont au deſſus de la perſonne qui la tient. Lorſque les fumées des minieres ſont fortes, on voit quelquefois à ſa pointe un petit volume de corpuſcules en mouvement, qui a quelque raport tantôt avec le feu, & tantôt avec la lumiere. Ordinairement elle fait de petits ſauts ſur les minieres de mercure: ſelon ces divers mouvemens on l'a nommée différemment. Enfin Baſile Valentin, & l'Alleman ſemblent préférer le bois de coudrier à tous les autres, pour en faire la Baguette Divinatoire.

IV. Le P. Kirker qui croit que l'inclinaiſon de la Baguette vient de l'adreſſe, ou plûtôt de la fourberie de celuy qui s'en ſert, luy ſubſtituë une

autre ſorte de Baguette Divinatoire qu'on n'accuſera pas de n'être point naturelle. Il nous aprend à nous en ſervir par trois expériences qu'il décrit, qui ſont curieuſes, & qui dans le fond ne différent pas beaucoup de la Baguette ordinaire, comme on l'a bien-tôt reconnu, en les comparant un peu exactement.

Prémiere Expérience.

Il faut faire une eſpéce de petit bâton de quelque ſel minéral, de la longueur de 3. ou 4. pouces ; & l'ayant joint au bout d'une baguette de quelbois que ce ſoit, on le ſuſpend en équilibre avec un filet, en ſorte qu'il ſe puiſſe mouvoir facilement, ou bien on le poſe ſur un pivot comme on fait une aiguille de Bouſſole. Si ce bâton eſt mis en équilibre ſur un pot plein d'eau ſalée, ou d'eau de mer, ſous lequel il y ait du feu, il eſt certain que les eſprits volatils du ſel s'éleveveront en fumée ; & s'attachant à la partie du bâton qui eſt d'un ſel minéral, la feront incliner par leur peſanteur vers la terre.

Il y a tout lieu de croire que le même effet s'ensuivroit, si on pratiquoit la même chose sur une miniere de sel.

Seconde Expérience.

Si on fait une baguette comme nous venons de dire, excepté qu'á la place du petit bâton de sel minéral, on en mettra un autre d'or : si l'on le suspend pareillement en équilibre sur un pot, où il y ait du vif-argent, il est constant que le feu fera aussitôt exhaler le mercure, lequel s'attachera infailliblement au bout de la baguette qui est d'or ; en sorte que cette partie se trouvant chargée du poids du vif-argent, ne manquera pas de s'incliner aussi-tôt.

Cette baguette s'inclineroit de même si on la posoit sur une miniére de mercure.

Il est encore trés-vray-semblable, qu'en faisant la même expérience avec une baguette où il y auroit de l'argent á une extrémité, sur un pot dans lequel on auroit mis de la mine d'argent bien reduite en poudre ; les corpuscules d'argent, qui s'évaporeroient

de cette mine par le moyen du feu, s'iroient attacher à la partie de cette baguette de même métail, & luy donneroient la même inclinaison par leur pesanteur, & luy feroient perdre son équilibre.

Tout cela se passeroit de la même maniére sur une miniére d'argent. On doit étendre la même expérience à toutes sortes d'autres métaux. On voit suffisamment que c'est *l'homogénéité*, ou la convenance des parties, qui fait que ces corpuscules métalliques s'attachent à l'extrémité de la Baguette qui est d'un même métail.

Cette expérience si belle se pratique encore pour trouver les eaux soûterraines, en faisant des baguettes d'aune, ou d'autre bois leger, & poreux. Ce qui réüssit le mieux du monde. *Et je ne le dirois pas*, ajoûte le P. Kirker, *si je ne le savois par ma propre expérience. Quod non dicerem, nisi experimento à me sumpto, id certum cognovissem. pag. 201.* C'est la Nature même qui nous a apris cette expérience si agréable. Car enfin ceux qui ont

vû des minieres, ont pû obſerver que les branches des arbres qu'on voit à l'entour, ſe courbent vers la terre extraordinairement par le poids des vapeurs minérales dont les feüilles ſont chargées, comme d'une eſpece de petite croûte trés-délicate. Et aprés tout, chacun a pû mille fois remarquer que les plantes & les arbres qui croiſſent au bord des fontaines, & des rivieres, baiſſent d'une maniére ſurprenante l'extrémité de leurs branches vers la ſurface de l'eau, parce qu'elles ſont toutes imprégnées, & ſurchargées des vapeurs aqueuſes qui s'élévent continuellement. A peine peut-on faire un pas ſur la terre qu'on n'y trouve des ſujets d'admiration, & dignes de l'attention des plus vaſtes génies, s'il étoit vray qu'on fît ſouvent uſage de ſa raiſon.

Troiſiéme Expérience.

Il eſt certain qu'il y a une ſympathie toute ſinguliere entre le fer, & le vitriol, qui fuit tous les autres métaux, & s'attache avec avidité au fer.

Ainſi en faiſant une baguette de bois,

dont un bout ſoit de fer, & en la ſuſpendant ſur un vaſe dans lequel on ait mis du vitriol : on verra avec étonnement, dés que le feu mettra en mouvement les parties du vitriol, que le fer perdra ſa couleur ferrugineuſe, pour prendre celle du cuivre ſi exactement, qu'on croira qu'il ſe fait là une tranſmutation métallique. Et de plus la partie du fer devient tellement chargée des corpuſcules du vitriol, que la baguette ſort de ſon équilibre, & s'incline avec précipitation dans le vaſe.

Si l'on vouloit comparer exactement ces expériences avec ce que fait la Baguette Divinatoire, on n'y trouveroit peut-étre pas tant de différence que beaucoup de gens ſe l'imaginent. Le mécaniſme eſt au fond tout le même. Et c'eſt les mêmes mains de la Nature qui agiſſent par tout là. En effet les vapeurs chaudes, & ſeches qui ſortent des minieres de la terre, ne penétrent-elles pas facilement la Baguette Divinatoire, & ne la chargent-elles pas d'aſſez de corpuſcules mineraux pour la faire baiſſer ? Et pouquoy

cela n'arrivera-t-il pas entre les mains d'un homme, comme cela arrive effectivement á l'égard des plantes, & des arbres qui sont au bord des rivieres, ou á l'entour des miniéres dont les branches se courbent sous le poids des vapeurs minerales, ou aqueuses? au contraire ne semble-t-il pas que cette inclinaison se doit plûtôt opérer entre les mains d'un homme? Car la chaleur des mains pénétrant la baguette, & mettant déja toutes ses parties intérieures en mouvement, luy donne une disposition plus prochaine à se mouvoir, à se tordte, à s'imbiber des corpuscules qui s'exhalent de la miniere, & à s'incliner sous leur poids.

Et si la Baguette n'est pas fourchuë, & qu'on la porte en équilibre, comme quelques-uns font; n'est-il pas visible, que l'inclinaison se fera encore beaucoup plus facilement? Le P. Kirker semble en demeurer même d'acord, lorsqu'il dit qu'il ne peut pas concevoir, comment une baguette qui n'est pas portée en équilibre, puisse recevoir si promtement l'impression des vapeurs

métalliques : *ſi quidem fieri non poſſe puto, ut virgæ non æquilibratæ, ſed violenter torſæ latentia metalla tantam, & tam ſubitaneam vim imprimant. Mundus ſubterran. lib. 10. ſect. 2. cap. 7. pag. 200.*

Je ne ſay comment il s'eſt pû faire, que le P. Kirker qui a aporté une ſi grande, & ſi loüable diligence à s'informer de tout ce qui concerne l'uſage de la Baguette, ait ignoré que beaucoup de perſonnes ne s'en ſervent, qu'en la tenant en équilibre ſur le dos de la main. Mais ſi on comprend bien une fois qu'elle peut étre muë par les exhalaiſons des minieres, quand on la tient ſuſpenduë en équilibre, il ne ſera pas difficile avec un peu d'attention, de comprendre qu'elle le peut auſſi être, lors qu'elle eſt fourchuë, & qu'on en tient les deux branches dans ſes mains. Car enfin il paroît trés-intelligible que les parties interieures de la baguette étant miſes en mouvement par les corpuſcules de la tranſpiration inſenſible, le moindre choc des vapeurs métalliques ſur

la Baguette y doit produire un mouvement trés-ſenſible. Ainſi les trois expériences précédentes ſont fort propres pour nous conduire à la découverte du mécaniſme de la Nature dans ce qu'il y a de plus ſecret, & de plus merveilleux dans les effets de la *Baguette Divinatoire.*

Puis qu'on prétend que la Baguette Divinatoire eſt utile pour la découverte des treſors cachez en terre, il faut dire pourquoy elle s'incline deſſus ſi ſenſiblement. On ſait qu'il s'éleve du globe terreſtre des vapeurs, & des exhalaiſons : nous avons vû dans la page 188. comme M. Browne dit qu'il ſe trouve des vapeurs, & des fumées trés-groſſiéres ſur les *puits*, & ſur les *foſſes* creuſées perpendiculairement en terre : mais voicy pourquoy il y en a plus là qu'ailleurs.

Si nous conſidérons un puits comme un cylindre, dont le fond eſt la baſe, & dont la hauteur également ronde eſt la longueur, il eſt aiſé de ſuputer combien un puits profond de vingt pieds, & qui a quatre pieds de

diametre, doit exhaler plus de matiere ſubtile qu'un eſpace circulaire à raſe terre de quatre pieds de diametre. Car ce cercle de quatre pieds de diametre n'aura que 12 pieds $\frac{4}{7}$ d'étenduë en ſa ſurface ; & le puits tant en ſa baſe, qu'en ſa hauteur ronde contiendra une étenduë de 264. pieds en ſa ſurface : c'eſt-à-dire, 252. pieds plus que l'eſpace circulaire qui n'eſt qu'à raſe terre. De maniere qu'il doit ſortir d'un puits de vingt pieds de profondeur, & de quatre de largeur un volume de vapeurs qui aura 252. parties : pendant que la ſurface circulaire n'exhalera que 12. parties. $\frac{4}{7}$ Ainſi plus la foſſe que l'on a creuſée, pour mettre un treſor, eſt profonde, & plus il s'en éleve de vapeurs ; car quoy qu'on ait remis la terre, il faut pluſieurs ſiécles avant qu'elle ſoit dans le même arrangement où elle étoit auparavant par l'inſtitution de la Nature. Je ne compte point ce qui ſe peut exhaler des métaux, qui ſont d'une matiere fort tranſpirable.

CHAPITRE XVI.

L'inclinaison de la Baguette Divinatoire sur les eaux, sur les métaux, & sur les pas des criminels, ne vient point du démon. Cette divination, n'a nul raport avec la Rabdomancie.

IL faut commencer ce chapitre par un avertissement de la derniere importance, & qui ôtera à nos scrupuleux un voile sous lequel ils se cachent avec une extréme complaisance, parce qu'ils croyent qu'il leur fait beaucoup d'honneur. Ils témoignent même avec affectation qu'ils ne sont point du parti des *Naturalistes*, & qu'ils se tiennent de celuy des *scrupuleux* ; & cette distinction paroît dans leur lettre insérée au Mercure, par les caractéres differens dont ils ont fait imprimer ces deux mots, comme s'il y avoit un grand merite à étre *scrupuleux*, & de la honte à étre *naturaliste* ; & comme s'ils rendoient un grand

grand ſervice à la Religion d'attribüer au démon & à la magie criminelle, l'inclinaiſon de la Baguette Divinatoire.

Il faut leur aprendre que ce n'eſt pas moins travailler à la gloire de la Réligion de raporter cet effet au miniſtére de la Nature : & ils en conviendront, pourvû qu'ils regardent la Nature, non point en Philoſophes Payens, mais comme j'ay déclaré, qu'il la falloit conſiderer, *page 63.* c'eſt à-dire, en la prenant pour *les loix générales du mouvement que le Créateur a établies, & ſelon leſquelles il gouverne tout l'univers.* En ce ſens la Nature eſt aſſez bien nommée par quelques-uns, *la fille de Dieu, le bras de Dieu, la force de Dieu, la voix de Dieu,* ΘΕΟΥ ΦΩΝΗ. La Nature en ce ſens peut être bien apelée par Sénéque, *Dieu, ou la raiſon de Dieu qui ſoûtient le monde, & qui le retient dans l'ordre & l'harmonie que nous y admirons. Quid est enim aliud Natura, quàm Deus & Divina ratio toti mundo, & partibus ejus inſerta? lib. 4. de Benef. cap. 6.*

La Nature ſelon ce ſens eſt ce que M. Gaſſendi nomme ſi bien la Providence générale de Dieu, qui veille & qui preſide dans le monde, comme un Pilote dans ſon navire; comme un Maître de muſique dans un concert; comme un Pére dans ſa famille; comme un Général dans une armée, & comme un Roy dans un Etat. *lib. 4. Phyſic. ſect. 1. cap. 6. pag. 323. tom. 1.* Enfin ſelon ce ſens, quoyque les noms de parti & de ſecte ſoient toûjours odieux, j'oſe me promettre que les Phyſiciens de Lyon qui ont expliqué par les loix de la Nature les Phénoménes de la Baguette, ſe verront impoſer le nom de *Naturaliſtes* ſans beaucup de chagrin. Et comme ils ſont ſages; ils ſe garderont bien de nommer *Démoniſtes* ceux qui perchent le démon ſur la Baguette, pour la faire tourner.

I. Je croy qu'un Philoſophe Chrétien doit dans l'explication des Phénoménes ſurprenansde la Nature, imiter ce que font les Théologiens dans l'explication des endroits obſcurs de

l'Ecriture Sainte. Or comme ils ne recourent jamais au ſens *myſtique*, tant qu'ils peuvent s'en tenir au ſens *littéral*, ſans rien ſupoſer qui bleſſe les notions ordinaires des hommes; je voudrois de même que les Philoſophes ne raportaſſent jamais à des voyes ſurnaturelles tout ce qui ſe peut démontrer par les loix de la Phyſique.

Dans le cas de la Baguette, il n'y a nulle néceſſité, pour expliquer ſon mouvement ſur les ſources, ſur les miniéres, ſur les tréſors cachez, & ſur la trace des criminels, de faire paroître le démon ſur la ſcéne. Si l'on veut apeler *eſprits* les petits corpuſcules des vapeurs, des exhalaiſons, & de la tranſpiration, à l'exemple de pluſieurs Phyſiciens qui les nomment ainſi à raiſon de leur extrême ténuité, je conſens qu'on accuſe les *eſprits* d'avoir part au mouvement de la Baguette. Si à l'exemple de quelques autres ils veulent apeler la Nature *démon*, nous conſentirons qu'ils publient que le *démon* s'en mêle.

Mais si par *démon* ils entendent cet esprit ennemi de Dieu & des hommes, précipité dans l'abyme avec les Anges rebelles, je ne say comment ils l'entendent : mais je diray franchement que leur systéme est infiniment plus composé, & moins intelligible, que celuy qui j'explique par les loix générales du mouvement l'inclinaison de la Baguette. C'est bien-tôt fait de dire que c'est le démon ; mais ils ne le peuvent jamais prouver clairement. Ainsi ils nous disent certainement des choses qu'on ne peut croire sans se faire violence.

Ils nous allégueront peut-être qu'ils ne peuvent pas concevoir comment cette inclinaison se pourroit faire naturellement. Je suis persuadé qu'ils ne comprennent pas cela effectivement. Je les en croy sur leur parole : & je ne conseille pas à personne d'en douter un moment. Mais pourquoy s'imaginent-ils qu'il n'y aura point d'homme au monde qui puisse expliquer un effet qu'ils ne comprennent pas. En vérité cela est admirable. Un

bon Philosophe ne décidera pas si brusquement : il ne dira que ce dont il a une idée claire & distincte ; de sorte que tout au plus, s'il ne comprend pas que la Nature puisse produire un tel effet, il n'en dira pas davantage : & comme je suis bien assûré qu'il n'aura jamais une idée claire & distincte, qui luy répréſente le démon agitant la Baguette, il ne se portera jamais à soûtenir qu'il y a de la diablerie. Il ne dira pas, comme on a dit depuis quelques jours: *Pour moy je croy tous ces moyens diaboliques, non seulement par raport à la découverte des voleurs, des choses dérobées, des bornes d'un champ, mais encore à celles des eaux & des métaux. Je prétens ...... que la cause ne peut être que le démon. pag. 49. du Mercure de Janv. 1693.*

Le P. Malebranche qui nous a dit ailleurs que la vérité ne se trouve presque jamais qu'avec l'évidence, & que l'évidence ne consiste que *dans la vûë claire & distincte de toutes les parties & de tous les raports de l'objet qui sont nécessaires, pour porter un ju-*

gement assûré, nous défend en même tems conséquemment de croire que l'inclinaison de la Baguette sur les eaux, sur les métaux, & sur la trace des criminels, soit *diabolique*, & non pas *naturelle*. Il n'y a rien de plus beau que cette excellente régle qu'il donne, pour éviter l'erreur. Je souhaitterois non seulement que tous les hommes la sussent, mais encores qu'ils réglassent par elle tous leurs jugemens. La voicy comme elle est dans le chap. 2. du I. Livre de *la recherche de la vérité*, pag. 17. *On ne doit jamais*, dit-il, *donner de consentement entier qu'aux propositions qui paroissent si évidemment vrayes, qu'on ne puisse le leur refuser, sans sentir une peine intérieure, & des reproches secrets de sa raison.*

Certainement à s'en tenir à cette admirable régle, on ne croira point que le mouvement de la Baguette soit *diabolique*, & non *naturel*. Pourquoy cela ? Parce qu'il faut auparavant avoir connu clairement & distinctement toutes les causes naturelles qui peuvent avoir quelque raport à cet effet ; &

il faut être aſſûré par l'examen qu'on en a fait, qu'aucune de celles qu'on a paſſées en revûë, n'y ont point du tout contribué. Franchement j'avouë qu'aprés ce travail & cette étude qui ne demande pas un eſprit médiocre, un homme s'eſt aquis un droit inconteſtable de décider ſi le mouvement de la Baguette eſt, ou n'eſt pas un effet naturel. Quoyque les ténébres de nôtre eſprit, & la majeſté, pour parler comme Pline, ſous laquelle la Nature a voilé ſes myſtéres, nous doivent toûjours empêcher de prononcer jamais ſi déciſivement ſur bien des choſes.

Nous ne devons pas meſurer l'étenduë du pouvoir de la Nature par les bornes étroites de nôtre intelligence. Ce ſeroit ſans doute une mauvaiſe conſéquence de dire : Je ne conçois pas, comment cela ſe peut faire ; donc cela n'eſt point naturel; donc il y a de la diablerie. Il y a même beaucoup à dire à ce raiſonnement ; puiſqu'on y ſupoſe pour principe , que l'on comprend tout ce qui eſt naturel :

en quoy certainement on se trompe fort; car il y a, dit Pline, beaucoup de choses cachées dans le sein de la Nature, qu'il ne nous est pas possible de pénétrer. *Naturæ verò rerum vis atque majestas in omnibus momentis fide caret. hist. nat. lib. 7. cap. 1.*

Les Philosophes ont-ils jamais bien expliqué les raisons du flux & reflux de la mer? Ont-ils démêlé comment un enfant devient marqué des fleurs & des fruits que sa mére a desirez d'avoir, durant qu'elle le portoit dans son sein? Conçoivent-ils pourquoy l'aimant & l'aiguille de boussole déclinent du Septentrion tantôt vers l'Orient, & tantôt vers l'Occident? Ont-ils une idée bien claire & bien distincte pourquoy l'aimant repousse par un pole le fer qu'il avoit attiré par l'autre? Savent-ils pourquoy certaines fontaines se tarissent en tems de disette, & pourquoy d'autres coulent plus que de coûtume en tems de fertilité & d'abondance? Pourquoy, quand un pére ou une mére de famille meurent, les abeilles meurent aussi, ou bien quittent

leur ruches & la maiſon ? Pourquoy il s'éléve des vents & des tempêtes, quand il arrive qu'un malheureux deſeſperé ſe ſert de bourreau à luy-même ? Pourquoy les fleurs dont on orne les fenêtres & les cheminées, ſe flétriſſent, & meurent à la mort du maître de la maiſon ? Pourquoy les playes d'un homme empirent, & deviennent plus douloureuſes par l'approche d'une perſonne qui a été morduë d'un chien, ou de quelque ſerpent ? Pourquoy les playes d'un homme aſſaſſiné ſe rouvrent à la préſence du meurtrier ? S'il eſt vray que tous ces effets & une infinité de ſemblables ſoient auſſi réels que *Camerarius*, Fromann, Gaſpar Arejes & Pline le diſent.

Quoyqu'entre pluſieurs de ces effets merveilleux qui ſont raportez par les Phyſiciens, il y en ait quelques-uns de fabuleux, & qui ne ſe ſoûtiennent que par la ſotte crédulité des eſprits ſimples, leſquels n'examinent jamais rien; on ne laiſſera pas de demeurer d'accord qu'il y a un trés-grand

nombre d'effets purement naturels, que ceux qui ont le plus étudié la Nature, n'ont jamais pû expliquer, & qu'on seroit pourtant ridicule d'attribuer au démon. *Quamplurimi*, dit Gaspar Arejes . . . . *naturæ adyta & abdita investigare conati sunt: quorum causas nulli quantumvis assiduo studio occupati inveniri potuerunt. Campus Elys. Quæst. jucundar. Quæst. 53. pag. 394.*

C'est donc une injustice d'attribuer à la magie des effets, dont on ne comprend pas le mécanisme. Accusons la foiblesse de nôtre esprit, plûtôt que de nous en prendre à la Nature? Croyons-nous qu'elle n'agisse jamais qu'à découvert & sensiblement? Faudra-t-il qu'elle employe toûjours des agens visibles & palpables, pour que nous luy conservions l'honneur d'un prodige? Dés qu'elle se dérobera à nos sens, faut-il qu'elle soit exposée à la censure de nôtre esprit? Tout ce qui ne se fera point sous nos yeux, sera-t-il toûjours fait par le diable? N'y a-t-il que le démon qui soit

un agent inviſible ? N'y a-t-il point auſſi de petits corpuſcules qui peuvent ſe porter inviſiblement de l'agent ſur le patient, & joindre par un contact phyſique deux corps qui paroiſſent deſunis aux yeux, & éloignez l'un de l'autre ? Combien les Machiniſtes font-ils de choſes par leur art, qui nous paroiſſent des enchantemens, & que nous ne comprenons point ? Combien à plus forte raiſon la Nature fera-t-elle des choſes qui nous ſurpaſſent infiniment davantage ? puiſqu'elle eſt, comme dit ſi bien Galien, *le plus habile ouvrier qui ſoit dans le monde?* Ἀγαθὸς Δημιουργὸς Φύσις.

La Nature, ſelon Bartholin, *de natur. mirabilib. pag.* 72. eſt un abyme qu'il ne faut pas ſonder ſeulement par le miniſtére des ſens ; ce ſont des Juges ſubalternes dont la juridiction eſt trop bornée, pour juger de l'étenduë de ſon pouvoir. Quand nous donnons l'eſprit pour guide à nos ſens, combien nous arrive-t-il encore ſouvent de demeurer court ſur quantité d'effets qui ſe préſentent tous les jours?

Et aprés beaucoup de travail & d'aplication d'esprit, il faut bien quelquefois nous contenter d'expliquer par analogie plusieurs effets que nous ne saurions déveloper précisément par eux-mêmes? Le grand Scaliger n'avoit pas tort, quand il se recrioit, je croy que c'est contre Cardan; Toy, qui fais le savant, dis-moy bien clairement ce que c'est qu'une de ces pierres dont tu trouves tant sous tes pas? *Dic mihi formam lapidis, qui tamen quotidie tuis obversatur oculis, & Phyllida solus habeto?*

Je diray à ceux qui attribuënt au Diable la cause du mouvement de la Baguette, ce que Van-Helmont disoit sur un sujet à peu-prés semblable. Vous avez beau déclamer, & vous armer du spécieux prétexte de combattre la supestition; vous ne sauriez rendre cette pratique suspecte auprés des personnes qui raisonnent. Comment voulez-vous qu'il y ait de la superstition dans un usage où lon n'employe ni paroles, ni cérémonies, ni figures, ni caractéres, ni vaines observations,

tions; ou l'on ne prend point d'heures affectées, ou l'on ne prophane point les choſes ſaintes; enfin où l'on n'exige ni tour d'imagination, ni foy, ni confiance, ni intention, ni conſentement, ni circonſtances, ni rien autre choſe qui puiſſe marquer qu'on invoque le ſecours du démon?

Mais, dit-on, il y a un *pacte tacite* avec cet ennemi du genre humain? voilà, dit Van-Helmont, le dernier retranchement des ignorans. Voilà l'ancre qu'ils embraſſent fortement; parce qu'ils ne croyent pas qu'on les puiſſe retirer de là aiſément. Ils n'oſeroient pas dire que tant de perſonnes d'honneur, & de piété même, à qui la Baguette tourne ſur les eaux, & ſur les metaux, ſoyent aſſez miſerables pour renoncer aux vœux de leur bâtéme, & pour s'engager au démon par un contract exprés, & formel; on ne les en croiroit pas; la calomnie ſeroit trop groſſiere, mais il eſt bien plus doux d'inſinuer, que c'eſt une convention de vieille datte paſſée par quelque ſcélérat avec le démon qui s'eſt engagé

que, quand il le trouveroit bon, il ſe percheroit ſur la Baguette, & la feroit ſervir à indiquer les eaux, & les métaux. C'eſt en effet quand il le trouve bon : car aprés tout la Baguette tourne à peu de gens ; à ſi peu, qu'il paroît bien que le diable ne prend pas grand plaiſir à ce petit manége-là, où qu'il n'eſt plus ſi avide de la perte des hommes ; puiſqu'il n'en eſt guéres qui ne vouluſſent avoir cette faculté. Et tel peut-être la décrie, qui a reconnu avec chagrin aprés pluſieurs eſſais, qu'il en eſt malheureuſement privé. Ce ſont là en effet des pauvretez, qu'il ne faut pas refuter ſerieuſement.

Diſons pourtant encore à ces gens là, qui ſe glorifient de leurs *ſcrupules*, de prendre garde en condamnant ſi précipitamment comme diabolique un effet ſi rare & ſi ſurprenant, de ne point tout-à-la-fois faire honneur au démon, & injure à la nature ; ce qui ne ſeroit pas un égarement ſi petit qu'on le pourroit juger. Cet eſprit de ſuperbe voit avec plaiſir brûler ſur ſes autels un encens qu'une main brute, & ſacri-

lege enleve de deſſus les autels du Dieu vivant. Ne donnons donc point au démon la gloire des miracles, que Dieu opere par le miniſtére de la Nature, c'eſt-à-dire, par *les loix générales du mouvement qu'il a établies, & ſelon leſquelles il gouverne tout l'Univers.*

Mais pour les *bonnes ames*, dont on parle dans la lettre, & qu'on veut intimider ; nous leurs dirons, que Dieu n'a pas voulu nous laiſſer incertains ſur le parti que nous avons à prendre dans ces ſortes d'occaſions. Les Theologiens en expliquant les ſentimens de l'Egliſe, nous ont donné des regles, qui nous mettent en ſeureté, & qui nous rendent inébranlables aux criailries des ignorans. Voicy les marques qu'ils nous ont laiſſées pour reconnoître s'il y a de la ſuperſtition, ou quelque pacte implicite dans une pratique. *Il y a,* diſent les Theologiens, *un pacte, & de la ſuperſtition, toutes les fois qu'on eſt bien aſſuré que l'effet qui paroît ſurprenant, paſſe les forces de la Nature, & qu'on n'en peut déméler le mécaniſme en aucune maniere ; ſur tout ſi pour produire*

cet effet on a recité des paroles inconnuës, barbares, fausses, apocriphes, absurdes, ou tirées de la sainte Ecriture, & des prieres de l'Eglise : si on a gardé certaines cérémonies ou observations superflues, indifférentes, & qui n'ont nul raport avec l'effet que l'on en attend ; si on choisit certains jours de Fêtes, ou certaines personnes, à l'exclusion de toute autre. S. Thomas 22. quæst. 96. art. 1. & 2. Alors il n'y a point de doute qu'il n'y ait pacte, & superstition.

Il est donc certain qu'il n'y a rien dans l'usage de la Baguette Divinatoire, qui ressente le moins du monde le pacte ou la superstition ; puisque loin d'y mêler des paroles, des cérémonies, des figures, & des observations vaines, inutiles, & qui n'ont visiblement nul raport physique avec ses effets; on a la derniere horreur de tout ce qui en peut avoir le moindre air; & on declare que tout ceux qui se mêlent de tels actes meritent de perir avec Jannés, Membrés, & Simon le Magicien.

II. Mais nous ne sommes pas encore hors d'affaire : nos gens aux *scrupu-*

les, disent que l'usage de la Baguette pour chercher les eaux, & les métaux, est la même chose que la *Rabdomancie* condamnée par l'Écriture, & par les Péres de l'Eglise. Quoy qu'il n'y ait aucun bon sens dans cette prétention, il ne faut pas laisser de l'examiner, & d'y répondre.

Nous voyons dans le chapitre XXI. d'Ezéchiel une superstition du Roy de Babylone, qui se trouvant à l'entrée de deux chemins dont l'un alloit à Jérusalem Métropole de la Judée, & l'autre vers Rabbath Métropole des Ammonites ; & ne sachant lequel il devoit prendre, il voulut que le sort décidât la chose. C'est pourquoy il mêla ses fléches, les jetta en l'air, afin de voir de quel côté elles tomberoient. S. Jérôme ajoûte que ce Roy n'osoit de luy même entreprendre le siége de Jérusalem, parce qu'il savoit bien que 185000. Assyriens qui l'assiégeoient, y avoient été tuez en une nuit. Enfin la Providence de Dieu permit que les fléches le déterminerent à aller contre Jérusalem, aprés s'en être encore assuré

par deux autres ſortes de divinations: *Stetit rex Babylonis in bivio, in capite duarum viarum, divinationem quærens, commiſcens ſagittas. .... Ad dexteram ejus facta eſt divinatio ſuper Jeruſalem.* ℣. 21. 22.

Il faut avoir l'imagination bien vive, pour trouver là ce qui ſe pratique dans la recherche des ſources, & des minieres avec la Baguette de coudrier. On la trouve encore dans ces paroles du Proféte Oſée : *Populus meus in ligno ſuo interrogavit, & baculus ejus annuntiavit ei. cap. IV.* ℣. 12. Je ſay bien que cette divination des Payens eſt condamnable ; je ſay bien que S. Jerôme l'appelle ῥαβδομαντείαν, je ſay bien que Theophilacte décrit autrement que S. Jerôme cette maniere de deviner, & que les interpretes ne conviennent gueres en quoy préciſément conſiſtoit cette divination ; mais je ſay bien encore que cela n'a nul raport ni de prés ni de loin avec la Baguette dont j'ay parlé juſques icy. Et toute l'érudition que l'auteur de la 2. lettre miſe au Mercure de Janvier 1693. à fait

paroitre ſur les verges, eſt une choſe de pur ornement. Que fait tout cela? Les Magiciens d'Egypte, & pluſieurs autres avoient des bâtons quand ils s'occupoient à leurs myſtéres diaboliques : ils avoient ſans doute auſſi des bonnets : donc il ne ſera plus permis de porter ny de bâtons, ny de bonnets? Cette conſéquence eſt outrée. Si je voulois à mon tour, je raporterois en combien de façons différentes les Interprétes nous diſent que les Orientaux ſe ſervoient de bâtons pour la Rabdomancie. Mais que feroit tout cela à la queſtion préſente?

Cette Rabdomancie étoit pratiquée à la verité par les Germains; comme le raporte Tacite : *Ils ſont*, dit-il, *fort addonnez aux augures, & au ſort, & n'y obſervent pas grande cérémonie. Ils coupent une branche de quelque arbre fruitier en pluſieurs pieces, & les marquent de certains caracteres, puis les jettent à l'avanture ſur un drap blanc : alors le Prêtre, ou le Pere de famille leve chaque brin trois fois aprés avoir prié les Dieux; & les interpréte ſelon les mar-*

ques qu'il y a faites. Tacit. de Germania.

Voilà une *Rabdomancie* qui n'eſt en rien ſemblable à celle de Nabuchodonoſor. Strabon, *lib. 15.* répréſente encore autrement celle que les Perſes pratiquoient. *Paulus Venetus lib. 1. 43.* Nous en raporte une autre toute différente qui eſt en uſage parmy les Tartares. Les Algériens dans la Barbarie en ont une autre qui ne convient pas plus avec celle des Babyloniens.

Mais quand tous ces peuples aveugles & ſuperſtitieux conviendroient dans la maniere de deviner par le bois, quel raport cela auroit-il avec la recherche des lieux, où il y a des ſources d'eau ou des métaux. La *Rabdomancie* eſt proprement un ſort que l'on conſulte, pour connoître à laquelle de deux entrepriſes on ſe déterminera. Nabuchodonoſor avoit deſſein d'attaquer Jeruſalem & Rabbath; mais il ne ſavoit pas par laquelle des deux il devoit commencer. Il jetta au ſort, qui décida qu'il falloit attaquer Jeruſalem. C'eſt même le ſens de l'Hébreu, לקסם קסם qui ſignifie *chercher*

en devinant par sort, comme ceux qui devinent par leurs boutons, s'ils feront, ou ne feront pas une chose. Mais il n'y a rien de semblable dans l'usage de la Baguette de coudrier : on conjecture par son mouvement qu'il y a de l'eau en un endroit sous terre ; comme on juge par le mouvement d'un *Hygrometre*, qu'il y a des vapeurs aqueuses dans l'air, & que conséquemment il y aura de la pluye.

Ammien Marcellin donne encore un tour tout autre à la Rabdomancie des Alains : *Ils devinent*, dit-il, *l'avenir d'une maniere merveilleuse : les femmes coupent des verges bien droites ; ce qu'ils font avec des enchantemens secrets, & à certains tems marquez bien exactement Ils connoissent par ces verges ce qui doit arriver. L. 31.*

Or à l'égard de la Baguette on a deja dit qu'on la peut faire de toute sorte de bois, la couper en tout tems, sans bénédiction ny enchantement ; & que si quelques misérables pratiquent quelque chose de semblable, on en a toute l'horreur possible, & on consent de

bon cœur qu'on leur fasse sentir tous les châtimens dont les Juges Ecclesiastiques, & seculiers ont coûtume de punir ces sortes d'impiétez.

L'Auteur de la deuxiéme lettre insérée au Mercure ne paroît pas meilleur historien que Philosophe. Il dit que les Allemans n'avoient pas connoissance de la Baguette métallique avant que les Suedois vinssent en Allemagne sous la conduite de Gustave Adolphe Roy de Suede, qui vers l'an 1630. passa en Allemagne, dont il conquit les deux tiers en deux ans & demy, depuis la Vistule jusqu'au Danube & au Rhin. *Ce furent les Suedois*, dit-il, *qui aprirent aux Allemans vers le commencement de ce siécle-cy l'usage des verges dans les divinations, ou plûtôt qui leur en rafraichirent la memoire, car Tacite nous assure que leurs Peres qui en savoient bien d'autres, avoient déja été faits depuis long-tems à ce petit jeu des Baguettes page 254.* Il y a là deux choses fausses.

1° Il n'est pas vray que les *Suedois ayent apris l'usage de la Baguette Di-*

vinatoire aux Allemans vers l'an 1630. puiſque Baſile Valentin Bénédictin Alleman qui vivoit vers l'an 1490. a employé ſept chapitres de ſon Teſtament à expliquer l'uſage de cette admirable Baguette, dont il parle comme d'une choſe trés-publique parmy les minéraliſtes de l'Allemagne.

2° Il n'eſt pas vray non plus *qu'ils en ayent rafraichy la memoire alors*; puiſqu'on verra dans tout cet ouvrage pluſieurs auteurs Allemans qui ont parlé, & philoſophé ſur cette Baguette dés le commencement du ſiécle paſſé; c'eſt à dire, un ſiécle avant que le grand Guſtave vint ravager l'Empire. Je citerois bien une trentaine de Philoſophes Allemans qui ont parlé de la Baguette long-tems même avant que le Roy de Suede fût au monde, Le ſeul *Georgius Agricola* ſi connû par ſon grand ouvrage, *de re metallicâ*, qui fut publié l'an 1550. en traitte comme d'une pratique aſſez ordinaire parmi les Allemans.

III. Quand je dis qu'il n'y a nulle ſuperſtition daus l'uſage de la Baguet-

te Divinatoire, telle que je l'ay réprésentée, je ne nie pas pour cela que des scélérats, & des impies n'y puissent mêler quelquefois des circonstances trés-mauvaises. Il n'y a que trop de superstitieux dans le monde; & il me seroit facile de prouver que la Baguette a eu des corrupteurs qui en faisoient un usage trés-criminel, en y mêlant des cérémonies, & des paroles saintes: C'est une impiété dont elle ne tire nulle vertu; mais il y a des gens si corrompus, qu'ils gâtent tout ce qu'ils touchent.

Selon M. l'Abbé Furetiere les sorciers font grand cas d'une branche de coudrier: je n'en say rien: mais je say certainement qu'il n'y a nul sortilege à s'en servir dans les bornes de la Nature, où j'ay renfermé son usage.

Je ne doute pas pour cela, qu'il n'y ait des sorciers; quoyque je sois persuadé qu'ils sont fort rares, si on entend par sorciers, ceux qui ont renoncé leur bâtême pour s'engager par contract avec le démon. Ils sont rares encore une fois: mais cependant il y en a. Et

l'hypotése

l'hypotése de ceux qui n'en veulent point reconnoître, & qui nient que les diables se communiquent sensiblement aux hommes, jette dans des embarras, dont on ne sauroit se tirer de bonne grace. M. Van-Dale dans son traité des Oracles est passé dans un tel excés, qu'il soutient que le démon n'à jamais parlé par les Oracles. Il accuse tous les Peres de l'Eglise de ne s'étre pas voulu donner la peine de raisonner exactement; d'avoir trop facilement accordé aux payens qu'il y avoit des démons dans les Oracles, & de n'avoir pas bien connu les vrays intérets de la Religion Chrêtienne. Voilà qui est bien cavalier, pour ne pas dire, bien impie. Doit-on parler ainsi des plus grandes lumieres du Christianisme, & des savans maitres de tout le monde Chrêtien? Par le même tour d'esprit, M. Van-Dale dit: *nous n'accordons pas que tout ce que pratiqua la Pythonisse d'Endor en faveur de Saül fût au dessus de la Nature, & une opération de la magie, & du démon.* Tous les Peres de l'Eglise ont pourtant crû

que c'étoit un effet de la ſcience noire de la nécromancie. Et il n'y a là-deſſus dans l'Egliſe de Dieu que deux partis. L'un ſoutient que c'étoit véritablement l'ame de Samüel ; & l'autre dit que c'étoit un démon qui contrefaiſoit le ſaint Proféte. Mais on n'a jamais douté qu'il n'y eût là dedans de la diablerie : ſi on en excepte quelques réveurs de Rabbins, & entr'autres le Rabbin David Kimhi, à qui M. Van-Dale eſt redevable de ſon ſyſtéme, qu'aucun Chrêtien, que je ſache, n'avoit jamais ſuivi. Ce Rabbin s'eſt imaginé que la Pythoniſſe avoit fait-là une maſcarade, où elle avoit habillé un homme en Proféte. Mais il faudroit qu'elle luy eût auſſi donné l'eſprit profétique ; car cet homme maſqué profétiſa dans la derniere précision la ruïne de Saül & de ſa famille. Voicy la profétie: *Pourquoy vous adreſſez-vous à moy ; puiſque le Seigneur vous a abandonné .....? Le Seigneur vous traittera comme je vous l'ay dit de ſa part. Il dechirera vôtre Royaume, il l'arrachera d'entre vos mains, pour le*

donnner à David.......... Il livrera même Israël entre les mains des Philistins. Demain vous serez avec moy vous & vos fils. 1. livre des Rois, chap. 28.

Il falloit que la Pythonisse fût aussi proféteſſe, pour reconnoître Saül, qui venoit, comme on dit, *incognito*. Il falloit bien qu'elle le fût, pour déviner qu'il demanderoit justement à voir Samuel, & pour tenir un homme tout prêt à soûtenir son personnage. Elle avoit même prévû que Saül qui avoit fait toute sa vie une guerre implacable aux Devins, changeroit de sentiment cette nuit-là tout d'un coup, & qu'il viendroit subitement chez elle. Voilà le ridicule où se jettent ceux qui ne veulent pas reconnoître qu'il y a des sorciers.

Comme c'est visiblement une impieté de nier qu'il y ait des sorciers, & des magiciens: c'est aussi une bêtise de les placer par tout, & de se les figurer si communs. Il y a souvent plus de malignité que de vérité dans ces sortes d'accusations de sortilége. M. de la Mothe le Vayer dit fort bien,

Nous ſavons qu'aux pays tels que la Lorraine, quand les Seigneurs confiſquoient le corps & les biens de ceux qui étoient condamnez pour ſortilége, on y en voyoit alors plus qu'en tout le reſte de l'Europe. Ce n'eſt donc pas ſans ſujet que le Parlement de Paris procéde avec grande retenuë toutes les fois qu'il connoît de ce crime, vû qu'outre les fauſſes accuſations on voit encore ſouvent de pauvres idiots, & de ſimples femmes qui avoüent des choſes qui ne furent jamais. De l'inſtruct. de Monſeig. le Dauphin. pag. 146.



CHAPITRE XVII.

Témoignages de plusieurs Savans, qui parlent en faveur de la Baguette Divinatoire.

VOICY une nuée de témoins, qui ont regardé la Baguette Divinatoire comme une chose dont on pouvoit se servir sans superstition dans la recherche des rameaux d'eau & des métaux. Quelques-uns même en relévent l'utilité avec des termes magnifiques, & tiennent qu'il n'y a rien dans la Nature de plus merveilleux, & qui mérite mieux l'attention des Philosophes.

En raportant les témoignages de ces Savans qui ont attribué à la Nature le mouvement de la Baguette, je ne suivray ni l'ordre cronologique, ni la qualité de ces témoins. On n'a rien réglé pour le pas parmi les Gens de Lettres; ils composent une République, où l'on se conduit sans façon, & où l'on n'est pas, comme on dit, sur le *qui vive.*

1. Basile Valentin qui étoit un bon Réligieux Benédictin fort savant dans les choses naturelles, n'a point fait scrupule d'enseigner comme il se faut servir de la Baguette de coudrier, puisqu'il en a composé sept Chapitres entiers du second livre de son Testament. Il en croyoit l'usage si naturel, qu'il commence même par dire, que celuy qui se veut mêler de ces sortes de Baguettes, ne doit pas se conduire par son caprice & par ses propres lumiéres, ni rien innover dans la maniére de s'en servir pour la recherche des miniéres; *parce que*, ajoûte-t-il, *la Nature ne souffre point qu'on la dérange, & qu'on luy prescrive de nouvelles loix*. Basil. Valent. Test. liv. 2. chap. 22.

2. *Michaël Mayerus* dans son livre intitulé, *Verum Inventum*, hoc est, *Munera Germaniæ*, chapitre IV. pag. 84. où il prétend que le monde est redevable à l'Allemagne de l'invention de la poudre à canon, dit que le premier charbon que l'on a mêlé avec le souffre & le salpêtre, pour la composition de cette poudre, étoit

du charbon de coudrier : d'où il prend occasion de parler de la sympathie que le coudrier a avec les métaux, & il dit que c'est pour ce sujet qu'on en fait une Baguette Divinatoire, qui est trés-propre pour chercher les miniéres d'or & d'argent. Et il la compare à une sage-femme dont l'adresse aide aux montagnes à enfanter les matiéres métalliques qu'elles contiennent dans leur sein. *Præsertim Corylus, quæ dat Virgulam Divinatoriam, metallorum sub terra latentium indicem : Dicunt enim in montibus metallifers hanc plerumque in vertice crescere, atque inde vim illam occultam & per astra imprimi, quâ metallis assultet, ea latentia prodat, inque lucem proferenda, velut obstetrix, moveat.*

3. Philippe Mélancthon si savant dans la Physique & dans les Mathématiques, a composé un discours sur la *sympathie*, dont il établit six degrez dans la Nature, & il a réduit au second degré la sympathie qui se trouve entre les plantes & les minéraux. Il en donne pour exemple la branche

de coudrier fourchuë dont se servent ceux qui travaillent aux miniéres, afin de chercher les veines d'or & d'argent, & des autres métaux. Il attribuë la cause du mouvement de cette Baguette aux sucs minéraux, dont le coudrier se nourrit dans la terre. Un homme qui range cet effet au nombre de ceux que la Nature produit par la convenance & la sympathie, est bien persuadé qu'il n'y a rien que de purement naturel : voicy ses paroles : *Alter gradus συμπαθείας est inter plantas & metalla, sicuti quidam ferunt de surculo bifido ex corylo deciso, quo metallarii venas auri & argenti explorant, atque adeò virgulam Divinam vocant: cujus surculi vires augent roborantque succi minerales, &c.*

4. Peucer gendre de Melancthon, & si célébre par son grand ouvrage de la Divination, qui mêle le démon en beaucoup de choses où il n'a guéres de part, ne s'avise nullement de l'intriguer icy, & il parle de la Baguette Divinatoire comme d'une chose toute naturelle. *Cette Baguette*,

dit-il, *n'est qu'une branche de coudrier fourchuë, avec quoy on découvre les veines d'or, & d'argent, parce qu'elle s'incline sur les lieux où ces veines sont cachées sous terre. On ne peut gueres expliquer, pourquoy les seules branches de coudrier ont cette vertu ..... Pour moy je n'en puis dire autre chose, sinon que j'estime que le coudrier à quelque sympathie naturelle, & secrette avec les métaux. Peucer de la Divinat. livr. 13. chap. 10.*

5. *Keckermannus* cite tout le texte de Mélancthon, & se sert de son autorité qu'il reconnoît volontiers, pour établir ce qu'il enseigne sur ces admirables sympathies qui se trouvent entre certains corps naturels. Et ce savant homme enseigne en même tems la maniere dont il faut tenir la branche de coudrier. *Les ouvriers*, dit-il, *la portent sur le bout des doigts, & ils concluent que là où elle s'incline, il y a des veines de quelques métaux. Quelques uns d'entre les Physiciens disent que cette vertu n'est point dans le coudrier; mais il y en a beaucoup qui*

assûrent fortement le contraire. Negant quidem hanc vim in corylo Physici nonnulli, sed multi constanter assērunt. Keckerman. systemat. physic. lib. 1. cap. 8. column. 1388.

6. Simon Maiole Evêque de Volturara dans le Royaume de Naples, dit que la Divination pratiquée par ceux qui travaillent aux minieres avec la Baguette de coudrier, est trés-naturelle. Il la range parmy les prédictions qui sont fondées sur la Physique, & qui naissent de la sympathie : voicy comme il s'en exprime. Cette Baguette Divinatoire est faite d'une branche fourchuë de coudrier, avec laquelle les ouvriers des minieres cherchent les veines d'or, & d'argent qui sont sous terre ; parce que cette Baguette tourne, quand ils passent par dessus les endroits où il y a des métaux. Je ne saurois dire pourquoy le coudrier produit cet effet plûtôt que les autres arbres : si ce n'est qu'il y a une sympathie naturelle & secrette entre le coudrier, & les métaux. *Virgula divina est ex corylo decisus bifidus surcu-*

lus, quo venas illi auri, argentive feraces explorant, inclinante sese eò virgula quà sub terra venæ feruntur atque incedunt. Quâ vi id soli corylorum præstent surculi ...... obscurum est; nisi quòd conjicio, συμπάθειαν habere corylos ad metalla connatam & occultam. Dierum Canicular. part. 2. colloq. 4. pag. 380.

7. *Neuhusius* parmy les prodiges qu'il raconte au sujet des plantes n'a pas oublié la Baguette de coudrier, dont il parle comme d'une merveille que nous tenons des mains liberales de la Nature, & qu'il nous exhorte d'employer afin de tirer les richesses métalliques que la terre nous cache; enfin tout charmé de la vertu de ce petit instrument, il se récrie : Que diray-je donc maintenant de la Baguette Divine, qui n'est qu'une simple branche de coudrier, & qui a pourtant la vertu de la Divination pour découvrir les métaux : soit que cela vienne d'une naturelle sympathie qu'elle ait avec les métaux; ou de quelque secrette influence des astres, ou de quelque

autre cauſe encore plus forte ? Courage donc ? ſervons nous de cette verge ſalutaire, afin qu'ayant tiré du ſejour des morts les métaux, nous cherchions s'il y a auſſi en eux mêmes quelque faculté pour la Divination, comme nous en obſervons dans le coudrier : *Quid verò de* VIRGULA DIVINA *dicam : quæ ex corylo ſecta indagandis metallis divinatricem facultatem obtinet ...... Age verò utamur tam ſalutaris baculi opera ...... Odo Nubuſ. ſacror. fatidic. lib. 2. cap. 21. pag. 383. & 384.*

8. Pierre Belon du Mans apelle la Baguette Divinatoire *Caducée*, par l'alluſion qu'il fait à celle que l'on répréſente dans la main de Mercure : il paroît étonné de ce que les Turcs ne s'en ſervent point, pour travailler aux minieres du Grand Seigneur : il ne croit donc pas que cet uſage ſoit une choſe fabuleuſe, ou mauvaiſe. Voicy ſes paroles. *Les ouvriers qui béchent la mine dedans terre, & qui tirent à mont, n'ont point l'uſage du Caducée qui en latin eſt nommé* VIRGA DIVINA, *dont les Allemans uſent en eſpiant les veines.*

veines. Observat. livr. 1. chap. 50. pag. 16.

9. Rodolphe Glauber avoit trop fait d'experiences de la Baguette Divinatoire, pour n'être pas consulté sur la maniere de s'en servir dans la précieuse découverte des minieres. Voicy comme il en parle. On peut aussi découvrir les minieres métalliques par la vertu d'une verge de coudrier. On s'en sert de la sorte, & j'en parle aprés en avoir souvent fait expérience. Fondez les métaux sous certaine constellation, & en faites une boule percée par le milieu; fichez dans le trou un rejetton de coudrier de l'année, & qui n'ait point de branches. Portez cette verge étenduë droit devant vous sur les lieux, où l'on croit qu'il y a des métaux: & lorsque la verge s'incline, & que la boule s'abaisse vers la terre, vous devez étre persuadé qu'il y a quelque métail dessous. *Et comme cette metode est fondée sur la Physique, on la doit sans doute préferer à toutes les autres manieres de rechercher les minieres métalliques.* Non seulement Glau-

ber avoit une expérience de ſoixante années, quand il a publié l'ouvrage, dont je tire ce témoignage ; mais ce qu'il faut bien remarquer ; c'eſt qu'il s'eſt ſervy de cette Baguette pour découvrir les métaux ; c'eſt qu'il la croit fondée ſur les loix de la Nature ; c'eſt qu'il la préfére à toutes les autres métodes, dont on ſe ſert d'ordinaire : *hoc judicium ex naturali, & infallibili Philoſophiæ fundamento profectum aliis omnibus de metallorum inventione artibus meritò eſt præferendum. Glauber. de Oper. Mineral. part. 3. pag. 29.*

10. *Camerarius* faiſant un dénombrement de pluſieurs phénoménes naturels dont on ne peut pas rendre facilement raiſon, dit que la Baguette de coudrier que les minéraliſtes employent pour trouver des minieres d'or, & d'argent, eſt un de ces miracles de la Nature, qu'il n'eſt pas aiſé d'expliquer. *Ideo non abſque cauſa mirum nonnullis videtur, quod multa paſſim occurrant, de quibus quantumvis* NATURALIA *habeantur, ſolida ratio reddi nequeat. Sic non abſque ra-*

tione quæri poteſt, quare à ſolis Corylorum ſurculis bifidis, & non idem ab aliis arboribus, vel fruticibus quæ in iiſdem proveniunt locis, venæ auri argentive feraces detegantur, inclinante ſeſe eo virgula, quâ ſub terra venæ feruntur atque latent. Meditat. hiſtoric. cap. 73. pag. 335.

II. *Matthias Willenus* a composé en Alleman un écrit touchant la Baguette Divinatoire, qui porte pour titre; *de vera Virgulæ Mercurialis Relatione;* & qui fut imprimé à Jena ville d'Allemagne vers l'an 1672. Il défend l'honneur de cette Baguette de toutes ſes forces. Il prouve que ſon inclinaiſon ſur les métaux eſt une choſe purement naturelle. Il pretend que cet effet ne vient point préciſément du bois, puiſque quand on la ſuſpendroit avec un filet, elle ne ſe porteroit ni ſur l'or, ni ſur l'argent. Il dit au contraire que cela vient des aſtres, qui ont préſidé à la naiſſance de la perſonne, & qui exaltent, ou afféბliſſent ſon témpérament à cet égard. Et pour établir cela, il a recours à l'harmonie toute

divine, que les Astrologues disent être entre le ciel, & la terre, & qui lie toutes les parties de l'Univers, afin d'en faire un corps parfaitement organisé. *Quæst.* 3.

12. *Sylvester Rattray* Docteur en Médecine dans un petit ouvrage qu'il a composé sur les différentes sympathies, & antipathies qui ont été observées entre les choses naturelles tant par luy, que par d'autres Physiciens, fait une section en particulier de la sympathie des minéraux avec les végétaux; où il dit: Que la verge de coudrier figurée comme une aiguille de Boussole sert à découvrir les veines d'argent; qu'une Baguette faite de pin sauvage indique les minieres de plomb; & que l olivier, & le palmier, demontrent l'or, & l'argent; comme l'assûrent ceux qui font profession de chercher des tresors. *Coryli virga eodem modo continuata quo acus nautica venas argenteas monstrat. Sic virga ex piceastro plumbum monstrat. Aurum, & argentum attrahunt olivas, & palmas, ut testantur thesaurorum occulto-*

rum investigatores. Theatrum sympathetic. pag. 24. Un homme qui raporte ces effets à la Nature, & aux causes occultes de la sympathie, n'a garde de croire que le démon en soit l'auteur.

13. L'auteur du livre intitulé *la revelation de la Divine Majesté*, ou ארץ employe l'onziéme chapitre de son V. livre à examiner cette question : *si l'on peut se servir sans peché des verges de coudrier dans la recherche des minieres.* Cet auteur qui aparemment est un Frere de la Rose-Croix, & qu'on nomme *Egidius Guetman*, paroît l'homme du monde le plus chrétien, & le plus déclaré contre les pratiques qu'on pourroit le moins du monde soupçonner de contenir quelque superstition, & décide qu'on peut trés-chrétiennement employer la Baguette de coudrier à chercher les fontaines, & les minieres d'or & d'argent, pourvû qu'on n'y mêle ni paroles, ni cérémonies, ni enchantement, & que le tout se fasse avec la crainte, & sous les yeux de Deu.

14. *Joannes Christianus Frommann* Docteur en Médecine est peut-être de tous ceux, qui ont parlé de la Baguette Divinatoire, celuy au jugement de qui je m'en raporterois volontiers davantage. Il s'est appliqué durant plusieurs années à examiner avec un soin trés-particulier toutes les pratiques qu'on attribuë à tort, ou avec justice à la magie criminelle. Il est entré dans des détails tout-à-fait curieux. Sa diligence est allée si loin que je ne croy pas pas que rien de considérable luy ait échapé & particuliérement sur tout ce qui regarde le *charme*, la *sorcellerie*, ou *l'enchantement*. Il en a composé ce grand ouvrage si curieux qui a pour titre : *De fascinatione*. Dans le livre III. part. V. ch. I. il passe en revuë la Baguette Divinatoire à son tour. Il représente les différentes opinions où l'on est à cet égard. Il les examine & les balance avec beaucoup de jugement. Il se rit de la simplicité de ceux qui croyent que le démon la fait mouvoir sur les métaux. Il méprise la pensée de cer-

taines gens, qui, pour faire les fins, tiennent que ce mouvement de la Baguette n'eſt qu'un jeu de main joüé par un fourbe adroit. Enfin il ſe déclare pour le parti des Phyſiciens, qui ſont perſuadez que ce mouvement eſt un effet purement naturel ; mais cependant il avoüe que c'eſt de ces merveilles de la Nature, qu'il n'eſt pas facile à l'eſprit humain de pénétrer, & de developer. Aprés tout je croy que je ne ſaurois mieux faire, que de le faire parler icy luy même. Il eſt juſte que chacun connoiſſe par ſes propres lumieres le ſentiment d'un ſi grand Philoſophe. Cet autheur en ſe joüant d'abord ſur les mots de *Virga*, & de *Virgo*, dit, cette *Verge*, ou cette *Vierge*, *dont la vertu ſi belle, & ſi renommée ont enchanté tant de gens, s'eſt faite des envieux & des médiſans auſſi bien que des admirateurs. Les uns pour qui elle n'a que de l'inſenſibilité, & dont elle ſemble avoir en horreur les embraſſemens, l'accuſent par dépit d'étre un organe & un ſupoſt de Satan, & d'avoir fait du moins un pacte implicite avec*

ce malin esprit. D'autres disent que c'est une fourbe & une hypocrite, qui par ses artifices impose aux yeux du monde. Et il y en a qui luy rendant plus de justice, publient que sa vertu est sans fard, & toute naturelle.

Deusingius est un de ces hommes chagrins de ce que la Baguette ne se meut pas entre les mains de tout le monde. Aprés en avoir fait l'essay avec deux de ses amis ausquels elle tournoit fort heureusement, il s'est emporté, parce qu'elle ne luy tournoit pas, à dire que ce mouvement venoit du démon; comme il tâche de le prouver dans son Exam. Pulver. sympath. pag. 57.

Je reconnois sincérement que les priéres, & certaines cérémonies superstitieuses que quelques-uns pratiquent en coupant la Baguette, m'ont quelquefois embarrassé; mais je ne l'ay cependant jamais été assez, pour donner dans la vision de ceux, qui y croyent de la magie.

Je n'ay jamais rien trouvé, qui puisse donner lieu à un tel jugement. Mais disent quelques-uns, on ne sauroit démontrer pourquoy cette Baguette s'incline sur

les métaux? Pitoyable raisonnement! je ſay bien qu'il eſt difficile d'expliquer ce mouvement, & cette inclinaiſon. Mais dans la Philoſophie de l'Ecole connoiſſons-nous mieux, comment les qualitez viennent des formes ſubſtantielles? comment de la matiere d'un animal il ſe peut produire une autre matiere arrangée, & organiſée, d'où il ſe formera un autre animal? Scaliger, diſoit autrefois: Tu trouves en ton chemin ſans ceſſe des pierres; dis moy donc de graces, en quoy conſiſte la forme d'une pierre? Il ne faut pas nier un effet, par la raiſon qu'on ne le comprend pas. Il y a des choſes phyſiques, dont on ne ſauroit démêler la Phyſique.

Je ne voudrois pas nier qu'il n'y pût avoir quelquefois de la tromperie du démon. Il aime à ſe mêler parmy les choſes naturelles. Il entre dans les paſſions des hommes perdus, & profite de la mauvaiſe diſpoſition, où il trouve des perſonnes remplies de cupiditez, afin de les porter à la ſuperſtition, & à des obſervances vaines, & criminelles.

Mais il n'y a point du tout, de mal

à se servir de la Baguette de coudrier pour chercher des métaux ; pourvû qu'on ne se propose point une mauvaise fin, & qu'on ne pratique rien de ces cérémonies inutiles, & superstitieuses, dont des miserables ont voulu corrompre cet usage si naturel & si innocent de la Baguette Divinatoire. At metalla virgæ è corylo detractæ beneficio, sepositis superstitionum & observantiarum inutilium ineptiis, scrutari nec illicitum est, nec illicito sanæ rationi repugnante fit medio. pag. 688. 689. 690. 691.

15. *Libavius* que Frommann àpelle un homme illustre & par sa piété, & par sa doctrine, & qui étoit effectivement ennemi déclaré de toute superstition, déclare que l'usage de la Baguette Divinatoire ne contient en soy rien de mauvais ; qu'il en a fait l'expérience luy même pour la recherche des métaux ; qu'il est bien vray que les Physiciens ne voyent pas fort clair dans ces effets merveilleux, & sur tout pourquoy elle ne tourne pas entre les mains de tout le monde ; mais qu'il faut prendre de là occasion d'admirer la puis-

sance souveraine de Dieu. Voicy comme il s'en explique. *Il n'y a point du tout de mal à se servir de la Baguette Divinatoire. On la fait d'une branche fourchuë de coudrier, ou de chêne qui soit de l'année, & il y en a qui croyent qu'il la faut couper avant le lever du Soleil, & durant le croissant de la Lune, & vers l'Annonciation de la Vierge : c'est-à-dire, vers l'Equinoxe du printems. Pour moy je n'observe rien de tout cela. On la porte entre ses mains ...... Et si celuy, qui tient la Baguette, à des boutons d'argent à son juste-au-corps, elle luy tournera vers l'estomach. Et s'il n'a point d'argent du tout sur luy, & qu'on en cache dans la terre, elle s'inclinera dessus, quelque effort qu'il fasse avec ses mains, afin de l'empêcher. Les Physiciens ne savent point, pourquoy cela arrive de la sorte. C'est une de ces sympathies de la Nature qu'il faut admirer. J'en ay fait quelquefois l'essay moy-même, & j'ay toujours trouvé que la Baguette tournoit juste sur les métaux cachez. J'ay vû faire la même chose à plusieurs person-*

nes avec le même ſuccés. Que ſi chacun n'a pas la diſpoſition telle qu'il la faut pour cette operation : qui ne voit qu'il en faut rejetter la cauſe ſur la puiſſance de Dieu. Omni vitio rem carere ex uſu oſtendemus . . . . . . Pars virgulæ cæſa extrorſum verget, donec validiſſimo indicio, & motu metallum percutiat. Quæ ſit hujus rei ratio, Phyſicos latet : adeo miranda eſt naturæ ſympathia : tamen, & ipſe verum eſſe reipſâ expertus ſum, & in aliis identidem vidi. Quod ſi non cuivis movetur in manu, ſane in Dei potentia & hoc reſervari quis non videt ? Libavius in appendic. ſyntagmat. arcan. chymic. pag. 26?.

16. Le Pere Schot Jéſuite ſemble avoir pris un parti contraire ; cependant lorſqu'il compoſoit ce qu'il a mis touchant la Baguette de coudrier, dans la quatriéme partie de ſa Magie Naturelle, *lib. 1. ſyntag. 4. cap. 1. pag. 42?.* il reçût une lettre d'un homme qu'il dit étre conſiderable pour ſa vertu, & pour ſa doctrine, *cujuſdam viri probi, ac docti*, qu'il avoit conſulté pour ſavoir de luy ce qu'il penſoit de la

la *Baguette Divinatoire*, il luy avoit demandé comment il la falloit choisir, en quel tems, avec quelles circonstances, & s'il n'y avoit point un peu de tromperie de la part de ceux qui font mêtier de ce petit manége. Voicy la réponse que luy fit cet homme dont il paroît estimer si fort le jugement, qu'il nous a donné sa lettre toute entiere dans sa *Magie sympathique pag.* 430. *vôtre Réverence me demande une chose qui n'est pas la plus aisée du monde; non pas que je trouve beaucoup de travail à vous expliquer les vertus que j'ay remarquées dans le coudrier; mais c'est que je say qu'il n'y a pas peu de savans qui prennent ouvertement party contre moy. Les uns prétendent que la Baguette de coudrier tourne par l'effet d'une imagination gâtée. Il y en a qui font les esprits forts, & qui décident assez brusquement que c'est un jeu de main exécuté par un fourbe adroit qui donne le mouvement à la Baguette métallique. Il s'en est même trouvé qui n'ont point hésité à dire qu'il y avoit au moins un pacte implicite avec*

le démon, c'eſt pourquoy ils ne vouloient pas ſouffrir que je me ſerviſſe de cette Baguette que je n'euſſe auparavant renoncé à tout pacte ; qu'ils n'ûſſent attaché de la cire bénite aux extrémitez de la Baguette, & prononcé même des exorciſmes durant qu'elle tournoit entre mes mains. Ces crieries des ignorans non ſeulement m'ont dégoûté de l'uſage que j'en faiſois ; mais même ont fait que je n'en ay plus voulu parler à perſonne. Mais comme vôtre Révérence y va bonnement dans les queſtions qu'elle me propoſe, je luy répondray de même, & luy diray franchement ce que pluſieurs expériences trés-certaines m'en ont apris. Il n'importe nullement de quelle groſſeur, & grandeur ſoit la Baguette ; & comme je nie abſolument qu'il faille obſerver ny le tems, ni l'année, ni l'heure du jour pour la couper, je me ſuis toûjours moqué de ceux qui y aportent des cérémonies ſuperſtitieuſes. J'ay pourtant remarqué que le coudrier coupé en pleine Lune avoit plus de force. Au reſte cette Baguette eſt fourchuë, & on l'eſtime meilleure, quand on la trouve

qui ſort fourchuë preſque dés la racine. C'eſt pour cela que les ouvriers qui travaillent aux minieres les apellent, ein grund ruhten. *Cette Baguette indique non ſeulement toutes ſortes de métaux, mais il y en a même qui tiennent qu'elle ſert à découvrir les ſources d'eau qui coulent dans la terre. C'eſt ce que je n'ay pas eu occaſion d'éprouver.*

Or pour connoître ce qu'il y a de caché ſous terre, dans les murailles, ou en quelques autres lieux, il n'y a qu'à mettre un morceau de métail à l'extrémité de la Baguette, & ſi elle s'incline elle indiquera par ſon mouvement que ce qui eſt caché dans la terre eſt un métail ſemblable. Et un homme qui voudroit pouſſer l'expérience plus loin, viendra juſqu'à découvrir la quantité & la qualité du treſor. Pour moy ce que je ferois en cas pareil, ce ſeroit donc de mettre de l'or ou de l'argent dans les mains, dont je tiendrois la baguette, car il la faut tenir à deux mains. Aprés cela je m'aprocherois du lieu: & s'il y a du fer caché, il eſt certain que ſi je n'ay que du cuivre dans mes mains, la

Baguette ne fera aucun mouvement; mais ſi le métail du treſor, & celuy qui eſt dans mes mains ſont ſemblables, la Baguette tournera avec violence ſur le lieu. C'eſt par une experience toute pareille, que je connoîtray la quantité du treſor, & même combien un homme aura d'argent dans ſa poche. Car ſi j'ay dans mes mains plus d'argent qu'il n'y en a dans ce treſor, ou dans la bourſe, jamais la Baguette ne tournera. Et quand la ſomme que je cherche à connoître ſera la plus grande, la Baguette s'y portera auſſi-tôt. Ce ſont là des ſecrets que tout le monde ne ſait pas; & qui ſont cependant ſi certains, que ſi je me mettois à vous reciter toutes les expériences que j'en ay faites, je pourrois en remplir pluſieurs feüilles de papier. De plus il faut que vous ſachiez que le coudrier ſe porte vers le coudrier, & que ſi l'on prenoit, de la maniere qu'il le faut, deux petites baguettes de ce bois là, on les verroit ſe porter l'une vers l'autre. Or pour l'âge du bois de coudrier, je vous diray que j'ay toûjours eu ſoin d'en

avoir qui ne fût que d'une année. Ce qui ſe connoît facilement par les divers nœuds, qu'on y remarque. Quant à la maniere de la tenir dans ſes mains, la figure que je vous envoye, vous l'enſeigne. Que ne me parliez-vous le Carême dernier des difficultez qui vous embarraſſent ſur ce ſujet, je vous les aurois levées toutes avec plaiſir, & je vous aurois demontré trés-évidemment que l'effet de la Baguette eſt trés-naturel. Cependant je ne voudrois pas aſſûrer qu'on ne ſe peut jamais tromper auec cet inſtrument ſi ſimple. Eſt-ce que le démon tranſporte ailleurs les treſors? cela pourroit bien étre. Je diray que c'eſt que la ſympathie de coudrier ne nous eſt pas encore tout-à-fait connuë. Aprés tout, vôtre Reverence trouvera beaucoup de ſauans qui developeront tout cela infiniment mieux que je ne le pourrois faire. Je vous dirois beaucoup plus aiſément la raiſon pourquoy cette Baguette tourne dans les mains des uns, & reſte immobile dans celle des autres. Car enfin rien n'empêche qu'on ne puiſſe bien raporter ces differens ef-

fets à la diversité du temperament qui se trouve dans le sang, & dans les mains de ces personnes. Il n'y a point d'objection qui se puisse soûtenir contre cette réponse. En voilà assez pour cette fois sur le coudrier, si vous desirez vous informer encore plus pleinement de ce qui concerne la Baguette, ordonnez, je suis tout-à-vous .... Utinam mihi in Quadragesima prateritа vobis præsenti, verbulo saltem insinuasset, difficultates tunc pleræsque enodassem, & naturalem esse virgæ metallicæ effectum clarè ostendissem .....
Ce jugement est d'autant plus considérable qu'il vient d'un homme qui est sans doute Philosophe, comme on le peut remarquer par sa lettre; & que le P. Schott Jésuite déclare étre un homme de science, de vertu, & de plus trés-expérimenté dans l'usage de la Baguette Divinatoire ainsi qu'il l'assure luy même. Je ne say même si on ne pourroit pas dire que c'étoit un Jesuite. Car il paroît que le P. Schott & luy avoient passé le dernier carême ensemble. Et ce qui

ſemble autoriſer ma conjecture; c'eſt que le P. Schott depuis cette lettre à changé de ſentiment ſur la Baguette; Car il avoit ſoupçonné ſon mouvement d'être l'ouvrage du démon, du haſard, ou de la ſupercherie de ceux qui la font tourner: *audacter pronuntio illam converſionem contingere caſu, vel fraude virgulam tractantis, vel ope diaboli. Mag. ſympath. lib. 2. ſyntag. 4. cap. 1. pag. 425*: Et dépuis il a dit dans ſa Phyſique curieuſe, qu'il n'oſeroit pas généralement aſſûrer que le mouvement de la Baguette ſoit une œuvre du diable, *parce que*, ajoûte-t-il, *je ſay de ſcience certaine que des Religieux d'une trés-grande piété s'en ſervent avec un ſuccés tout-à-fait merveilleux, & qui ſoûtiennent de toutes leurs forces que ce mouvement eſt trés-naturel, & qu'il ne procede point de l'adreſſe, ou de la force de l'imagination de celuy qui la tient. Univerſaliter autem aſſerere non auſim, dæmonem illum effectum præſtare, quoniam certò mihi conſtat, viros Religioſos ac probiſſimos, experimentum non ſemel, & infallibili cum ſuc-*

cessu tentasse : Qui quidem mordicus defendunt, naturalem esse nec fraudem nullam, aut ullam phantasiæ emphasin intervenire. Physic. curios. lib. 12. cap. 4. annotat. ad coroll. 1. pag. 1289. Voilà ce qui me porteroit à croire que celuy de qui est la lettre, pourroit bien être un de ces Religieux d'une trés-grande piété.

Aprés tout, il ne faut pas perdre de vûë ce que Schott dit icy, sans que nous remarquions qu'il en rabbat beaucoup de ce qu'il avoit écrit dans ses ouvrages précédens sur la Baguette de coudrier ; car enfin il declare à présent qu'il n'oseroit plus assûrer que le démon y ait part. Et ce qui doit nous rendre cette correction plus considérable ; c'est que ce Jésuite, à la tête de ce douziéme livre, aprés avoir demandé quelque grace pour ce qui luy a pû échaper par un feu de jeunesse dans ses prémiers livres, avertit que les *annotations*, qu'il y a ajoûtées sont le fruit d'une longue étude qui luy a fait corriger ses prémiers sentimens pour en prendre de plus seurs, & de

plus raisonnables, *sunt enim*, dit-il, *posteriores curæ prioribus saniores. pag. 1276.*

17. Le sieur de S. Romain Docteur en Médecine dans un systeme de Physique qu'il a composé, & qu'il nomme ; *La science naturelle dégagée des chicanes de l'Ecole* : explique par le mouvement des atomes, qui s'élevent de dessus les sources, & les minieres l'inclinaison de la Baguette Divinatoire. Il en parle en bon Physicien, & aproche de fort prés du mécanisme que la Nature suit dans cet effet surprenant. *Je tire*, dit-il, *la cause naturelle du mouvement de la verge d'Aron, des esprits minéraux, ou aquatiques, qui sortent des lieux où se trouvent des mines & des eaux, qui venant à rencontrer la Baguette, dont les pores sont proportionnez à leurs agraffes, l'attirent en s'en retournant par le mouvement perpendiculaire qui leur est naturel, & la font courber, comme si c'étoit des filets de soye, ou des chainettes d'argent.* 1. part. chap. 8. pag. 42.

18. Le Pere Déchales Jesuite ayant examiné avec quelque soin le mouve-

ment de la Baguette Divinatoire qui tournoit entre les mains d'un Gentilhomme de ses amis sur les sources d'eau, & sur les métaux ; en parle de la sorte : *Il y a*, dit-il, *deux choses qui m'étonnent dans cette expérience. 1. Pourquoy cette Baguette ne tourne qu'à certaines gens ? Et secondement comment cette Baguette peut égallement servir à découvrir, les sources, & les minieres ? car enfin ayant un jour caché exprés de l'argent dans la terre, je fus surpris de voir qu'un Gentilhomme armé de cette Baguette de coudrier n'hésita nullement à le trouver. Il trouvoit les sources d'eau avec la même facilité, & avec tant de certitude qu'il traçoit sur la terre le cours du ruisseau qui étoit dessous. Il avoit encore quelques indices selon lesquels il conjecturoit qu'il y avoit de l'eau en un endroit. Quand il avoit découvert le lieu du ruisseau, comme il avoit la vûë fort bonne, il remarquoit les vapeurs qui s'élevent au dessus des sources, & par là il alloit jusqu'à la tête du Rameau qu'il marquoit toûjours exactement. J'a-*

voüé que je fus d'abord si fort frapé d'un tel spectacle, que je crûs que cela n'arrivoit qu'en vertu d'un pacte fait avec le démon. Mais aprés avoir consideré la chose, ayant vû que l'on ne se sert d'aucunes paroles & qu'il n'y a rien de semblable à ce que je m'imaginois, & que d'ailleurs la Baguette de Coudrier montre en tout tems les sources, j'aime bien mieux n'en porter aucun jugement. Il y a dans la Nature tant d'effets, dont nous ignorons les causes, que si nous voulions avoir pour suspect tout ce que nous ne comprenons pas, il nous faudroit demeurer immobiles; puisqu'à peine pouvons nous remuër le pied, que nous ne rencontrions aussitôt quelque chose qui passe la portée de nôtre esprit. Dechales Mund. Mathemat. de fontib. natural. pag. 190. & 191.

Voicy les témoignages de deux illustres Docteurs de Sorbonne approbateurs des Lettres de M. Garnier & de M. Chauvin Medecins de Lyon, qui expliquent d'une maniere Physique tout ce qu'a fait Aymar avec sa Baguette.

19. Monsieur Cohade premier Custo-

de de ſainte Croix de Lyon, l'un des aprobateurs qui a enſeigné durant ſi long-tems, & avec tant de réputation la Philiſophie à Paris, dit dans ſon aprobation, qui eſt à la fin de la lettre de M. Chauvin : *Je ſay bon gré à l'Autheur de n'avoir pas eu recours pour l'explication d'un fait ſi ſingulier au pacte implicite avec le démon, à l'étoile du villageois, aux qualitez occultes, & d'avoir fait valoir les corpuſcules .... ce qui m'engage à donner avec éloge mon aprobation.* Et dans celle qu'il a donnée à la lettre de M. Garnier, il dit : *il y a dans la Nature trois ſortes de veritez cachées ...... Les troiſiémes ſont cachées de leur Nature, mais que l'étude éclaircit comme dans l'ayman ...... L'hiſtoire de la Baguette eſt de cette derniere qualité. Elle a ſes embarras, ſes ténébres, & ſes difficultez qu'on peut lever, & diſſiper ....., Je dois même ajoûter que les Curez & les devots, qui n'ont autre vûe que la correction des mœurs, & generallement tous ceux qui vivent dans la ſocieté civile, ſeront bien aiſes d'aprendre, qu'on a trouvé*

trouvé un art innocent & non ſuſpect *d'empécher , ou d'arrêter les voleurs, & les meurtriers : c'eſt ce qui m'oblige d'aprouver cette lettre, en qualité d'ancien Philoſophe , & Theologien. A Lyon ce 17. Novembre 1692.*

20. Monſieur Baſſet Obéancier de S. Juſt de Lyon, dans ſon Aprobation pour la lettre de M. Garnier, dit : *Elle dévelope une queſtion également curieuſe, & importante ſur les talens particuliers de Jaques Aymar, non par des mots de qualitez en genéral ...... mais par des raiſonnemens naturels , & ſenſibles avec beaucoup de fidelité , & de dicernement. Cet ouvrage eſt trés-utile pour achever de détromper ceux que le defaut de connoiſſance , ou l'opiniâtreté à ſoûtenir de vieilles prétentions ruinées, auroient pû engager à décrier ce qu'ils ignorent , ou ce qui leur fait ombrage, ſans ſuivre aucunes régles. A Lyon ce 8. Novembre 1692.*

21. Monſieur Geoffroy le fils a compoſé une diſſertation trés - curieuſe ſur tout ce que Jaques Aymar a fait à Lyon par ſa Baguette pour la décou-

verte du meurtrier. Il y fait voir par ce qu'il emprunte de la Physique, & des Matematiques, qu'il a extrémement profité de la belle & savante éducation que M. Geoffroy ancien Echevin de Paris son pere luy a donnée. Son systeme est 1° *Que les écoulemens des corpuscules, qui sortent des corps, s'insinuent facilement dans les fibres de la Baguette, & commencent à y donner la prémiere détermination pour la faire incliner.* 2° *Que ces écoulemens en sortant de la Baguette avec rapidité écartent un peu les parties d'air qui sont dessous la Baguette; d'où il s'ensuit que l'effort que font les autres parties d'air sur le dessus de la Baguette, la doivent necessairement faire incliner. Ce qui se doit exécuter*, dit-il, *avec d'autant plus de force, que la Baguette sera longue.*

22. Monsieur Lamy Médecin de Paris, & grand Physicien fut consulté en 1670. par M. Fortin Docteur en Médecine demeurant à Helleville proche de Cherbourg, sur la Baguette qui faisoit alors quelque bruit

à l'occaſion de M. de Contrepont à qui elle tournoit ſur les eaux. On voit par la réponſe de M. Lamy qu'il étoit bien éloigné de croire que le diable s'en mêlât. Il raille ceux qui ont conſulté les Théologiens ſur cette matiere, qui eſt, dit-il, tout-à-fait de la Juriſdiction des Philoſophes ; & il aſſure même que ces effets de la Baguette, dont il a tant de fois ſouhaité d'étre temoin, ſe peuvent facilement expliquer par les principes de ſa Phyſique où il renvoye ſon ami.

23. Monſieur de S. André Médecin de Coûtances dans une lettre qu'il a écrite à M. Fortin Profeſſeur du College d'Harcour, & frere du Docteur en Médecine, à l'occaſion des lettres de M. Lamy, donne ſon ſentiment ſur le mouvement, & l'inclinaiſon de la Baguette, & explique l'affaire de Lyon trés-nettement par les corpuſcules & par la comparaiſon de ce que fait un chien, lorſqu'il chaſſe : *Il n'eſt pas ſurprenant*, dit-il, *que les parties inſenſibles qui ſe ſont détachées du corps d'un voleur, ou d'un meurtrier, venant*

à fraper d'une certaine maniere l'organe de l'odorat, ou si vous voulez, d'un autre sens du chien ou de l'homme, donnent aux nerfs & aux esprits une certaine agitation, qui se communiquant au cerveau, & à l'ame sensitive, y excitent une commotion particuliere, qui porte le chien, ou l'homme du côté que le malfaiteur est allé ...... A l'égard des sources, des minieres, & des tresors, les particules qui en exhalent incessamment, agissent aussi sur les organes de ceux qui les cherchent, & sur les pores, & les fibres de la Baguette.

Aprés avoir raporté les sentimens de ceux qui favorisent nôtre opinion, il est de la bonne foy de reconnoître qu'il y a de trés-habiles gens qui tiennent un parti contraire, & ausquels l'opération de la Baguette Divinatoire ne paroît point du tout naturelle. Nous mettons dans ce rang le célébre Pere Kirker, le Pere Schott (quoy que ce dernier ait bien adouci son opinion, comme nous avons vû) & plusieurs autres personnes trés-doctes; mais à la verité il faut aussi savoir

qu'ils se sont un peu laissez prévenir par la déclamation de Georgius Agricola. Car ces savans Philosophes posent tous des principes, & admettent des expériences qui ont tant d'analogie avec celles de la Baguette Divinatoire, qu'il est surprenant qu'ils n'ayent pas vû que c'est toute la même chose, & comment ils ayent pû donner dans la vision d'Agricola ; qui quoyque trés-expérimenté d'ailleurs dans tout ce qui concerne les minéraux, s'est laissé bonnement persuader que la Baguette ne tourne que par la force des vers magiques qu'on a employez pour l'enchanter avant que de s'en servir. C'est pourquoy il l'apelle *Baguette enchantée : Virgula incantata. lib. 2. de re metallica. pag. 27. & 28.* Je ne say pas si ceux qu'il a vûs, se servoient, comme il le dit, d'enchantemens. S'ils le faisoient, c'étoit inutilement, & sans doute pour cacher leur secret, de peur qu'on ne reconnût la facilité de faire la même chose ; comme il arrive souvent à ceux qui font de grands mysteres de cho-

ſes qui ſont trés-ſimples en elles mêmes. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que tous les vers de l'Iliade, & de l'Odiſſée d'Homere ne feroient pas tourner la Baguette entre les mains d'un homme qui n'a pas le temperament qu'il faut à cet effet. Il eſt fâcheux que de ſi habiles gens ayent pû donner ainſy tête baiſſée dans la narration d'Agricola, qui eſt incroyable.

24. M. Gaſſendi n'a pas fait difficulté de ſe môquer de ce prétendu enchantement de la Baguette, comme d'une imagination puerile, & indigne d'un Phyſicien. Il faut finir ce chapitre par les paroles de ce grand Philoſophe qui, la balance à la main, peſe avec un dicernement prodigieux le poids de chaque opinion. Il parle icy comme un homme qui n'a pas fait des épreuves, & qui s'en raporte à ce qui s'en publie. *Si la Baguette du bois d'aulne ſuſpenduë en équilibre s'incline ſur les endroits où il y a des rameaux d'eau cachez, cela vient de ce que ce bois, qui aime beaucoup les eaux, s'eſt chargé du poids des vapeurs qui*

s'élevent des ſources. S'il arrive le même à l'égard de la Baguette de coudrier, qu'on apelle Baguette Divinatoire, *entre les mains de ceux qui cherchent des ſources, & des minieres, cela paroît avec raiſon douteux ...... Mais en tout cas, ſi tel effet arrive; je trouve Agricola tout-à-fait plaiſant, d'en attribuër la cauſe à l'enchantement de quelques vers. Quò minus eſt mirum, ſi Agricola eventum, ſi quis fuerit, referendum cenſuerit ad carminum incantamenta. Gaſſend. tom. 2. Phyſic. ſect. 3. membr. 1. lib. 3. cap. 3. pag. 167. de Plantis.*

Agricola dit qu'il n'y a que les petits ouvriers des minieres, gens ſans Religion, qui ſe ſervent de la Baguette Divinatoire pour chercher les métaux, & que ceux qui ont un peu plus d'éducation, & de Chriſtianiſme ont recours aux indications que l'on a toûjours conſiderées en cas pareil. C'eſt un emportement d'Agricola; car il eſt certain, comme nous le dit même le Pere Schott Jeſuite, que non ſeulement les plus vils ouvriers des minie-

res, mais encore beaucoup de personnes d'une vie trés-irréprochable se servent de cette Baguette pour découvrir les veines des metaux, & même pour trouver les tresors, & toute sorte d'argent caché : ce qu'ils pratiquent, ajoûte-t-il, avec assez de succés. Car étant armez de cette Baguette, ils roulent par les maisons, par les écuries, par les jardins, & autres lieux, & trouvent des choses à quoy l'on ne se seroit jamais attendu. *Hac porro virgula Metallici, aliique non pauci etiam inculpatæ vitæ homines, non solùm utuntur ad metallicas venas, sed etiam ad thesauros ...... & sæpe quidem non sine effectu. Thaumaturgus Physic. lib. 4. capite 1. pag. 422.*

25. Je ne puis mieux finir ce chapitre, que par le témoignage de M. l'Abbé Gallet Grand Penitencier de l'Eglise de Carpentras. Le rang qu'il tient dans l'Eglise, & celuy qu'une grande connoissance de la Physique, & des Mathématiques luy a aquis parmi les savans, doivent rendre son

ſentiment ſur la Baguette d'un trés-grand poids. Mais ce qui reléve encore le mérite de ſon ſuffrage : c'eſt que la Baguette tourne entre ſes mains ; comme je l'ay apris d'une perſonne qui en avoit vû l'expérience. Cela me donna envie d'avoir le jugement de ce ſavant, ſur la queſtion préſente ; ſavoir, *ſi l'inclinaiſon de la Baguette n'eſt point un tour de main, ou une choſe à laquelle le démon puiſſe avoir part.* Un de ſes amis luy en écrivit, & il a eu la bonté de nous envoyer un excélent diſcours latin, que je mets icy tout entier, afin qu'un morceau ſi curieux ne ſe perde pas.

Monſieur l'Abbé Gallet déclare dans ſon écrit que la Baguette luy tourne ſur les eaux, & ſur les métaux ; qu'il s'en eſt ſervi pluſieurs fois avec des ſuccés admirables pour trouver des rameaux d'eau, & de l'argent caché ; & qu'il eſt bien éloigné du ſentiment de ceux qui diſent qu'il y a de la fourberie ou du démon.

Quant à la cauſe de ce mouvement, il l'attribuë aux vapeurs qui s'exha-

lent des eaux, & que la Baguette ſucce, comme elle faiſoit dans la terre pour ſa végétation. Il eſt perſuadé que c'eſt le poids de ces vapeurs qui la fait incliner

Il dit que les ſanguins, & les flegmatiques, auſquels les aſtres ont donné dans leur naiſſance beaucoup d'humidité, ſont plus propres pour les operations de la Baguette, que les hommes d'un tempérament colérique, & mélancolique, parce qu'ils ſont trop ſecs. C'eſt par là que M. l'Abbé Gallet, ayant calculé l'horoſcope de Jaques Aymar Vernai, conjecture qu'il eſt d'un tempérament flegmatique : parce que ſon Aſcendant ♋ qui eſt un un ſigne aqueux où la ☽ ſe trouve dans ſa propre Maiſon de nuit, eſt regardé favorablement par un trine aſpect partil de ♃. De plus ♓ qui eſt encore un ſigne aqueux, occupoit le milieu du ciel au moment de la naiſſance d'Aymar. Ce qui doit faire dominer l'humidité dans ſon tempérament, & luy donner une chair molle, des pores

larges & ouverts, & par conséquent une constitution propre à être trés-sensible aux impressions des corpuscules qui sont répandus dans l'air.

Il remarque encore que selon les regles des Astrologues, Aymar ayant le ☉ dans la IV. Maison, où se trouve ♍ Domicile, & exaltation de ☿ il doit avoir plus de facilité que personne à trouver les choses cachées.

Enfin Monsieur l' Abbé Gllet, aprés avoir soûmis tout ce qu'il dit lá-dessus aux décisions de l'Eglise, donne la figure *Horoscopaire* de Jaques Aymar, que l'on trouvera icy à la suite de son discours latin, afin que le Public ne me puisse pas reprocher d'avoir voulu profiter seul de l'étude de ce savant homme.

DE EFFECTU

prorsus admirabili Virgulæ Divinæ, cujus ope Jacobus Eimarius Vernai Delphinas homicidam longè distantem invenit.

LICET effectum Virgulæ Divinatoriæ summopere fuerim admiratus cujus ope homicida Lugdunensis fuit à quodam viro Jacobo Eimario Vernai San-Verranensi Delphinate quæsitus & detectus, & eó maximè quòd ex relatione clarissimi Domini mei Panthot Decani Collegii Medicorum Lugdunensium, morales effectus cum Physicis mixtos animadverterim; attamen nec imposturæ, nec incantationi effectum illum auderem adscribere, ut Agricola de re metal. lib. 2. Robertus in Goclenii Heautontimorumenos, sect. 16. fol. 380. theatri sympathetici, & alii plures quos recensere superfluum esset: sed potiùs causæ Physicæ hucusque ignotæ cujus dilucidatio litteratis hujusce nostri temporis reservata fuisse videtur.

Authores supradicti naturalium rerum parum instructi, de suprá-dicta virgula metalloscopia & hydroscopia quam de hac antroposcopia idem sentiebant.

Certissimum autem est quod coryli ramus bifulcus ut hic in margine delineatur, tam

venas

venas metallicas quàm ſubterraneas aquas indicat, motu quoque tremulo, qui ſenſibiliter percipitur ab his qui illum quaſi in æquilibrio poſitum manibus ambabus geſtant.

Hujus rami vim pluries in aquis inveniendis cum ſucceſſu optato expertus fui, & ſemel aut iterum illius ope latens argentum caſu fortuito deprehendi; non ſine magno aſtantium ſtupore. Et non ſolùm uſus fui ramo corylaceo, ſed ex quacunque alia arbore, ut ex ulmo, alno, moro, olivaſtro, & aliis obviis, ubi aquas inquirere volebam: verum quidem eſt quòd corylus & alnus motum ſenſibiliorem excitabant ob fibras magis in longum compoſitas, & ideò aptiores ad recipiendos vapores aqueos qui motum ſupradictum imprimunt.

Ut verò cauſam motus illius Phyſicis rationibus explicem, eo quo illam concepi modo; quædam ſupponere quæ ſunt evidentiſſima neceſſe eſt.

1° E locis ubi ſubterranei fontes includuntur, vapores continuò ſurſum elevantur, aut à preſſione aëris incumbentis, aut ab ignibus ſubterraneis, aut ab utriſque ſimul, qui vapores oriente præſertim ſole ſub ſenſum cadunt, ut videre eſt apud Vitruvium, lib. 8. architect. cap 1. de modo inveniendi aquas latentes, & hi vapores lineâ rectâ tendunt ſurſum juxta diſpoſitionem fibrarum globi terreſtris.

2° Ramus iſte bifulcus ex parte A, qua trun-

ço arbori propius adhæret, tranſmittit nutritionem receptam, ad partes ſuperiores B, C, attractione ſucci à radicibus emiſſi, quæ terraqueos illos vapores ſurſum elevatos in proprium ſuccum nativa diſpoſitione transformant.

3° Cortex rami A, vice radicum vapores illos è terra manantes, quibus circumdatur quando defertur in locis à quibus copiosè oriuntur, appetentiâ naturali ſugit & attrahit ad ſui conſervationem, & ita intra corticem ingrediuntur vapores illi attracti, & affluunt præcipitanter, & ex eo continuo afluxu pars A rami quæ contra ſitum naturalem manibus ambabus ſurculos comprimentibus elevata in quodam æquilibrio reperitur, vi directiva vaporum deorſùm ſe inclinare cogitur, & tunc manus motum illum tremulum ſenſibiliter apprehendentes, partem A ſuperiorem ad ima vergentem ſentiunt, acceſſione cujuſdam gravitatis introductæ, ut explicat Kirker. de art. magnet. lib. 3. part. 5. chap. 3. ſect. de magnetiſmo virgulæ auriferæ.

Ratio cur non omnes homines talem motum percipiunt, petitur ex diverſitate temperaturæ corporis, è ſitu ſtellarum tempore nativitatis proveniente: ſanguinei & phlegmatici quò magis humiditate abundant, eò meliùs motum illum percipiunt; colerici autem & melancolici ob eorum ſiccitatem nimiam vapores illos circumſtantes emanatione contrariâ videlicet ſiccâ diſcutiunt, & mo-

tum illorum perpendiculariter aſcendentium interrumpunt, & inde vis illa vaporum directiva fracta, non poteſt illum imprimere motum ramo bifulco, nec vapores attracti affluere in ramum valent.

Eadem ratione qua in experimento inventionis aquarum virgula hæc hydroſcopia ab omni ſuſpicione magiæ vindicatur, poteſt quoque in experimento Lugdunenſi eadem virgula anthropoſcopia à ſimili calumnia prorsùs eximi.

Certum enim eſt quòd ſicut ex aquis ſubterraneis oriuntur vapores terraquei, ſic à corpore humano effluvia quædam corporea tenuiſſima continuò emanant, & eò plura quando corpus paſſionibus aut motu vehementi agitatur.

Hæc effluvia copioſiſſimè exeuntia à ſanguine occiſi, meatus corporis occiſoris ingrediuntur, & cum illius ſanguine & ſpiritibus quaſi concatenata, refluunt quoque ſic mixta ab occiſore, & ad locum unde prodierunt motu reciproco & continuò revertuntur per eamdem viam, qua progreſſus fuit occiſor, & vice verſa effluvia occiſoris quibus cadaver aut ſanguis ejus fuit impregnatus mixta cum effluviis occiſi redeunt ad occiſorem.

Ex his redditur ratio effectûs pulveris ſympatetici, & cur ſanguis occiſi effluat præſente occiſore; vicinitate enim occiſoris & occiſi effluviorum ſic permixtorum fit motus vehementior, ex quo ſanguis licet coagula-

tus diſſolvitur & commotus effluit. Reddi quoque poteſt ratio, cur ſpiritus ſanguinis humani in vitro ſervatus, monſtrat ſanitatem aut morbos ejus à quo fuit detractus, licet longè abſentis, & ipſo mortuo vitrum effringitur.

Hoc poſito veriſimile eſt, quod Virga Divinatoria quæ detexit Lugdunenſem homicidam, ad locum effuſionis ex homicidio ſanguinis aſportata, imbuta fuit corpuſculis illis è ſanguine fluxis, mixtis cum effluviis occiſoris, & fibræ illius aptatæ fuerunt ad receptionem & ſuctionem partium homogenearum, & ſic homo ille geſtans præ manibus Virgam cum ipſa ſugebat effluvia ſupradicta, motum illius ex eorum introductione provenientem ſentiebat, & viam ſequebatur in qua ejuſmodi motu, ſenſibiliter manus illius afficiebantur.

Cum autem ex relatione ſupradicta Domini Panthot conſtet, hominem iſtum plurima animi pathemata uſque ad deliquium paſſum fuiſſe; in loco præſertim homicidii; ſignum eſt ipſum eſſe corporis temperaturæ aptiſſimæ ad emiſſionem & receptionem copioſam effluviorum prædictorum, quod abſque paſſione fieri nequit.

Si liceat conjecturam elicere de temperamento dicti Vernai ex ætate annorum 30. & die nativitatis illius relatis à Domino Panthot, die videlicet 7. Septembris nocte ad 8. accedente ſeu ex diſpoſitione cæli in ejuſdem nativitate, excerpta quantum ad horam ex ma-

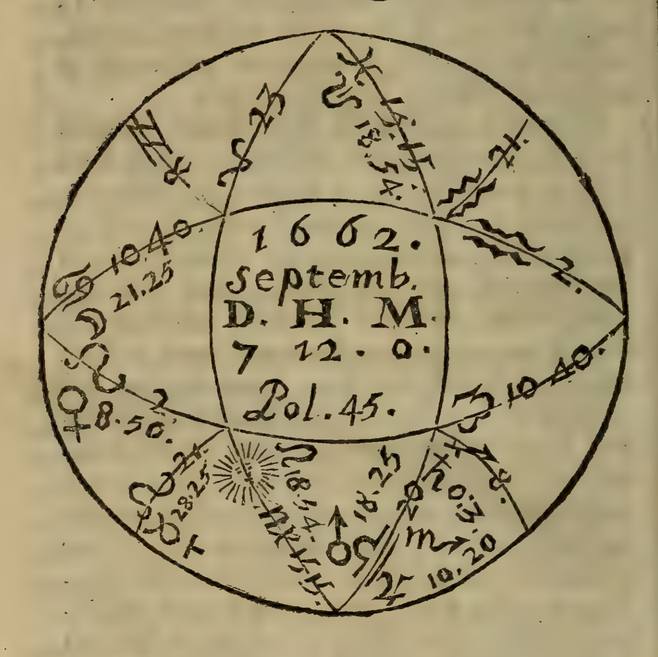
jori convenientia cæli cum qualitatibus nati; probabile eſt temperamentum illius eſſe prorſus phlegmaticum : aſcendens enim ſignum aqueum, Luna in eo poſita cum dignitate, & Jupiter in ſigno quoque aqueo, horoſcopum illuſtrans aſpectu trigono partili, medium cæli etiam ſignum aqueum, exceſſivam humiditatem prævalere denotant in temperatura corporis illius, & ideo poros laxiores habens, aptitudine mirabili donatur ad emittenda & recipienda effluvia de quibus ſuprà.

Huic addi poteſt ſalva ſubmiſſione decretis Eccleſiæ, quæ profiteor obſervare, quod ſitus ſolis in domo quarta, & in domicilio Mercurii mutuo receptus, propenſionem & proſperos eventus, ad theſauros ſeu res abſtruſiores inveniendas, maxime influit; plura alia deduci poſſent, ſed hæc ſufficient intelligentibus, ſi per otium licuiſſet variis quæ poſſunt objici dubiis reſpondiſſem. Spero interim fore quod ævo noſtro in quo ſcientiæ naturales ſub Regis noſtri protectionem, profundiſſimè coluntur & apprimè cum indefeſſa ſolertia perpenduntur, abſtruſa & abſcondita, qualitatibus occultis, ſeu ſympathiæ huc uſque adſcripta, comprobabuntur tandem eſſe prorſus naturalia & Phyſica, ut pote quæ aplicatione activorum paſſivis eveniant abſque eo quod dici poſſit, dari actionem in diſtans, nec ſimiles effectus eſſe ſuperſtitioſos, magicos, & ex pactis cum dæmonibus elicitos; talia enim ſubterfugia aſylus ignorantiæ dici poſſunt.

Et ita salvis Ecclesiæ placitis, quibus hæc omnia submissa vult, & salvo probabiliori seu saniori judicio, censet subsignatus, Carpentoracti hac die Januarii quinta 1693.

GALLET.

NATIVITÉ DE JAQUES AYMAR.



Quiconque aura lû cet ouvrage avec quelque attention, sera, si je ne me trompe, convaincu de cinq choses.

1° Que, quoyque le nombre de ceux à qui la Baguette tourne ſoit petit, il y a pourtant certainement pluſieurs perſonnes qu'on doit croire avoir cette faculté ; puiſqu'il y auroit une eſpece de folie à s'inſcrire en faux contre ce que dépoſent des gens d'honneur, ſur tout quand ils n'ont nul intéiêts à nous dire qu'ils ont ce don.

2° Que le mouvement, & l'inclinaiſon de la Baguette ſe font auſſi naturellement que le mouvement, & l'inclinaiſon de la verge de fer aimantée.

3° Que quand mon ſyſtéme ne répondroit pas à toutes les difficultez, ce qui ne ſe trouvera point, comme je l'eſpere, on n'a pas droit pour cela d'attribuër au démon cet effet plûtôt que tant d'autres, dont les Philoſophes ne ſauroient rendre raïſon.

4° Que puiſqu'on n'employe dans l'uſage de la Baguette, ni caracteres, ni figures, ni paroles, ni cérémonies, ni vaines obſervations, il n'y peut avoir, ſelon tous les Théologiens, ni ſuperſtition, ni pacte explicite, ou im-

plicite : quoyque la ſenſibilité délicate, qu'on doit avoir, pour étre ému par les impreſſions des corpuſcules répandus dans l'air, & l'attention extréme qu'il faut aporter, pour s'écouter, pour ſe ſentir, pour reconnaître ſon émotion, & pour ſe régler ſur ce *Criterium*, ſuffiſent pour faire l'apologie de ceux, qui ſe ſervent de la Baguette. Car il ne faut jamais oublier que, comme elle tourne ſur tous les lieux, où il y a beaucoup de vapeurs répanduës, & qui forment un volume, & une atmoſphére, on ne peut pas dire, ſi elle tourne préciſement pour ce que l'on cherche. Et c'eſt cela même qui prouve invinciblement, qu'il n'y a point de pacte, & de convention avec le démon dans cette pratique : en effet plus de gens auroient ce talent, & ceux qui l'ont, ſeroient plus aſſeurez qu'ils ne le ſont, de ne ſe pas tromper.

5° Enfin, qu'il faudroit ménager ceux qui ont un tempérament propre à cette Divination, à l'exemple du Grand Caſſiodore, lequel honora

de ſa protection un *chercheur d'eaux*, qu'on avoit fait venir exprés d'Afrique à Rome, comme je l'ay dit page 467. puiſqu'on ne peut nier, que ces ſortes de gens ne ſoyent trés-utiles à la ſocieté des hommes.

FIN.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy données à Verſailles le 20. Novembre 1692. ſignées GAMART, & ſcellées du grand Sceau de cire jaune, il eſt permis au Sieur de Vallemont Preſtre & Docteur en Theologie, de faire imprimer un Livre qu'il a compoſé, & qui eſt intitulé, *La Phyſique Occulte, ou traité de la Baguette de Coudrier*, & ce pendant le temps & eſpace de ſix années conſécutives, à compter du jour que ledit Livre aura été achevé d'imprimer. Avec défenſes, &c.

Ledit Sieur de Vallemont a cedé le Privilege cy-deſſus au Sieur Jean Aniſſon Directeur de l'Imprimerie Royale.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 6. Mars 1693.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 21. Mars 1693.


ART

